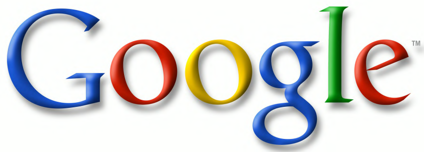
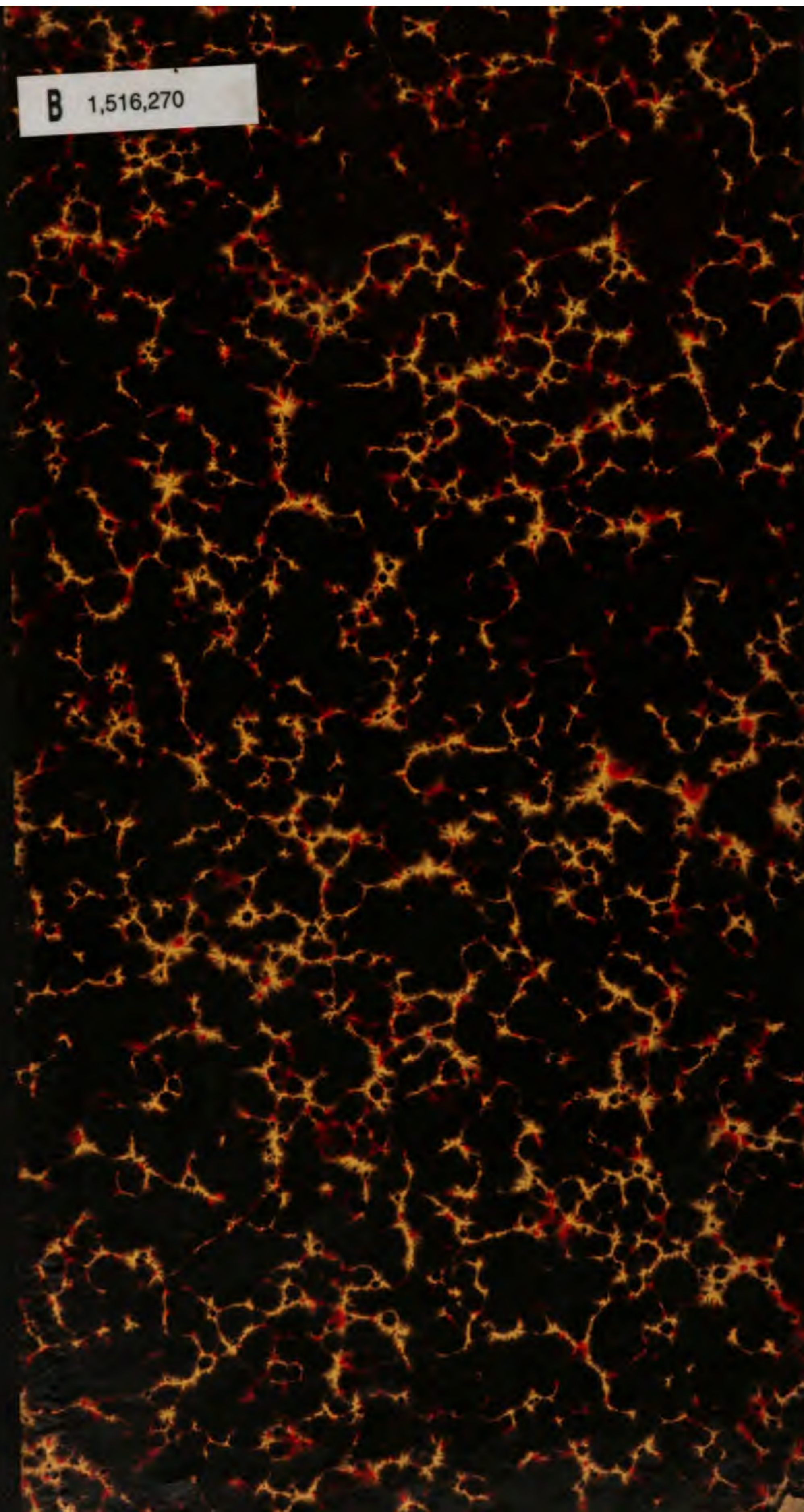
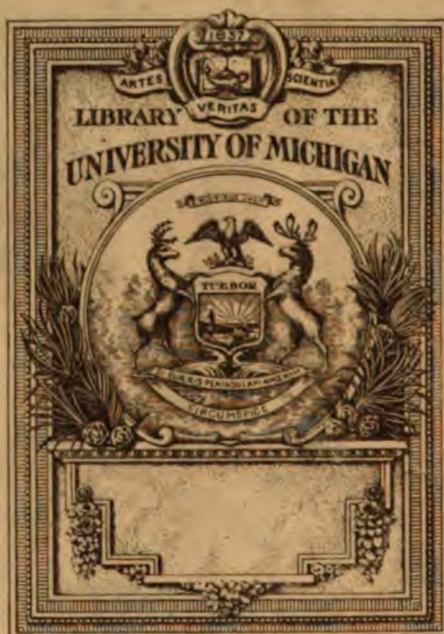





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Les

Annales Romantiques

Les Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

DIRECTEUR

LÉON SÉCHÉ

QUATRIÈME ANNÉE

T. IV



PARIS
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*
20bis, RUE CENSIER, 20bis

1907

Lamartine et « l'Avenir » [1]

II (*Suite*)

Lamennais n'entrevoit désormais le salut que dans l'attitude qu'il a si souvent conseillée : « la liberté qu'on a demandée au nom de l'athéisme, il faut maintenant la réclamer au nom de Dieu », ce que ne conçoivent pas « ces niais de grande race, appelés royalistes » (2). Il attend donc la révolution prochaine, qui, déclare-t-il le 24 juillet, « ne se fera pas attendre longtemps » (3).

Aussi la révolution de Juillet ne surprit-elle pas plus Lamartine que Lamennais. « Votre lettre du 24, timbrée de Dinan le 27, m'est parvenue le 29 juillet, écrivait à ce dernier le marquis de Coriolis. Elle portait l'expression vivante et anticipée de ce que j'avais sous les yeux (4). » Et Lamartine déclarait à la même date : « Rien de ceci ne m'a étonné, si ce n'est la rapidité de l'exécution... A mon avis, nous marchions inévitablement à un tel résultat » (5). Le 6 août, Lamennais formulait ainsi les principes qui domineraient dorénavant son attitude politique : « Chacun doit aujourd'hui chercher sa sûreté dans la sûreté de tous, c'est-à-dire dans une liberté commune... Alors tous ceux, quels qu'ils soient, qui auront des intérêts communs, pourront et devront, s'ils ont quelque courage et quelque sagesse, s'organiser sans arrière-vues, publiquement et légalement, pour la défense de ces intérêts. Mais pour cela

1. Ces pages sont extraites d'un ouvrage sur *Lamennais et Lamartine* qui paraîtra prochainement à la librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris. Cf. les *Annales Romantiques*, novembre-décembre 1906, p. 371-376.

2. *Correspondance* de Lamennais publiée par Forgues, t. II, p. 136.

3. *Ibid.*, p. 156.

4. *Ibid.*, p. 156.

5. *Correspondance* de Lamartine, éd. in-8°, t. IV, p. 340-341 ; éd. in-16, t. III, p. 26, 29 juillet 1830.

il ne faut pas que l'on s'isole, que l'on se parque, pour ainsi dire, et que l'on mette un sot et funeste honneur à n'être rien et à ne se mêler de rien. L'homme ferme et qui ne se laisse point dominer par des illusions ne s'abandonne jamais lui-même ; il tourne le dos au passé, et marche la tête haute vers l'avenir pour y prendre sa place. Dieu veuille que cela soit compris » (1). Lamartine se conforme entièrement à ces vues, il blâme « la niaise et honteuse complicité » de tant de royalistes abstentionnistes avec les ennemis de leurs ennemis. Sa conscience lui dit que « pendant qu'on peut combattre encore pour son pays, pour les principes sauvés de la ruine d'un trône, il faut le faire, et ne pas s'inquiéter trop si le drapeau a trois couleurs ou une seule » (2). S'il condamne énergiquement l'ancien régime en même temps que la Révolution-action, qu'il trouve hideuse, c'est pour défendre avec non moins d'ardeur la Révolution-principe, et pour proclamer que « l'idée de liberté et d'égalité légales est autant au-dessus de la pensée aristocratique ou féodale que le christianisme est au dessus de l'esclavage ancien ». La preuve, il la trouve dans l'argument mennaisien par excellence, celui de l'assentiment général ou du consentement commun : « Une idée que le monde entier avoue, adopte, conçoit, défend, ne peut être une erreur » (3).

III. — Il est donc tout préparé à comprendre et à suivre la campagne qu'ouvre maintenant l'*Avenir*. Pendant l'automne et l'hiver qui suit la Révolution, retiré à la campagne, il lit les journaux (4), et l'on sent l'influence qu'exerce déjà sur sa pensée l'*Avenir* dont le prospectus a paru le 15 octobre, et dont Lamennais lui a fait servir les numéros (5). Son *Ode*

1. *Correspondance* de Lamennais, t. II, p. 157-158.

2. *Correspondance* de Lamartine, éd. in-8°, t. IV, p. 342-344 ; éd. in-16, t. III, p. 207-208.

3. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 354-356 ; éd. in-16, t. III, p. 215-216, 24 octobre, 1830.

4. *Correspondance de Lamartine*, in-8°, t. V, p. 385-386, et in-16, t. III, p. 229-230.

5. Cf. *Annales Romantiques*, juillet-octobre 1906, p. 297. Lettre inédite de Lamartine Lamennais, publiée par Léon Séché

au Peuple du 19 octobre contre la peine de mort est tout à fait dans la ligne et dans l'esprit du journal de Lamennais. Avec lui, il affirme que « le lendemain d'une révolution tentée et manquée on ne peut pas (c'est anti-logique, anti-humain), on ne peut pas se retrouver dans les conditions de la veille » (1). Avec lui surtout, il acquiert le sens du mouvement incessant et rapide des choses sociales : « Je pense, écrit-il de Mâcon le 30 janvier 1831, combien il est risible à l'homme, royaliste ou républicain, doctrinaire ou saint-simonien, de prétendre à du définitif dans cette création toute provisoire. Les choses roulent avec les siècles ; tout s'élève et s'abîme, tout se forme et se transforme et se déforme, et nous nous plaignons que notre petit calcul social reposant sur des inconnues s'écroule de temps en temps par le sommet ou par la base ; et nous disons, comme l'enfant : Nous le rebâtirons, ce château de cartes, et il sera éternel ! Quelle pitié ! Nous ne rebâtirons rien... ; ce que nous voulons, et précisément ce que nous voulons, n'arrive jamais, ce monde n'est pas ainsi fait. Ma parole seule est éternité, cette parole de vérité et de justice dont les siècles depuis deux mille ans ont balbutié quelques syllabes, et qu'ils apprendront par ces événements même à balbutier et à articuler mieux. Telle est sa doctrine... » (2). Croyance au gouvernement providentiel et au mouvement d'ascension ininterrompu du monde social, ainsi se résume cette doctrine, directement issue de l'*Avenir*. Et c'est en son nom que Lamartine combat ardemment la neutralité politique : « La neutralité en l'année 1830, écrit-il au comte de Virieu, quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes, quand on va livrer les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ! la neutralité sous prétexte ou sous raison d'un goût ou d'un dégoût, d'un penchant ou d'une répugnance à une couleur ou à un

1. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 378-379 ; éd.-16, t. III, p. 225, 25 décembre 1830.

2. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 385-386 ; éd. in-16, t. III, p. 229-230, 30 janvier 1831.

nom! je te le dis net et cru, une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience (1). » Cela ne veut pas dire qu'il faille s'attacher au pouvoir et lui demander des places et son or, mais « tous les intérêts du pays, du temps, de l'avenir, sont en jeu; ils sont sous une couleur qui peut blesser l'habitude de nos regards; ils vont être attaqués, ils le sont tous les jours par la démence, le crime ou l'anarchie ; les abandonnerons-nous parce que la fortune ou la Providence les ont placés dans des rangs qui ne sont pas les nôtres? Laisserons-nous piller et brûler et égorger le pays et l'Europe parce que nous aurions préféré un autre gardien sur le seuil! Il n'y a pas deux réponses... » (2).

C'est en conformité avec ces principes que le 10 mai 1831 nous trouvons Lamartine à Hondschoote, par Bergues, dans le Nord, chez Mme de Coppens, menant une campagne électorale très vigoureuse (3), dans laquelle l'*Avenir* ne manque pas, bien entendu, de le soutenir,



IV. — Déjà le journal de Lamennais avait saisi toutes les occasions de témoigner au poète sa sympathie. Il avait cité son nom parmi les collaborateurs des *Annales romantiques*, immédiatement après celui de Châteaubriand qu'il comblait d'éloges (4); le 15 décembre, il avait publié les vers célèbres adressés par Lamartine au Peuple du 29 juillet, *Contre la peine de mort*, à l'occasion du procès des ministres. Plus d'une fois encore il avait pris sa défense contre la critique envieuse ; et par exemple le 4 mai 1831, on lisait sous la plume d'un de ses rédacteurs, dans un article sur A. de Vigny : « A la publication des *Secondes méditations* de M. de Lamar-

1. *Ibid.*, éd. in-8°, t. IV, p. 392-393; éd. in-16, t. III, p. 233-234, 7 février 1831
2. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 393 ; éd. in-16, t. III, p. 234, 7 février 1831.
3. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 403, éd. in-16, t. III, p. 239.
4. L'*Avenir*, lundi 13 décembre 1830.

tine (les envieux) se sont écriés : « Où sont donc les *Premières Méditations* ? Quelle différence ! Comme il a baissé ! ». Et c'était un géant qui avait encore grandi ». L'*Avenir* était donc tout désigné pour patronner la candidature politique du poète. Il la faisait pressentir à ses abonnés le 16 mai 1831, dans la note suivante : « Plusieurs journaux de Paris annoncent que M. de Lamartine est en Angleterre où il compte s'embarquer pour un voyage en Orient. Ces journaux se trompent : M. de Lamartine est à Hondschoote, à cinq lieues de Dunkerque, chez Mme Coppens, sa sœur. Il est vrai qu'il a besoin de se rendre en Angleterre, pour affaires, mais nous savons positivement que si l'auteur des *Méditations* conçoit un projet, ce n'est nullement celui de se rendre en Orient ». Le 18 juin suivant, le journal donnait à ses lecteurs la clef de cette énigme en déclarant que Lamartine se déterminait à solliciter les suffrages des électeurs pour être porté à la députation par un des collèges de l'arrondissement de Dunkerque. Il annonçait même la publication prochaine d'une profession de foi politique. Elle parut dans l'*Avenir* du lundi 20 juin 1831, et reproduisait fidèlement la pensée mennaisienne. Lamartine s'y déclarait prêt à combattre « pour la sainte cause de la civilisation, de l'ordre et de la liberté », et à soutenir « son pays chancelant entre deux abîmes, le despotisme et l'anarchie ». Il affirmait sa résolution de ne se rattacher à aucun parti politique alors existant, mais seulement à « ce parti qui a grandi en silence dans l'horreur de l'anarchie, dans la haine du despotisme », et après avoir « salué la restauration comme une espérance, la liberté comme un but sublime placé par Dieu même sur la route des peuples pour faire avancer la civilisation », a vu « l'orage se former sur la France » et « prédit l'inévitable chute d'un pouvoir qui n'avait compris que la moitié de sa mission ». Ce parti, « qui redoute et qui déplore les révolutions, regrette et respecte le passé, mais « accepte les faits accomplis comme des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine », et s'il veut « un pouvoir *un* et *fort* », il veut aussi « que le pouvoir ne soit que le moyen, et que la liberté soit le but de tout gou-

vernement moderne ». Il réclame donc « la liberté de la pensée par la presse qui est son organe », la liberté religieuse, car la religion perd de sa vertu et de sa force dans ces alliances avec le pouvoir », la liberté d'enseignement, les libertés communales et départementales, l'élection large et proportionnelle. « Ce parti, avant tout, veut l'ordre ; car l'ordre est à la liberté ce que l'organisation est à la vie ; l'anarchie, c'est la mort », et par suite « il veut le progrès » qui est « dans la destinée du genre humain », mais « il veut que ce progrès éclairé par l'expérience, ne compromette pas la stabilité du présent pour les hasards de l'avenir. » (1).

Les contemporains du poète reconnurent immédiatement le programme du parti mennaisien : « On voit que le parti dont parle M. de Lamartine est celui dont le journal *L'Avenir* est l'organe », lisait-on dans *La Quotidienne*. Et le journal royaliste entamait une polémique aigre-douce avec le journal de Lamennais sur la prestation du serment constitutionnel (2). En lui répondant le 24 juin, l'*Avenir* reconnaissait que Lamartine partageait ses principes : « *La Quotidienne*, disait-il, reproduit aujourd'hui notre réponse aux réflexions que lui a suggérées la candidature de M. de Lamartine. Notre article prouvait que *la doctrine de ceux qui partagent nos principes* était, relativement aux élections, non moins conforme aux règles les plus sévères de la morale qu'à celles de la logique. » *La Quotidienne* avait déjà rangé Lamartine parmi « les amis de *L'Avenir* » (3). Le poète, en répondant aux attaques dont il était l'objet de la part de la feuille royaliste, se garde bien de protester contre ce qualificatif, et son silence est un aveu. Du reste, c'est dans l'*Avenir* même qu'il publie cette réponse (4), et les colonnes du journal restent toujours largement ouvertes à sa candidature. Déjà le 28 juin 1831 l'*Avenir* avait inséré une seconde profession de foi du poète à ses électeurs. Lamartine y répond à ceux qui l'accusent

1. *L'Avenir*, lundi 20 juin 1831.
2. *Ibid.*, mercredi 22 juin 1831.
3. *Ibid.*, 24 juin 1831.
4. *Ibid.*, 6 juillet 1831. La lettre est datée de Dunkerque, 29 juin 1831.

d'être un homme nouveau, qu'il faut précisément des hommes nouveaux à une France nouvelle. Il appartient à cette jeune génération qui veut séparer les vieux combattants et apaiser les dernières rumeurs en restaurant la liberté sur une base large et solide. Il n'est ni de droite ni de gauche, et soutenu à la fois par des hommes de droite et de gauche, parce qu'il ne cherche le salut de la France que « dans les droits de tous, dans les libertés de tous, dans l'égatité de tous devant la loi politique comme devant la loi civile » (1).

Lamartine ne fut pas élu. Barthélémy l'avait attaqué dans un des numéros de la *Némésis* ; c'est encore dans *l'Avenir* que le poète lui répondit le 20 juillet 1831 par la fameuse pièce à *Némésis*. Trois jours après, *l'Avenir* insérait une pièce de vers d'Edouard Turquety à Lamartine au sujet de son élection manquée (2), et le 12 septembre des vers non moins élogieux, non moins enthousiates, de M. Reboul de Nîmes à l'auteur des *Harmonies*. Le 21 octobre le journal publiait une protestation de Lamartine contre l'insertion dans le *Messager des Chambres*, et sous sa signature, d'une pièce de vers adressée à Châteaubriand, dont il n'était pas l'auteur. C'était l'époque où les catholiques Lyonnais, groupés autour de *l'Avenir*, se proposaient de prendre à la fois pour guides Lamennais et Lamartine (3). Nul doute donc, pour les contemporains du poète, que le libéralisme chrétien tel que Lamennais le défendait alors, ne fût la doctrine à laquelle Lamartine, après l'évolution dont nous avons décrit les phases, s'était arrêté enfin. Mais s'il restait à quelques-uns de ses lecteurs la moindre hésitation à cet égard, une publication bien digne de fixer l'attention n'allait pas tarder à la dissiper en éclairant d'une vive lumière le fait que tant d'indices extérieurs avaient permis de pressenter. L'étude de la *Politique rationnelle* achèvera de nous montrer qu'en 1831 Lamartine est, plus que jamais, de l'école de Lamennais.

1. *L'Avenir*, 28 juillet 1831.
2. *L'Avenir*, samedi 23 juillet 1831.
3. F. Z. Collombet, Préface de *l'Histoire des Lettres latines*.

L'Avenir et la Politique rationnelle : Lamartine libéral mennaisien

Dès le 19 février 1831, Lamartine, séduit et charmé par les doctrines de l'*Avenir*, avait remercié Lamennais en termes chaleureux des soucis qu'il avait pris pour lui procurer la lecture des premiers numéros de son « admirable journal. Personne, j'ose le dire, n'en est plus digne, ajoutait-il, *car personne n'en saisit mieux la grande et généreuse pensée.* Les hommes de conscience et de vérité, les hommes de foi et d'avenir désiraient depuis longtemps un journal où les hautes doctrines des temps modernes s'élevassent au-dessus des misères du jour, où la religion osât prononcer le nom de liberté, où la liberté remontant à sa source osât dire aux hommes de circonstance : je suis chrétienne et suis née avant vous ; où enfin les doctrines fussent sincères et non pas cette arme à deux tranchants que s'arrachent tour à tour les divers partis pour se combattre, et les briser après la victoire. Peu de gens vous comprennent encore, mais vous vous créez un public, et vous saurez l'atteindre. Vous avez le genre de courage qui manque le plus aux Français, le courage de penser seul et de dire votre pensée tout entière. L'homme qui tremble devant sa pensée ne doit pas l'écrire, comme l'homme qui a peur de son ombre ne doit pas marcher au soleil. » Après quelques réserves sur lesquelles nous reviendrons par rapport à l'idée théocratique, Lamartine louait Lamennais d'avoir pressenti la véritable forme théocratique des âges présents et futurs, « la liberté où l'homme n'obéit qu'à sa pensée divine, ne se gouverne que selon sa raison éclairée par son intelligence. C'est cette forme que vous avez pressentie avec tous les hommes d'espérance qui les élève avec vous au-dessus des regrets du passé, des orages du présent, des terreurs de l'avenir ». La Restauration n'a pas su accomplir pacifiquement « cette grande transformation sociale » ; « c'est à vous peut-être et aux hommes qui pensent avec vous de le recons-

truire sur deux bases plus solides : la religion et la liberté (1) ».

I. — Lamartine ne devait pas tarder à montrer avec quelle facilité il s'était assimilé, combien il avait saisi la généreuse pensée de Lamennais.

L'*Avenir* du lundi 12 septembre 1831 avait inséré le prospectus de la *Revue Européenne*, continuation du *Correspondant ;* le journal de Lamennais avait toujours entretenu les meilleures relations avec cette revue ; il n'avait jamais manqué de signaler ses doctrines comme tout à fait analogues aux siennes. « On doit croire, y lisait-on, que, de la confusion actuelle de tous les éléments du vieux monde Européen, il sortira un ordre nouveau et fécond... N'y a-t-il pas un drapeau à l'ombre duquel cette humanité tourmentée et souffrante doive s'asseoir et se reposer dans ses institutions nouvelles ? Oui, c'est le drapeau du catholicisme... C'est celui qu'ont choisi les rédacteurs de la *Revue Européenne*, avec une pleine conviction et une ferme espérance ». Développer les principes de liberté civile et religieuse, en philosophie et en littérature, « remonter aux sources du vrai et du beau, dont la notion ne peut être puisée que dans la révélation qui a été faite à l'humanité de sa propre nature et de ses destinées, en science, en industrie, profiter de tout ce qui se fait d'utile pour la société », tel est le programme de la revue. « Les esprits les plus éminents de l'époque » y collaborent. « En France, MM. de Châteaubriand, de Lamartine, Ballanche, d'Eckstein... »

On ne saurait donc s'étonner que la fameuse lettre *sur la Politique rationnelle*, adressée de Saint-Point par Lamartine, en septembre 1831, au directeur de la *Revue Européenne* (elle parut en brochure en octobre), ne soit qu'un fidèle résumé des doctrines politiques et sociales des mennaisiens. Elle débute par l'opposition caractéristique de la *raison commune*, ou générale, ou sociale, et de la raison individuelle,

1. *Annales Romantiques*, juillet-octobre 1906, p. 297. Lettre inédite de Lamartine à Lamennais publiée par Léon Séché. L'importance de cette dernière trouvaille de M. Léon Séché n'échappera pas au lecteur : elle est la pierre angulaire de la démonstration que nous tentons ici.

distinction qui sert de base, on le sait, au système de Lamennais : « La pensée générale, la pensée politique, la pensée sociale, dit Lamartine, domine et oppresse chaque pensée individuelle (1) ». Ainsi se trouve, dès le début, précisé le sens qu'il faut attribuer dans l'ouvrage au mot *rationnel : Politique rationnelle* signifie — qu'on ne s'y méprenne pas — politique de la *raison générale* ou de la *raison publique*, et c'est par là-même qu'elle est synonyme de Politique *chrétienne :* « l'ère rationnelle », selon Lamartine, n'est autre que « le gouvernement *de la raison publique* » (2), raison qui elle-même est identique au Verbe divin : « La raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique » (3), sont assimilés par Lamartine en une formule qui le place bien loin des rationalistes dans les rangs des mennaisiens. C'est donc avec les disciples de Lamennais ou ceux qui s'inspirent directement de sa pensée, comme les rédacteurs du *Correspondant*, que Lamartine prétend, après son échec immérité aux élections, rester seul, seul « avec tant d'esprits élevés et rationnels qui ont fait de leur pensée politique un sanctuaire où l'intrigue et la passion ne pénètrent pas ; qui cherchent la vérité sociale à la seule lueur de la vérité divine » (4) ; avec Lamennais et ses disciples, dis-je, puisque selon eux « l'Eglise en soi n'est que l'expression vivante de l'intelligence sociale » (5).

Cherchons donc quels emprunts Lamartine a faits à Lamennais dans cet écrit. Et d'abord, rappelons-nous que, pour le directeur de l'*Avenir*, le monde moral est régi comme le monde physique par des lois naturelles inflexibles, expressions de la volonté divine, et que l'histoire enseigne à la raison purifiée, généralisée, c'est-à-dire dégagée de toute passion qui égare. Le monde moral a lui aussi ses lois infini-

1. *Politique rationnelle*, par. I.
2. *Ibid.*, par. IX.
3. *Ibid.*, par. VI.
4. *Ibid.*, par. I.
5. De la position de l'Eglise de France. *L'Avenir*, 6 janvier 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 184.

ment sages qui le conduisent « suivant un ordre de développement harmonique et régulier, à ses fins particulières et à la fin générale de la création. Ces lois, dont l'histoire est l'expression de plus en plus nette et précise à mesure que s'écoulent les siècles, se manifestent principalement aux grandes époques où se termine une période de la société et commence une autre période, alors que, se dégageant de la vieille enveloppe d'un passé à jamais éteint, tout renaît, tout change, tout se transforme » (1)... Aussi, pour apprécier la situation politique, Lamartine s'efforce-t-il de se réduire « à la nature de pure intelligence », et de s'élever « sur la montagne ». « Ce sommet, d'où l'homme peut contempler la route passée et future de l'humanité, c'est l'histoire ; la lumière qui doit éclairer à ses yeux ce double horizon, c'est la morale, ce jour divin qui émane de Dieu lui-même, et qui ne peut ni égarer ni faillir (2). » En effet, les lois morales nécessaires à la vie sociale sont révélées par Dieu même, selon Lamennais, d'une manière infaillible, de telle sorte qu'on ne peut les ignorer sans danger ni les méconnaître sans périr : « Car rien ne produit plus de calamités, ni des calamités plus terribles que la résistance à ce que la nature des choses et des êtres, c'est-à-dire à ce que Dieu même a rendu nécessaire ; et le mal en soi, le mal essentiel n'est que cette opposition à Dieu » (3). Lamartine emprunte donc à Lamennais la base philosophique de sa brochure, la foi dans un gouvernement providentiel, dont les immuables lois nous sont, à la lumière des prescriptions morales du Christianisme, enseignées par l'histoire.

Où sommes-nous ? se demande-t-il ensuite. Nous sommes, d'après Lamennais, à une époque de transformation sociale intense ; « tout se dissout, mais se dissout pour renaître » ; la vie « déborde de toutes parts » (4). Ce mouvement, indé-

1. De l'avenir de la Société. *L'Avenir*, 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 281-282.

2. *Politique rationnelle*, par. 2.

3. De l'Avenir de la Société. *L'Avenir*, 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 282.

4. Le Pape. *L'Avenir*, 22 décembre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 169.

pendant des volontés humaines, a son principe dans le Verbe divin, « il part de Dieu, qui a voulu que la société avançât perpétuellement vers un terme qu'elle ne peut atteindre sur la terre, mais dont elle doit s'approcher toujours » (1). Tel est aussi l'avis de Lamartine : nous ne sommes pas, dit-il, « à une de ces époques honteuses, sans espérance et sans issue. L'histoire et l'Evangile à la main, en voyant... la route immense que la raison humaine et le Verbe divin ouvrent à son perfectionnement ici-bas, nous sentons que l'humanité touche à peine à son âge de raison... Nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir pour avancer vers le but de sa destinée divine, à une époque de rénovation et de transformation sociale pareille peut-être à l'époque évangélique » (2).

Déjà nous avons entendu Lamennais déclarer que l'humanité se dégage « de la vieille enveloppe d'un passé à jamais éteint » (3). C'est qu'elle « tend à se dégager progressivement des liens de l'enfance, à mesure que, l'intelligence affranchie par le christianisme croissant et se développant, les peuples atteignent, pour ainsi dire, l'âge d'homme... La société humaine remuée jusqu'en ses profondeurs, rejette ses vieilles institutions comme un vêtement usé et cherche à se constituer sous de nouvelles formes » (4). L'expression même est presque identique chez Lamartine ; nous l'avons vu appeler *âge de raison* ce que Lamennais appelle *l'âge d'homme;* il montre aussi l'humanité dépouillant sa vieille enveloppe: « L'humanité est jeune, sa forme sociale est vieille et tombe en ruines ; chrysalide immortelle, elle sort laborieusement de son enveloppe primitive, pour revêtir sa robe virile, la forme de sa maturité » (5). Si le pouvoir

1. De l'avenir de la société. *L'Avenir,* 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges,* p. 283-284.
2. *Politique rationnelle,* par. 3.
3. De l'avenir de la société. *L'Avenir,* 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges,* p. 282.
4. *Ibid.,* p. 284.
5. *Politique rationnelle,* par. III.

royal l'avait voulu, Lamennais pense qu' « il subsisterait encore et la France s'avancerait sinon sans agitation, du moins sans de trop vives secousses, vers ses destinées à venir » (1). Le 19 février 1831, Lamartine ne faisait que lui rendre ce qu'il lui avait prêté quand il lui écrivait de Mâcon : « Cette grande transformation sociale vers laquelle le monde entier gravite, pouvait s'opérer graduellement par du courage et de la sincérité, la restauration avait cette œuvre à accomplir dans sa destinée si elle l'eût comprise. C'était le pont jeté sur l'abîme qui sépare deux ères de l'humanité ! il s'est écroulé sous ses pas, elle l'a ébranlé elle-même » (2). Il se borne à répéter la même idée, dont nous avons entrevu l'origine, quand il déclare dans la *Politique rationnelle* : « La Restauration avait reçu d'en haut la plus belle et la plus sainte mission que la Providence pût donner à une race royale, la mission que reçut Moïse, de conduire la France, cette avant-garde de la civilisation moderne, hors de la terre d'Egypte, de la terre d'arbitraire, de privilège et de servitude ; elle ne l'a pas comprise jusqu'au bout » (3). Mais la faute est commise ; il ne sert de rien de se lamenter ; mieux vaut se demander : Où allons-nous ?

A cette seconde question, Lamennais répond en montrant que la société tend de toutes parts vers « la liberté religieuse, politique et civile, c'est-à-dire, d'un côté, l'affranchissement de l'intelligence plus ou moins asservie, sous tous les gouvernements modernes, à la force brute du pouvoir, et, de l'autre, une extension de la sphère d'activité publique et particulière, proportionnée aux développements de cette même

1. D'une grave erreur des honnêtes gens. *L'Avenir*, 9 novembre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 147.

2. *Annales Romantiques*, juillet-octobre 1906, p. 298. Comparez ce passage d'une lettre de Lamartine au comte de Virieu, le 7 février 1831 : « Oh ! que les Bourbons avaient un beau rôle ! Oh ! que la Restauration bien comprise par eux était un beau rêve ! Ils étaient la planche du vaisseau pour passer de la mer au rivage, le pont sur l'abîme pour descendre du passé à l'avenir... L'amertume est dans mon cœur quand je contemple où ils étaient et où ils pouvaient sans secousse guider la civilisation moderne. »

3. *Politique rationnelle*, par. III.

intelligence, avec les garanties nécessaires des droits résultant de ce nouvel état social. » Ce besoin instinctif de liberté n'est du reste « au fond que le désir de l'ordre, puisqu'il n'est que le besoin senti de subordonuer la force au droit, la matière à l'intelligence (1) ». L'Eglise, en un mot « affermira les libertés publiques en les unissant au principe d'ordre, c'est-à-dire à cette justice immuable, éternelle, qui n'est autre que la Loi divine (2) ». Les mêmes horizons se découvrent à la pensée politique de Lamartine : selon lui, « nous allons à une des plus sublimes haltes de l'humanité, à une organisation progressive et complète de l'ordre social sur le principe de liberté d'action et d'égalité de droits ; nous entrevoyons, pour les enfants de nos enfants, une série de siècles libres, religieux, moraux, rationnels, un âge de vérité, de raison et de vertu au milieu des âges (3) ». Ordre et liberté, ordre par la liberté, voilà le but vers lequel s'avance la société selon Lamartine, disciple de Lamennais.

Que faire donc ? De tout temps, selon l'auteur de l'*Essai* « Dieu voulut que l'homme, concourant librement à ses desseins, se rendît en quelque sorte volontairement son image, en réglant l'usage des facultés dont il l'avait enrichi, sur les rapports immuables ou les lois éternelles (4) ; » et, afin de guider les hommes, il « dépose dans leur esprit, au premier moment où il s'ouvre, la vérité tout entière pour être leur lumière (5) ». Lamartine aussi voit l'homme s'avancer librement vers ses destinées futures à la lumière de la foi : « Dieu, dit-il, qui a donné la liberté morale à l'homme, qu'il a créé pour choisir et pour agir, lui a donné, le même jour, la lumière pour éclairer son choix (6) ». Il ajoute : « A l'époque rationnelle du monde, dans l'acception vraie et divine du mot », c'est-

1. Fausse direction du gouvernement. *L'Avenir*, 27 janvier 1831, *Troisièmes Mélanges*, p. 196-197.

2. De la position de l'Eglise de France, *L'Avenir*. 6 janvier 1831, *Troisièmes Mélanges*, p. 184.

3. *Politique rationnelle*, par. IV.

4. *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 374-375.

5. *Ibid.*, p, 250.

6. *Politique rationnelle*, par. V.

à-dire dans l'acception mennaisienne, à l'époque où la *raison générale* commence à régner sur le monde, « la politique, c'est de la morale, de la raison, de la vertu (1) ». Ce qui signifie que, conformément à la doctrine de Lamennais, la question sociale est une question morale, dont la raison seule, mais la raison générale ou sociale, c'est-à-dire produite et disciplinée par la foi, donne la solution.

Or, la théorie sociale chrétienne renferme, selon Lamennais, les points essentiels de doctrine qui suivent : d'abord, Dieu y est le principe et le terme de tout progrès, « rien ne peut arrêter le développement dont Dieu a mis le germe en chacune de ses créatures et qui les rapproche de lui par un continuel mouvement d'ascension » (2). En second lieu, le Christianisme exige le sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général ; il obtient « que chacun, s'oubliant soi-même, se sente, pour ainsi dire, exister en autrui, et ne connaisse d'autre intérêt que l'intérêt de tous » ; et par là-même il rend seul possible la société, car « le principe de l'intérêt particulier et le principe des devoirs sont... essentiellement opposés », et « l'abandon de soi, dans les membres d'une société quelconque, est la première condition de l'existence de cette société » (3). En troisième lieu, la morale, qui dépend étroitement de la Religion dont elle est inséparable (4), éclaire la route de l'humanité, car elle appartient à « la nature, qui est immuable, parce qu'elle n'est que l'ordre immuablement voulu de Dieu », et qui « impose à l'homme des lois immuables comme elle ; lois nécessaires, parce qu'elles sont l'expression de rapports nécessaires ; lois hors desquelles on ne trouve ni

1. *Politique rationnelle*, par. V.

2. De l'Avenir de la Société. *L'Avenir*, 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 290.

3. *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 351.

4. *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 95, et t. II, p. 197. La question morale est donc bien une question religieuse pour Lamennais, et lorsque Lamartine écrit : « La lumière de la vérité même, qui n'est autre que la morale, éclairera pour vous cet horizon de ténèbres, de mensonges, d'illusions qu'on appelle la politique », il faut entendre ce que, par esprit d'opportunité, de prudence politique, Lamartine n'exprime pas : que « la lumière de la vérité même », si elle est la morale, est aussi la Religion.

paix, ni félicité, parce que hors d'elles il n'y a que désordre... » (1). En quatrième lieu, la conscience, soumise à la foi et éclairée par elle, c'est-à-dire généralisée comme la raison, gouverne la conduite. Enfin, est-il nécessaire de rappeler que *l'Avenir* prétend diriger l'humanité vers la vérité, c'est-à-dire vers l'ordre, par la liberté (2) ? Lamartine résume très exactement ces différents points de doctrine dans la formule suivante : « Votre théorie sociale sera simple et infaillible : en prenant Dieu pour point de départ et pour but, le bien le plus général de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la conscience pour juge (3), la liberté pour route, vous ne courrez aucun risque de vous égarer » (4).

L'œuvre de l'époque présente, d'après Lamennais, est de faire pénétrer le Christianisme, la religion dans la politique. Depuis le Moyen-Age, le pouvoir temporel, entièrement affranchi du pouvoir spirituel, n'a plus été que la tyrannie du caprice et de la force : « la politique se sépara toujours davantage de la religion, et l'on put de nouveau la définir : *la force dirigée par l'intérêt*... Les princes furent sans frein, et les peuples sans protection. » En vain pour corriger le danger d'un système de politique qui, en substituant la force au droit, ôtait aux faibles, et même aux puissants, toute sécurité, et constituait les nations dans un état de guerre permanent », les traités de Westphalie s'efforcèrent-ils de

1. *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 221-222.

2. Cf. en particulier, l'art. De la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *L'Avenir*, 18 octobre 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 109 et seq.

3. Il faut entendre ici non pas la *conscience privée*, comme on l'a fait à tort jusqu'ici, mais la *conscience générale* ou la *conscience publique*. Cf. par. VIII, p. 238, où Lamartine établit cette distinction entre la *conscience politique* ou *conscience publique* et la *conscience privée*, distinction mennaisienne, je ne saurais trop insister sur ce point, et essentiellement analogue à la distinction entre la raison individuelle et la raison générale. Lamartine déclare à propos du Coup d'Etat : « La conscience impartiale le juge comme l'événement l'a jugée ». Les termes mêmes indiquent qu'il s'agit d'une application du principe ici formulé : « la conscience pour juge ». Et puisque, d'après la note, cette *conscience impartiale* est la conscience politique ou publique, il n'est pas douteux que ces mots, « la conscience pour juge », ne signifient la conscience politique ou publique pour juge.

4. *Politique rationnelle*, par. V.

réaliser un équilibre des forces, ils ne purent empêcher les conflits sanglants de se multiplier. « La grande société des peuples » était détruite (1) ; et de même, dans chaque État, la société entre le pouvoir et les sujets, car, sans le christianisme « point de pouvoir légitime et stable pour les nations qu'il a élevées à l'intelligence du *droit* : sans lui encore, point de garantie contre l'abus de la puissance, contre l'arbitraire de la tyrannie... Donc le salut du monde social dépend du retour des peuples au vrai christianisme, dont ils se sont partout politiquement détachés » (2). Il faut que le christianisme « relégué peu à peu dans la famille, sans influence directe sur les gouvernements », et par conséquent hors d'état de « diriger, durant les derniers siècles, le développement social », reprenne cette direction ; car « l'Evangile... ne vieillira pas plus que Dieu même ; il est la loi dernière, la loi parfaite de l'humanité, et aussi se soumettra-t-il l'humanité entière » (3). Alors seulement aura-t-il accompli sa mission : « Le Christianisme trouva le monde esclave : sa mission politique était de l'affranchir », ce qu'il fait progressivement « en proclamant le règne de l'intelligence, la suprématie de *l'esprit* sur *la chair*, de la raison sur la force, du droit sur le fait... De siècle en siècle, à mesure que le Christianisme a développé l'intelligence sociale, il a proportionnellement développé la liberté... » (4). Or, « il n'y a de vie désormais que dans la liberté, dans la liberté égale pour tous » (5).

Entre cette théorie et celle de Lamartine, la similitude est complète. « Nous touchons, d'après le poète, à l'époque *du droit et de l'action de tous* », et cette époque est « la plus juste, la plus morale, la plus libre » parce qu'elle tend « à consacrer l'égalité politique et civile de tous les hommes devant l'Etat, comme le Christ avait consacré leur égalité

1. *De la Religion, etc.*, 2[e] partie, p. 45-49.
2. *Des Progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Eglise*, 1[re] éd., p. 93.
3. Le Pape. *L'Avenir*, 22 décembre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 167-170.
4. De l'avenir de la société. *L'Avenir*, 28 juin 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 293.
5. Nécessité de s'unir pour le maintien de l'ordre. *L'Avenir*, 30 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 134.

naturelle devant Dieu. Cette époque pourra s'appeler l'époque évangélique, car elle ne sera que la déduction logique, que la réalisation sociale du sublime principe déposé dans le livre divin comme dans la nature même de l'humanité. Son œuvre « est d'appliquer la raison humaine, ou le Verbe divin, ou la vérité évangélique, à l'organisation politique des sociétés modernes ». Car la politique des peuples chrétiens « a été jusqu'ici hors la loi de Dieu » ; elle « est encore païenne ». L'homme et l'humanité y sont esclaves. Or « l'homme social doit être désormais aux yeux du philosophe, aux yeux du législateur, ce que l'homme isolé est aux yeux du vrai chrétien : un fils de Dieu, ayant les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes devoirs, la même destinée devant le père terrestre, l'Etat, que devant le Père céleste, Dieu (1) ».

Cette forme chrétienne de la société, on la cherche dans le droit et l'action de tous, ou dans la démocratie. A la faveur de cette forme sociale, « l'homme social ou l'humanité » s'avance vers ses destinées les plus hautes en ce monde. A peine, selon Lamennais, entrons-nous « dans la période où s'accompliront les dernières promesses faites à l'homme par son Rédempteur. Cependant déjà l'on distingue clairement la route où marcheront les peuples, et bien que les points intermédiaires échappent à nos regards, la foi et la raison même en découvrent aisément le terme ». D'abord, « l'Eglise deviendra, non par l'exercice d'aucune juridiction politique, mais par sa force interne et toute spirituelle, le plus ferme appui des libertés publiques ». De là résultera ensuite une unité profonde entre les nations « qui, affranchies politiquement, et unies entre elles par l'obéissance volontaire à un seul pouvoir spirituel divin, vivront d'une vie puissante et commune ». Ainsi l'amour qui a créé et sauvé le genre humain, « consommant son unité terrestre, lui montrera même ici-bas, comme une magnifique image de ce qu'il est destiné à devenir dans une autre patrie » (2).

1. *Politique rationnelle*, par. VI.

2. Ce que sera le catholicisme dans la société nouvelle. *L'Avenir*, 30 juin 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 312-313.

Lamartine ne doute pas non plus que la liberté ne doive réaliser l'unité par l'amour et la charité, et déjà, comme Lamennais, il croit entrevoir « l'époque qui succédera à la nôtre : après les cinq ou six siècles qu'aura duré l'âge de liberté, nous passerons à l'âge de vertu et de religion pures aux promesses accomplies du législateur divin, à l'époque de charité, mille fois supérieure encore à l'époque de liberté » (1).

II. — Passons rapidement sur les pages où Lamartine, voulant démontrer que les royalistes comme lui ne doivent pas s'abstenir de participer à la vie politique du pays, se borne à appliquer à leur cas spécial les principes mennaisiens ; remarquons le seulement, si Lamartine affirme « que la légitimité, la meilleure des conventions sociales, n'est cependant qu'une convention sociale, une salutaire fiction de droit ; qu'elle n'a le droit que pendant qu'elle a le fait, ou qu'il y a lutte pour le recouvrer » (2), c'est en application des doctrines de Lamennais sur la question ; car, cela signifie que la royauté n'est légitime que dans la mesure où elle est légale, c'est-à-dire où elle est fondée sur cet état de fait, arbitraire en soi, expression des lois positives humaines, qui varie selon les temps, les lieux et les conjonctures et qu'on appelle légalité ; mais, du moment où cette légalité, qui ne crée qu'un droit relatif et subordonné, entre en conflit avec la justice, seul fondement nécessaire du droit, et qui constitue seule la légitimité du pouvoir, le droit légal cesse du fait même de son opposition au droit immuable, éternel (3). Ainsi, Lamartine comme Lamennais, subordonne le pouvoir politique et civil à la loi immuable et divine de justice, il l'institue avec Bonald et Lamennais le serviteur de la société pour le bien : « Le pouvoir, expression et propriété de la société tout entière, ne s'aliène pas à jamais, ne s'inféode pas à une famille immortelle » (4), d'où résulte que si, comme c'est le cas pré-

1. *Politique rationnelle*, par. VI.
2. *Politique rationnelle*, par. VIII.
3. L'*Avenir*, 7 décembre 1830. *Des doctrines de l'Avenir. Troisièmes Mélanges*, p. 158.
4. *Politique rationnelle*, par. VIII.

sent, aux époques de révolution « nul ordre légal n'est affermi », la légitimité devenant « l'unique loi, l'unique barrière contre les horreurs de l'anarchie », on doit alors « non seulement soumission, mais encore aide et secours à la force prépondérante qui, dans ces circonstances extrêmes, garantit la sûreté des personnes et des propriétés, et se présente comme protectrice des droits acquis à tous et des libertés communes » (1). Cette attitude, Lamartine n'hésite pas à la faire sienne, à l'adopter vis-à-vis du gouvernement nouveau, « nécessité sociale admise par le fait », véritable « dictature » de fait imposée par les circonstances contre l'anarchie (2).

Retenons que la forme du gouvernement n'apparaît comme discutable ni pour Lamennais, ni, par conséquent, pour Lamartine. Quelque nom qu'on donne au système politique en usage, il faut reconnaître, pensent-ils, qu'il est un régime démocratique. Lamennais le premier, avec quelle ampleur et quelle puissance d'expression, avait déjà montré en 1825, dans *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil,* que le gouvernement de la Restauration, monarchie de nom, était démocratie de fait. En 1829 il l'avait répété dans ses *Progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Eglise;* et dans l'*Avenir* il ne faisait que revenir sur ce qu'il avait dès longtemps établi, quand il écrivait : « Il ne peut aujourd'hui exister en France qu'un seul genre de gouvernement, la république ; quelque nom qu'on lui donne, sous quelque forme qu'on la déguise, ce sera elle et uniquement elle qu'on aura d'ici longtemps (3) ». A ses yeux, « la France, sous la Charte de 1830, est une véritable république » (4), et comme la Révolution a détruit « l'ancienne hiérarchie sociale, les corporations, et en général toute espèce d'agré-

1. L'*Avenir*, 7 décembre 1830. *Des doctrines de l'Avenir. Troisièmes Mélanges,* p. 158-159.

2. *Politique rationnelle,* par. VIII.

3. De la position du gouvernement. L'*Avenir*, 17 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges.* p. 101.

4. De la république. L'*Avenir*, 9 mars 1831 ; *Troisièmes Mélanges*, p. 235.

gation politique fondée sur des droits spéciaux et des intérêts communs légalement circonscrits », il n'existe plus en France que des individus, et « dès lors son gouvernement ne peut être, sous quelque forme qu'on essaie de la déguiser, qu'une république, et une république démocratique... (1) » Lamartine n'est pas moins catégorique : l'époque présente, déclare-t-il, est « une république véritable. Nous ne disputons que sur le nom » (2).

« La forme des gouvernements modernes n'est plus soumise à la discussion, tous l'admettent ou tous y tendent ; elle est donnée pour nous par le fait même de notre civilisation : c'est la forme libre, c'est le gouvernement critique de la discussion, du consentement commun ; c'est la république (3). »

Mais « un fait social a aussi sa logique et ses conséquences indépendantes de son droit » (4). C'est à Lamennais que Lamartine emprunte cette idée et les conséquences qu'il en tire : écoutez plutôt le directeur de l'*Avenir* : « Il ne peut exister en France qu'un seul genre de gouvernement, la république. Quelque nom qu'on lui donne, sous quelque forme qu'on la déguise, ce sera elle et uniquement elle qu'on aura d'ici longtemps. Les hommes n'y peuvent rien, leur puissance est nulle contre la nature des choses. *Mais chaque espèce de gouvernement a ses conditions essentielles qui constituent l'unité qui lui est propre, et ces conditions nécessaires*, lorsqu'elles ne sont qu'imparfaitement remplies, *cherchent sans cesse à se réaliser*, et se réalisent de fait tôt ou tard ; car, dans la société comme dans l'univers, tout tend à l'unité, et c'est en vain qu'on lutte contre cette invincible loi. Cette lutte, toujours inutile, est aussi toujours funeste, et c'est en politique une règle sans exception, que lorsqu'un genre de gouvernement est nécessité par des causes quelconques, les plus sûres garanties de l'ordre, tel qu'il peut

1. L'*Avenir*, 30 octobre 1830. Nécessité de s'unir pour le maintien de l'ordre et la conservation des droits communs. *Troisièmes Mélanges*, p. 125.

2. *Politique rationnelle*, par. VI.

3. *Politique rationnelle*, par. IX.

4. *Ibid.*, par. VIII.

exister, se trouvent dans la réalisation complète des conditions essentielles à ce genre de gouvernement. Autrement on établit dans son sein même une guerre intestine, d'où résulte un malaise, une agitation qui va croissant, jusqu'à ce que le principe des institutions ait renversé ce qui lui fait obstacle, ce qui arrête son développement naturel, inévitable (1). » Telles sont les idées que Lamartine traduit et résume en ces termes : « Un fait social a aussi sa logique et ses conséquences indépendantes de son droit... Cette forme (la république) acceptée..., tout ce qui tendra à la perfectionner et à l'étendre, tout ce qui sera plus conforme à sa nature de liberté, de discussion, de consentement commun, d'élection, d'égalité de droit social et privé, sera la vérité politique (2). »

Lamartine, à l'imitation de Lamennais, applique cette règle aux questions politiques du jour, et naturellement arrive aux mêmes conclusions. Lamennais considère que « le principe démocratique aujourd'hui tout-puissant en France » amène « comme des conséquences nécessaires l'abolition de la pairie, qui ne se lie à rien dans nos mœurs et dans notre législation présente, et un large développement du système d'élections » (3) ; il résume même en cette formule énergique un long article qu'il consacre à cette question : « La pairie est un nom qui n'a plus de sens en France (4). » Lamartine partage son avis, et considère la pairie comme triplement impossible : « impossible à trouver, car le temps et le travail des siècles en ont... dispersé... les éléments ; impossible à faire accepter aux mœurs, car l'esprit humain... tend... à l'égale répartition des droits et des devoirs politiques ; impossible à justifier devant la raison, car c'est une exclusion dans une forme de liberté, un privilège gratuit dans un siècle d'égalité » (5). Tous deux réclament la liberté de la presse ; Lamen-

1. De la position du gouvernement, l'*Avenir*, 17 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 101-102.
2. *Politique rationnelle*, par. VIII, IX.
3. De la position du gouvernement, l'*Avenir*, 17 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 104.
4. De la pairie, l'*Avenir*, 28 mai 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 276.
5. *Politique rationnelle*, par. IX.

nais, parce qu'elle n'est « qu'une manifestation de la parole ». et, comme elle, « un bienfait divin », le plus actif instrument que les hommes aient reçu « pour hâter les progrès de l'intelligence générale » (1) ; Lamartine, parce qu'elle « est la voix de tous dans un âge et dans une forme sociale où tous ont le droit d'être entendus ; elle est la parole même de la société moderne » ; c'est elle qui doit fonder « l'ère rationnelle ou le gouvernement de la raison publique... ; car elle est la justice divine, manifestée par la parole humaine (2) ». Je n'insiste pas sur la similitude des arguments mis en œuvre.

Lamennais demande encore « la liberté de conscience, la liberté d'enseignement et la liberté d'association : trois grandes et impérieuses nécessités de l'époque » (3) ; et si Lamartine ne se prononce pas sur la liberté d'association, du moins veut-il « l'enseignement libre et large, répandu, multiplié, prodigué partout » (4). Tous deux réclament avec la même énergie la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Lamennais, parce que « la vérité est toute-puissante. Ce qui retarde le plus son triomphe, c'est l'appui que la force matérielle essaie de lui prêter, c'est l'apparence même de la contrainte dans le domaine essentiellement libre de la conscience et de la raison (5) », d'où suit « que la religion doit être aujourd'hui totalement séparée de l'Etat et le prêtre de la politique » (6) ; Lamartine, parce que « la religion n'a de force et de vertu que dans la conscience ; elle n'est belle, elle n'est pure, elle n'est sainte qu'entre l'homme et son Dieu : il ne faut rien entre la foi et le prêtre, entre le prêtre et le fidèle : si l'Etat s'interpose entre l'homme et ce rayon divin qu'il ne doit chercher qu'au ciel, il l'obscurcit ou il l'altère ». Alors la reli-

1. Des doctrines de l'Avenir, l'*Avenir*, 7 décembre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 161-162.

2. *Politique rationnelle*, par. IX.

3. De la position du gouvernement. *L'Avenir*, 17 octobre 1830, *Troisièmes Mélanges*, p. 105.

4. *Politique rationnelle*, par. IX.

5. De la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *L'Avenir*, 18 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 110-111. Cf. aussi, Des doctrines de l'Avenir, dans l'*Avenir*, du 7 décembre 1830, *Troisièmes Mélanges*, p. 159.

gion « participe de l'amour ou de la haine que le pouvoir humain inspire, elle varie ou tombe avec lui » (1). Ils sont partisans l'un et l'autre de l'élection universelle et proportionnelle, universelle, parce que « le besoin de l'ordre, selon Lamennais, n'existe nulle part... à un aussi haut degré que dans les masses, et particulièrement dans la population des campagnes » (2). Il faut donc appeler les masses à partager le droit électoral ; mais l'élection doit être aussi proportionnelle, car elle « doit aboutir à un corps qui représente en réalité, et non fictivement la volonté générale, et cette volonté se rapportant à des intérêts positifs, ces intérêts doivent être eux-mêmes représentés par les électeurs » ; ainsi les communes et les provinces doivent s'administrer réellement elles-mêmes en élisant leurs magistrats, et « comme... les affaires du pays ne sont que la généralité des affaires des communes et des provinces, considérées en tant que par leur union elles forment l'Etat, les représentants de l'Etat doivent être les représentants des provinces et des communes, c'est-à-dire que leur élection doit se lier étroitement à celle des magistrats locaux et n'en être qu'une extension » (3). Sentiment tout à fait analogue à celui de Lamartine qui veut « l'élection proportionnelle et universelle, c'est-à-dire une élection qui, partant des degrés les plus inférieurs du droit de cité et de la propriété, seul moyen de constater l'existence, le droit et l'intérêt du citoyen, s'élèvera jusqu'aux plus élevés, et fera donner à chacun l'expression réelle de son importance politique réelle par un vote, dans la mesure vraie et dans la proportion exacte de son existence sociale » (4). Aussi sont-ils d'accord pour « étendre au plus grand nombre possible le droit d'élec-

1. *Politique rationnelle*, par. IX. Cf. le passage de la *Religion*, etc., cité p. h., dans lequel Lamennais déclare l'avenir de la Religion assuré : « Séparez-la donc de ce qui tombe. Pourquoi mêler ce qui ne saurait s'allier ? Tout ce qui associe l'Eglise à l'action d'une politique étrangère au christianisme ne saurait que lui être funeste ». (*De la Religion*, etc., 2e partie, p. 236-237.)

2. De la position du gouvernement, *L'Avenir*, 17 octobre 1830. *Troisièmes Mélanges*, p. 105.

3. De la République. *L'Avenir*, 9 mars 1831. *Troisièmes Mélanges*, p. 237-239.

4. *Politique rationnelle*, par. IX.

tion » et pour « multiplier les élections mêmes » (1). En effet, « demander la liberté politique, délibérative et élective pour toutes les opinions, pour tous les intérêts, pour toutes les localités, c'est détruire ce qui doit être détruit, la centralisation politique » (2).

Que Lamartine enfin, voie dans le pouvoir « le fond de toute question sociale » (3), ou qu'il exhorte ses contemporains à chercher la vertu politique « dans une conviction forte, dans une foi sincère à la destinée progressive de l'humanité », c'est-à-dire dans « le perfectionnement de l'être générique, l'humanité, qui doit rapprocher de Dieu l'homme vertueux et la société elle-même » (4), ou qu'il admire le Saint-Simonisme comme un « hardi plagiat qui sort de l'Evangile et qui doit y revenir », comme « une religion moins un Dieu », comme « le christianisme moins la foi qui en est la vie » (5), c'est toujours à *l'Avenir* qu'il emprunte ses directions politiques. Est-il besoin de rappeler avec quelle sympathie la rédaction de *l'Avenir* suivait de l'œil les progrès du Saint-Simonisme dont elle notait tous les pas? Lamartine est donc plus que jamais catholique mennaisien : la croyance aux promesses sociales de l'Evangile et au développement progressif de son contenu (6), l'affirmation de cette vérité que la foi est la vie du christianisme (7) ; le catholicisme conçu comme possédant le « principe qui donne à la fois la vérité spéculative et la force pratique », et dont la déduction logique est la perfection sociale, c'est-à-dire le règne de la liberté moderne, au sens mennaisien du terme, ou de la liberté ordonnée par la raison et la foi, le règne de la charité politique et civile ou du vrai patriotisme (8) ; la conviction que « la raison prophétise » et qu'une loi éternelle, la Providence, gouverne toutes choses

1. De la position du gouvernement, *l'Avenir*, 17 octobre 1830, p. 105.
2. *Politique rationnelle*, par. IX.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, par. X.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*

ici-bas (1) ; la certitude enfin que la raison — entendez la raison générale — est divine (2), c'est-à-dire manifeste Dieu même en ce monde, autant d'indices caractéristiques et qui, après le parallèle qui vient d'être minutieusement établi, ne sauraient, croyons-nous, laisser subsister aucun doute sur la position exacte adoptée par Lamartine à la suite des rédacteurs de l'*Avenir* et dans les rangs mennaisiens.

III. — Ici pourtant, le sens pratique et les visées politiques de Lamartine l'obligeaient à quelque réserve ; le caractère même de Lamennais — j'entends son caractère de prêtre — n'était pas sans provoquer la méfiance de beaucoup de libéraux qui croyaient entrevoir derrière le libéralisme chrétien qu'il prêchait, le spectre de la théocratie. Dès le 19 février 1831, Lamartine écrivant à Lamennais au sujet de l'*Avenir*, s'était fait l'écho de ces craintes : « Une seule idée de votre ouvrage (car un journal est une œuvre à pages quotidiennes) me paraît avoir besoin d'explication. C'est l'idée théocratique qui le domine. Si vous entendez par théocratie, la théocratie religieuse et intellectuelle, la vérité divine et éternelle se manifestant avec les tems aux intelligences, réfléchissant ses rayons dans les esprits, dans les cultes, dans les lois, dans les mœurs et gouvernant ainsi seule l'univers que Dieu a créé pour lui, cette théocratie est la mienne. J'y crois et le monde qui y croira en admettra les conséquences fécondes. Si vous entendez une théocratie sensible et réalisée temporellement dans une forme de gouvernement humain, vous n'êtes plus les hommes de l'avenir mais d'un passé que vous ne sauriez ranimer ; la seule forme théocratique que je conçoive pour les tems présents et futurs, c'est la liberté où l'homme n'obéit qu'à sa pensée divine, ne se gouverne que selon sa raison éclairée par son intelligence. C'est cette forme que vous avez pressentie avec tous les hommes d'espérance... » (3).

1. *Politique rationnelle*, par. X.
2. *Ibid.*
3. *Annales Romantiques*, juillet, octobre 1906. Lettre inédite de Lamartine à Lamennais publiée par Léon Séché.

Nous ne possédons pas la réponse de Lamennais, mais il est facile de la deviner ; les inquiétudes de Lamartine, dictées par un esprit de prudence et d'opportunité politique auquel le directeur de l'Avenir était bien étranger, reposaient au fond sur une équivoque. Les rédacteurs de l'*Avenir*, et Lamartine à leur exemple, ne considéraient pas la liberté comme une fin ; elle était pour eux un moyen, le seul capable de réaliser l'ordre intellectuel et social en rendant à la vérité son légitime empire sur les raisons et les consciences. Mais ils ne doutaient pas que le catholicisme exprimât cette vérité tout entière. Et par conséquent c'était la forme sociale chrétienne que l'humanté, pensaient-ils, devait librement adopter. Alors sans doute, elle n'obéirait qu'à sa pensée divine, et ne se gouvernerait que selon la raison générale ; mais cette pensée, cette raison aurait dans l'Église son organe ; c'est à l'Église que librement l'humanité se soumettrait. Que le jeu sincère des institutions libres dominées par l'esprit et les croyances chrétiennes dût amener un tel résultat, c'était du reste une question que le développement historique de l'humanité avait seul à résoudre, et dont leur attitude présente n'était pas et ne pouvait pas être le moins du monde affectée. On ne s'expliquerait donc pas l'objection de Lamartine (1) si l'on ne se rappelait sa préoccupation de devenir un homme politique, et la nécessité pour lui, dans une France encore hantée par la chimérique terreur du *parti-prêtre*, de répudier toute attache avec une telle conception sociale. C'est donc par esprit d'opportunité et de prudence électorale qu'il se sépare publiquement sur ce point des mennaisiens, ou plutôt qu'il rejette une formule théocratique que les rédacteurs de l'*Avenir* étaient bien loin de considérer comme présentement applicable. Telle est la signification exacte et la portée du curieux passage de la *Politique rationnelle* dans lequel Lamartine se sépare des « hommes de foi et

1. Surtout après la réponse de Lamennais dans l'*Avenir* du 30 juin 1831 : « L'Eglise deviendra, *non par l'exercice d'aucune juridiction politique, mais par sa force interne et toute spirituelle*, le plus ferme appui des libertés publiques. » *Ce que sera le Catholicisme dans la société nouvelle*, 3[es] mélanges, p. 312-313.

de talent » qui veulent établir le « règne matériel du christianisme, cet empire palpable et universel du principe catholique, prédominant de fait sur tous les pouvoirs politiques, asservissant le monde même à la vérité religieuse »... « mysticisme couronné, théocratie posthume,... aristocratie sacerdotale (1) »... Nul doute que l'*Avenir* ne soit visé dans ce fragment ; mais nul doute aussi qu'il ne s'agisse pas d'un dissentiment fondamental ; la déclaration est toute d'opportunité politique : la prudence qui la dicte à Lamartine est sensible encore dans le post-scriptum de la lettre à Lamennais que nous avons citée : il le prie « de considérer sa lettre comme uniquement personnelle, nullement destinée à aucune publicité dans un journal (2) ». Je ne serais pas étonné que quelques-uns des incidents de sa campagne électorale dans le Nord au mois de mai précédent l'aient déterminé à adopter publiquement l'attitude que sa lettre du 19 février 1831 à Lamennais faisait déjà pressentir (3). Quoi qu'il en soit, Lamartine n'en demeure pas moins tout à fait mennaisien de doctrines, au point qu'il appuie d'arguments empruntés à Lamennais la position par laquelle il prétend se distinguer de son école : « La vérité même, déclare-t-il, ne doit ni se manifester, ni s'imposer par des formes de domination matérielle... La seule forme de manifestation et d'empire de la vérité religieuse vis-à-vis de la vérité politique, c'est la parole, c'est la liberté » (4). Voilà précisément ce que l'*Avenir* ne cessait de répéter ; voilà le programme même du christianisme

1. *Politique rationnelle*, par. X.

2. *Annales Romantiques*, juillet, octobre 1906.

3. Nous saisissons ici sur le vif un des traits de ce sens pratique qui s'allie si curieusement chez Lamartine avec son idéalisme. Lamennais manquait de cette « praticabilité », comme disait Lamartine : on s'explique assez bien que, dépourvu de « facultés combinantes », idéaliste et doué de sens pratique, le poète bourguignon se soit fait l'écho de la haute intelligence idéaliste du penseur breton, tout en s'appliquant à rendre ses idées praticables : et c'est là tout le secret de leurs relations. Cf. sur l'union de l'idéalisme et du ferme bon sens chez Lamartine, la très juste remarque de V. Giraud dans *Livres et questions d'aujourd'hui*, 1 vol. in-16, Paris, Hachette, 1907, p. 63.

4. *Politique rationnelle*, par. X.

libéral. On ne saurait donc méconnaître que la divergence soit plus apparente et le dissentiment plus affiché que réel. Lamartine, en adaptant par cette petite manœuvre le mennaisianisme aux besoins électoraux de son temps et du milieu qu'il visait, n'en reste pas moins catholique sincère et sincèrement mennaisien.

IV. — Ces idées trouvent déjà leur expression poétique dans les *Révolutions* (1), écrites par Lamartine en décembre 1831 (2) et qui visent manifestement — à cet égard les deux dernières strophes sont caractéristiques — les royalistes immuables sous leur tente renversée. Nul mieux que Lamennais n'avait opposé la mobilité vertigineuse, l'instabilité des institutions humaines, à l'éternelle patience de l'institution divine. Ainsi dans l'*Avenir* du 16 octobre 1830, après avoir rappelé quelles espérances avait fait naître la Restauration, « espèce de temple construit à la hâte, dans lequel les partis, abjurant leurs vieilles haines, devaient s'unir et s'embrasser. Tout cela se passait hier, ajoutait-il, et aujourd'hui l'on chercherait en vain quelques traces de ce qu'on disait affermi pour jamais : le temps roule ses flots sur ces vastes ruines » (3). C'est que, déclarait-il ailleurs, « la création est progressive, c'est-à-dire tend à devenir de plus en plus complète, à manifester Dieu toujours davantage, par un développement dont le terme est infini, et par conséquent ne peut être atteint... Ainsi la création approchant sans cesse de l'infini ne saurait jamais le reproduire » (4).

De même, dans *les Révolutions*, après avoir jeté son mépris aux

peuples assis de l'Occident stupide (5)

qui, dès qu'ils ont fondé

1. *Nouvelles Harmonies poétiques et religieuses.*

2. *Correspondance*, éd. in-8°, t. IV, p. 427, éd. in-16, t. III, p. 255, 11 décembre 1831.

3. *Troisièmes mélanges*, p. 91-92.

4. *Essai d'un système de philosophie catholique* (1830-1831), par F. de La Mennais, Paris, Bloud, 1 vol. grand in-16, 1906, p. 52-53.

5. *Nouvelles Harmonies*, *les Révolutions*, strophe 3.

Tours, cités, trônes ou républiques
disent à l'homme :
Vis, meurs, immuable en ce lieu (1) ;

Lamartine s'écrie :

Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place,
Son esprit n'est pas votre esprit (2) !
. . . .
Marche ! sa voix le dit à la nature entière (3)
. . . .
Son verbe court sur le néant (4) !
. . . .
Et la création toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui (5) !

« En moins d'un demi-siècle, avait écrit Lamennais, on a vu tomber la monarchie absolue de Louis XIV, la république conventionnelle, le directoire, les consuls, l'empire, la monarchie selon la charte : Qu'y a-t-il donc de stable ? »... (6)

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations !
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations !
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques
Sont la poussière du chemin ;
Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain (7).

« Qu'y a-t-il donc de stable ? continue Lamennais ; et dans ce mouvement précipité qui emporte les peuples et leurs lois, leurs institutions, leurs opinions, qu'est-ce qui demeure, qu'est-ce qui survit au fond du cœur des hommes ? deux

1. *Nouvelles Harmonies, Les Révolutions*, strophe 4.
2. *Ibid.*, strophe 10.
3. *Ibid.*, strophe 11.
4. *Ibid.*, strophe 13.
5. *Ibid.*, strophe 14.
6. *L'Avenir*, 16 octobre 1830, *Troisièmes Mélanges*, p. 92.
7. *Nouvelles Harmonies, Les Révolutions*, strophe 20.

choses, seulement deux choses, Dieu et la liberté (1)... » Le mouvement même « a son principe indestructible dans la loi première et fondamentale, en vertu de laquelle l'humanité tend à se dégager progressivement des liens de l'enfance, à mesure que, l'intelligence affranchie par le Christianisme croissant et se développant, les peuples atteignent pour ainsi dire l'âge d'hommes » (2).

Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain (3).
Sous le vôtre, ô chrétiens ! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille (4)
. . . .
Vos siècles page à page épellent l'Evangile ;
Vous n'y lisez qu'un mot, et vous en lirez mille ;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant (5).

Sainte-Beuve, en octobre 1832, notait discrètement ces emprunts de Lamartine à Lamennais, et cette communauté de doctrines trop aisément explicable pour un critique si bien informé : « M. de Lamartine pas plus que M. de Lamennais, disait-il, ne désespère de l'avenir. Derrière les symptômes contraires qui le dérobent, il se le peint également tout embelli des couleurs chrétiennes et catholiques ; mais, pas plus que le prêtre illustre, il ne distingue cet avenir, ce règne évangélique, comme il l'appelle, du règne de la vraie liberté et des nobles lumières. Heureux songe, si ce n'est qu'un songe !... Il n'immole aux vastes pressentiments qu'il nourrit ni l'ordre continu de la tradition, ni la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la grâce, la prière, ces antiques aliments dont le rationalisme veut enfin sevrer l'humanité adulte. Sa suprême raison, à lui, n'est autre que l'éternel *logos*, le Verbe de Jean, incarné une fois et habitant perpétuellement parmi les hommes. Il ne conçoit les transformations de l'humanité,

1. *L'Avenir*, 16 octobre 1830, *Troisièmes Mélanges*, p. 92.
2. *L'Avenir* 28 juin 1831, de l'Avenir de la Société. *Troisièmes Mélanges*, p. 283-284.
3. *Nouvelles Harmonies, les Révolutions*, strophe 33.
4. *Ibid.*, strophe 34.
5. *Ibid.*, strophe 35.

même la plus adulte, que sur le terrain de l'héritage du Christ, dans le champ sans limites acheté et nommé de son sang, toujours en vue de la Croix, au pied de l'indéfectible mystère. Tel, pouvons-nous continuer avec Sainte-Beuve, tel nous apparaissait Lamartine, lorsqu'hier sa voile s'enflait vers l'Orient » (1) : définitivement converti au christianisme libéral et progressiste de Lamennais, et trouvant dans cette philosophie tous les éléments d'une action politique qu'il ambitionne et qu'il attend. Ce qui surtout le séduit en elle, c'est qu'elle a ses racines fortement plongées dans l'histoire, de même que sa tête se perd dans le ciel de la haute poésie : « En tout, déclare-t-il, je n'aime que l'histoire, la philosophie et la haute poésie, tout cela se tient ; c'est tout un pour l'œil intelligent » (2). C'est afin de nourrir d'histoire la philosophie politique empruntée à Lamennais, qu'il se décide en mai 1832 à partir pour l'Orient. Et nous aussi, après avoir entendu des affirmations à la fois si fermes et si hautes, nous pourrions le croire définitivement ancré dans ce port, et nous écrier avec Sainte-Beuve : tel il est parti, « tel il nous reviendra bientôt, plus pénétré et plus affermi encore, après avoir touché le berceau sacré des grandes métamorphoses » (3).

Hélas ! jamais cri d'espérance ne devait recevoir un plus cruel et plus éclatant démenti : quelle que fût sa croyance à la rapide évolution des pensées et des institutions humaines, Lamartine lui-même aurait eu peine à supposer qu'il s'embarquait alors pour une traversée bien autrement orageuse, bien autrement douloureuse que celle où *l'Alceste* allait maintenant l'entraîner. Et cependant il était vrai qu'un nouveau développement, un nouveau progrès d'idées, une rupture surtout à jamais regrettable se préparait déjà pour lui, et qu'évoluant à la suite de Lamennais il irait un jour jusqu'à rompre comme lui avec la foi catholique pour le suivre du christianisme libéral dans la voie du christianisme social où il s'engageait déjà.

CHRISTIAN MARÉCHAL

1. Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, t. I, pp. 305-307.
2. *Correspondance de Lamartine*, éd. in-8°, t. IV., pp. 444-445, et éd. in-16°, t. III, pp. 264-265.
3. Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, t. I, p. 307.

Victor Hugo à vingt ans

SES LETTRES A SON PÈRE (*Suite*)

Victor Hugo ainsi que ses futurs beaux-parents regrette vivement qu'un accident empêche le général d'assister au mariage et de prendre part aux frais de la noce. Mais, il faut qu'il y ait là une absolue nécessité. Le père doit à ses fils un mois arriéré de leur pension, il le prie de le leur envoyer et il le supplie de la continuer à Abel et à Eugène — ce dernier « était un peu fou » quand il a écrit au général. Pour lui, il ne l'importunera plus de ses besoins, à la pension qu'il va toucher s'en ajoutera bientôt une nouvelle, et il compte redoubler de travail et de veilles.

Mon cher papa,

Je te réponds courrier par courrier pour te remercier de l'attestation que tu m'envoies et te prier de mettre autant de célérité à me faire parvenir ton consentement notarié. Je désirerais bien vivement que mon mariage pût avoir lieu le 7 ou le 8 octobre pour un motif impérieux (entre tous les motifs de cœur qui, tu le sais, ne le sont pas moins), c'est que je quitte forcément l'appartement que j'occupe le 8 octobre. J'ai donc prié M. et Mme Foucher de faire commencer la publication des bans dimanche prochain 22, elle se terminera le dimanche 6 octobre. Mais ces bans doivent être également publiés à ton domicile, et il faut que le 6 octobre on ait reçu à notre paroisse de Saint-Sulpice la notification de la complète publication des bans à Blois, ce qui ne se pourrait faire qu'autant que tu serais assez bon pour racheter un ban à ta paroisse. Ce rachat coûte *cinq* francs ici, on m'assure qu'il doit être moins cher encore à Blois. Tu sens, mon cher

papa, combien est urgente la nécessité qui me fait t'adresser cette instante prière. Il s'agit de m'épargner l'embarras et la dépense de deux déménagements coup sur coup dans un moment qui entraîne déjà naturellement tant de dépenses et d'embarras, il s'agit de plus encore, c'est de hâter mon bonheur de quelques jours, et je connais assez ton cœur pour ne plus insister.

Je suis tout à fait en règle, j'ai fait lever sur l'extrait de naissance déposé à l'école de droit une copie notariée qui vaut l'original, quand ton consentement me sera parvenu, je pourrai remplir toutes les formalités civiles. Le papier que tu m'envoies aujourd'hui suffit également pour les formalités religieuses.

Les nom et prénoms de ma bien-aimée fiancée sont *Adèle-Julie* Foucher, fille mineure de Pierre Foucher, chef de bureau au ministère de la Guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline. Ces renseignements te seront nécessaires pour la publication des bans.

Nous avons tous bien vivement regretté ici, mon cher et excellent papa, que cet accident arrivé à ton élève (?) nous privât du bonheur de te voir prendre part et ajouter par ta présence à tant de félicité. Il est inutile de te dire combien ton absence me sera pénible ; mais je me dédommagerai quelque jour, j'espère, d'avoir été si longtems sevré de la joie de t'embrasser.

Il est malheureux encore, cher papa, que cet accident te prive de contribuer aux sacrifices que vont faire M. et Mme Foucher. Je ne doute pas qu'il n'y a que l'absolue nécessité qui puisse t'imposer cette économie, et je suis sûr que ton cœur en sera le plus affligé. Tâche, cependant, de nous envoyer le plus tôt possible le mois arriéré. Tu sens combien je vais avoir besoin d'argent dans le moment actuel. Je te supplie encore, bon et cher papa, de faire tout ton possible pour continuer à mes frères Abel et Eugène leur pension, n'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit, et donne-lui, si tu le peux, cette nouvelle preuve de tendresse généreuse et paternelle. Pour moi, je ne t'importunerai pas de mes besoins ; à dater du 1er octobre, ma pension me sera comptée, l'autre ne tardera pas sans doute, et quoique ce moment-ci m'entraîne nécessairement à beaucoup de frais, en redoublant de travail et de veilles, je parviendrai peut-être à les couvrir. Le travail ne me sera plus dur désormais, je vais être si heureux !

Permets-moi en finissant, mon cher et bien cher papa, de te rappeler combien sont importantes toutes les prières que je

t'adresse relativement à l'envoi de ton consentement légal, à la publication et au rachat des bans dans ta paroisse.

Adieu, pardonne à ce griffonnage et reçois l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR.

Paris, 18 septembre 1822.

J'ai été obligé de rectifier une erreur d'inadvertance dans la pièce que tu m'envoies, je suis né le 26 février 1802 et non 1801.

M. et Mme Foucher sont bien sensibles à tout ce que tu leur dis d'aimable. Tu verras un jour quel présent ils te font quand je t'amènerai ta fille.

Je t'enverrai incessamment tous ceux que j'ai pu me procurer des journaux qui ont parlé de mon recueil. Il continue à se bien vendre et dans peu les frais seront couverts. C'est une chose étonnante dans cette saison.

Le général n'a pas racheté, paraît-il, le ban qui devait permettre au mariage d'avoir lieu à la date désirée. Son fils d'en être très contrarié et de le presser à nouveau.

Mon cher papa,

En prévoyant combien je serais contrarié du retard que tu m'annonces, tu ne t'es pas trompé. Je m'empresse aujourd'hui de t'écrire quelques mots pour te prier très instamment de faire au moins en sorte que le certificat de publication de bans m'arrive vendredi matin (11 octobre) avant onze heures. Le jour du mariage est fixé au samedi 12, et toutes les raisons que je t'ai détaillées déjà empêchent qu'il ne soit retardé d'un jour. Je recommande tout cela à cette diligence qui me prouve ta tendresse et je finis en t'embrassant.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR.

Abel va te répondre incessamment et t'embrasse ainsi qu'Eugène. Excuse ce griffonnage.

Ce 3 octobre 1822.

Réponds-moi, je te prie, au sujet de la demande que je te fais dans cette lettre le plus tôt possible.

Ici, s'intercale parmi les lettres de Victor Hugo, une lettre, d'une écriture serrée et soignée, presque commerciale, à tous points de vue intéressante, de son oncle, le colonel Louis Hugo.

Leurs châteaux en Espagne, c'est-à-dire les cédules hypothécaires du roi Joseph, le préoccupent autant que son frère ; quoique désespérant, comme Oronte, il espère toujours.

Il a fait quelques observations à son neveu sur son mariage, le trouvant bien jeune pour s'établir et lui conseillant d'attendre, pour cela, d'avoir trouvé une bonne place.

Victor Hugo l'a rassuré : il aura bientôt 3.000 francs de revenu, tant du produit de son travail que de la pension qui va lui être servie... comme membre de l'Académie des Jeux Floraux. (1)

1. Cette pension servie aux membres de « la seconde Académie du royaume » n'ayant point laissé de me surprendre, il m'a paru intéressant de m'adresser à l'Académie elle-même, pour savoir si jamais ses membres avaient été l'objet de cette libéralité royale.

La réponse fut fort aimable, mais négative, comme je m'y attendais :

Académie
des
Jeux Floraux
—

Toulouse, 2 décembre 1906

Monsieur,

L'Académie vient seulement de reprendre ses travaux. De là le retard de ma réponse ; vous voudrez bien nous en excuser.

Jamais le titre de membre de l'Académie des Jeux Floraux n'a donné droit à pension de la cassette royale, et Victor Hugo dont vous parlez ne se sert évidemment pas de termes d'une rigoureuse exactitude.

J'ajoute, — pour vous renseigner très complètement, — que Victor Hugo, après avoir obtenu divers prix à plusieurs concours de l'Académie, fut déclaré *maître ès-jeux*. Il n'appartint pas à notre Compagnie comme mainteneur.

Veuillez, Monsieur, me permettre de saisir cette occasion pour vous prier d'agréer l'expression de mes très distingués sentiments.

Le mainteneur, secrétaire des Assemblées.

G. DEPEYRE.

Les Jeux Floraux n'avaient donc rien à voir dans cette pension. Elle a été

Le colonel a cru devoir s'incliner, conseille au général de l'imiter et, — un post-scriptum de Victor Hugo a antérieurement révélé ce détail — a mis aussitôt à profit la situation de M. Foucher au ministère de la Guerre pour tâcher d'éviter sa mise à la retraite.

Le colonel a aussitôt fait, par la voie hiérarchique, une demande, pour quitter le bureau de recrutement où il est détaché et rentrer en activité de service.

Cette lettre, scellée d'un cachet portant les initiales L. H., est adressée :

« A Monsieur
Monsieur Le Chevalier Hugo
Maréchal de camp des Armées du Roi
à Saint-Lazare,
Blois. »

J'ai reçu en son tems, mon bon ami, ta lettre du 9 septembre à laquelle tu avais joint deux lettres à mon adresse que tu avais reçues de M[r] Bourg. Il paraît d'après leur contenu que toutes nos espérances sur l'Espagne sont tout à fait perdues. Cependant je ne pense pas que nous puissions entièrement renoncer à nos prétentions ; attendu que si la lutte politique qui est engagée en ce moment dans ce pays, tourne à l'avantage des constitutionnels (1) : ce nouveau Gouvernement pour se faire des amis voudra peut-être contenter tout le monde ; conséquemment comme il y a beaucoup d'Espagnols qui sont porteurs de cédules hypothécaires du roi Joseph, il est présumable que l'on pren-

accordée à Victor Hugo, en septembre 1822, par Louis XVIII, « sur la proposition de M. le Marquis de Lauriston, lors ministre de la maison du roi, et sur la recommandation spéciale de S. A. R. Madame, duchesse de Berry, transmise au ministre par Mme la maréchale, duchesse de Reggio ».

Une lettre de Victor Hugo, adressée en 1806 à M. le vicomte de la Rochefoucauld, aide de camp du roi, chargé du département des beaux-arts, et reproduite par Edmond Biré (p. 397), spécifie ces détails et ne permet à ce sujet aucun doute.

1. Ecrite huit jours avant le congrès de Vérone, cette lettre n'en pouvait prévoir des résultats et la prochaine intervention de la France en Espagne pour y rétablir les droits que Ferdinand avait en partie abdiqués, contraint, en 1820, de rétablir la constitution de 1812.

dra un parti à leur égard, dès lors, on pourra donner un cours à ses papiers, ce qui fera reprendre un peu les nôtres.

Une chose qui me semble encore en notre faveur, c'est que la commission chargée de l'exécution des conventions du 25 avril 1818 et du 30 avril 1822 avait été créée avant la dernière révolution qui s'est oppérée (*sic*) à Madrid. Depuis il a été question aux Cortes, de mettre un terme à toutes ces réclamations dont le Gouvernement était accablé. Donc il faudrait en attendre les résultats.

J'avais fait à Victor quelques observations sur ses projets futurs de mariage, je lui disais qu'il était bien jeune encore pour songer à s'établir, que ta position ne te permettait pas de faire de grands sacrifice (*sic*) dans cette circonstance, et que par conséquent il ferait bien d'attendre qu'il eut obtenu une bonne place qui le mette à même de pouvoir vivre honorablement avec son Epouse. De manière qu'il m'a répondu ce qui suit : « Je te remercie, cher oncle, des conseils que tu me donne (*sic*) et de l'intérêt que tu me témoigne (*sic*) à l'occasion de mon très prochain mariage avec la fille de M. Foucher, Mlle Adèle Foucher. Toutes les aimables inquiétudes que tu me témoigne (*sic*) pour mon avenir cesseront quand tu sauras qu'avant deux mois j'aurai près de 3.000 francs de revenu par moi-même, tant du produit de mes ouvrages, que de la pension qui est attachée au titre de membre de la Seconde académie du Royaume. Tu sais, mon cher Oncle, qu'en 1820 après avoir remporté trois prix successifs j'ai été nommé membre de l'Académie des jeux floraux. La pénurie de la cassette royale m'avait empêché jusqu'ici de toucher ma pension, mais j'ai tout lieu de croire qu'à dater du 1er octobre elle me sera comptée ».

Tu vois, d'après cela, mon ami, qu'avec de la conduite et des mœurs aussi douce (s) que celle (s) de Victor, il peut, par la suite, avoir une très belle existance (*sic*). Il paraît que son futur mariage est un mariage d'inclination et que Mlle Foucher est très bien élevée : or il faut laisser aller la chose et faire des vœux pour qu'ils soient heureux.

J'avais aussi prié Victor de s'informer, près de M. Foucher, s'il pensait que cette mission à Tulle ne serait pas un titre d'exception pour ma mise à la retraite quoique n'ayant pas atteint mes cinquante ans d'âge.

Voici un passage de sa lettre :

« Il est très vrai que MM. les colonels employés dans les conseils de recrutement ne sont pas considérés comme en activité, il est très vrai également que le désir d'éteindre les demi-soldes fait

qu'on s'empresse de mettre à la retraite tous les officiers qui remplissent les conditions demandées, quelque jeunes qu'ils puissent d'ailleurs être encore. M. Foucher pense donc que ce qu'il y aurait de mieux à faire pour toi, ce serait de réclamer l'activité. Il m'a dit au reste que le Ministre était très satisfait de ton zèle et de tes services à Tulle, et qu'il se pourrait grâce à cette considération, que la règle général (*sic*) de mettre à la retraite tous les officiers qui peuvent y être mis, souffre une exception à ton égard. Je termine ces détails, mon meilleur oncle, en te priant si tu fais quelques démarches, de te servir de moi comme de toi-même. Je serai heureux de te rendre quelque petit service. »

Depuis la réception de cette lettre j'ai fait le voyage de Périgueux où M. le lieutenant-général Almeras (1) m'a reçu de la manière la plus amicale ; il m'a beaucoup parlé de toi, et chargé de le rappeler à ton ancienne amitié. Il m'a tenu à peu près le même lengage (*sic*) que Victor, et fortement engagé à lui adresser une demande d'activité de service, pour S. E. le Ministre de la Guerre (2) : j'ai suivi ses conseils et la lui ai expédiée avant-hier. Maintenant il reste à savoir quel effet cela produira.

Si M. de Lescale était de retour à Blois et qu'il fut disposé à écrire un mot à M. Perceval, il me ferait plaisir. Car tu sais que dans ces circonstances il vaut mieux avoir deux cordes à son arc qu'une seule.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta femme et Goton, si elle est encore près de toi.

Tout à toi de cœur et d'amitié,

Le Colonel,
Chev. L. Hugo.

Tulle, le 9 octobre 1822.

A Saint-Sulpice, où dix-huit mois auparavant avaient été récitées autour du cercueil de sa mère les dernières prières, le mariage de Victor Hugo était enfin célébré le 12 octobre 1822. L'acte de mariage fut ainsi rédigé :

1. Le lieutenant général Almeras, après s'être signalé dans les Alpes, dans le Midi de la France, où son œuvre de pacification lui valait des félicitations du Conseil des Cinq-cents et en Egypte avec Kléber, avait fait les campagnes d'Autriche et de Prusse. Nommé général au lendemain de la bataille de la Moskowa (7 septembre 1812), il avait reçu en 1814 de la Restauration la croix de Saint-Louis.

2. Victor, duc de Bellune.

« Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans, en cette église, et d'un seul en celle de Blois vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale :

Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, diocèse d'Orléans (1), fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et commandant de l'ordre royal de Naples, et de défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse,

D'une part ;

Et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, n° 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la Guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse,

D'autre part ;

Présents et témoins, Jean-Baptise Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny ; Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leur père et mère.

Victor-M. Hugo, — A.-J.-V.-M. Foucher, — comte Alfred de Vigny, — Fouché, — Biscarrat, — Eugène Hugo, — Duvidal, marquis de Montferrier, — Asseline, — V.-A. Fouché, — A. Hugo, — Victor Fouché ; — A. Asseline, — Deschamps, — Soumet, — Fessart. — Dumas, vicaire.

L'acte diffère quelque peu, dans les détails, de ceux donnés dans *Victor Hugo raconté par un Témoin de sa Vie*. Les témoins du poète n'avaient point été M. Ancelot et Alexan-

1. Le Blaisois et le Vendômois n'avaient été longtemps que des archidiaconés du diocèse de Chartres. Par bulle du 25 juin 1697 seulement, Innocent III institua le diocèse de Blois, dont les promoteurs avaient été auprès de Louis XIV, le père La Chaise, son confesseur et Mme de Maintenon.

Le diocèse de Blois, illustré par l'épiscopat de Grégoire, fut supprimé par le Concordat et le département de Loir-et-Cher réuni au diocèse d'Orléans.

Rétabli par ordonnance royale du 10 octobre 1822, le diocèse de Blois risqua fort d'être supprimé en 1834, ainsi que les autres sièges non concordataires qui avaient bénéficié de cette ordonnance.

dre Soumet, mais bien Jean-Baptiste Biscarrat, l'ancien maître d'étude d'Eugène et de Victor à la pension Cordier, demeuré par la suite leur ami et l'un des plus nobles poètes dont se puisse enorgueillir la Restauration, le comte Alfred de Vigny.

La noce eut lieu chez M. Foucher. Sa salle à manger s'étant trouvée trop étroite, l'on dîna dans la salle du Conseil de guerre. Là même, dix ans plus tôt, le général Lahorie, le mystérieux réfugié de la rue de Clichy et des Feuillantines, s'était entendu condamner à mort.

La lettre, qui, à moins de huit jours suivit, déborde de joie, de bonheur et de reconnaissance. Victor Hugo; cependant, malgré le rêve étoilé de ces oarystis semble avoir à cœur de ne point oublier ses frères et les recommande une fois de plus à la bonté et à la générosité du général.

Mon cher Papa,

C'est le plus reconnaissant des fils et le plus heureux des hommes qui t'écrit. Depuis le 12 de ce mois, je jouis du bonheur le plus doux et le plus complet et je n'y vois pas de terme dans l'avenir. C'est à toi, bon et cher papa, que je dois rapporter l'expression de ces pures et légitimes joies, c'est toi qui m'as fait ma félicité, reçois donc pour la centième fois l'assurance de toute ma tendre et profonde gratitude.

Si je ne t'ai pas écrit dans les premiers jours de mon bienheureux mariage, c'est que j'avais le cœur trop plein pour trouver des paroles, maintenant même tu m'excuseras, mon bon père, car je ne sais pas trop ce que j'écris. Je suis absorbé dans un sentiment profond d'amour, et pourvu que toute cette lettre en soit pleine, je ne doute pas que ton bon cœur ne soit content. Mon angélique Adèle se joint à moi, si elle osait, elle t'écrirait, mais maintenant que nous ne formons plus qu'un, mon cœur est devenu le sien pour toi.

Permets-moi, en terminant cette trop courte lettre, mon cher et excellent papa, de te recommander les intérêts de mes frères, je ne doute pas que tu n'aies déjà décidé en leur faveur, mais c'est uniquement pour hâter l'exécution de cette décision que je t'en reparle.

Adieu donc, cher papa, je me sépare de toi avec regret, c'est

pourtant une douceur pour moi que de t'assurer encore de l'amour respectueux et de l'inaltérable reconnaissance de tes heureux enfants.

VICTOR

Paris, 19 octobre 1822.

Mes deux frères t'embrassent tendrement. Mon beau-père et ma belle-mère ont été très sensibles à ta lettre. Je crois que M. Foucher te répondra bientôt. Il s'occupe des intérêts de mon oncle Louis au ministère de la Guerre.

Un mois plus tard, le général Hugo et la comtesse de Salcano, son épouse, faisaient part en ces termes du mariage de Victor :

M

Monsieur le général Léopold Hugo et Madame la comtesse A. de Salcano, son épouse, ont l'honneur de vous faire part du mariage, à Paris, de Monsieur Victor-Marie Hugo, leur fils et beau-fils, avec Mademoiselle Adèle-Julie-Victoire-Marie Foucher, fille de Monsieur le chevalier Foucher, chef de bureau au ministère de la Guerre, et de Madame Anne-Victoire Asseline, son épouse.

Saint-Lazare, près Blois, le 15 novembre 1822.

On n'aura pas l'honneur de recevoir.

Dorénavant, Mme Victor Hugo prendra une place presque égale à celle de son mari dans cette correspondance avec le général. A son tour, elle lui exprime son affection et sa reconnaissance. Confiante dans l'avenir, elle célèbre son amour et son bonheur.

La belle-mère n'a pas été l'obstacle que l'on pouvait craindre au mariage. Elle semble, au contraire, s'être entremise en faveur des amoureux pour en hâter la célébration. Ce n'est plus l'« épouse actuelle » du général, mais une alliée que l'on remercie, lui devant quelques jours fastes de plus.

Paris, 19 novembre 1822.

Mon cher Papa,

Tout ce que ta bonne lettre nous dit de tendre et de paternel a été accueilli ici par deux cœurs qui n'en font qu'un pour t'aimer. Je ne saurais te dire combien mon Adèle a été sensible à l'expres-

sion de ton affection, de cette affection qu'elle mérite si bien par celle qu'elle daigne porter à ton fils. Elle va t'exprimer elle-même tout ce qu'elle ressent pour toi. Veuille bien, je te prie, dire à notre belle-mère combien nous sommes reconnaissans de tout ce qu'elle a bien voulu faire pour hâter notre fortuné mariage.

J'ai montré ta lettre à mes frères. Abel va t'écrire. Ils me chargent de t'embrasser tendrement pour eux.

Maintenant permets-moi de t'embrasser pour moi et de céder le reste de cette lettre à ta fille.

Ton fils soumis et respectueux,
VICTOR

Mon cher papa,

C'est la plus heureuse des femmes qui vous doit tout son bonheur que sans vous elle désirerait encore, c'est votre fille qui a mis sa destinée entre les mains du plus noble des hommes qui voudrait vous rendre sa reconnaissance. Dieu sait que ce n'est pas la gloire qui entoure son talent qui me le fait admirer, mais bien cette âme si pure, si élevée que vous connaissez à peine et à laquelle la mienne est consacrée. Il n'est rien de moi qui ne soit pour lui, pour mon Victor, pour votre digne fils.

Si notre belle-mère savait combien j'ai été sensible à tout ce qu'elle a bien voulu faire pour accélérer notre mariage, j'espère qu'elle voudrait bien recevoir mes remerciements. Je lui dois quelques jours de bonheur que sans elle je demanderais en vain.

J'ai vu, mon cher papa, s'écouler le plus beau jour de ma vie sans avoir connu l'auteur de ce beau jour. Nous espérons, et moi en particulier, comme une grâce, que la fin de cette année ne se passera pas sans que j'aie pu vous exprimer de vive voix tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très respectueuse fille,

A. HUGO.

L'antithèse n'existe pas seulement dans l'œuvre de Victor Hugo, et Baudelaire ne fut pas le premier, hélas !

« admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés aux sombres pleurs ».

Le lendemain de ce beau jour, dont les jeunes époux clamaient orgueilleusement la joie, fut atrocement triste.

Eugène Hugo, exalté, « un peu fou » depuis des mois, prononça, au cours du dîner de noce des paroles incohérentes. Biscarrat en fut frappé, avertit Abel Hugo, et au sortir de table, ils l'emmenèrent et le firent rentrer chez lui, sans en parler à personne.

Le lendemain matin, on le trouva dans sa chambre, dont il avait allumé tous les flambeaux, vaticinant et tailladant les meubles à coups de sabre. Il était tout à fait fou.

Un drame intime, navrant dans sa simplicité, se cachait sous cette démence et l'expliquait.

« Cet Eugène, qui est mort enfin, après avoir survécu quatorze ou quinze ans à son âme, à son intelligence », mourut, plus discret qu'Arvers, sans trahir son secret. Mais, celui-là même qui écrivit le commencement de cette phrase, leur ami, le collaborateur d'Abel et de Victor au *Conservateur littéraire*, Gaspard de Pons (1), a soulevé une partie du voile qui le recouvrait.

M. Edmond Biré a eu la chance de découvrir sur les quais, un exemplaire des *Adieux poétiques* (2) du comte Gaspard de Pons, cette insigne rareté.

Dans une pièce intitulée *la Démence* et où le poète s'adresse « A ce qui fut Eugène », on peut lire entre autres, ces vers. Ils donnent la clef de la terrible énigme.

Peut-être dédaigné par l'Amour et la Muse,
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur :
Tu hais malgré toi ton rival, ton vainqueur...
La mort de la pensée au plus affreux destin
    A seule, hélas ! pu te soustraire :
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère,
    Le premier frère fut Caïn.

1. « Gaspard de Pons était venu, en 1819, d'Avallon, sa ville natale, à Paris, pour y entrer dans la garde. Il se lia, par son camarade Alfred de Vigny, avec M. Victor Hugo, dont il était l'aîné de deux ans, et dont il devint le collaborateur au *Conservateur littéraire*, puis à la *Muse française* » (Edmond Biré : *Victor Hugo avant 1830*, p. 343).

2. *Adieux poétiques*, par le comte Gaspard de Pons. Paris, Librairie nouvelle, 1860, 3 in-12.

Oui, certe, et dans ce mot ne vois pas un outrage ;
L'outrage serait lâche autant que solennel.
Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel... » (1).

Plus de deux mois, on avait caché ce triste accident au général Hugo, espérant quand même un mieux impossible. Les frères redoublaient de soins autour du malade et leurs ressources s'épuisaient.

Le 20 décembre enfin, Victor se décidait à faire appel à son père et lui adressait cette lettre désolée.

Mon cher Papa,

C'est auprès du lit d'Eugène malade et dangereusement malade que je t'écris. Le déplorable état de sa raison dont je t'avais si souvent entretenu empirait depuis plusieurs mois d'une manière qui nous alarmait tous profondément, sans que nous pussions y porter sérieusement remède, parce qu'ayant conservé le libre exercice de sa volonté, il se refusait obstinément à tous les secours et à tous les soins. Son amour pour la solitude poussé à un excès effrayant a hâté une crise qui sera peut-être salutaire du moins il faut l'espérer, mais qui n'en est pas moins extrêmement grave et le laissera pour longtemps dans une position bien délicate. Abel et M. Foucher t'écriront plus de détails sur ce désolant sujet. Pour le moment je me hâte de te prier de vouloir bien nous envoyer de l'argent, tu comprendras aisément dans quelle gêne ce fatal événement m'a surpris. Abel est également pris au dépourvu et nous nous adressons à toi comme à un père que ses fils ont toujours trouvé dans leurs peines et pour qui les malheurs de ses enfans sont les premiers malheurs.

Du moins, dans cette cruelle position, avons-nous été heureux dans le hasard qui nous a fait prendre pour médecin une de tes anciennes connaissances, le docteur Fleury.

Adieu, bon et cher Papa, j'ai le cœur navré de la triste nouvelle que je t'apporte. Notre malade a passé une assez bonne nuit, il se trouve mieux ce matin, seulement son esprit, qui est tout à fait délirant depuis avant-hier, est en ce moment très égaré. On l'a saigné hier, on lui a donné l'émétique ce matin, et je suis auprès de

1. *Victor Hugo avant 1830*, pp. 273-274.

lui en garde-malade. Adieu, adieu, la poste va partir et je n'ai que le temps de t'embrasser en te promettant de plus longues lettres d'Abel et de M. Foucher.

Ton fils tendre et respectueux.
VICTOR

Ce 20 décembre 1822.

Le général Hugo ne tarda point à venir voir à Paris son fils malade, et, profitant d'un intervalle lucide, l'emmena à Blois, où il le soigna quelque temps chez lui.

Le répit fut court, Eugène dut, bientôt, être enfermé à nouveau. Dix ans et plus il survécut au naufrage de sa raison et en 1837 (1) seulement, il s'éteignit, à Charenton.

Les tristesses de l'heure présente n'avaient point seules le don de préoccuper la famille Hugo. Outre le colonel, le général avait un autre frère officier, le major Francis (2). Il les avait fait venir, jadis, l'un et l'autre en Espagne pour servir à leur avancement. La monarchie de Joseph tombée, eux aussi avaient connu la demi-solde et la non-activité. Et les yeux fixés sur l'avenir, ils s'adressaient au neveu bien en cours, lauréat de l'Académie française et membre de l'Académie de Toulouse, marié à la fille d'un chef de bureau à la guerre, lui demandant son appui, rêvant d'une mise en activité, d'un galon de plus ou de deux étoiles.

Victor Hugo d'être embarrassé. En dépit de l'affection portée par lui à l'oncle Francis, le servir, n'était-ce pas desservir son père?

Le crédit des amis puissants, très puissants, qu'il comptait au pouvoir, devant être conservé *vierge* pour une occasion autrement importante, le rappel à l'activité du général Hugo, un mirage peut-être, mais si cher à tous.

Dans cette lettre Mme Hugo était devenue «ta brave femme».

Pour la première fois — et des mois encore, cette suscription demeurera isolée — elle est adressée à

1. Eugène Hugo est mort à Saint-Maurice (Charenton) le 5 mars 1837.
2. Le plus jeune frère du général, François-Juste Hugo, né le 3 août 1780.

« Monsieur

Monsieur le général Comte Hugo »,

et scellée d'un cachet, embarrassé des pièces compliquées de l'armorial impérial, et timbré de la couronne comtale du général (1).

Et, pour la seconde, des espérances de paternité semblaient sourire à l'heureux mari d'Adèle Foucher.

Mon cher Papa,

Je te prie d'avance d'excuser encore la brièveté de cette lettre. Francis me prie de t'écrire, pour te renouveler ses prières à l'égard du ministre de la Marine. Je conçois parfaitement, je ne puis même m'empêcher de partager ta manière de voir sur cette affaire qui pourrait entraver la tienne, la nôtre, celle de toute la famille, puisque ta mise en activité est certainement ce qui peut nous arriver à tous de plus heureux. Je sais bien que la recommandation de

1. D'après ce cachet et l'armorial général de Riestap, les armes octroyées par Joseph, roi d'Espagne, au comte de Siguenza, étaient les suivantes :

Ecartelé au Ier d'azur, à l'épée en pal d'argent garnie d'or, accompagnée en chef de 2 étoiles d'argent ; au 2e de gueules au pont de 3 arches d'argent maçonné de sable, soutenu d'une eau d'argent et brochant sur une forêt de même ; au 3e de gueules à la couronne murale d'argent ; au 4e d'azur au cheval effrayé d'or.

Nous sommes loin, comme on voit, avec cet écu encombré de toute la ferblanterie héraldique de l'Empire, de la belle simplicité du blason des Hugo, de Lorraine :

D'azur à un chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable,

que donne d'Hozier et qui est encore en Allemagne, celui des Hugo de Spitzemberg.

Plus tard, quand il plut à quelques généalogistes — ces gens-là sont sans pitié — de rattacher le général Hugo et ses fils à Georges Hugo (fils de Jean Hugo, capitaine des troupes de René II, duc de Lorraine), le vicomte Victor Hugo, pair de France, fit, ou laissa, figurer ces armes du XVIe siècle, au-dessous de son nom dans les annuaires de la noblesse, notamment dans l'*Armorial historique de la noblesse de France*, de Henri J.-G. de Milleville (Paris, Amyot, S. D.), p. 127. Des biographes ont depuis suivi cet exemple.

Cependant, dans l'intimité, le grand poète était, paraît-il, le premier à rire de ces prétentions nobiliaires, y compris le fameux et si décoratif évêque de Ptolémaïs et le chapitre-noble de Remiremont. Les thuriféraires seuls les prirent jamais au sérieux.

M. de Cl. T. (1) doit être conservée *vierge* pour cette importante occasion. Cependant je t'avouerai, et tu le comprendras sans peine, que je n'ai pu refuser à mon oncle et à ma tante de te récrire à ce sujet. Ils sont tous deux si bons, si aimables, que je craindrais de les affliger. Ecris-moi donc (si tu persistes dans un refus que je ne puis m'empêcher de trouver raisonnable), une lettre que je puisse leur montrer où tes motifs soient déduits de nouveau, et où il ne se trouve rien qui puisse les faire douter de la chaleur et du zèle que j'apporte à leurs intérêts. Je les sers en attendant de mon mieux auprès de M. de Cl..., et M. Foucher nous seconde dans ses bureaux. Quand tu seras employé, tes efforts unis aux nôtres feront certainement obtenir au major la place de lieutenant-colonel qu'il désire. Voilà la chance que ta lettre peut leur présenter.

Adieu, cher et excellent père. Il est impossible de te dire avec quelle impatience nous attendons le printemps, afin de t'aller voir ainsi que ton excellente femme. Embrasse-la bien tendrement pour nous, et croyez tous deux à notre affectueux respect.

VICTOR

Ce lundi 9 janvier.

Tout porte à croire que notre Léopold est revenu. — Chut !

Mille choses aimables à M. de Férandy (2), auquel j'ai écrit, dis-lui que l'article sur ses fables a paru dans le numéro de la *Foudre* du 30 novembre, lequel contenait aussi un article sur ses mémoires. Le troisième volume est plein d'intérêt, je vais en rendre compte dans l'*Oriflamme*.

(*A suivre*).

PIERRE DUFAY
Conservateur de la Bibliothèque de Blois.

1. M. de Clermont-Tonnerre, ministre de la marine du cabinet Villèle ; le portefeuille de la guerre lui fut confié en août 1824, lors du remaniement ministériel nécessité par la nouvelle disgrâce de Châteaubriand.

2. M. de Féraudy, ancien major du génie, chevalier de Saint-Louis du 5 novembre 1814 (*Moniteur* du 7 novembre), l'un des amis du général Hugo à Blois.

Ce grand-oncle de l'excellent sociétaire de la Comédie française venait de publier un troisième volume de fables : *Quelques fables ou Mes loisirs*. Blois, Aucher-Eloy, 1823, in-12 de IX-204 pages, faisant suite au recueil antérieurement paru sous ses initiales :

Quelques fables ou Mes loisirs, par Jh-Bmi de F..., ancien officier supérieur du Corps royal du Génie. Paris, chez Chauvin, 1820, in-16 oblong, de 102 pages.

Originaire de Provence, la famille de Féraudy est encore représentée aujourd'hui, dans le Loiret, par une de ses branches.

Mérimée

CRITIQUE D'ART EN 1839

Le Salon de peinture de 1839, qui n'était pas plus mauvais qu'un autre, n'eut pas la fortune d'intéresser le grand critique de la *Revue des Deux-Mondes,* Gustave Planche. Depuis 1834 il n'avait pas fait le Salon à la Revue, et il soignait sa réputation en s'y laissant remplacer par des hommes qui ne le valaient pas. Mais malgré son amitié pour Planche, Buloz était trop avisé pour laisser sa Revue aux mains des médiocres; il avait d'ailleurs des collaborateurs capables de succéder à Planche. De ce nombre était Mérimée; le Salon de 1839 lui fut confié, et il ne fit point regretter Planche. Il réunissait à un haut degré les deux qualités nécessaires à un bon critique d'art : la compétence technique et le talent littéraire ; à la fois peintre et écrivain, peu de ses contemporains étaient capables, en cette matière, de mieux exprimer des jugements plus autorisés. D'ailleurs depuis 1837 il n'avait rien publié à la Revue, et avait fort peu écrit ; probablement il accepta sans déplaisir l'occasion qui s'offrait. Pourquoi ne s'offrit-elle qu'en 1839, nous ne savons pas ; et sans doute nous ignorerons toujours pourquoi, à part ses articles au *Moniteur* de 1853, Mérimée se contenta d'avoir été une fois un critique d'art excellent. Sa correspondance et celle de ses amis ne nous apprennent rien là-dessus, les papiers de Buloz sont gardés par la famille, et les archives des Deux-Mondes sont inaccessibles. Il n'était pourtant pas indifférent de connaître le hasard auquel nous devons le rare et profitable plaisir de lire un Salon de Mérimée.

Ce Salon à vrai dire apporte peu de chose à l'histoire de la peinture, et la lecture en est infiniment moins instructive que celle du simple livret. Mais on y trouve, sous la légèreté de la forme, une conception de la critique d'art très ferme et originale, encore qu'un peu décevante. Et surtout on y trouve le Mérimée de 1839, qui s'est fort peu révélé à la postérité ; il mit dans ces deux articles ce qu'il eut de meilleur et de moins bon, la justesse et aussi la sécheresse d'esprit, l'humeur fantaisiste et le style précis, et cette ironie perpétuelle qui le garda de bien des exagérations, mais peut-être imposa des limites à son intelligence.

Chapitre I

La Peinture française en 1839

Les débuts de Mérimée n'eurent pas comme ceux de Thiers le bruyant éclat d'un combat heureux. En 1839 l'âge héroïque de la peinture et de la critique était passé ; les *jeunes peintres* n'étaient plus des inconnus, écrasés sous le nombre et le despotisme de maîtres officiellement assurés d'avoir du génie. Ils avaient réussi à s'imposer, témoin les réclamations générales qu'excitaient leurs échecs au Salon (1) ; et, plus que la supériorité, la diversité de leurs talents avait beaucoup contribué à faire oublier l'ancienne division. Il était difficile de grouper encore en une seule école des peintres qui développaient de plus en plus leur manière personnelle, et n'avaient plus rien de commun qu'une certaine forme de sensibilité et quelques préférences dans le choix des sujets. De jour en jour ils devenaient plus eux-mêmes et méritaient mieux d'être étudiés en eux-mêmes. Dès lors les critiques devaient changer de méthode. Sans doute ils n'abandonnèrent pas tout d'un coup les habitudes commodes de la polémique, et d'aucuns gardèrent, du temps où on faisait un

1. En 1839 notamment, Eng. Bareste (*Rev. du XIXe Siècle*), Jules Janin et Delécluze même, l'un dans l'*Artiste*, l'autre aux *Débats*, protestèrent contre l'exclusion des trois Delacroix.

Salon comme on fait le coup de feu, des allures batailleuses et des phrases qui voulaient tuer leur homme. Mais amis et ennemis étaient trop mêlés ; on ne pouvait plus frapper devant soi, au hasard ; force fut de regarder les tableaux, d'en faire une étude précise, volontiers technique. Et par là quelques-uns, comme Ch. Blanc, parvinrent à une connaissance assez approfondie des manières personnelles ; d'autres, comme Mérimée, aboutirent à un dilettantisme supérieur et très averti.

1. — *Le Classicisme*

On ne saurait dire avec certitude s'il existait encore en 1839 des classiques et des romantiques. Les critiques ne se servent plus de ces mots, et l'un deux, Alex. Barbier, s'excuse de les avoir employés. Il est probable pourtant que les noms seuls avaient disparu : une école aussi fortement constituée que l'école classique, qui avait inventé son idéal et sa technique, ne s'évanouit pas en un jour. L'art de David avait été le seul qu'eût connu la Révolution ; l'Empire l'avait honoré plus que tout autre, et la *Restauration même n'avait eu de rigueurs que pour le chef de l'école*. Malgré l'apparition d'une esthétique nouvelle, qui allait mieux à la sensibilité contemporaine, et qui produisait des chefs-d'œuvre, le classicisme garda un prestige surprenant. Un homme comme Gros, qui aux funérailles de Girodet, en 1824, se vantait d'être le patron de la nouvelle école, dix ans plus tard peignait des Ariadnes, des Vénus et des Hercules. Il n'avait pas trouvé de meilleur moyen que regagner la faveur publique. Dans l'*Apothéose d'Homère*, que tous les romantiques admirèrent bruyamment, David occupe une place d'honneur. — Il était difficile aux peintres d'oublier ce maître. Outre son talent, qui plus d'une fois d'ailleurs fut peu d'accord avec ses théories, il avait eu le grand mérite de recommander un art clair, un « beau idéal » accessible à la patience et à la docilité. Par la prédominance qu'il accordait au dessin et à l'imitation de l'antique, par la belle simplicité de sa composition et la pauvreté régulière de son coloris, il avait ouvert l'idéal aux artisans conscien-

cieux. On comprend qu'ils furent longtemps avant de se déprendre d'un Eldorado si commode et d'un si sûr accès : en 1854 même Delécluze put écrire (1) que « depuis 1788... « les grands principes de l'école de David ont été observés « sans interruption ». Ils étaient d'ailleurs profitables. David était célèbre dans toute l'Europe ; en 1814 les Alliés lui témoignèrent toute la vénération imaginable, et le seul titre d'élève d'un tel maître attirait leur respect. La gloire même des peintres de la génération suivante servit celle de David, leur maître. Les succès d'Ingres, que revendiquaient les romantiques, parurent aux survivants de l'école un nouveau triomphe de leurs inébranlables principes. Pouvait-on renoncer à un patronage qui assurait la notoriété universelle, et les libérales admirations des princes étrangers ? — D'autres raisons plus profondes maintenaient le classicisme. Le public n'était pas sensible aux facilités de sa technique, mais il ne pouvait oublier le rêve antique qui avait enchanté la Révolution et l'Empire. L'état d'âme qui l'avait créé n'avait point disparu ; les pères avaient légué aux fils leurs agitations, leurs inquiétudes, leurs doutes, et cette mélancolie désespérée même des rêves, qui ne fut pas une invention du romantisme. A la génération de 1830, comme aux précédentes, l'art antique apportait la sérénité et la certitude reposantes. On aimait cette statuaire dont l'harmonie un peu monotone faisait avec les troubles de l'âme moderne un si apaisant contraste. La révolution esthétique, la complexité de l'art nouveau, loin d'ébranler le prestige de l'antique, l'affermirent encore : c'était là décidément que s'était réalisée la beauté parfaite, immuable, supérieure à toute les discussions. Les méthodes des coloristes, nécessairement subjectives, ne pouvaient réunir toutes les admirations ; le grand nombre des nouveautés esthétiques, des manières personnelles, qui toutes exigeaient un acte de foi préalable, avait amené la défiance ; tout était également prôné et attaqué, partant également incertain ; le public et la critique ne savaient plus où le prendre. Seules

1. *Louis David, son école et son temps* (1855).

les qualités du dessin, l'exactitude et la vérité, apportaient avec elles leur justification et leur évidence : on pouvait les admirer en toute sécurité. Aussi furent-elles à peu près constamment honorées ; après des « orgies passagères » et où les barbouilleurs avaient sans doute eu plus de part que les vrais artistes, on put constater, notamment au Salon de 1839, un assagissement, et comme un retour à l'ancienne méthode (1). Delacroix s'efforçait de se justifier des critiques qu'on adressait à son dessin : Ingres recommandait sans cesse l'étude de l'antique, et professait pour la couleur un dédain qui rappelait David (2). Les romantiques de la littérature eux-mêmes (3) n'avaient pu rompre tout à fait le charme, et, sous ces diverses influences, la peinture, après des tentatives aventureuses et parfois décevantes, retournait doucement à un classicisme mitigé.

2. — *La Nouvelle Ecole; ce qu'elle apportait.*

La crise cependant avait été féconde et décisive. Le « beau idéal » avait presque disparu, on cherchait l'expressif, le pittoresque, et quelques-uns ajoutaient : le laid. A part la peinture religieuse, sur qui pesaient de trop anciennes et trop belles traditions et qu'immobilisait la gloire des vieux maîtres, les trois genres qui furent le plus cultivés reçurent profondément l'empreinte de l'esprit nouveau.

a) *La Peinture d'Histoire.* — La peinture d'histoire, qui, aux mains des Davidiens, avait souvent servi à illustrer, à l'aide d'un archaïsme conventionnel, de banales leçons de grandeur d'âme (1), redevint historique, et fut l'instrument du

1. Alex. Barbier, *Salon de 1839*, conclusion.

2. « La couleur ajoute des ornements à la peinture ; mais elle n'en est que la « dame d'atour, puisqu'elle ne fait que rendre plus aimables les véritables per« fections de l'art. » Ingres, dans *H. Delaborde*, Ingres, 1870, p. 132.

3. Th. Gautier. *Guide de l'amateur du Musée du Louvre* : *Eloge de l'Ecole française*, pp. 5-20.

1. Entre autres citations qui sentent à la fois leur Diderot et leur Joseph Prud'homme : « Que me fait votre vieille à la lampe, ou votre femme hydropique ? « Que me font vos fleurs et vos paysages..., si... la vertu s'éteint dans les cœurs ? »

nouvel amour dont la France s'était éprise pour ses origines. Les mêmes raisons, que nous n'avons pas à expliquer, et qui conduisirent les écrivains romantiques vers le moyen âge ou le xvi[e] siècle, y menèrent aussi les peintres. Les uns et les autres, Aug. Scheffer, Delacroix, Delaroche, de même que Hugo ou Dumas croyant avoir découvert, à la suite de W. Scott, la couleur locale, allaient chercher aux siècles oubliés les costumes extraordinaires et éclatants, les mobiliers, les architectures bizarres. Ensemble ils restituaient ainsi poétiquement un passé qu'ils ignoraient également, et qu'ils trouvaient d'autant plus prestigieux. Mais les uns et les autres n'avaient garde aussi de négliger une autre source plus prochaine d'épopée sublime et pittoresque, la légende napoléonienne. H. Vernet s'était fait une spécialité des gloires impériales, et en tirait sa bruyante popularité ; mais il avait nombre d'imitateurs. Le Salon de 1839 étalait dix-huit grandes batailles de l'Empire, et plusieurs scènes de genre, où les grognards montraient leurs trognes héroïques et leurs uniformes dépenaillés ou superbes. Vers 1840 l'empereur mort bouleversait la peinture, comme la littérature : vue à cette distance, avec les imaginations d'alors, l'aventure napoléonienne paraissait aux peintres un vaste fourmillement de couleurs et de formes robustes, un inépuisable trésor de scènes grandioses et d'apparitions éclatantes.

b) *Le portrait.*— Malgré ces conditions exceptionnellement favorables, la peinture d'histoire ne pouvait être un genre très cultivé, elle exige de l'artiste trop de désintéressement, et suppose à l'Etat, seul acquéreur de cet art « à grand spectacle », trop de générosité. Deux autres genres, au contraire, prirent très vite un large développement : le portrait et le paysage. David tenait le portrait pour un genre inférieur, bien qu'il y excellât ; il n'y trouvait point le « beau idéal ». Mais la prédilection des romantiques pour ce qui n'était pas la beauté parfaite, leur recherche de réalités et de têtes expressives, jointe à des considérations utilitaires, eurent tôt

Kératy, *Annuaire*, 1819, p. 36. — Cf. Les commandes de Napoléon à David, pour inspirer le courage aux élèves de ses écoles.

fait de remettre en honneur un genre si instructif et nourrissant (1). Presque tous les grands peintres s'y exercèrent, et chaque année de nombreux spécialistes envoyaient au Salon des têtes aristocratiques ou célèbres. En 1839 notamment les portraits forment un peu plus du quart de l'exposition.

c) *Le paysage.* — Le paysage enfin, si méprisé par David, et qui restait un métier très humble, un art de fonds de tableaux, pour nombre de juges moins systématiques, attirait de plus en plus les peintres. A voir la place que depuis Rousseau la nature tenait dans la littérature française, on ne pouvait douter de son règne prochain dans l'art. Ce règne s'affirma superbement dès les premières années de la Monarchie de Juillet ; en 1839, trente-quatre toiles sur cent étaient des paysages. On y trouvait tous les pays, toutes les couleurs, depuis l'Ecosse jusqu'aux îles de Grèce, mais peu de poésie sincère et prenante. C'était à peine le commencement de la grande école des paysages lyriques, où la lumière, les arbres et l'eau chantèrent en des harmonies de couleurs inconnues, le rêve complexe et profond de tout un siècle. On ne trouvait pas encore une dignité suffisante aux simples aspects de la nature ; il y fallait ajouter le ragoût de l'extraordinaire, du dramatique, d'un exotisme facile et superficiel qu'encourageaient les succès de Marilhat l'Egyptien et de Decamps le Turc. Mais déjà commençait la série, plus tard si illustre, des paysages de Fontainebleau : on n'en compte pas moins de vingt-quatre au Salon de 1839. Les critiques d'ailleurs en parlent peu, le public en est médiocrement touché, et il faudra des années avant qu'on reconnaisse dans le paysage l'expression la plus naturelle et le plus riche symbole de cette âme moderne, qui cherchait dans les résurrections historiques la satisfaction de ses besoins pittoresques et poétiques, et ne s'épanouit enfin librement que dans la large fraternité des choses inanimées.

1. Cf. *La réhabilitation du portrait,* par Delacroix lui-même, qui pourtant n'y excellait pas (1826, *Rev. de Paris,* art. sur Pie VII par Th. Lawrence) ; le portrait est très loin d'être un genre secondaire, et le fait de n'avoir qu'à copier est en réalité une difficulté de plus. Voilà qui dément les assertions de M. Rosenthal.

3. — *Absence d'une Esthétique théorique nouvelle.*

Les peintres de la jeune école ne manquaient ni de prédilections ni même d'idées précises : une chose pourtant qu'on ne trouve point chez eux, c'est une théorie générale de leur art, applicable à tous. Ils n'éprouvèrent jamais le besoin de rédiger leur « Défense et Illustration », ou leur Préface de Cromwell, et de plus en plus un pareil manifeste devenait impossible. Ils n'avaient jamais été très dogmatiques ; les premiers, comme Géricault, qui se séparèrent de l'Ecole, renouvelèrent l'art sans s'en rendre très bien compte peut-être, et surtout sans le dire. Ils ne songeaient qu'à faire comprendre au public une conception de la beauté différente de celle de David, mais comme tous les vrais artistes, ils n'aspiraient point à généraliser leur manière de voir. Quelqu'un ayant en 1819 parlé de Géricault chef l'école, ce fut un long éclat de rire dans la critique, et Géricault lui-même dut être étonné de l'honneur très grand. Chacun faisait contre le classicisme sa guerre particulière et se taillait une liberté à soi. Ce n'étaient pas les mêmes points de la doctrine de David qui pouvaient gêner Ingres et Delacroix, Ary Scheffer et Rousseau. On le vit bien quand une liberté relative eût été conquise : un Delacroix eut des audaces de coloris que peu de gens pouvaient comprendre ; un Scheffer, pour des raisons toutes personnelles, changea sa peinture. Les artistes en arrivaient même à avoir à la fois plusieurs manières, selon le sujet qu'ils traitaient ; si bien qu'on ne pouvait plus appliquer les mêmes principes aux différentes œuvres d'un seul peintre. Chaque tableau, pour ainsi dire, comportait donc son esthétique propre, et si les amateurs s'en pouvaient contenter, les grands critiques, toujours épris, alors surtout, de généralisations audacieuses et de vastes synthèses, étaient fort embarrassés. Une seule esthétique existait, l'ancienne ; force leur fut de la garder ; dans la mesure de leur goût et de leur intelligence, ils furent tous classiques ; les différences de leurs points de vue viennent du plus ou moins de souplesse qu'ils donnèrent aux principes de la vieille école. Ce fut un bel exemple d'apai-

sement : à quoi servent les révolutions ? les œuvres romantiques furent soumises à des critériums que n'eût pas désavoués David, et n'en furent pas sensiblement plus mal jugées : preuve de l'importance des théories dans l'art.

Chapitre II

La Critique d'Art en 1839

§ 1. — *E.-J. Delécluze.*

Il en est pourtant qui exagérèrent un peu leur attachement à l'ancienne école : *Delécluze* par exemple. Pendant sa jeunesse il s'était cru peintre ; il avait étudié le dessin, et après quelques séjours chez des maîtres d'envergure médiocre, il avait fini par entrer, avec la dévotion et l'humilité d'un fidèle entrant au temple, dans l'atelier de David. C'était aux environs de 1800 ; il crut avoir eu la révélation du beau suprême, et partagea, pour le révélateur, David, la passion générale. Il la garda toujours ; les convictions qu'il avait acquises en ces quelques années suffirent à toute sa vie, et purent fournir à trente-trois ans de critique d'art. Elles traversèrent sans dommage un demi-siècle, résistèrent à la crise de 1830, à la vue même des œuvres des derniers Davidiens. Cette immobilité fit sa plus grande originalité. C'était d'ailleurs une nature sans éclat et sans joie, à qui manquèrent toujours les dons divins du sourire et de la tendresse. Il commit le tour de force de parler, sans ironie ni sympathie, des Barbus, ce cénacle de fous charmants et médiocres au milieu desquels il avait vécu chez David ; et il eut le malheur d'écrire l'histoire de saint François d'Assise sans chercher à comprendre cet homme extraordinaire : il en fit un banal constructeur de couvents. Il est vrai qu'il écrivait d'un style fort soutenu ; il n'avait point accès dans les âmes, et ne pouvait voir goutte à la fantaisie ni à la sensibilité des artistes. Mais ses phrases ont une redondance du plus grave effet ; il choisit toujours les mots inexpressifs de la conversation digne, et ses périodes sont longues. Il paraît

bien avoir adopté ce ton comme il avait fait jadis pour la peinture d'histoire antique, qu'il avait exercée jusqu'en 1814 ; il n'y faut qu'un peu d'habitude pour donner l'illusion de l'art et de la pensée. Avec la même raideur naturelle il fabriqua ses jugements sur les peintres ; la « bourrasque romantique », comme il disait, ne fut jamais pour lui qu'un accident sans portée (1). On pense s'il en méprisa les promoteurs ; telle de ses phrases sur Delacroix (la « tartouillade » de 1822) pesa sur toute sa vie. Toutes les originalités lui parurent également condamnables, sauf celles où il crut discerner un reflet de classicisme. Dans la ruine de l'Ecole, il s'attacha désespérément à Ingres, et le proclama classique, cependant que les écrivains romantiques persistaient à imposer au même Ingres leurs compromettantes admirations. Cette attitude de naufragé grotesque, d'un homme qui ne riait point, fit un peu rire. Il eut pourtant le mérite de maintenir le goût de l'art sérieux et difficile ; le *genre*, les anecdotes populaires et médiocres dont les H. Vernet, les Biard et autres illustres maîtres tiraient leur succès, ne le conquirent jamais. Il servit ainsi la cause des grands artistes, des Delacroix inaccessibles au vulgaire, et qu'il ne comprenait pas davantage ; et comme il savait aussi reconnaître certaines qualités de métier, on doit lui rendre cette justice, que s'il avait été un peu plus intelligent, sa critique aurait été grave.

§ 2. — *Théophile Gautier et la critique romantique.*

Les peintres romantiques ne possédaient pas un pareil champion. Quelques-uns prenaient de temps à autre la plume, comme Delacroix, et tâchaient par leur modération de se reconcilier avec le public. Leurs avocats ordinaires étaient des écrivains romantiques, alliés parfois dangereux. Ils avaient l'admiration facile et grandiloquente : les métaphores leur coûtaient moins que les critiques précises. Suivant une

1. Mais non sans effet au moins pour un temps ; témoin ce couplet du Salon de 1839, où il attribue à l'Ecole romantique de peinture le dévergondage des femmes, la férocité des truands, voleurs et assassins, et jusqu'à l'attentat de Fieschi ! (*Débats*, 1839).

ancienne méthode, la seule commode aux gens qui n'ont pas une compétence spéciale, ils refaisaient de leur mieux, comme Diderot et comme Stendhal, la description du tableau qu'ils voyaient. Ils y ajoutaient naturellement force gentillesses que l'auteur n'avait eu garde d'y mettre et s'extasiaient indistinctement sur la pensée de l'auteur et sur la leur.

C'était un peu le défaut d'un homme qui pourtant était peintre, *Théophile Gautier*. Comme notre Mérimée, mais en un tout autre genre, sa double nature d'écrivain et d'artiste le prédestinait à la critique d'art. Il avait des principes, des préférences surtout ; il était plus sensible que ses contemporains au charme de la forme et des lignes, et par tempérament, peut-être aussi par littérature, il était admirateur fervent de la Grèce. Elle réunissait à ses yeux la grandeur orientale et la perfection classique, il l'aimait pour tout ce qu'il devait en connaître plus tard, la lumière étincelante et la pureté des lignes. Son amour de l'antiquité lui fit même pardonner à David de n'avoir pas été romantique et d'avoir tant plu aux bourgeois : le maître des classiques et le romantique aux gilets flamboyants se reconcilièrent dans le culte de la Grèce. Mais Gautier était romantique, ultra même ; il avait une peur atroce de ressembler à tout le monde, et il lui déplaisait de n'avoir pas ses grands hommes à lui ; il voulait des admirations aussi paradoxales que ses cravates. Et il avait à cœur de soutenir toutes les hardiesses, d'applaudir plus fort que les autres aux mérites incompris. Ainsi moitié par la sûreté de son goût, moitié par affectation combative, il se maintint dans un bel éclectisme, et sut défendre Delacroix sans honnir David. Mais pourquoi s'est-il contenté d'être un amateur qui écrivait bien, et de tirer, des tableaux classiques autant que des romantiques, de beaux effets de style ? Son œuvre critique est une suite de fort jolis articles, vides comme sa poésie, et presque aussi parfaits ; on y retrouve les rêveries étroites et charmantes de son imagination, les richesses de sa joaillerie verbale, et tous les raffinements de métier du « ciseleur des lettres françaises. » Les critiques précises manquent en général, et c'est grand dommage, car il faut reconnaître que

si Gautier avait consenti à étudier de près les œuvres, il eût été un critique d'art excellent.

§ 3. — *Gustave Planche.*

Un homme dont la vie et les œuvres sont également difficiles à classer dans une catégorie quelconque, Gustave Planche, prit dans la critique d'art, de 1831 à 1857, une position indépendante. Il était par tempérament fort bohême, mais en entrant à la *Revue des Deux-Mondes,* qui portait beau, il prit de la critique et de lui-même une haute idée. « Vue de cette façon, écrivit-il un jour (1), la critique est peut-être une entreprise surhumaine. Généralisée et appliquée à tous les ordres d'idées, ils n'appartient qu'à Dieu de la faire ou de l'entamer ». Il ne fut guère qu'un demi-dieu, n'ayant été habituellement que critique littéraire et critique d'art ; mais il n'en pensa pas moins créer des formes éternelles.

Il se composa un style noble et fleuri, en harmonie avec sa dignité et avec son éclectisme, où il entassait pêle-mêle la vieille rhétorique classique, et toute la friperie du bas romantisme (2). Son orgueil d'ailleurs n'avait point de préjugés. Il reconciliait dans l'égalité de son dédain les artistes de plusieurs générations ennemies, et répandait sur les divisions de l'école l'apaisement de son mépris. Il affectait de ne jamais employer les mots de classiques et de romantiques, et considérait les artistes comme des artisans isolés, s'efforçant chacun de son côté, avec sa gaucherie naturelle, vers un idéal accessible aux seuls génies. Sa critique pontificale laissait de temps à autre tomber vers les artistes des avertis-

1. Salon de 1831. Réimprimé dans les *Etudes sur l'Ecole française,* I, p. 166(1855).
2. « Au-dessous de ces deux grands noms la critique n'est qu'une œuvre mesquine et ne mérite pas même le nom d'œuvre : c'est une oisiveté officielle, un « perpétuel et volontaire loisir, c'est la raillerie douloureuse de l'impuissance, le « vote de la stérilité, c'est un cri d'enfer et d'agonie »... « Heureux ceux qui sont « nés sous une étoile féconde, qui traduisent leur pensée en strophes harmonieuses « et gigantesques, en rythmes nombreux et variés, en coupoles aériennes, en dômes « retentissants, en galeries sans fin. Que béni soit le nom des hommes prédestinés « à la gloire, qui trouvent sur la toile ou dans le marbre la forme et la couleur qui « appartient à leur idée !... Gloire et bonheur aux volontés puissantes qui peuvent « convier au spectacle de leur pensée tout un peuple avide et cuivré ! » G. Planche, 1831. *Etudes sur l'Ecole française,* I, 166.

sements et des conseils; et c'est ce qu'en un jour de modestie il déclarait avoir fait de plus utile. Mais il n'en croyait rien. Il avait réellement, de la critique qu'il voulait faire, l'idée la plus vague. Et qu'importe au fond ? La meilleure critique est celle qu'on fait sans but, pour découvrir le beau, l'expliquer à sa manière, et pour soi. Planche la fit quelquefois; mais pourquoi, au travers de quelques observations presque justes, ces jets de rhétorique copieuse et médiocre, pourquoi cet amour pervers et furieux du lieu commun ? pourquoi ces prédictions dodonéennes, ces avertissements tragiques, pourquoi un ridicule si exubérant ? C'est que Diderot avait passé par là.

Personne, pas même M. Brunetière, ne dira assez le mal que fit Diderot à la critique d'art française. Par malheur pour nous, c'était un grand écrivain, et un tempérament puissant. Il créa de toutes pièces la seule critique qu'il pût faire, une mise en scène de sa propre personne, de ses fantaisies, de ses impressions, de ses impulsions ; sa sensibilité lui tenait lieu de goût, et il croyait avoir jugé quand il avait pleuré. Puis, comme il avait le respect des métiers, il ajoutait de temps en temps une observation technique, vraie ou fausse, entre un sanglot et une polissonnerie. Et cette critique, cette confidence était déplorablement séduisante. Pour l'imiter il ne fallait qu'une âme sensible et une plume coulantes : Dieu sait si les journalistes manquent de l'une ou de l'autre dans l'occasion ! De longtemps on n'entendit plus parler d'art que des écrivailleurs ignorants et copieusement sensibles.

Il en est peu qui aient été meilleurs élèves de Diderot que Planche. Son unique méthode consiste à décrire le tableau, à reconstituer tant bien que mal les sentiments des personnages et à décrire ensuite l'impression morale que produit le tout sur le spectateur. D'impression esthétique, point. Planche ne voit pas le tableau, il ne voit que le sujet ; probablement il estimait que l'idéal de la peinture est de se faire oublier, et de donner l'illusion de la réalité. La photographie en couleurs l'eût pleinement contenté, je le crains, à condition d'être touchante. Car il porte, lui aussi, un cœur sensible ; à chaque

instant il parle du caractère pathétique des tableaux ; il fait de ce caractère une des lois de la peinture moderne (1) et parfois même il verse un pleur d'admiration, à la mémoire de Denis Diderot (2). Le pis est qu'il ne semble point s'apercevoir de ce défaut, visible pourtant, de sa méthode, et que son œil s'accommode à merveille de la poutre qu'il contient. Il éprouve de temps en temps le besoin de dauber sur la critique d'art « littéraire » (3) et n'épargne même pas Diderot, à qui il doit tant : Il lui reproche d'avoir « fait de la morale à propos de la peinture » (4). Il se croyait bien supérieur, pour quelques intentions de critique précise qu'il avait parfois, assez malheureusement. Il avait entendu des peintres parler de leur art, et leur langage, leur habitude de considérer surtout la technique, lui avaient semblé très beaux. Il sentit peut-être que c'était là la seule critique qui ne fût pas un pur verbiage ; et plutôt il y vit le moyen de se faire une critique qui ne fût pas celle de tout le monde. Car il ne haïssait rien tant, et selon moi justement, que cette prétention du vulgaire à se connaître aux choses d'art. Toujours est-il qu'il se mit à enchâsser dans ses périodes des observations sur le dessin, ou sur le coloris. Elles sont d'une insuffisance bouffonne : ne sachant rien de l'anatomie, il n'examine des corps que ce que tout le monde en voit, le visage et les mains ; et il en dit ce qu'en peut dire un littérateur qui n'a jamais tenu un crayon. Ses opinions sur la couleur sont plus simples encore ; elles se réduisent d'ordinaire à une épithète comme belle (5), ou toute autre aussi riche de sens. Aussi est-il fort difficile de savoir ce qu'il a compris aux œuvres des hommes dont il a parlé. Mais qu'importe, après tout, pourvu qu'il ait défendu les bons ? Ses préférences et ses haines sont d'ordinaire beaucoup plus intelligentes que les motifs qu'il en donnait. Il est un des rares qui ne se soient pas engoués de Delaroche et de Vernet, et qui aient

1. Désormais l'énergie, l'expression dramatique, sera la première constitution de toute peinture. *Et. sur l'Ecole franç.* I, 170 (1831).
2. « Mais j'y cherche vainement les épaules de la taille et la Desdemona, qui m'a fait si souvent pleurer ». *Ib.*, I, 38 (1831).
3. *Ib.* (Introduction, (I, 137), 1831). — I, 303 (1836)
4. *Ibid.*, I, 171.
5. *Et. éc. fr.*, I. 39, dernière ligne.

constamment soutenu Delacroix. Il encourageait ainsi les vrais artistes, et c'est ce que nous pouvons lui demander de meilleur. Il soutint en plus d'une rencontre contre ses contemporains des hommes qu'il ne comprenait pas mieux qu'eux, et il faut lui en savoir gré deux fois. Ne lui faisons pas payer trop cher l'excessive renommée dont il jouit de son vivant ; laissons-lui le mérite d'avoir été un critique indépendant, utile peut-être, qui avait le goût des grandes choses, et qui eût été sans doute un fort bon critique, s'il avait su ce que c'est que la peinture, et s'il avait pu écrire simplement.

§ 4. — *Constitution d'un genre littéraire.*

Tels étaient les principaux critiques parmi lesquels Mérimée allait prendre place : ils n'étaient pas d'une supériorité à le décourager. Leurs opinions étaient assez variées pour lui laisser sa liberté de choix, assez peu fondées en général pour ne pas gêner sa pensée personnelle. Il ne trouvait en somme, de quelque côté qu'il se tournât, qu'à priorisme et que préférences plus ou moins sincères, toujours irraisonnées. Les abonnés des journaux lisaient les grands discours des admirateurs de Delacroix, des admirateurs de David, et jetaient leur journal sans avoir une conviction de plus. Pourquoi Delécluze croyait-il à l'immortalité des principes davidiens ? pourquoi Planche, tel un Dieu au jugement dernier, faisait-il de l'un un élu, de l'autre un réprouvé ? Et pourquoi les uns et les autres se contredisaient-ils eux-mêmes prouvant ainsi l'insuffisance ou l'absurdité de leurs méthodes ? Personne ne le savait, et les auteurs eux-mêmes s'en souciaient fort peu. Au fond, peu leur importaient et la précision et la vérité. La critique, en dépit de leurs prétentions, était pour eux surtout un exercice de style, un art de journalistes amateurs et lettrés. Que l'on compare en effet le soin, quelquefois la valeur de la forme, aux nullités qu'elle revêt ; et qu'on remarque que leurs théories sont incertaines, mais leur langue très formée. Ils avaient un vocabulaire, où entraient un certain nombre de termes spéciaux, presque toujours les mêmes, et qu'ils se prêtaient, de Delécluze à Gautier. Il y avait une

série d'épithètes qui caractérisaient toutes les méthodes courantes d'exécution (1); on avait également une série complète applicable au dessin (2), le tout aussi peu précis que possible, et consistant principalement en adjectifs imprévus ou réservés à un autre ordre de sensations. Mais surtout ils appliquaient aux œuvres d'art une incroyable quantité de mots de la critique littéraire. Les comparaisons avec la littérature et la poésie sont continuelles chez eux (3), et les mots de poèmes, de pages, transportés aux tableaux, et tout l'insupportable verbiage métaphorique de littérateurs qui cherchent l'enthousiasme (4). Planche est parmi les grands coupables de cette manie durable : il est le premier à avoir dit d'un tableau qu'il était « bien écrit (5). » Manie qui ne serait que ridicule, si elle n'était la preuve de l'éternelle maladie littéraire dont souffrait alors la critique d'art, et dont elle n'est pas près de guérir.

ALBERT PAUPHILET

(à suivre)

1. Exécution sèche (I, 43, Planche, *Et. éc. fr.*) — lâchée (*Ibid.*, I, 28; I, 31. I, 51, etc.) — souple (I, 39; I, 54), etc.

2. Dessin sommaire, lâchée (passim), la souplesse encore réapparaît et généralement les mêmes termes, qui servent pour l'exécution et aussi pour le coloris.

3. « On ne jugeait pas ces mordantes allusions au passé (les tableaux d'Horace Vernet) comme des morceaux d'histoire, *d'éloquence*, *de poésie*, où la vérité, l'inspiration, le gain, sont une mise indispensable; on les applaudissait comme une réplique abrupte, incisive, cruelle ; on les aimait comme une vengeance dont on prenait sa part » G. Planche. *Et. éc. fr.*, I, 203 (1833).

4. Il serait fastidieux d'énumérer tous les emplois des mots « littéraires » de Planche. Notons seulement quelques emplois dénués de toute préparation et qui prouvent à quel point ils étaient usuels : « La mort du Poussin est le plus beau *poème* de M. Granet... » (1.244) Cf. I, 224. Et Gautier : «... écrire une grande *page* biblique avec ce *style* sérieux et simple qui caractérise la manière » (Salon de 1839) (*la Presse*).

5. *Et. éc. fr.*, I, 242 (1834).

DOCUMENTS INÉDITS

LETTRE D'HÉGÉSIPPE MOREAU

Les lettres du poète de *la Voulzie* sont extrêmement rares. En voici une très intéressante dont nous devons l'obligeante communication à M. Macqueron, riche collectionneur d'autographes : Elle doit être de l'année 1836 ou 1837, car il y est question des frais d'impression du *Myosotis* qui parut en 1838.

A SA SŒUR

20 décembre.

Vous vous inquiétez de ma santé, bonne sœur, rassurez-vous sur ce point. Vos soupçons ne sont pas fondés, ce dont je souffre actuellement, c'est d'une espèce de fièvre cérébrale fort tenace et fort douloureuse pendant l'été, mais supportable pendant les autres saisons. Je suis heureux d'apprendre que votre voyage à Troyes contremandé n'a pas fait tomber ma lettre dans les mains d'un tiers. Je vous avoue que j'attends sans grand plaisir la visite de Mme Guérard, bien que je l'aime de tout mon cœur. Je voudrais paraître devant elle avec les signes extérieurs d'une grande aisance. Je sais que ces petites choses ont beaucoup d'influence sur elle, et, malheureusement il m'est difficile pour le moment de lui donner cette satisfaction. Votre frère est un bon jeune homme; je l'ai toujours trouvé tel, et je suis content, mais non surpris, d'apprendre qu'il ne m'a pas gardé rancune. Vous avez bien raison d'appeler énigme l'offre que vous me faites à l'oc-

casion de mes vers. Je ne la comprends pas. Je crois cependant deviner que cet argent viendrait d'une autre bourse que la vôtre, et je désire avoir deviné juste. Je rougirais d'accepter encore vos dons ; d'autant plus que j'ai tout lieu de croire que le débit de la publication n'en couvrira les frais qu'à grand'peine. Ils monteront à cinq cents francs au moins, à six au plus ; il (est) difficile de préciser d'avance combien le manuscrit donnera de feuilles d'impression. Du reste, je ne tiens pas autant à ce projet que vous pourriez le croire. Pardonnez-moi, bonne sœur ; je m'aperçois en vous écrivant que ma lettre est froide comme glace. C'est que je suis dans un de ces moments d'amertume d'autant plus cruels qu'on ne sait à qui s'en prendre pour se venger. Je ne puis vous cacher que je suis horriblement malheureux. Remarquez que je dis *malheureux* et non misérable. J'éprouve un dégoût de la vie continuel et profond dont vous ne sauriez vous faire une idée. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point cela va quelquefois. Vous ne me croiriez pas ou vous seriez épouvantée. Je voudrais devenir dévot. Si vous l'êtes un peu, priez Dieu pour moi.

Votre frère

H. MOREAU

P. S. — Si vous ne m'écrivez pas d'ici à huit jours, adressez votre lettre *poste restante,* car à cette époque j'aurai changé de logement.

H. M.

VARIA

Un monument à Villiers de l'Isle-Adam [1]

L'auteur de l'*Eve future,* qui devait être avec ce merveilleux roman l'un des maîtres du Symbolisme, se révéla tout d'abord comme un romantique et son œuvre romantique est assez considérable pour lui mériter quelque attention de la part des lecteurs de cette revue ; même si cette œuvre forme justement la partie la moins connue de tout ce qu'il a produit. Je dis justement car il est certain que malgré sa valeur on ne peut la comparer aux *Contes*, à l'*Eve future,* à *Tribulat Bonhomet* et ce n'est pas l'auteur de *Morgane* qui a pu inspirer à Frédéric Brou son extraordinaire monument.

Villiers de l'Isle-Adam débuta par des vers ; il lut ses premières strophes un soir d'été dans une propriété des environs de Saint-Brieuc et, chose rare aux débuts d'un poète, ses parents s'enthousiasmèrent pour le *Robinson des Arbres*.

Tel était le titre de cette pièce qui ne figure pas dans les poésies de Villiers.

Deux essais de poésie, 16 pages in-8°, parut en 1858 ; puis vinrent les *Premières poésies* où l'imitation des romantiques est visible. Les strophes que voici font songer à Lamartine :

> Allons chante, ô poète... avant que les années
> Que le passé va prendre et qu'un Dieu t'a données

1. A propos de la publication de *La Résurrection de Villiers de l'Isle-Adam* — par Léon Bloy — une plaquette in-8° avec une reproduction de la maquette du monument de Frédéric Brou. Blaizot, éditeur.

Et l'automne parut, des pampres sur le front,
Sifflant un air très doux plein de mélancolie.

Fort peu de temps après, le mistral devint sourd ;
Puis il connut la route où, chaque pas, l'on sème
Quelque chose de soi ; son vol était plus lourd,
Même il ne savait plus ce qu'on dit quand on aime.
La vallée, elle aussi, vieillissait, ses cheveux
Etaient tout saupoudrés d'une neige éclatante...
L'hiver régnant en maître, ils apprirent tous deux
Combien la solitude alors est plus poignante.

Depuis, ce fût ainsi, toujours : sans nous lasser,
Chaque saison revint avec son long cortège,
Et la fleur et l'oiseau ne firent que passer,
Et les prés jadis verts se couvrirent de neige.
Lors, on m'a dit aussi qu'à partir de ce jour,
Imitant le mistral et la belle vallée,
On vit maints jeunes gens qui se parlaient d'amour,
Et plus d'un qui sortait meurtri de la mêlée.

II

Sonnet

à M[lle] Marie-Thérèse T.

Sur un sonnet, — la belle affaire ! —
Durant huit mois, j'ai médité ;
Je n'avais qu'un sonnet à faire
Et j'ai laissé passer l'été.

C'est qu'un sourire me fait taire,
Qu'un mot détruit ma volonté,

Que j'eus pour parrain le mystère
Pour marraine la liberté :
C'est qu'un vers débute et s'achève
Parfois sur les ailes du rêve,
Qui n'a plus de sens au matin,

C'est qu'il faut aux fleurs pour éclore,
Avec les perles de l'aurore,
Le premier baiser d'un lutin.

III

Souvenances

à Mme D.

Mon âme se souvient parfois d'étranges choses :
Je revois un grand lac au pied d'un château fort,
Où la brise légère apporte à l'eau qui dort
Tous les chants des oiseaux et les parfums des roses. —
Caressant les cheveux d'un page favori,
C'est là que, chaque soir, l'épouse du vidame
Vient rêver de l'Espagne où combat son mari... —
Auprès de vous, hier, mon âme a refleuri,
J'étais le page blond, et vous la gente dame.

En reine d'un tournoi, je vous revois encor.
C'est dans une clairière où, parmi les cépées,
Un vénérable ermite a béni les épées.
Entr'ouvrant d'une main la tente de drap d'or

Que le soleil levant baise de sa caresse,
A chacun, duc ou comte, ou simple timbalier,
Vous donnez un regard, un geste de déesse ;
Vous êtes la beauté, la grâce, la jeunesse,
Et moi je suis toujours votre humble chevalier.

Puis, nous changeons de mode ainsi que de langage;
Sur le fleuve du Tendre ensemble nous voguons,
Et j'ai, pour vous bercer des plus douces chansons,
Accordé mon théorbe à ceux du voisinage.
J'ai composé pour vous des épitres en vers,
J'ai pris pour horizon le bout de votre voile;
En vous, j'ai mis mon âme, en vous mon univers,
En vous mon espérance au milieu des revers,
Et je suis un marin dont vous êtes l'étoile.

Puis voici qu'on se bat; la Révolution
Comme un fleuve de sang roule à travers la France,
Et dans votre castel, joyau de la Provence,
Les rustres du village ont fait irruption
Ils sont venus nombreux pour piller et détruire,
Ils poussent un long cri : Mort à la ci-devant!
Mais vous apparaissez au balcon; d'un sourire
Vous faites un miracle impossible à décrire,
Qui change un fanatique en amoureux fervent.

Puis l'Empire s'élève au bruit des chevauchées,
Et tout conscrit partant voit luire en son bissac
Les étoiles d'honneur qu'au céleste bivouac
Pour ses vieux grenadiers l'Empereur a fauchées.
Moi, j'entends votre nom dans l'écho du tambour,
C'est à vous que je rêve en parcourant l'Europe,
C'est pour vous que j'égrène à l'aube, chaque jour,
Le divin chapelet de tendresse et d'amour,
En vous que je révère une autre Pénélope :

Les hiboux font leurs nids aux fentes des châteaux...
Du cher passé défunt reste bien peu de chose!
Les ronces, l'aubépine où l'abeille se pose,
Ont fleuri les vieux murs et comblé les créneaux.
Plus de tournois, hélas, vous n'êtes plus princesse,
Mes vers pour s'envoler n'ont plus le même essor,

Je n'ai plus d'autrefois ma force et ma hardiesse
Ni mes refrains de guerre à la brûlante ivresse,
Et mon rêve est détruit, mais je vous aime encor.

IV

Réponse à une demande d'autographe

Quelle erreur profonde est la vôtre !
Que me parlez-vous de talent ? —
Mais ce n'est pas moi, c'est une autre,
Vous vous trompez assurément.

Car, si j'aime la poésie,
Si je raffole de beaux vers,
C'est qu'un poète de génie
Fut de tout temps mon univers ;

Si je chante par aventure,
C'est que mon âme tout le jour
Ecouta le divin murmure
Des beaux vers qui parlent d'amour ;

C'est que j'ai l'humeur babillarde,
Le cerveau plein de rimes d'or,
Qu'il est fêlé, — que par mégarde,
Quelques-unes ont pris l'essor;

Mais votre erreur est bien profonde
Si vous me croyez du talent.
Je suis heureuse d'être au monde,
Et je le dis — tout simplement.

Les fillettes de chez nous

Les filles d'Arles, en chantant,
Vont deux à deux par les prairies,
Et l'on voit flotter un instant
Les « *chapelles* » de tulle blanc
Que le mistral, par les prairies,
Caresse de l'aile gaîment
Comme autant de plantes fleuries.

Mais les fillettes de chez nous
S'en vont danser à la nuit brune ;
Les rossignols seraient jaloux
S'ils entendaient les mots très doux
Que l'on échange à la nuit brune
Par les sentiers creux où les houx
S'argentent d'un rayon de lune.

Les Bretonnes, devant la mer,
Rêvent du beau pêcheur d'Islande.
Il est parti, vaillant et fier ;
Reviendra-t-il ?... Un souffle amer
Parfois frissonne sur la lande,
Et dans le ciel plus d'un Pater
Monte pour le pêcheur d'Islande.

Mais les fillettes de chez nous
S'en vont danser à la nuit brune ;
Les gars bretons seraient jaloux
S'ils entendaient les mots très doux
Que chacun dit à sa chacune,
Par les sentiers bordés de houx
Quand l'on revient à la nuit brune.

Filles d'Alsace, au grand nœud noir,
Votre charme est fait de souffrance.
Gardant au cœur un ferme espoir,
Vous nous rappelez le devoir,
Et lorsqu'à force de souffrance
Le pays doute : « Il faut vouloir ! »
Criez-vous au peuple de France.

Mais les fillettes de chez nous
S'en vont danser à la nuit brune ;
Et, trébuchant sur les cailloux,
L'amour les suit à pas de loups
Quand l'on revient à la nuit brune,
Par les sentiers bordés de houx
Qu'argente un fin rayon de lune.

ALICE LARDIN DE MUSSET

POÉSIES

I

Ballade du Mistral

Le mistral, un matin, s'aperçut tout à coup
Qu'il était amoureux de la plaine du Rhône ;
La vallée en sentit, dit-on, le contre-coup,
Car d'un bout de causette elle lui fit l'aumône.
Il vint au rendez-vous, soupira tendrement,
De sa grande aile blanche effleura toutes choses....
Et ce fut de ce jour que naquit le printemps,
La saison des oiseaux, des amours et des roses.

Pendant deux ou trois mois, le calme fut profond ;
Le mistral adorait la vallée, en extase ;
Mais, un beau soir, blessé par elle, et furibond,
Il partit, ébranlant les Alpes sur leur base.
Sa douleur fut immense et pleine d'âpreté,
Ses sanglots déchirants, ses larmes abondantes....
Lors, cessa le printemps qui fit place à l'été,
Aux orages nombreux, aux averses brûlantes.
Puis, petit à petit, le mistral se calma ;
Les larmes qu'il versait devinrent moins amères ;
Son grand courroux passé, bientôt il désarma,
Et regardant tomber les feuilles éphémères,
Il murmurait : « Ainsi, vos charmes passeront,
Plaine que j'aimais tant, que je vis si jolie.... »

Sous leur manteau funèbre aient glacé ton essor ;
Puisque de ta douleur tes romances sont nées
Puisque tu peux chanter encor !

Mais si tu sens pleurer ton cœur sous ton sourire
Oh ! puissent se briser les cordes de ta lyre,
Et ton chant se mêler au chant des matelots !...
« ... Souffre seul !... Et tout bas si ton âme soupire,
« Livre sa plainte au bruit des flots !... »

Celles-ci écrites beaucoup plus tard sont imitées de Victor Hugo :

J'ai perdu la forêt, la plaine
Et les frais avrils d'autrefois.
Donne tes lèvres : leur haleine
Ce sera le souffle des bois !

J'ai perdu l'océan morose
Son deuil, ses vagues, ses échos ;
Dis-moi n'importe quelle chose :
Ce sera la rumeur des flots.

Dans un article du *Mercure de France* (n° 8), M. Rémy de Gourmont a parlé d'une curieuse brochure signée Villiers de l'Isle-Adam et intitulée *Nouvelle application de la vapeur à la navigation* (4 pp. in-4° lithographiées. Paris-Michel, 1859), qui bibliographiquement devrait se placer ici ; mais je ne sais s'il faut attribuer la paternité de ce petit ouvrage à l'auteur des *Contes cruels* et voici pourquoi :

Un Villiers de l'Isle-Adam (Abel-Ernest) est mort au Mans le 21 mars 1904. Il se prétendait, comme Philippe-Auguste-Mathias, descendant du grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était né le 30 novembre 1835 à Mamers et étudia au collège de cette ville et du Mans. Après avoir fait son droit à Paris, il se fit inscrire au barreau du Mans et y exerça pendant plus de trente ans la profession d'avocat.

Le baron Abel de Villiers de l'Isle-Adam s'occupait beaucoup des questions scientifiques et il a publié plusieurs mémoires dans les bulletins des sociétés savantes dont il faisait partie.

On lui doit notamment : *L'hypnotisme revenu à la mode*, *Notions d'agriculture à l'usage des écoles*, *notice sur Jean Bodreau*, 1857. *Résistance des Matériaux et stabilité des constructions*, etc., etc.

Le petit livre signalé par M. de Gourmont me semble compléter cette liste plutôt que celle des ouvrages du grand Villiers.

En 1862, *Isis* parut, œuvre imparfaite et quelquefois incohérente, mais d'un style superbe qui annonce déjà celui de l'*Eve future*.

Ellen et *Morgane* (1866) ont été analysés très particulièrement par Verlaine dans *Les hommes d'aujourd'hui*. C'est bien le Villiers romantique qui a signé ces deux pièces. *Ellen* fut joué en 1895 sans succès.

En 1867, Villiers de l'Isle-Adam débuta à la *Revue des Lettres et des Arts* par *Claire Lenoir*, un chef-d'œuvre qui serait son chef-d'œuvre si depuis, il n'avait écrit l'*Eve future*. En 1887 *Claire Lenoir* précédée de trois nouvelles dont l'admirable *Tueur de Cygnes* devint *Tribulat Bonhomet*.

Deux petites pièces *L'Evasion* et *La Révolte* précèdent le dernier ouvrage romantique de Villiers, *Le Nouveau Monde*, drame en 5 actes en prose, couronné au concours en l'honneur du centenaire de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis.

Enfin se révéla, avec les *Contes Cruels* et l'*Eve future*, le merveilleux ironiste, le railleur impitoyable et le symboliste qu'un groupe d'admirateurs a voulu glorifier aujourd'hui.

C'est l'auteur de ces deux livres qui s'annonçait à travers les œuvres plus ou moins romantiques qui les précédèrent, et c'est cette manière-là qui fut vraiment celle de Villiers et qu'il affirma dans ses derniers volumes de contes et dans son drame d'*Axël*.

Le monument de Frédéric Brou est plus qu'une glorification. Comme l'a magnifiquement dit Léon Bloy, c'est une

résurrection : Un cercueil debout et devant le cercueil une femme, symbole de toutes les créations féminines de Villiers. D'un geste vigoureux et charmant à la fois, elle arrache les planches de la bière et on voit apparaître le buste de Villiers vivant, c'est-à-dire ressuscité par la *gloire*.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger comme il faudrait l'art de Frédéric Brou ; je sais seulement qu'il a donné au Salon de 1905 un *Léon Bloy sur le pavé* d'une ressemblance si parfaite et d'une si profonde intensité de vie que les amis de l'auteur du *Désespéré* en ont crié de joie. Le monument que le jeune sculpteur offre maintenant à notre admiration est grandiose et émouvant parce qu'il rend très exactement la pensée du grand poète qui ne comprenait la gloire qu'à la façon dont un Frédéric Brou la lui a donnée.

C'est cette analogie entre l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam et celle de son sculpteur que Léon Bloy a mise en lumière dans les pages splendides qui forment sa brochure : *La résurrection de Villiers de l'Isle-Adam*.

Qui donc pouvait mieux nous parler de Villiers que cet autre artiste de génie exilé, comme il le fut sur cette terre de désolation ?

Déjà, dans *La femme pauvre,* Léon Bloy avait tracé de son ami, un inoubliable portrait. Dans la plaquette qu'il vient de publier, c'est surtout l'esprit de Villiers de l'Isle-Adam dont il nous fait voir tous les aspects. Avec quelle éloquence ? Jugez-en :

« Il était d'ailleurs un de ces rares adeptes qui nient la mort, se persuadant que l'autosurvie est un acte simple de la volonté et qu'il est incomparablement plus facile de s'éterniser que de finir. Selon lui, la mort dont parlent tant les imbéciles, n'était qu'une imposture, une insoutenable imposture inventée par les fabricants de couronnes et les marbriers.

Il avait même écrit, pour son usage personnel, une fantaisie hégélienne, hélas ! — sur cet objet en vue d'établir qu'êtres et choses ne peuvent avoir d'autre maintien devant l'Infini que celui qu'il plaît à notre conscience de lui accorder.

Il vivait donc au milieu d'un groupe superbe dont il avait depuis longtemps obtenu la résurrection — nullement ému

d'aboucher ensemble des guerriers ou des magistrats séparés par toute la largeur des siècles et dont la personnalité même se perdait pour lui dans l'admirable cohue des individus de son sang.

Délices de l'Imagination, voluptés du Rêve, qui vous connaîtra comme celui-là vous a connues ? »

Ainsi Léon Bloy et Frédéric Brou ont relevé le cercueil de Villiers de l'Isle-Adam ! Souhaitons maintenant que les rêveurs et les railleurs auxquels fut jadis dédiée l'*Eve future*, aient le courage de les aider à le maintenir debout pour que la *Gloire* puisse achever victorieusement, à la face des indifférents maudits, sa lutte contre la Mort.

RENÉ MARTINEAU

31 janvier 1907.

Les souscriptions au monument Villiers de l'Isle-Adam sont reçues chez M. Blaizot, trésorier du Comité, 22, rue Le Pelletier. Paris.

LE ROMANTISME AU THÉATRE

ET A TRAVERS

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Bien que la nouvelle interprétation du chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny laisse beaucoup à désirer, il faut remercier M. Antoine de l'avoir remis à la scène où les dernières générations ne l'avaient pas encore vu. M. Aldophe Brisson trouve la pièce souverainement ennuyeuse et ne s'explique la grande réputation dont elle jouit encore aujourd'hui que par ce fait que tous les ratés et les incompris de la littérature se sont reconnus et admirés, à partir de 1835, dans le personnage de *Chatterton*. — Et ceux qui s'étaient tués ou qui étaient morts de misère quelque temps avant la représentation de ce drame, ne furent-ils pour rien dans son succès ? — En vérité, M. Adolphe Brisson fait bon marché du talent du poète et du dernier acte de *Chatterton* où se trouve une des plus belles scènes qui soient au théâtre. Si au lieu de l'avoir vu jouer par Mlle Bellanger qui, du reste, y est charmante, il avait vu Marie Dorval dans le rôte de Kitty Bell, M. Adolphe Brisson comprendrait sans doute l'extraordinaire succès de cette pièce. C'est que Marie Dorval avait derrière elle tout un passé auquel elle faisait en quelque sorte violence ; c'est que l'amour l'avait transfigurée elle aussi ;... A défaut de Marie Dorval, je souhaite à mon excellent confrère de voir Mme Sarah Bernhardt dans ce rôle. Ce jour-là il ne dira plus que *Chatterton* est une pièce souverainement ennuyeuse.

Quant à moi, j'estime qu'elle survivra à la plupart des pièces du théâtre romantique peut-être parce qu'elle est la moins romantique de toutes.

Théâtre-Français. — Reprise de *Marion Delorme*. M. Jules Claretie a eu l'heureuse idée de reprendre cette pièce, la première en date de Victor Hugo pour l'anniversaire du poète qui tombe le 26 février. Nous parlerons de cette représentation dans notre prochain numéro.

Revue des Revues. — N° du 1er février : *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Edmond Scherer*.

Revue hebdomadaire du 26 janvier. — *Les idées religieuses d'Alfred de Musset : La sœur Marceline* par Léon Séché.

Revue de Fribourg. — N° de décembre 1906 : *La religion d'Obermann* par G. Michaut.

LE CINQUANTENAIRE D'ALFRED DE MUSSET

Le 2 mai prochain, il y aura cinquante ans qu'Alfred de Musset est mort. A cette occasion M. Léon Séché publiera au *Mercure de France* la Correspondance du poète, et les *Annales romantiques* organiseront une manifestation en son honneur.

BIBLIOGRAPHIE

Librairie du Mercure de France. — *Lettres de Baudelaire*, 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Cette correspondance s'étend de l'année 1841 à l'année 1866. Elle est très intéressante pour la vie de Baudelaire et pour l'histoire de ses ouvrages, mais pourquoi l'avoir publiée sans avant-propos et surtout sans notes ? Il y a des choses incompréhensibles qu'un tout petit filet de lumière eût éclairées. Par ce temps d'élections académiques, je recommande les lettres de Baudelaire à Sainte-Beuve et à Alfred de Vigny, de l'année de 1862. On sait que le poète des *Fleurs du Mal* posa sa candidature au fauteuil vacant du Père Lacordaire.

On trouva alors cette idée biscornue. Un poète vouloir remplacer un prédicateur ! Aujourd'hui la chose ne surprendrait personne, puisque l'Académie, par une note officieuse publiée dans le journal du *Temps*, nous a fait savoir que c'était une tradition surannée et à laquelle elle entendait renoncer dans le présent et dans l'avenir, que celle qui consistait à remplacer un poète par un poète et un historien par un historien.

Voici donc ce que Baudelaire écrivait à Alfred de Vigny le 26 janvier 1862, au sujet de la candidature :

« Avant de prendre une décision définitive, j'ai voulu savoir votre avis. Selon votre réponse, j'écrirai avant mercredi, une lettre à M. Villemain, destinée à être communiquée à MM. de l'Académie.

« Cette lettre, d'une forme un peu abandonnée, comme peut l'être celle d'un novice, dira en substance, que à défaut d'une ressemblance complète entre les ouvrages du défunt et ceux du candidat, l'enthousiasme du dernier me paraît une raison suffisante d'option, dans le cas de deux fauteuils vacants :

« Que, d'après cette théorie, le candidat le plus parfait qu'on puisse supposer devrait s'abstenir, s'il ne trouvait pas dans la vie les ouvrages du défunt autre chose que des motifs d'admiration raisonnée, c'est-à-dire la sympathie et l'enthousiasme.

« Que, le père Lacordaire excitant en moi cette sympathie, non seulement par la valeur des choses qu'il a dites, mais aussi par la beauté dont il les a revêtues, et se présentant à l'imagination non seulement avec le caractère chrétien, mais aussi avec la couleur romantique (j'arrangerai cela autrement), je prie M. Villemain d'instruire ses collègues que j'opte pour le fauteuil du père Lacordaire. »

Tout ce passage était souligné. Il serait curieux de déterrer la lettre de candidature de Baudelaire à l'Académie. Si elle était conçue dans cette forme, elle a bien dû faire rire les Immortels d'alors.

Un Bibliophile

Le Gérant : Léon Séché

Imp. Bonvalot-Jouve, 15, rue Racine, Paris.

Mérimée critique d'art en 1839

(*Suite*)

CHAPITRE III

L'entourage de Mérimée

§ 1. — *La famille.*

Le seul homme qui eût peut-être pu sauver la critique, pour un temps, était précisément un littérateur, notre Mérimée. Mais il était à moitié peintre, et avait toujours vécu avec des artistes. Nous ne dirons rien des œuvres picturales de Mérimée ; nous n'avons pu les voir, et l'ouvrage de M. Tourneux nous les fait insuffisamment connaître. Son père, Léonor Mérimée, avait été élève de Vien et de David, et était naturellement resté partisan de l'art que sa jeunesse avait connu, et qui lui avait valu ses succès. Il n'était peut-être pas aussi assuré qu'un Delécluze de l'éternelle supériorité de David ; mais les principes de ce maître lui paraissaient en harmonie avec les meilleures traditions de l'art, et il révérait en lui toute sa gloire des vieux maîtres. Les tableaux contemporains lui suggéraient immédiatement l'idée de quelque modèle ancien ; il était heureux de retrouver dans les essais de Prosper la couleur des maîtres qu'il avait imités (1). On ne sau-

1. Lettre à S.-J. Rochard.

rait imaginer un esprit plus naturellement contraire à la nouveauté. Une innovation qui se fût présentée sans un patronage illustre, lui eût paru un monstre en peinture ; son fils en garda un grand respect pour l'inimitable supériorité des peintres anciens. Léonor était d'ailleurs convaincu de l'irrémédiable décadence de l'art ; il prédisait aux peintres contemporains des élèves plus mauvais qu'eux encore, et s'attachait en désespéré à tout ce qui pouvait retarder la ruine de l'Ecole. Il crut avoir trouvé un moyen de l'arrêter. Pendant quarante ans il composa son grand ouvrage sur les « Procédés de la peinture à l'huile » dont il ramassait les éléments dans tous les Musées d'Europe, à travers toutes les écoles. Il finit par abandonner la peinture pour ces recherches techniques, et il acheva en savant une vie qui n'avait jamais été très artistique. Prosper Mérimée reçut de lui, outre des connaissances qui n'étaient pas communes, une haute idée de l'importance du métier dans l'art. La manière dont un peintre dessinait, mêlait et touchait la couleur, toute la cuisine de l'art prit dans son jugement l'importance qu'elle avait eue dans la vie de son père. Il connut par là que certains tons des Vénitiens ou des Hollandais, où nous voyons une profondeur merveilleuse de poésie et de rêve, n'étaient que le résultat d'anciennes trouvailles dont les maîtres léguaient le secret à leurs élèves. Et non moins que les enseignements, l'exemple de cet artisan laborieux et sans génie put lui inspirer cette défiance qu'il eut toujours des explications littéraires en peinture, ce refus excessif parfois, semble-t-il, d'élever sa critique au-dessus de la matière de l'art, et de rechercher l'intention des artistes (1).

§ 2. — *Le monde.*

Il vivait dans le monde plus que dans sa famille, surtout vers 1839, et il paraît bien avoir subi, plus qu'on ne le dit

1. « Je suis habitué à ne considérer que le dessin et la couleur dans un « tableau. En vous parlant des Grâces de lord Ward, je n'ai pu que vous dire ce « que je pensais de leur beauté. Je doute que Raphaël ait eu une idée morale en les « peignant. » (*Une correspondance inédite*, 20 août 1857.)

généralement, l'influence de ses amis, qui ne le valaient pas. Cette influence, en ce qui nous intéresse ici, est fort difficile à déterminer, faute de documents. Il est probable que chez Mme Récamier on parlait quelquefois d'art ; rien pourtant ne nous est parvenu de ces conversations. Faut-il le regretter beaucoup ? A voir la place minime que tient la peinture dans la Correspondance d'Ampère avec Mme Récamier, on devine qu'elle devait intéresser les familiers de l'Abbaye-aux-Bois beaucoup moins que la littérature. Jean-Jacques Ampère était un ami de jeunesse de Mérimée et le voyait souvent chez son père, André, le physicien. Dans cette famille singulièrement intelligente, mais beaucoup plus curieuse de science et de philosophie générale que de choses d'art, malgré les assez nombreux essais poétiques de Jean-Jacques, Mérimée aurait pris, s'il ne l'avait eu déjà, le goût de la précision, et la haine des vains discours sur l'esthétique. Son camarade Jean-Jacques était loin d'être insensible au pittoresque ; mais il ne le sentait que dans la nature, et dans les tableaux où il retrouvait des choses vues, quelques parcelles de sa vie passée. Il ne vit au Salon de 1824 que les paysages d'Italie, qui lui rappelaient des jours d'enivrement et d'amour ; le reste le laissait froid. La nature même paraît ne l'avoir affecté que quand il y pouvait mêler quelque rêverie personnelle, et lorsque ses pensées intimes pouvaient revêtir de symboles les lignes et les couleurs des choses. Mais alors même, qui pourrait déterminer ce qu'il y avait dans son émotion de trouble sincère et de ressouvenir ou d'inconsciente imitation littéraire ?

Les mêmes personnages se retrouvaient dans presque tous les Salons de Paris ; la personne de la maîtresse de maison pouvait changer un peu leur ton, mais non leurs idées. Chez Mme Ancelot, chez le baron Gérard, chez Delécluze, chez Cuvier, Mérimée apportait, avec plus d'entrain peut-être que chez Mme Récamier, qu'il aimait peu, la même élégance un peu impertinente et les mêmes dehors sceptiques. Presque tous ces salons étaient composés des débris de la société impériale, et vivaient à peu près sur les mêmes idées, les

mêmes cultes qu'avant 1815. Mérimée devait entendre partout le même langage, les mêmes éloges du classicisme qui donnait à Gérard la gloire, à Delécluze la copie. Il dut entendre partout le même mélange de sottises et de banalités, en même temps qu'il s'habituait à voir les choses du point de vue classique. Sans doute ces salons contribuèrent à l'éloigner insensiblement du romantisme, mais il n'en pouvait recevoir aucune idée : tout au plus un dédain sans âpreté pour la critique d'art, qui n'était là, somme toute, qu'un bavardage de Salon comme un autre.

§ 3. — *Stendhal.*

Il n'en fut pas de même de sa liaison avec Stendhal ; elle datait de 1820, et dura jusqu'à la mort de Stendhal, qui survint malheureusement en 1882. Elle eut sur la plupart de ses idées une grande influence. Ils se voyaient à tout moment. De toutes les sociétés où fréquentait Mérimée, le plus brillant causeur était Stendhal. Sa conversation, dont la vivacité, la fantaisie, étonnèrent tous ceux qui l'entendirent, allait de l'histoire à la politique, de la poésie à l'art dramatique, mais revenait avec une singulière prédilection sur les sujets esthétiques. Il en tirait ses plus brillants paradoxes, ses plus invraisemblables mélanges d'idées justes et de propositions ineptes. Il avait en critique d'art de hautes prétentions : « Les gens de lettres, dit-il quelque part, regardent comme une annexe de leur titre le privilège de juger des tableaux et de la musique. » Aussi en jugeait-il en homme de lettres, uniquement, et Mérimée ne le lui passa point. Nous possédons là-dessus deux textes aussi explicites que possible. « Il « apprécie les maîtres, dit Mérimée de Stendhal dans la célè- « bre brochure H.-B., avec les idées françaises, c'est-à-dire « au point de vue littéraire. Les tableaux des écoles d'Italie « sont examinés par lui comme des drames. C'est encore la « façon de juger en France, où l'on n'a ni le sentiment de la « forme ni un goût inné pour la couleur. Il faut une sensibi- « lité particulière et un exercice prolongé pour aimer et

« comprendre la forme et la couleur. B. prête des passions « dramatiques à une vierge de Raphaël. J'ai toujours soup« çonné qu'il aimait les grands peintres des écoles lombarde « et florentine parce que leurs ouvrages le faisaient penser à « bien des choses auxquelles sans doute les maîtres ne pen« saient pas. » — Plus loin il ajoute quelques phrases perfides, des malices d'archéologue, sur l'inintelligence qu'avait Stendhal de la sculpture grecque : — « Il sentait mieux la « sculpture de Canova que toute autre, même que les statues « grecques, peut-être parce que Canova a beaucoup travaillé « pour les gens de lettres. » — Mérimée reprit plus tard cette appréciation, et Beyle ne gagna rien à être jugé plus longuement. Il faut citer ce texte essentiel (1) : « Il me semble qu'il « aimait et recherchait surtout, dans la musique, les effets « dramatiques, ou plutôt qu'en analysant ses impressions « personnelles il les expliquait par la langue dramatique, la « seule qu'il connût ou qu'il crût intelligible à ses lecteurs. « Il en était de même pour les arts du dessin. Admirateur « passionné des grands maîtres des écoles romaine, floren« tine et lombarde, il leur a prêté souvent des intentions « dramatiques, qui, à mon avis, leur furent étrangères. Lors« qu'il découvre... une foule de passions ou de nuances de « passion que la peinture ne saurait exprimer, on se demande « s'il a compris les intentions et le but de ces grands maî« tres. Mais il raconte à sa manière les émotions qu'il a res« senties devant leurs ouvrages ; il décrit l'effet dans l'im« puissance d'en expliquer la cause. Probablement, s'il avait « essayé d'écrire à différentes reprises ses impressions devant « un même tableau, il aurait été surpris lui-même de leur « variété. » — On sait de reste que les deux amis « n'avaient peut-être pas une idée en commun », le mot est de Mérimée et tous les témoignages contemporains l'appuient. Par esprit de contradiction ils exagéraient l'un et l'autre leurs idées, et il n'est pas impossible qus nous devions à une cause si mesquine. ce que les idées de Mérimée sur la critique d'art eurent de plus solide, j'en veux dire les négations. Les pires choses

1. *Correspondance de Stendhal*. Notice, page XVIII.

ont parfois un profit inattendu ; le bavardage incohérent de Stendhal, ses épanchements d'homme sensible et fort peu artiste servirent du moins à accroître en Mérimée le dégoût de ce genre de critique, et à lui en faire chercher une autre : c'est assurément là le meilleur résultat de la critique d'art de Stendhal.

§ 4. — *Les artistes.*

Il est fort probable que si Mérimée n'avait connu que des critiques d'art, le spectacle de leurs erreurs et de leur incurable verbiage l'eût toujours empêché d'être leur confrère. Mais il avait pour amis des artistes, et ceux-là lui montrèrent, comme son père, la possibilité de parler des choses d'art sans trop de sensiblerie littéraire. Il connaissait aux environs de 1839 deux groupes de peintres, des Anglais et des Français. Il y aurait d'intéressants chapitres à écrire sur les relations des peintres anglais et français au XIXe siècle. On y verrait que les uns et les autres passaient le détroit avec une grande facilité, pour leur plus grand bien. Il y avait à Paris une petite colonie de peintres anglais, que Mérimée, naturellement, connaissait fort bien, quoiqu'il n'en ait point parlé. Mais la correspondance de Delacroix nous révèle ces amitiés, et nous apprend qu'il fut lié avec les Fielding. C'étaient trois aquarellistes d'inégale valeur, mais de grand talent, surtout Antoine Van Dyke, qu'on appelait Copley Fielding, et qui fut président de la Water Colour Society depuis 1831 jusqu'à sa mort (1855). Il était d'une prodigieuse habileté, et envoyait tous les ans aux expositions d'Angleterre ou même de France nombre de marines ou de paysages, élégants, parfois maniérés, mais dont on admirait toujours les délicates gradations de teintes et les effets de lumière. Il fut certainement un de ceux qui fortifièrent en Mérimée le sens de la couleur, et la relevèrent à ses yeux du dédain où la tenaient les classiques. Une de ses phrases sur Stendhal est instructive : « Beyle faisait peu de cas des coloristes. Nous avions de grandes discussions à ce sujet » (1). Mots qui pourraient pas-

1. *Correspondance de Stendhal*, Notice, p. XIX.

ser pour un résumé assez net de l'état du goût en France, avant et après l'influence romantique, et surtout anglaise.

Semblable à celle-là dut être l'influence sur Mérimée d'un autre aquarelliste, Français seulement de nom, S.-J. Rochard. C'était un élève et un ami de Léonor Mérimée, et qui s'était fait par ses miniatures un nom et une fortune en Angleterre. Malgré sa célébrité et son éloignement, il restait en relations avec son vieux maître, qui lui donnait de temps en temps de bons conseils pratiques. Il fut même le professeur de Prosper, et quelques mots de Léonor nous attestent qu'il ne perdit pas son temps (1). Ce n'était pas une moins bonne école pour le critique que pour l'artiste, cette fréquentation des aquarellistes ou miniaturistes, gens d'idéal restreint et de technique raffinée. Qu'il prît le pinceau ou la plume de critique d'art, il devait dorénavant regarder principalement le métier. Avant de se permettre toutes les intentions qu'on découvrait dans la peinture pathétique du temps, le peintre devait connaître son métier, dessiner convenablement, et savoir manier la brosse et la couleur.

Ce que cette conception aurait pu avoir d'un peu étroit et avilissant pour l'art, fut corrigé par l'influence de quelques artistes français que Mérimée fréquentait. Ayant été jadis très romantique il lui restait de ce temps quelques amitiés précieuses. Il vit Louis Boulanger aux réunions romantiques, connut un peu plus Deveria, mais fut lié surtout avec Delacroix et Marilhat. C'étaient des hommes d'intelligence ouverte, qui connaissaient les ressources et le vrai but de leur art. Leur conversation, le spectacle de leurs essais, de l'effort perpétuel de Delacroix surtout vers une expression complète de sa personnalité, fit pénétrer en lui cette conviction, qu'il y a dans la peinture autre chose que des combinaisons de lignes et de couleurs agréables à l'œil, que l'âme de l'artiste s'y exprime, et que si la critique ne croit pas pouvoir parler dignement de cette haute signification, elle doit du moins montrer qu'elle ne l'ignore pas.

1. Lettres de Léonor Mérimée à S.-J. Rochard, 30 mars 1827-14 avril 1827.

CHAPITRE IV

Mérimée en 1839

Ainsi formé par de multiples influences, Mérimée pouvait prendre dans la critique d'art une place prépondérante. Il ne le voulut pas, et préféra généralement le rôle de spectateur, qui allait mieux à son humeur. Sa compétence s'explique en grande partie par son entourage ; mais son indifférence n'a de raisons qu'en lui-même.

Ce devait être une chose intéressante que l'état de sa pensée et de sa conscience à cette époque ; malheureusement il s'y mêlait tant d'adversion pour la littérature personnelle que jamais Mérimée ne fut moins porté à nous faire des confidences et que nous avons de lui, en ce temps, seulement quelques lettres fort disséminées et passablement insignifiantes. Il était fort mondain ; on a vu les salons littéraires dont il était familier ; à défaut de la naissance, la haute situation politique qu'il avait occupée pendant quelques années, le titre de membre de l'Institut, et surtout sa renommée littéraire, lui avaient ouvert à peu près tous les cercles élégants de Paris. Il était plus brillant que jamais, au dire de Mme Ancelot ; l'habitude du monde, des travaux littéraires, lui avaient donné une merveilleuse facilité à tourner les phrases ironiques et les paradoxes savamment scandaleux. Il composait son attitude à la manière de Stendhal, mais avec plus de légèreté, plus de détachement que son ami ; il ne lui fallait pas d'efforts pour être de bon ton.

Il semblerait qu'un sentiment plus profond se joignît à ce goût un peu frivole ; en 1836 il écrivait (1) : « Je suis grandement et gravement amoureux d'autre part » et cette liaison, avec une femme très mondaine, la seule d'ailleurs dont Mérimée n'ait jamais plaisanté, dura jusqu'aux premières années de l'Empire. Quand elle prit fin, nous ne savons trop comment,

1. Lettre à Stendhal, d'Aix-la-Chapelle, 5 juillet 1836.

ni lui non plus, à ce qu'il paraît (1), il en fut « très véritablement malheureux » (2) pendant quatre ou cinq ans. Et pourtant il ne s'enfermait point dans sa passion, à la façon des vrais amoureux. Dans le même temps il entretenait avec la Première Inconnue cette correspondance charmante, spirituelle et parfois, comme sans le vouloir, très tendre, où se mêlent d'assez déconcertante manière les protestations de froideur et les insinuations plus qu'amicales. Comment savoir aujourd'hui quels étaient au juste ses sentiments et ses intentions. Veut-il en rester à l'amitié, ou songe-t-il à une liaison plus proche ? Il est bien maître de sa plume pour un homme qui aime, et bien habile pour un qui n'a pas d'arrière-pensée. Il demandait et obtenait des rendez-vous, qu'on entourait de mystère ; il semblait suivre un flair de séduction, qui d'ailleurs ne réussit guère. Au fond, ce n'avait été qu'un jeu pour lui, et il sut y perdre en galant homme. Non sans regret peut-être, car le temps n'était pas encore bien éloigné, où il avait été « un très grand vaurien ».

Ses ressouvenirs, ses relations féminines actuelles, toute cette vie d'élégance et de jouissance, contribuait à écarter de lui les émotions profondes et les jugements sévères sur le monde. Son scepticisme alors n'était pas amer. Il cueillait au fil des jours une impression d'art ou une amitié jolie avec le même dilettantisme, et ne songeait pas à l'exaltation pénible jusqu'aux créations du grand art ou aux extases de la vraie passion. Il n'avait guère changé de doctrine sur ce point ; jamais il n'a cherché, dans ses œuvres d'imagination, à prouver de grandes vérités ou à exprimer sa vie intérieure. Ses nouvelles n'ont pas de ces prétentions : elles représentent d'ordinaire l'art destiné aux amateurs de réalité et de perfection technique, l'art « confortable » qu'il préférait et qu'il demandait aux artistes, un art qui porte au monde une joie

1. « Il y a trois ans à peu près que je n'ai plus de but. Il me semble qu'il n'y a pas de ma faute. Je n ai jamais pu savoir ni deviner pourquoi, aucun des motifs qui amènent des dénouements dans le monde n'est admissible. » (*Corresp. inédite*, 29 octobre 1856.)

2. *Corresp. inédite*, 29 octobre 1856.

distinguée, mais non laborieuse. Il était en tout un amateur; et même à l'Académie des Inscriptions il portait l'humeur et l'esprit du familier de Mme Ancelot, de l'ami de l'Inconnue. Ses travaux historiques, malgré leur solidité, ne sont pas d'un pur érudit : il choisit les personnages qui l'intéressent, et ne peut s'empêcher de nous le dire. Son dernier conte, la *Vénus d'Ille*, qui est l'arrangement d'une vieille chronique, montre le même dilettantisme historique. Les personnages curieux et les récits singuliers, c'était bien sans doute, à son sens, le meilleur de l'histoire. Enfin on ne saurait rêver une occupation qui convînt mieux à ses qualités et peut-être à ses insuffisances, que les missions à travers la France, où l'envoyait le comité des Monuments historiques. Il errait à travers les restes du passé artistique, exempt à la fois de la passion des antiquaires, qu'il a finement ridiculisés, et de l'ignorante légèreté des touristes, retrouvant ici des ruines intéressantes, là une légende ancienne, comprenant et appréciant tout, ne s'attachant à rien. C'est ainsi qu'il traversa la vie, passant avec une rare élégance par toutes les occupations dignes d'un esprit cultivé, assez semblable, dans sa correction moderne, à un honnête homme de jadis, qui se serait mêlé de littérature, d'histoire et d'art, et qui aurait porté en tout le détachement supérieur, la sûreté de goût de l'amateur éclairé.

CHAPITRE V

Le Salon de 1839 : Peintres et peinture.

§ I. — *Les jugements qu'il doit à Stendhal.*

Telles étaient les dispositions de Mérimée, lorsqu'il se promenait dans le Salon carré ou les galeries voisines, au milieu des tableaux dont il lui fallait parler. Il ne se faisait pas de son rôle une idée aussi haute que Planche ou Delécluze, et ne se considérait ni comme un chevalier errant de la critique ni comme un sauveur des artistes. Aussi n'avait-il point d'idée préconçue à justifier, point de but à atteindre,

et dût-il être très sincère avec lui-même. Les diverses influences qu'il avait subies se rencontraient et s'harmonisaient en ses sensations, et les ressouvenirs de plus d'une sorte, excités par la vue des tableaux, lui revenaient. Par moments il était tenté, comme Stendhal, de blâmer la gaucherie, la lourdeur de certaines lignes, ou de plaider comme lui pour l'art sérieux, en voyant le succès des scènes d'un comique bas et populaire, comme celles de Biard. Mais plus souvent son ancienne défiance de la critique d'art littéraire lui revenait, lorsqu'il songeait aux opinions probables de son ami ; et le souvenir de ses éternelles contradictions avec lui l'empêchait d'admirer le pathétique d'un Ary Scheffer, qui était fait pour attendrir l'ancien dragon. Or il s'est trouvé que le dragon, cette fois, n'avait pas été attendri. Nous avons la bonne fortune de posséder, dans une lettre à Mme J. à Saint-Denis, du 21 mars 1839, ses impressions sur le Salon. Depuis qu'il était consul à Civita Vecchia, il connaissait un peu la peinture italienne, dont il avait parlé fort longtemps avant (1817) ; il était devenu très difficile sur la noblesse, la suavité et autres attributs ordinaires de la touchante peinture italienne. Raphaël, Titien, Véronèse, lui présentaient, infiniment mieux réalisées, les intentions que Scheffer s'efforçait gauchement d'exprimer, avec son dessin raide et sa lourde couleur bistrée. Il fut frappé de la différence plus que de la ressemblance, et trouva qu'il fallait être ignorant comme une femme du monde pour admirer ce maladroit disciple. « Les « tableaux de S., dit-il, qui font pâmer les belles dames du « Faubourg Saint-Germain, ne sont qu'un centon de certains « tableaux de l'école de Venise, moins le coloris bien « entendu. » « Ce qui séduit les dames est cet air sérieux et « digne, qu'on ne peut refuser à ces figures. » Sur le rapport de Scheffer et des Vénitiens, nous laisserons cette affirmation gratuite de Stendhal pour ce qu'elle vaut. Quant aux dames du plus aristocratique des faubourgs, Mérimée les remplaça par les gens de lettres, dont il incrimina l'amour désordonné pour la peinture dramatique. Connaissant son opinion ordinaire sur Stendhal, nous savons à qui il pensait,

en général. Mais cette fois, Stendhal ayant abandonné sa propre théorie, ce qui lui arrivait quelquefois, ils se rencontraient dans la même critique ; par un hasard assez piquant, Mérimée avait rarement été si bien d'accord avec Stendhal qu'au moment où il s'en moquait.

§ 2. — *Quelques restes de « littérature »*

Il n'était d'ailleurs pas toujours si différent de ses confrères les gens de lettres ; il paraît bien n'en avoir blâmé les sujets dramatiques que quand ils étaient mal peints, et encore n'était-il pas toujours très difficile sur ce point. Les seuls tableaux qu'il ait admirés presque sans réserve sont ceux de Scheffer, et, en dépit de son préambule dirigé contre les hommes de lettres, il en fit un éloge d'homme de lettres. Il décrit, brièvement je l'avoue, le tableau de la Première rencontre de Marguerite et de Faust, mais en y montrant seulement les sentiments des personnages, visibles sur leurs traits : « Une jeune fille dont la figure respire la chasteté... ; un homme au front grave et passionné... ; un personnage moitié grotesque moitié terrible... (1) » et il continue à décrire ces têtes d'expression, tout comme aurait pu le faire n'importe quel imitateur de Diderot. Le Roi de Thulé lui tira des accents plus pathétiques et plus littéraires encore : « Il y a dans cette noble « figure, dit-il, quelque chose de si bon, de si tendre et de si « triste qu'il est impossible de la contempler sans une vive « émotion » (2). Je ne sais si Scheffer connut ce tour de force de sa peinture, d'avoir fait avouer à Mérimée une vive émotion. Ailleurs Mérimée fait une autre description, celle du Supplice turc de Decamps. Il faut reconnaître que ce sont les deux seules qu'il se soit permises ; mais il lui arriva ailleurs de s'extasier encore sur des têtes d'expression. Il toléra aussi les sujets dramatiques, et ne reprocha pas à son ami Delacroix, qui les aimait un peu, d'en avoir tiré son plus grand succès, les Massacres de Scio. Il est vrai que si le

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1839, t. II, p. 90.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 1839, t. II, p. 91.

tableau est bon, on ne peut guère en reprendre le sujet ; quand la couleur est belle, le dessin exact et le tableau composé, qu'importe le reste, à ceux qui ne sont que peintres ? Mais précisément ce reste importait beaucoup à Mérimée, plus peut-être qu'on ne l'eût pu croire ; une belle étude de chairs cadavériques lui était précieuse ; mais quel redoublement d'intérêt, si ces cadavres sont des Grecs, tués par des Turcs fort pitoyablement ? Les pures sensations esthétiques lui paraissaient congrûment corsées par le pathétique des situations et l'expression des figures : décidément, comme son ami Stendhal, il était encore très homme de lettres.

§ 3. — *Ce qu'il doit aux classiques*

Il n'était pas moins classique. Il avait gardé de l'ancienne discipline davidienne une haute idée de la prédominance esthétique de l'homme. Malgré son estime pour plusieurs artistes moins férus que lui d'humanité, il est visible qu'à ses yeux le grand art était fait de nobles attitudes et de têtes expressives. L'intérêt qu'il portait aux personnages l'empêchait d'en porter assez aux tableaux ; la nature toute unie ne lui parlait guère, et il réclama de Gudin des figures au milieu de ses paysages. Il trouvait d'une hardiesse presque indécente de présenter au public « une vague toute seule, sans « bâtiments, sans côtes, sans un bout de débris : rien que de « l'eau et du ciel. » (1). Rien que de l'eau et du ciel, les deux sources éternellement changeantes de colorations et d'aspects prestigieux ! Si seulement il y avait un indice humain, un reste de tragédie, un tronçon de mât où s'accroche un naufragé ! Et voilà Mérimée, l'ennemi de la peinture dramatique, prônant le plus facile et le plus plat de tous les mélodrames, par amour de l'humanité. — Il avait par ailleurs gardé du paysage la conception classique ; il n'a même pas cité le nom de Corot qui avait envoyé trois toiles exquises, ni de Rousseau, une des victimes les plus regrettables du jury. En revanche il n'a pas un mot de blâme pour le ridicule Bidauld,

1. Salon de 1839, p. 246.

le paysagiste attitré de l'Institut, qui promenait sa médiocrité à travers plusieurs genres, et que Planche lui-même ne manquait jamais d'aplatir. Mérimée avait pour lui et pour Gudin, deux gloires retardataires, une estime assez étonnante. Dès 1831, Gustave Planche déclare que Gudin est un homme fini, avec ses marines de convention, dorées et beurrées ; en 1834, il ajoute à cet acte de décès que personne ne parle plus de lui, sauf quelques âmes dévotes. Et voici qu'en 1839 Mérimée déclare que c'est bien toujours le meilleur des peintres de marine. On voit à quel point Mérimée restait attaché au passé. A cette époque encore il lui fallait moins des paysages que des sites composés, avec des premiers plans, des perspectives, des masses équilibrées, tout un arrangement qui le satisfaisait plus que l'imitation seule de la nature, et qui, depuis Joseph Vernet, avait été fort à la mode. Enfin, à l'égard de ceux qui cherchaient isolément une peinture personnelle, Mérimée n'était pas indulgent : il leur montrait un manque de sympathie qui sentait trop l'admirateur de la belle discipline de l'Ecole française. Il lui déplaisait que des peintres tournassent le dos à la foule ; il ne leur voyait qu'une excuse possible, et qui leur faisait généralement défaut, le génie ; et il ne leur trouvait qu'un motif pour l'ordinaire, l'amour du paradoxe et de l'originalité facile. Et il faisait sur ces insoumis un couplet d'ironie qui eût réjoui David. Il est seulement dommage que tant d'esprit ait eu pour résultat de nous donner une preuve nouvelle de l'importance qu'avaient encore sur Mérimée les restes sans gloire du classicisme.

§ 4. — *Les résultats de l'influence des artistes*

Pourtant si Delécluze se fût imaginé avoir trouvé en Mérimée un second, il se fût lourdement trompé. Mérimée avait beaucoup d'autres amis que Delécluze, et qui tous purent reconnaître dans ses appréciations un peu de leurs doctrines ou de leurs prédilections. Mais comme il était juste, sinon naturel, ce furent ses amis peintres qui eurent lieu d'être le plus satisfaits de leur influence.

a) *Les sujets dramatiques.* — Dans son couplet sur les gens de lettres, il rappelle la distinction fondamentale des ressources de la poésie et de la peinture, et explique fort subtilement le plaisir pervers qu'éprouvent les spectateurs à faire voyager leur imagination autour du tableau. Voilà de pures idées de peintre, et tout cela est fort bon, mais comment Mérimée accommodait-il ces déclarations de principes avec certain désir que nous avons vu, avec son goût pour Delacroix, qui cette année même, exposait une Cléopâtre se préparant à la mort et un Hamlet au cimetière ? Gautier d'ailleurs tombait sans scrupules dans la même contradiction : il admirait expressément dans Delacroix un auteur très poétique, tout juste au bout d'une longue tirade contre la peinture poétique. Le plus curieux est que Delacroix lui-même ne se souciait nullement de cette conciliation : vers le même temps il écrivait à Thoré :

« Votre distinction des qualités qui conviennent à la peinture et à la poésie est très juste et ne peut jamais être fourrée assez avant dans la tête du public. On nous juge toujours avec des idées de littérateurs, et ce sont celles qu'on a la sottise de nous demander. Je voudrais bien qu'il soit aussi vrai que vous le dites, que je n'ai que des idées de peintre, je n'en demande pas davantage » (1).

Un si bel accord dans l'inconséquence était pour éterniser leur amitié. Mérimée essaya en 1839 une distinction subtile : les sujets dramatiques, dit-il, sont ceux qui supposent une série d'événements avant ou après le moment que représente le tableau : il en cite comme exemple le tableau de Delaroche : Cromwell devant le cadavre de Charles Ier. Mais le Hamlet de Delacroix n'a-t-il pas avec ce Cromwell une ressemblance déconcertante ? Ne suppose-t-il pas aussi une série d'événements antérieurs, et toutes les circonstances dont Shakespeare a rempli le début de sa pièce ? A Dieu ne plaise que nous lui reprochions son admiration pour ce chef-d'œuvre de Delacroix. Mais son goût était plus juste que sa pensée, et il a eu le mérite d'être assez artiste pour se contredire.

1. Lettre à Th. Thoré, sans date (1842 ?). Burty, p. 158.

Ce qui empêche le Cromwell devant Charles Ier d'être un sujet de peintre, ce n'est pas la série des événements antérieurs qu'il suppose, mais plutôt l'excessive complexité des personnages et de la scène, qu'un tableau ne saurait exprimer entièrement. Comment représenter en deux figures les idées qui remuaient alors la nation anglaise, résumée en ces deux ennemis ? comment symboliser les causes qui firent tomber Charles, et les forces qui firent triompher Cromwell ? Hamlet, au contraire, est le produit de la pensée d'un artiste, et la scène du cimetière, inventée en vue d'exciter une impression unique, exprime synthétiquement quelques idées et quelques sentiments qu'un grand peintre pouvait rendre : Delacroix l'a prouvé deux fois.

b) *Autres idées « de peintre » : la couleur.* — Il semble que les « idées de peintre » n'aient pas porté bonheur à Mérimée : il n'a pas pu en exprimer une sans y contredire ailleurs. Il a assurément raison de demander à Decamps l'étude attentive de la nature et l'imitation du paysage réel. Ses amis les peintres ne peuvent que le féliciter de son dédain pour les sites de convention ; mais pourquoi alors avoir admiré le paysage académique, qui n'était que convention ? Ailleurs il fait un grand mérite à Decamps d'être coloriste, célèbre abondamment ses ressemblances avec le Giorgione, le Lorrain, Rembrandt et autres illustre maîtres ; cependant ses appréciations de la couleur sont banales et superficielles ; même quand il parle de Delacroix, il n'a pas un mot pour ces merveilleuses harmonies où Delacroix mettait toute sa poésie, tout le symboliste dont ses rêveries étaient pleines. En cela il imite le silence de ses contemporains moins artistes et moins intelligents que lui. Il semble d'après l'ensemble de sa critique qu'il n'était point coloriste, et selon M. Tourneux sa peinture le montre. L'estime de la couleur lui était venue de réflexion, par une juste intelligence des ressources de la peinture ; mais la jouissance des yeux y avait eu peu de part. Comme tout homme de goût il était sensible à l'aspect désagréable des couleurs ou à une certaine harmonie facile et reposante pour la vue ; mais on ne sait s'il y mettait plus de

raffinement (1), et son silence nous autorise à croire qu'il était trop homme du monde, trop amateur pour ressentir les joies puissantes de l'artiste qui, des mille jeux de la couleur compose le splendide aveu de ses pensées les plus profondes.

§ 5. — *La critique technique*

Il fut mieux inspiré en empruntant aux artistes leur manière de juger les tableaux du point de vue technique. Il y était fortement poussé par plus d'une influence ; ce fut son procédé constant, et certes il est inattaquable, de se demander avant tout si un tableau était bien dessiné et bien peint. Souvent il n'allait pas au delà : il trouvait une erreur d'anatomie, une gaucherie de composition, une teinte mal posée ou inexacte, le disait et passait. C'était une oraison funèbre suffisante pour les toiles médiocres ; mais il lui arriva de faire un sort aussi dédaigneux à des œuvres qui méritaient mieux, et qui avaient dû l'intéresser. C'est un grand défaut de sa méthode. Nulle part il ne nous a livré une analyse complète de l'impression que lui fait un tableau, et pas plus dans sa critique d'art qu'ailleurs il n'a consenti à soulever le voile irritant dont il a toujours enveloppé sa sensibilité. C'est qu'il désespérait d'imiter, même à l'aide de toutes les finesses de sa langue, la délicatesse innombrable des impressions esthétiques. Cette sorte de sentiments et de goûts lui paraissaient éternellement incommunicables. « Par la pein« ture (et la poésie), a-t-il dit, les goûts sont fort différents, « il est inutile de les discuter. » (2) Le mot date de 1852, mais l'idée dut être chez lui constante. Il ne voulait pas, à la manière de Diderot ou de Stendhal, refaire la critique métaphorique et lyrique qui transpose les impressions et dénature l'art. Il n'avait pas non plus un style à imiter Gautier dans ses descriptions brillantes, et très vaines. Autour de

1. Remarquer qu'à part de très rares exceptions, il ne s'attache généralement qu'à la couleur totale du tableau, qu'à l'harmonie d'ensemble.

2. *De la littérature espagnole* (*Mélanges historiques*), éd. Calmann Lévy, 1868, p. 248.

lui il ne voyait dans les meilleures critiques que beaucoup d'esprit, et des qualités littéraires qui méritaient mieux, aboutissant à un ridicule échec. — « Comme tous les critiques, Beyle luttait contre une difficulté probablement insoluble. Notre langue, et aucune autre que je sache, ne peut « décrire avec exactitude les qualités d'une œuvre d'art. Elle « est assez riche pour distinguer les couleurs ; mais entre deux « nuances qui ont un nom, combien y en a-t-il, appréciables aux yeux, qu'il est absolument impossible de déterminer par des mots. La pauvreté des langues devient « encore bien plus sensible lorsqu'il s'agit de formes, non plus « de couleurs. Un œil médiocrement exercé reconnaît facilement un contour vicieux. Quiconque examine la statuette « de la Vénus de Milo, réduite par le procédé Collas, reconnaît aussitôt que le nez n'est point antique. Pourtant la différence entre ce nez rapporté et le nez du statuaire grec ne peut « consister qu'en une fraction de millimètre : or quels mots « pourront caractériser cette forme dont la beauté dépend « d'une fraction de millimètre en plus ou en moins ? Ce qui « se sent avec tant de facilité, on ne peut l'exprimer avec « du noir sur du blanc, comme disait Beyle. De cette impossibilité d'être exact est venu le besoin de chercher des « termes de comparaison, qui ne sont guère propres à porter quelque clarté dans une question si obscure... (1) ». La seule chose dont on pût parler sans abus de mots était le métier des peintres ; Mérimée s'y résigna, en désespéré. Mais il devait sentir combien cette critique était indigne des grandes œuvres où elle s'attachait, et dont elle laissait le meilleur. Il lui fut sans doute pénible de parler en magister des tableaux même qui le charmaient, et c'est probablement parce qu'il ne croyait pas pouvoir en parler autrement, qu'il préféra toujours s'en taire.

§ 6. — *Ses infidélités à cette méthode*

Il s'est trop résigné à cette demi-critique de désespéré : il aurait pu étudier de plus près au moins les grands peintres

1. Correspondance de Stendhal, *op. cit.*, Notice, p. XIX.

de son temps, qui en valaient bien la peine. Car sa méthode n'était pas assez étroite et exclusive pour le lui interdire absolument. Il ne s'est pas toujours tenu aux critiques du détail du dessin ou de l'exécution : de temps en temps il a pris un ton grave, et développé de belles idées générales ; il a à plusieurs reprises honni les jugements esthétiques des gens de lettres et en a donné de fort bonnes raisons. A Dieu ne plaise qu'on lui reproche d'avoir quelquefois dépassé sa tâche de redresseur de lignes et de vérificateur de nuances ! Il lui arrivait aussi de considérer un tableau d'ensemble, et d'indiquer l'impression qu'il en recevait. Même une ou deux fois il exprime sa sensation en guise de jugement, ou plutôt il laisse enfin supposer qu'il a compris toutes les intentions de l'artiste. « C'est un privilège du talent, dit-il, que de revêtir « d'une forme appréciable à tous le rêve de sa pensée (1). » Mots particulièrement typiques, et qui ne sont pas les seuls. « J'ai entendu reprocher à l'auteur, dit-il en parlant d'un « tableau d'Ed. Bertin, son arbre mutilé et l'apparence chétive et misérable de ses végétaux ; pour moi ce n'est point « une faute, cette nature est celle du site, et marque bien la « tristesse particulière empreinte à tous les lieux d'où l'homme « s'est retiré.» (2). Et ailleurs : « Il y a dans ce tableau un sen- « timent de grandeur qu'on ne peut méconnaître.» (3). Assurément ce n'est pas dire grand'chose et ces exemples sont rares, mais il ne tenait qu'à lui d'être plus explicite. Il ne le chercha point. Sa doctrine lui ayant fait mettre au premier rang les critiques techniques, il s'y attacha presque uniquement, et sembla vouloir prouver par son exemple que « tout le reste est littérature. » Il se contenta des appréciations les plus vagues, si bien que l'un des résultats de cette méthode, inventée pour atteindre la précision, fut de la lui interdire en certains sujets. Il est sensible aux effets partiels, les détaille parfois assez finement : pourquoi ne pas considérer plus souvent l'ensemble qu'a voulu l'artiste ? En analysant

1. *Rev. des Deux-Mondes*, 1839, t. II, p. 89.
2. *Rev. des Deux-Mondes*, p. 247-248.
3. *Rev. des Deux-Mondes*, p. 249.



l'exécution, n'était-il pas naturel de remonter jusqu'à la conception, et quand des oppositions de couleur ou des attitudes l'étonnaient, d'en chercher la raison ailleurs que dans la maladresse des artistes ? de retrouver l'âme des œuvres ?

§ 7. — *Les grands artistes.*

Nous y aurions gagné des jugements plus compréhensifs et pénétrants sur les quelques grands peintres que Mérimée connut. Tantôt parce qu'il aimait peu leur genre, tantôt parce qu'il était trop lié avec eux pour pouvoir être sincère, tantôt enfin par le défaut de sa méthode ou de son esprit, il ne nous a laissé généralement que des jugements vagues, partiels, et d'une originalité douteuse.

a) *Decamps.* — Il partagea pour Decamps l'enthousiasme de ses contemporains : aucun peintre ne lui inspira un éloge si franc, et ne lui fit si bien oublier qu'il s'était interdit les appréciations générales. Decamps était un bien grand homme qui réussissait à réconcilier dans l'admiration de son génie Delécluze, Planche, Gautier, Mérimée, sans parler des moindres. Planche lui donnait assidûment du grand homme, au moindre tableautin qu'il apercevait. Gautier le mettait en 1839 au premier rang, « parce qu'il a parfaitement exprimé ce qu'il voulait rendre » ; il lui faisait un grand mérite d'être un vrai peintre, « qui ne cherche pas la poésie et le drame et « n'emprunte rien au martyrologe de l'histoire d'Angleterre. » Et il sentait en lui un défenseur de sa propre théorie sur l'impassibilité de l'art ; il le louait de faire luire le soleil sur les loqueteux et sur les héros, et d'avoir versé sur l'affreux Supplice Turc l'ironie d'une lumière de fête. Et il terminait sur l'éloge de ce « détachement parfait » : « les grands artistes sont toujours indifférents. » Délécluze était moins bien placé pour le louer : il devait à ses théories de faire quelque restriction. Il vante ce qui paraît avoir beaucoup frappé les contemporains, l'éclat admirable des ciels et la splendeur des paysages ; mais Decamps est coloriste, partant exagéré, et il n'a pas de l'art la haute et respectueuse conception des maîtres d'autrefois. Il a fait des Singes, qui à la vérité sont parfaits

d'exécution, mais que Delécluze met bien au-dessous du Joseph ou du Village Turc, pour la haute poésie qui est en ces deux toiles. Quant à Mérimée, son opinion montre assez bien la diversité de ses tendances esthétiques : elle ressemble à la fois à celle de Gautier et à celle de Delécluze. Comme Gautier, il l'admire d'être un vrai peintre, un coloriste né : et « la séduction qu'exercent sur lui les tableaux de M. De- « camps, comme sur toute personne sensible à l'harmonie de la couleur » (1) est telle que Mérimée retrouve en ses colorations et Terburgh et Rembrandt, et toute une troupe de maitres qui ne sont pas des moindres. C'est beaucoup, mais quand une fois on se met à louer un grand homme, il n'y faut rien épargner. En revanche, Mérimée fait quelques restrictions qui ressemblent fort à celles de Delécluze : le tableau des Singes est plein de talent, mais voilà du talent bien mal employé. Et Mérimée de défendre éloquemment l'art sérieux. Le malheur est que dans la même page il trouve très ressemblants les Turcs de Decamps, dont il n'a jamais vu les originaux, lui rappelle une foule de types qui seraient fort beaux à peindre, et fait étalage, en un langage de choix, de ses connaissances d'un Orient où jamais il n'avait mis le pied : c'est ainsi que les vrais artistes savent joindre l'exemple au précepte. Et voilà sans doute ce que Mérimée mit de plus personnel dans son article.

b) *Ary Scheffer.* — Aussi célèbre, mais plus contesté était Ary Scheffer. Depuis qu'il s'était fait une spécialité d'illustrer les œuvres de Gœthe, il était le peintre ordinaire des gens de lettres, aimé et protégé par les critiques, à qui il inspirait intarissablement les phrases sentimentales et les beaux effets poétiques. Planche en sa faveur redoublait d'imprécision et, pour le suivre, se perdait en plein rêve. Delécluze rallongeait ses phrases, et se faisait presque romantique pour célébrer le charme de cette poésie poitrinaire. Planche, il est vrai, faisait bien quelques critiques : il notait sans plaisir, en 1831, le changement de manière de Scheffer (2), qui déci-

1. Salon de 1839, p. 88.
2. Salon de 1831, réimp dans *Et. sur l'Ec. franç.*, I, 31.

dément abandonnait le peu de couleur qu'il avait eu pour une espèce de « sauce brune et rembranesque » ; et plus tard quand Scheffer subit l'influence d'Ingres, Planche lui reprocha d'imiter un peu trop l'école allemande : admirable perspicacité. Mais seuls les critiques qui savaient un peu la peinture lui étaient sévères. Gautier trouvait en 1839 son coloris plus mauvais que jamais, et son dessin, sous prétexte d'imiter Ingres, plus sommaire et plus sec. Il lui reconnaissait d'ailleurs toutes sortes de talents agréables aux gens de lettres : comme eux il n'avait d'imagination que ce qu'on en trouve dans les livres, et tirait toute son inspiration de celle d'autrui. Il était difficile de concilier deux appréciations aussi opposées : Mérimée était homme à y réussir : il composa un jugement ironique et bienveillant, qui débutait par des considérations d'une ample sévérité, et finissait presque dans l'attendrissement. Il éprouve un plaisir digne de Planche et de Delécluze à constater l'air élégiaque des Mignons et les intentions poétiques de toutes les toiles de Scheffer ; il n'en est pas moins fort de l'avis de Gautier sur la peinture littéraire, sur l'abus du mélodrame, voire sur le nouveau système de coloris. A force d'avoir les opinions de tous, Mérimée finit par en avoir une très personnelle : des emprunts si multiples lui composent une originalité riche.

§ c. — *Horace Vernet.*

Son opinion sur Horace Vernet était infiniment moins originale. Depuis 1830 on était revenu de l'enthousiasme qu'avaient excité sous la Restauration ses batailles de la Révolution et de l'Empire. On les avait admirées pour leur air séditieux, et pour toutes les gloires prohibées qu'elles rappelaient : médiocre et turbulente, la peinture de Vernet n'était qu'un pamphlet. Du jour où l'empereur ne fut plus un proscrit, Vernet ne fut plus un grand peintre. Il est fâcheux pour Mérimée qu'en 1839, à part les gens du vulgaire, il ait été avec Delécluze le seul défenseur de cette imagerie patriotique et belliqueuse : ce compagnonnage est sans gloire. Depuis 1831, Planche ne cessait de constater la ruine totale de la popularité de Vernet, à laquelle chaque Salon portait « le dernier

coup ». Gautier en 1839 ne parle même pas de lui, malgré l'immensité des toiles qu'il avait envoyées, et où tenait toute l'histoire du siège de Constantine. Tous deux, seuls, Delécluze et Mérimée admirent la facilité, l'entrain de ces œuvres gigantesques, à étonner le vulgaire ; et les petits critiques enchérissaient, montrant ainsi avec Mérimée une fraternité quelque peu déshonorante pour lui.

§ d. — *Prosper Marilhat*

Un peintre sur qui Mérimée aurait dû émettre un jugement intéressant est P. Marilhat. Ils s'étaient connus au Cercle des Arts, où Marilhat, grand admirateur de Mérimée, avait demandé à lui être présenté. Il s'était pris pour lui d'une amitié presque tendre, qui avait fini par vaincre la froideur de l'ironiste. Ils avaient échangé quelques cadeaux et quelques dédicaces, ils étaient devenus si intimes que Mérimée sollicita pour son ami la Légion d'honneur, puis une pension (1846). La raison de cet attachement n'était pas seulement dans la grande admiration de Marilhat pour l'esprit et le talent de Mérimée, mais aussi dans une certaine ressemblance qu'il croyait voir entre eux : tous deux, pensait Marilhat, s'efforçaient de rendre avec exactitude ce qu'ils observaient, et, n'ayant guère d'imagination, disaient la vérité non sans quelque sécheresse. Mais tous deux sentaient la différence qui les séparait ; Mérimée faisait plus de cas de l'amitié de Marilhat que de sa peinture, comme on voit par ce Salon de 1839, où il profita de son anonymat pour dire à peu près sa pensée. La longueur de l'article et quelques compliments sur les œuvres antérieures sont presque les seules preuves qu'il donne de sa bienveillance. Il montre peu de goût pour le paysage composé que Marilhat inaugure, et qui lui semble au-dessus de ses forces ; il en trouve la conception insuffisante, monotone, et l'exécution pleine de fautes. A quoi sert donc d'avoir pour critiques ses amis ? Delécluze, qui n'était pour Marilhat qu'un étranger, avait fait des remarques pareilles. Un critique de second ordre, Alex. Barbier, qui d'ordinaire s'inspire fort de Delécluze, constate aussi dans la manière de Marilhat une gaucherie

inusitée. Gautier ne dit rien. Une fois de plus Mérimée ressemble de fort près à Delécluze, qui décidément avait bien du génie.

§ e. — *Delacroix*

Il est heureux que Mérimée n'ait pas poussé cette fidélité jusqu'à partager les opinions de Delécluze sur Eugène Delacroix. Ce n'est pas qu'il ait montré pour ce grand peintre, son ami pourtant (1), son enthousiasme romantique. Son admiration est modérée et ses éloges mêlés. Il n'avait pas de goût pour le métier de chevalier errant de la critique, et, trop difficile sans doute pour être parfaitement contenté, il se donna toujours le plaisir de dire de ses contemporains, voire les plus grands, autant de mal au moins qu'il en pensait. Il se refusa en 1839 à faire une étude générale de Delacroix, et cela, je crois, autant par l'incertitude de ses opinions que par le désir de se limiter à son sujet. C'était d'ailleurs une habitude courante de la critique ; ni Planche, ni Delécluze, ni même Gautier n'ont jamais tenté de saisir l'ensemble d'un génie qui, par quelque côté, leur échappait à tous. Ils se bornaient, à part quelques éloges ou reproches généraux et vagues, à étudier un à un les tableaux de ce maître déconcertant. Cette prudence ne les sauva pas toujours. Inutile de rapporter les affligeantes absurdités de Delécluze, qui n'essaya même pas de formuler un jugement précis, et tomba aux injures : Hamlet fut une composition de « malade en délire ». Il lui reconnaissait pourtant quelques dispositions naturelles, qui n'étaient pas encore tout à fait gâtées. Mais une page de Gautier est pour nous remettre. Il a montré qu'il avait profondément compris, sinon la peinture de Delacroix, au moins la nature de son inspiration et le sens de ses créations. Il a reconnu en lui, encore qu'il ne l'ait pas nettement défini, ce monde fantastique d'où viennent ses personnages, et que portent tous

1. Peu intime, à en juger d'après la *Correspondance* et le *Journal*. Dans le *Journal*, Mérimée n'est nommé qu'une fois (25 février 1849). Ils paraissent avoir été plus liés dans les premiers temps de la monarchie de Juillet.

en eux les grands artistes rêveurs : enfin il a su parler de Delacroix autrement qu'un apprenti barbouilleur parlerait de son maître. Il avouait d'ailleurs les défauts du dessin, trouvait dans le Hamlet les bras du fossoyeur trop longs, ceux de Hamlet trop courts; même il tombait d'accord que la couleur de son Delacroix n'était pas toujours agréable à l'œil. Mais avec quelle joie, quelle verve, il s'échappait de ces critiques pour célébrer le don de vie et d'évocation de ce magicien unique, aussi puissant créateur d'âmes que le Shakespeare qu'il traduisait. Que n'a-t-il donné à Mérimée un peu de cette chaleur d'esprit, qui aide parfois à l'intelligence ! Mérimée commence par insinuer perfidement que M. Delacroix, « talent fort contesté », a pour partisans surtout des littérateurs romantiques ; et lui-même prend soin de nous rappeler ce qu'il pense de ces approbations. Il ajoute, il est vrai, que les adversaires ne sont guère plus dignes de foi, et cette ironie lui sied. Mais elle ne prouve pas qu'il ait suffisamment estimé Delacroix. Il critique assez vivement la Cléopâtre, dont rien n'est très bon, pas même la couleur. Dans Hamlet au contraire il admire le ton général et l'harmonie de la couleur ; mais il critique, à tort, à mon avis, le vague des yeux de Hamlet. Delacroix savait assez son métier pour dessiner et peindre un œil ordinaire, s'il l'avait voulu : il l'a prouvé ailleurs. Il fallait donc comprendre l'intention profonde qui lui avait fait donner à son héros ce regard noyé de rêve, et cette main blanche, ouverte, que Mérimée critiqua aussi, par une incroyable inintelligence. Il n'a pas vu l'opposition voulue des gros muscles rouges des fossoyeurs, et de cette frêle main pendante. Il note plus justement le mauvais dessin des bras et des jambes. Malgré ce qu'on a pu dire de la méthode particulière aux coloristes, qui dessinent par masses, malgré les études patientes que prouvent les 6000 dessins trouvés chez lui après sa mort, il paraît bien que Delacroix négligeait un peu le détail des musculatures. Mérimée trouvait à Cléopâtre des bras osseux. Delacroix fut-il touché de cette critique ou n'en fut-il ni plus ni moins soucieux qu'avant de dessin exact? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, il demanda en 1840 à Mlle Ida

Ferrier, qui était belle comme Cléopâtre, un moulage de son bras. Espérons que la critique de Mérimée eut ce résultat. Nous lui pardonnerions un peu d'avoir été superficielle au point de nous laisser douter qu'il ait profondément compris ces chefs-d'œuvre.

Conclusion. Rapports avec les autres critiques.

Mérimée ajoute encore quelques jugements sur des peintres moins intéressants, et où se retrouve cette double ressemblance, constante chez lui, avec la critique romantique et avec la classique, avec Delécluze et avec Gautier. Il est inutile de supposer qu'il ait pu connaître les articles de l'un ou de l'autre : ceux de Gautier ne parurent qu'en avril ; ceux de Delécluze parurent en mars, et Mérimée en lut peut-être quelques uns en écrivant le sien ; mais qu'importe ? Assidu aux mercredis de Delécluze il savait toutes ses opinions avant de les lire ; le rapport de leurs articles s'explique moins par un emprunt que par l'influence des conversations où tous deux prenaient part et du milieu artistique et mondain où ils vivaient l'un et l'autre. Sa ressemblance avec Gautier s'explique de même, par certain reste de romantisme dont il n'était pas encore débarrassé en 1839, et par une connaissance analogue, une estime pareille du métier dans l'art. Mais le plus curieux est qu'il ait su se placer à deux points de vue si peu semblables, et qu'il ait concilié deux théories de l'art si différentes dans son dilettantisme un peu incertain, un peu superficiel.

ALBERT PAUPHILET

(*à suivre*)

Victor Hugo à vingt ans

(suite)

Le Général Hugo avait quitté le château de Saint-Lazare, revendu le 16 janvier 1823 à M. Gay, médecin (1), et était allé s'installer, dans le bas de la ville, rue du Foix, dans la petite maison qu'y possédait sa seconde femme depuis 1816 (2).

C'est la petite maison si connue par la description qu'en donna le poète dans ses *Feuilles d'Automne* :

Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami ; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —

1. Acte passé devant Me Naudin, notaire.
2. Mme veuve d'Almeg avait acheté cette maison des époux Hadou, par acte devant Me Vossey, notaire à Blois, du 10 février 1816. Le général y joignait, le 29 juin 1823 (adjudication devant Me Pardessus, notaire), une petite maison voisine qui portait le n° 71, et qui après sa mort, fut vendue à sa veuve, moyennant 1.720 francs (acte devant Me Pardessus, notaire, du 25 juillet 1830).

Louis, cette maison
Qu'on voit bâtie en pierre et d'ardoises couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
C'est là. — Regardez bien : c'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé !...

« Une maison à Blois ! riante, quoiqu'en deuil,
Elégante et petite, avec un lierre au seuil,
Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs ! » (1).

Elle portait alors le n° 73, devenu aujourd'hui le 65. « Grande-Rue du Foix, — elle est assez longue, en effet, — n° 73 à Blois », spécifient les adresses de Victor.

Dans cette maison conservée par sa veuve, et où elle est morte le 21 avril 1858 seulement (2), le 28 février 1902, M. Raphaël Périé, inspecteur d'Académie de Loir-et-Cher, un universitaire resté fidèle aux lettres (3), organisait une cérémonie enfantine, et elle fut charmante, pour commémorer et magnifier le centenaire de Victor Hugo (4).

Un mieux semblait avoir suivi le transfert du malade dans la maison paternelle. La lettre de Victor adressée à son frère chez son père, l'encourage et le félicite.

1. *Les Feuilles d'automne.*
2. Registres de l'état-civil de Blois.
3. Outre de fort jolis vers publiés dans la *Revue de Paris* on doit à M. Raphaël Périé, une très élégante adaptation, publiée chez Hachette, du *Roman de Berthe aux grands pieds* (Paris, 1900, in-12), et une intéressante étude sur *Victor Hugo civique* (Paris, Gedalge, S. D. in-8° de 39 pp.)
4. Un journal du cru, *L'Indépendant de Loir-et-Cher*, a rendu compte de cette cérémonie et publié la pièce de circonstance, plus qu'honorable, composée et récitée par un des grands élèves du *Collège Augustin Thierry*, de Blois, le fils du préfet, M. Heim.

Ta lettre, mon bon et cher Eugène, nous a causé une bien vive joie. Nous espérons que l'amélioration de ta santé continuera au gré de tous nos désirs et que tu auras bientôt retrouvé avec le calme de l'esprit cette force et cette vivacité d'imagination que nous admirions dans tes ouvrages.

Dis, répète à tous ceux qui t'entourent combien nous les aimons pour les soins qu'ils te donnent, dis à papa que le regret d'être éloigné de lui et de toi est rendu moins vif par la douceur de vous savoir ensemble, dis-lui que son nom est bien souvent prononcé ici comme un mot de bonheur, que les mois qui me séparent de votre retour vont nous sembler bien longs, dis-lui pour nous tout ce que ton cœur te dit pour lui, et ce sera bien.

Ton frère et ami.

VICTOR

Ecris-nous le plus souvent possible.

Suit une lettre plus longue pour le général. Elle nous fait faire plus ample connaissance avec l'oncle Francis et sa femme.

Les espérances de paternité du jeune homme n'ont point été déçues : Adèle Hugo est enceinte et se porte « aussi bien que sa situation le permet »,

Et voici venir une autre espérance, outre la gratification de 500 francs accordée par Louis XVIII, et révélée par Edmond Biré (1) à Victor Hugo, pour l'Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France, insérée dans la septième livraison du *Conservateur littéraire*, et la pension sur la cassette royale qui, si longtemps attendue, avait enfin permis aux fiancés de se marier, on fait espérer à Victor une pension de 3000 francs, qui lui « aurait été accordée sur le ministère de l'Intérieur ».

Entre temps, il est vrai, le *Moniteur* avait publié, dans son numéro du 13 décembre 1822, l'*Ode sur Louis XVII* (2).

Vers la même époque, paraissait chez Persan, ce marquis

1. *Victor Hugo avant 1830.*

2. Ode lue à l'ouverture des séances de la Société des bonnes lettres (Seconde année). Le *Moniteur universel*, n° 347, vendredi 13 décembre 1822.

ruiné qui se fit libraire et ne fit point fortune, la seconde édition des *Odes*, et, Louis XVIII, flatté par tant de loyalisme, avait souscrit à vingt-cinq exemplaires pour ses bibliothèques particulières.

A PAPA

Mon cher papa,

Ton absence nous prive d'une des joies les plus vives que nous ayions éprouvées dans la félicité de notre union, celle de te voir. Il nous semble que maintenant le mois qui nous donnera un enfant sera bien heureux, surtout parce qu'il nous rendra notre père. Eugène reviendra aussi, et reviendra sûrement content et guéri.

Mon oncle Francis vient de passer quelques jours ici, et c'est ce qui nous a empêchés de t'écrire plus tôt. Nous avons fait connaissance avec notre tante qui paraît heureuse et semble spirituelle et aimable. Francis est aussi fort heureux ; il a été plein d'affection et de tendresse pour nous, et a bien regretté que tu ne fusses plus à Paris.

Ma femme continue à se porter aussi bien que sa situation le permet, j'ai appris avec peine et joie tout à la fois que tu avais été souffrant et que tu étais guéri. Nous te prions de féliciter également ta femme sur le rétablissement de sa santé dont nous parle notre excellent Eugène.

M. Lebarbier m'a écrit : je lui répondrai ; je n'ai encore rien de décisif à lui mander.

On m'avait parlé il y a qques tems d'une pension de 3.000 francs qui m'aurait été accordée sur le ministère de l'Intérieur. Je n'en entends plus parler. Si cette bonne nouvelle se confirme, je m'empresserai de te le mander, certain que notre bon père y prendra bien part.

Adieu, cher et excellent papa, tout le monde ici t'aime et t'embrasse comme ton fils tendre et respectueux.

VICTOR

Ce mercredi 5 mars.
Nos hommages à notre belle-mère.

Nous n'avons rien inventé, pas même la crise de la librairie. Victor Hugo, dont les éditeurs devaient plus tard édifier

la fortune, n'avait encore affaire qu'à de pauvres libraires qui ne payaient guère qu'en billets, et leurs billets l'étaient rarement.

Pour venir en aide au jeune ménage, M. Foucher avait avancé l'argent ; mais il s'agissait de le lui rembourser à son tour, il était assez gêné lui-même, et Victor de recourir pour un nouveau prêt, à la bourse de son père et à son compte chez M. Katzenberger.

Mon cher Papa,

Je suis dans un grand embarras : je m'adresse à toi, sûr que tu me fourniras le moyen d'en sortir.

J'ai entre les mains un billet à ordre de 500 francs sur mon libraire qui devait être acquitté le 11 février dernier. A cette époque, extrêmement gêné par la stagnation du commerce au milieu des bruits de guerre, mon libraire me supplia d'accepter un à-compte de 200 francs, et de ne point user de la faculté que me donnait la loi de faire protester son billet, démarche qui eût pu ruiner son crédit. Avec l'assentiment de M. Foucher, auquel devaient être remis les 500 francs, je consentis à cet arrangement, dans l'assurance que le paiement des 300 francs restants aurait lieu dans le mois.

Depuis cette époque l'embarras du crédit augmentant sans cesse n'a pas permis à mon libraire de retirer son billet. J'ai attendu aussi longtemps que j'ai pu ; mais aujourd'hui M. Foucher étant absolument sans argent j'ai essayé en vain de faire escompter le malheureux billet. Ce qui aurait été facile il y a trois mois est impossible aujourd'hui, la crainte ayant absolument resserré (?) les capitaux. Je ne vois donc plus de recours qu'en toi, mon cher papa, je te prie de m'envoyer le plus tôt possible les 300 francs que mon libraire ne pourra peut-être pas me rembourser d'ici un ou deux mois, mais pour lesquels on n'aura pas moins une garantie suffisante dans le billet de 500 francs qui dort entre mes mains. Si tu n'avais pas cette somme, ne pourrais-tu me la faire avancer par M. Katzenberger. Je ne t'en dis pas davantage, cher papa, j'attends une prompte réponse comme une planche de salut dans l'embarras où nous nous trouvons.

Je déposerai le billet entre les mains de M. Katzenberger qui ainsi pourrait être tranquille. Je ne voudrais pas en venir à des

poursuites judiciaires contre le pauvre libraire dont je ne suspecte pas la probité.

Adieu, cher et excellent papa, embrasse pour nous notre Eugène qui a écrit une lettre extrêmement remarquable à Félix Biscarrat et présente nos respects à notre belle-mère, en lui disant combien nous sommes touchés des soins qu'elle prend de notre frère.

Mon Adèle t'embrasse et moi aussi.
Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR

Ce samedi 15 mars.

Malgré les illusions du père et du fils, il ne semble pas que la santé d'Eugène s'améliorât beaucoup.

La *Correspondance* possédée par la Bibliothèque de Blois nous fournit le texte d'une lettre d'Eugène à Abel. Elle dut ne pas être envoyée.

Elle trahit de façon lamentable l'état d'esprit du malade, même dans ses intervalles lucides.

On sent les vains efforts de l'intelligence pour se ressaisir. La pensée est exprimée avec une difficulté extrême, le style presque enfantin et les répétitions abondent.

M. de Féraudy et ses fables — il s'agissait, en plus, d'un acte manuscrit à présenter à l'Odéon — faisaient l'objet de cette missive.

Mon cher Abel,

Un des amis de Papa, M. de Féraudy, et l'un des membres de la Société littéraire fondée à Blois, dont papa avait élu Président, et dont tu avais été nommé membre Correspondant, ce monsieur, dis-je, ayant appris l'influence que tu pourrais avoir auprès de quelques journaux, a paru désirer que tu lui fisses insérer quelques-unes de ses fables dans les feuilles où tu travailles.

Ayant également entendu parler des facilités que tu parais avoir auprès du théâtre de l'Odéon, il te prie également de lui rendre le service de présenter au comité de ce théâtre un acte dont je t'enverrai le manuscrit.

Avec les titres dont je viens de te parler il était impossible que

ce Monsieur put s'attendre à quelque refus de ma part. Ami de Papa, et membre d'une Société littéraire dont je t'ai entendu te féliciter d'être membre, c'était sans doute te faire plaisir à toi-même que de me charger auprès de toi de sa commission.

Ce Monsieur a déjà publié un recueil de fables dont le journal des *Débats* a rendu compte il y a un an, il compte en publier un nouveau volume. Il est membre de la Société littéraire qui avait tenté de s'organiser à Blois, et dont toi et Victor faisiez partie ; ses fables ne te laisseront aucun doute sur son esprit et son talent.

Après m'être acquitté de cette commission, il convient que je te manifeste mon étonnement de ce que tu ne nous a pas répondu. Cet oubli de ta part, justifie les reproches de négligence que je t'ai entendu faire par Papa.

En attendant une lettre de toi, je suis toujours avec attachement,

Ton frère affectionné

E. Hugo

Blois, le 19 mars 1823.

A nouveau Adèle Hugo tient la plume. Elle n'ose encore s'exprimer librement vis-à-vis de ses beaux-parents — par la suite elle écrira des lettres charmantes d'abandon, de cœur et de simplicité.

Actuellement, elle est encore sous l'entière domination du génie de son mari. Il relit ses lettres et elle doit craindre un froncement de sourcil.

L'enfant qu'elle porte sera un garçon, elle l'espère. Elle l'appellera Léopold pour « faire la cour » à sa belle-mère, et ingénûment, ne prévoyant pas à quelle plaisanterie va donner lieu le plein de sa plume, la pauvre femme fait, fille respectueuse, « fortement saillir les rondeurs » de l'A de sa signature.

Mon cher papa,

Mon mari m'a laissé le soin de vous écrire ; c'est pour moi une bien douce charge, d'autant plus que dans une réponse à ma lettre je saurai de vos nouvelles qui jusqu'ici nous ont fait craindre que votre santé et celle de notre belle-mère ne fussent moins

bonnes que lors de votre départ d'ici. D'un autre côté, nous sommes convaincus que celle de notre frère est entièrement remise, d'ailleurs les soins de bons parens, et la vie d'ordre à laquelle il n'était point habitué sont bien certainement cause de son prompt rétablissement.

Nous avons eu le plaisir de voir dernièrement notre oncle Francisque et sa femme, ils sont restés à Paris beaucoup moins longtemps que nous ne l'aurions désiré, et ils ont été fâchés de n'être pas venus à Paris un mois plus tôt, et nous que vous ne fussiez pas restés un mois plus tard, mais nous espérons qu'à votre premier voyage vous nous récompenserez de votre prompt départ.

Adieu, mon cher papa, embrassez pour moi notre belle-mère et dites-lui que pour lui faire la cour j'appellerai mon petit garçon Léopold.

Nous attendons une prompte réponse pour nous mettre hors d'inquiétude de toutes les santés auxquelles nous nous intéressons vivement, et je vous prie, cher papa, de me croire votre respectueuse fille.

A. Hugo

Ce mardi.

Le génie n'est pas léger, et l'esprit, cette mousse des vins pétillants, lui semble peu familière. La plaisanterie était chez Hugo énorme, comme la gaieté chez Rabelais ; et, la signature de la jeune femme de prêter à ce thème.

Mon cher papa,

Je crois que c'est pour te donner une image de son ventre toujours croissant que mon Adèle a fait si fortement saillir les rondeurs de sa signature. Je vois avec un sentiment bien doux approcher l'heureuse époque qui nous réunira autour d'un berceau.

J'ai reçu ta note relative à M. Eloy et je m'occupe de son affaire en même tems que de celle de M. Lebarbier. Dès que j'aurai une décision favorable, je la leur transmettrai.

Adieu, cher papa, embrasse bien notre Eugène, présente nos respects à notre belle-mère et aime-nous toujours comme nous t'aimons.

Ton fils tendre et respectueux.

Victor

Hélas ! les espérances étaient vaines d'un retour à la raison d'Eugène Hugo. L'on s'est bercé de cet espoir, mais, bientôt, il y a fallu renoncer, et le pauvre dément n'a point tardé à quitter l'oasis de la rue du Foix pour être traité dans la maison de santé du Dr Esquirol (1).

Victor donne à son père des nouvelles du malheureux et lui confie ses impressions. En dépit des soins dont sont entourés les malades, il ne l'a « plus trouvé aussi bien ». Il redoute, pour son frère, « la solitude et l'oisiveté ». Puis, ce sont les phantasmasies du persécuté-persécuteur, entendant, dans le silence des nuits, assassiner des femmes, en des souterrains.

Le prix de la pension est très élevé et l'on n'a pas assez caché au malade qu'il se trouvait parmi des fous.

La fin de la lettre nous ramène aux éditeurs, sinon à la littérature. Le poète, par la faute d'Abel, qui, en croyant faire bien, l'a « poussé dans cette galère » (2), se trouve initié aux banqueroutes des libraires et aux ennuis concomitants. Il avertit son père du danger et lui conseille la prudence pour la vente proche du manuscrit de ses *Mémoires*.

1. Jean-Etienne-Dominique Esquirol, né à Toulouse en 1772, mort à Paris en 1840. Il continua et compléta les travaux de Pinel. Son principal ouvrage : *Des maladies mentales considérées sous le rapport médical, hygiénique et médico-legal* (1838), est devenu classique. Il y a tracé, entre autres, un navrant tableau de la folie et de la déchéance de Théroigne de Méricourt.

Il devait, en 1825, se voir confier la direction de Charenton.

2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* conte l'anecdote.

L'on doit à Abel Hugo, enlevé en 1855, comme l'avait été vingt ans plus tôt son père, par une attaque d'apoplexie, de nombreux comptes rendus critiques dans le *Conservateur littéraire* et quatre nouvelles qui y furent publiées également : *El Viego ; La naissance de Henri IV ; Le combat de taureaux ; Le carnaval de Venise.*

Dès 1817, il avait publié en collaboration avec André Malitourne et Ader : *Traité du Mélodrame*, par A. A. A.

Il fit paraître en 1822, in-8°, *la Vengeance de la Madone*, fragment traduit de l'italien.

Il donna lecture à la *Société des bonnes lettres* d'un important ouvrage qu'il entreprit et ne termina point :

Le génie du théâtre espagnol, ou traduction et analyses des meilleures pièces de Lopez de Véga ; F. Calderon et autres auteurs dramatiques, depuis le milieu du XVIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIIe.

Entré aux *Annales de la littérature et arts*, après leur fusion avec le *Conserva-*

Mon cher Papa,

J'ai remis hier à Eugène ta lettre qui l'a touché autant qu'affligé. Sa douleur de ne pouvoir te revoir à Blois n'a été un peu calmée que par l'espérance que je lui ai donnée de te revoir à Paris dans deux mois, ce tems lui a paru bien long. Je vais te dire aussi, cher papa, que je ne l'ai plus trouvé aussi bien. On a pour les

teur *littéraire*, il entreprit, en 1823, la publication des *Tablettes romantiques*.

Il a laissé en outre :

Romances historiques, traduites de l'espagnol par A. Hugo. Cet ouvrage porte cette dédicace : A ma mère, morte le 27 juin 1821.

Et avait été publié :

A Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, 1822 ; in-12, de LV-302 pp.

C'est-à-dire, chez l'éditeur des *Odes et poésies diverses*, près de qui il avait été l'introducteur de son frère.

L'Heure de la Mort. Paris, 1822, in-8.

Les Français en Espagne. A-propos, vaudeville en un acte (avec Alph. Vulpian). Paris, 1823, in-8.

Précis historique des Evénements qui ont conduit Joseph Napoléon sur le trône d'Espagne (Introduction au tome II des mémoires du Général Hugo). Paris, Ladvocat, 1823, trois in-8° signés Hugo (Abel) fils.

Il existe en outre, de ce précis un tirage à part à 60 exemplaires. Paris, 1823; in-8°.

Pierre et Thomas Corneille. — (En collaboration avec Romieu et signé du pseudonyme de Monnières. Paris, 1823, in-8°.

Campagne d'Espagne en 1823. Paris. Le Fuel, SD. (1824), 2 in-8°, de IV-442 et 399 pp.

Les tombeaux de Saint-Denis ou description historique de cette abbaye célèbre, des monuments qui y sont renfermés et de son riche trésor ; suivie du récit de la violation des tombeaux en 1793, de détails sur la restauration de l'église en 1806, et depuis en 1814 ; de notices sur les rois et les grands-hommes qui y ont été enterrés et sur les cérémonies usitées aux obsèques des rois de France, et de la relation des funérailles de Louis XVIII. Paris, 1824, in-18.

Vie anecdotique de Monsieur, comte d'Artois, aujourd'hui S. M. Charles X, roi de France et de Navarre, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Paris, 1824, in-18.

Histoire de l'empereur Napoléon, par A. Hugo, illustrée de 31 vignettes, par Charlet. Paris, Perrotin, 1833, in-8 de 479 pp.

Souvenirs sur Joseph Bonaparte, roi d'Espagne. *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 avril 1833.

Le Conteur, recueil de contes de tous les temps et de tous les pays paraissant mensuellement. Paris, 1833, in-12.

France militaire, histoire des armées françaises de terre et de mer de 1792 à

malades chez M. Esquirol des soins infinis, mais ce qui est le plus funeste à Eugène, c'est la solitude et l'oisiveté, auxquelles il est entièrement livré dans cette maison. Quelques mots qui lui sont échappés m'ont montré que dans l'incandescence de sa tête il prenait cette *prison* en horreur, il m'a dit à voix basse qu'*on y assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris*. Tu vois, cher papa, que ce séjour lui est plus pernicieux qu'utile. D'un autre côté la pension (dont M. Esquirol doit t'informer) est énorme, elle est de 400 francs par mois. D'ailleurs le Dr Fleury pense que la promenade et l'exercice sont absolument nécessaires au malade. Je te transmets tous ces détails, mon cher papa, sans te donner d'avis. Tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire. Je crois néanmoins devoir te dire qu'il existe, m'a-t-on assuré, des maisons du même genre, où les malades ne sont pas moins bien que là, et paient moins cher. Il paraît qu'on n'a point assez caché à Eugène qu'il fût parmi des *fous*, aussi est-il très affecté de cette idée que j'ai néanmoins combattue hier avec succès.

Je t'écris à la hâte, bon et cher papa, au milieu de tous les ennuis que me donne la banqueroute de mon libraire, garde-toi un peu, pour la vente de tes *Mémoires*, de l'extrême confiance de notre bon Abel.

C'est lui qui m'a, bien involontairement il est vrai, *poussé dans cette galère*.

Adieu, cher et excellent papa, nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux.

VICTOR

1833. Ouvrage rédigé par une Société de militaires, et de gens de lettres ; etc., etc., revu et corrigé par A. Hugo, ancien officier d'état-major, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de l'*Histoire de Napoléon*. Paris, Delloye, 1833-1838, 5 in-8°.

France pittoresque ou Description pittoresque, topographique et statistique des départements et Colonies de la France, offrant en résumé pour chaque département et colonie, l'histoire, les antiquités, la topographie, etc., etc., par A. Hugo, ancien officier d'état-major, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, auteur de l'*Histoire de Napoléon*. Paris. Delloye, 1835, 3 in-8°.

France historique et monumentale. Histoire générale de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par A. Hugo, auteur de l'*Histoire de Napoléon* et de la *France pittoresque*. Paris, Delloye, 1836-1843, 5 in-8°.

24 mai 1823.

Mes hommages à ta femme, dont nous attendons des nouvelles.

Eugène ne demeura guère, en effet, chez le Dr Esquirol, et après un court séjour au Val-de-Grâce, ne tarda point à être transféré à Saint-Maurice, c'est-à-dire à Charenton.

Il devait y trouver comme directeur, le second frère de Royer-Collard (1), qui fut professeur de médecine légale à la Faculté de médecine de Paris, et médecin de Louis XVIII.

La grossesse d'Adèle Hugo semble pénible et, revenant au frère malade, Victor après avoir merveilleusement dépeint l'aspect du frère fou, d'ajouter cette phrase où apparaissent déjà derrière le poète, l'homme de tête et le réformateur :

« Je crains que les moyens dont la société use envers les malades, la captivité et l'oisiveté, ne fassent qu'alimenter une mélancolie dont le seul remède, ce me semble, serait le mouvement et la distraction. »

N'est-elle point à retenir, si on songe, surtout, aux vingt et un ans de son auteur.

La pension du ministère de l'Intérieur ne semble pas devoir faire longtemps attendre.

Quant aux biens en Espagne et aux cédules hypothécaires, Victor Hugo se tient, pour des démarches, à la disposition de son père. Mais, le moment est-il bien favorable ?

Cette affaire semble moins dépendre de M. de Chateaubriand que de M. de Martignac (2), et celui-ci est l'homme de M. de Villèle (3).

1. Antoine-Athanase Royer-Collard, né à Sempis en 1768, mort en 1825. Il était, depuis 1806, médecin de l'asile de Charenton.

2. Jean-Baptiste-Sylvère Gay, vicomte de Martignac, né à Bordeaux en 1778, mort à Paris en 1832. Il était alors conseiller d'Etat et devait, plus tard, rallié à une politique plus modérée, se voir confier le ministère de l'Intérieur, à la chute de M. de Villèle (janvier 1828).

3. Jean-Baptiste-Séraphin-Joseph, comte de Villèle, né à Toulouse en 1773, mort en 1854. Membre de la Chambre introuvable de 1815, il entra, ultra-royaliste, au Ministère en 1821, pour prendre bientôt la présidence du conseil. Les élections de novembre 1827, la dissolution de la Chambre n'ayant pas amené le résultat qu'il espérait, provoquèrent sa démission.

Mon cher Papa,

Eugène, après un séjour de quelques semaines au Val-de-Grâce, vient d'être transféré à Saint-Maurice, maison dépendant de l'hospice de Charenton, dirigé par M. le docteur Royer-Collard. La translation et le traitement ont lieu aux frais du gouvernement : il te sera néanmoins facile d'améliorer sa position moyennant une pension plus ou moins modique ; on nous assure que cet usage est généralement suivi pour les malades d'un certain rang. Au reste le docteur Fleury a dû écrire à l'un de ses amis qui sera chargé d'Eugène dans cette maison, et M. Girard, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, a promis à M. Foucher, qui le connaît très particulièrement, de recommander également les soins les plus empressés pour notre pauvre et cher malade et *d'en faire son affaire*.

M. Foucher, Abel et moi, comptons t'écrire incessamment de nouveaux détails sur ces objets, ainsi que sur la santé toujours douloureusement affectée de notre infortuné frère. Les souffrances de mon Adèle, qui augmentent à mesure que son terme approche, ne m'ont point encore permis d'aller le voir dans son nouveau domicile ; je ne puis donc t'en donner des nouvelles aussi fraîches que je le désirerais. Au reste l'état de sa raison, comme j'ai eu occasion de l'observer dans mes fréquentes visites chez le Dr Esquirol et au Val-de-Grâce, ne subit que des variations insensibles. Toujours dominé d'une idée funeste, celle d'un danger imminent ; tous ses discours, comme tous ses mouvements, comme tous ses regards trahissent cette invincible préoccupation, et je crains que les moyens dont la société use envers les malades, la captivité et l'oisiveté, ne fassent qu'alimenter une mélancolie dont le seul remède, ce me semble, serait le mouvement et la distraction. Ce qu'il y a de cruel, c'est que l'exécution de ce remède est à peu près impossible, parce qu'elle est dangereuse.

Je t'envoie ci-incluse une lettre de M. Esquirol, qui n'éclaircit rien, et n'ajoute rien à mes idées personnelles, à mes observations particulières sur notre Eugène ; je crois t'avoir déjà écrit la plupart de ce qu'écrit le Docteur, auquel j'avais déjà exposé tous les faits qu'il présente. Il est vrai que le malade a fait chez lui un bien court séjour. Mais je pense que cette maison lui était plus nuisible qu'utile. M. Katzenberger a envoyé chez M. Foucher les 400 francs que demande le docteur Esquirol pour un mois de pension, et M. Foucher a prévenu ce dernier qu'ils sont à sa disposition.

Je suis heureux, cher papa, de reposer tes idées sur des sujets moins tristes en t'entretenant aujourd'hui de l'heureux événement qui doit en amener un autre également heureux pour nous, ton retour.

Ma bien-aimée Adèle accouche dans cinq semaines environ. Viens le plus tôt qu'il te sera commode. Il me sera bien doux que mon enfant reçoive de toi son nom, et c'est pour moi un sujet de joie immense de penser qu'il m'était réservé, à moi le plus jeune de tes fils, de te donner le premier le titre de grand-père. J'aime cet enfant d'avance, parce qu'il sera un lien de plus entre mon père et moi.

Je te remercie de la proposition que tu me fais relativement à M. de Chateaubriand; mais la position intérieure du ministère rend singulièrement délicates les communications actuelles entre MM. de Chateaubriand et de Corbière (1). Tu comprendras ce que je ne peux dire ici qu'à demi-mot. Au reste, les espérances dont on me berce si longtemps ont acquis depuis deux jours un caractère assez *positif*. Si elles se réalisaient enfin, je m'empresserais de t'en faire part. Quant aux biens d'Espagne, je ne doute pas qu'une réclamation de toi en fut parfaitement accueillie, et je la présenterai moi-même au ministère des Affaires étrangères. Seulement j'appréhende que la décision de cette affaire ne dépende moins de mon illustre ami que de M. de Martignac, qui est l'homme de M. de Villèle.

Adieu, bon et cher papa, mon Adèle désire que je lui cède le reste de ce papier. J'avais pourtant encore bien des choses à te dire, mais il faut obéir à une prière si naturelle et me borner à t'embrasser avec autant de tendresse que de respect.

Ton fils.

VICTOR.

Gentilly, 27 juin 1823.

J'ajoute un mot à ce que dit mon Victor pour vous réitérer la prière de hâter votre arrivée le plus tôt que vos affaires vous le

1. Jacques-Joseph-Guillaume-Pierre comte de Corbière, né à Amanlis, près Rennes, 1767, mort en 1858.

Député d'Ille-et-Vilaine, après avoir été président au Conseil royal de l'Instruction publique, il se vit appeler, en décembre 1821, par M. de Villèle au ministère de l'Intérieur, et se retira avec lui, en 1828.

permettront, j'entends par affaires vos commodités, et celles de notre excellente belle-mère à la santé de laquelle nous nous intéressons bien vivement et que je désire embrasser en même temps que mon petit enfant; nous comptons tous, mon cher papa, que vous serez à Paris à la fin de juillet; s'il en était autrement, j'en aurais beaucoup de chagrin, car son grand-père doit le voir un des premiers, ainsi, cher papa, nous vous attendons dans cinq semaines au plus tard.

Votre respectueuse fille,

A. Hugo.

La santé d'Eugène est loin de s'améliorer. Il fait de la mélancolie et on a peine à le faire manger. Victor — Il signe ce billet V.-M. H. — donne à son père ces mauvaises nouvelles, en recommandant à son bon accueil le jeune Adolphe Trébuchet, son cousin germain, qui vient à Blois, et désirerait sans doute visiter Chambord.

Outre l'intérêt artistique de Chambord, l'on pense si le *Simple Discours* de Paul-Louis Courier et ses deux mois de prison légitimaient cette curiosité.

Mon cher papa,

C'est mon bon petit cousin Adolphe Trébuchet, qui te remettra cette lettre où tu trouveras le reçu de M. Esquirol. Nous n'avons encore pu voir notre pauvre Eugène à Saint-Maurice ; il faut une permission et il est assez difficile de l'obtenir.

Abel a du reste obtenu en attendant de ses nouvelles qui sont loin malheureusement d'être satisfaisantes ; il est toujours plongé dans la même mélancolie ; il a pendant quelque temps refusé toute nourriture ; mais enfin la nature a parlé, il a consenti à manger. Le traitement qu'il subit n'exige pas encore à ce qu'il paraît un supplément de pension, quand cela sera nécessaire, on nous en avertira.

Ces détails me navrent, cher papa, et il me faut toute la joie de ton prochain retour pour ne pas me livrer en ce moment au désespoir.

M. Foucher et Abel vont bientôt t'écrire, moi-même je me hate-

rai de te transmettre tout ce que l'état de notre cher malade offrira de nouveau.

Adieu, cher papa, il est inutile de te recommander cet Adolphe que nous aimons tous comme un frère ; je crois qu'il désire vivement voir Chambord, et ce sera pour lui comme pour toi un plaisir de passer qques jours à Blois, si l'urgence de son voyage le lui permet.

Je t'embrasse tendrement pour moi et mon Adèle, présente nos hommages empressés à notre belle-mère, qui, nous l'espérons, est rétablie.

Ton fils soumis et respectueux,

V.-M. H.

Ce 1er juillet 1823.

Le général Hugo n'a pu arriver à Paris à temps pour être un des premiers à voir son petit-fils. La grossesse d'Adèle Hugo a été pénible, l'accouchement laborieux. Le petit Léopold est venu au monde presque mourant.

La mère a dû renoncer à la joie qu'elle se faisait de le nourrir et l'enfant a été mis en nourrice dans le quartier

Et Victor se fait des illusions et sur la « remplaçante », et sur la santé du petit être.

Mon cher papa,

Si je ne t'ai point encore annoncé moi-même l'événement qui te donne un être de plus à aimer, c'est que j'ai voulu épargner à ton cœur de père les inquiétudes, les anxiétés, les angoisses qui m'ont tourmenté depuis huit jours. La couche de ma femme a été très laborieuse, les suites jusqu'à ce jour ont été douloureuses ; l'enfant est venu au monde presque mourant, il est resté fort délicat. Le lait de la mère affaibli par la grande quantité d'eau dont elle était incommodée et échauffé par les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, n'a pu convenir à une créature aussi faible. Nous avons été contraints, après des essais qui ont presque mis ton petit-fils en danger, de songer à le faire nourrir par une étrangère. Tu peux te figurer combien j'ai eu de peine à y déterminer mon Adèle qui se faisait une si grande joie des fatigues de l'allaitement. Ce qui y a pu seulement la décider, ce n'est pas le péril que sa propre santé eût couru réellement, mais celui qui eût menacé

l'enfant. Elle a donc sacrifié courageusement à l'intérêt de son fils son droit de mère, et nous avons mis l'enfant en nourrice. Nous avons été assez heureux pour trouver dans ce cas urgent une fort belle nourrice habitant notre quartier, et quoique ces femmes soient fort chères à Paris, l'instante nécessité et la facilité d'avoir à chaque instant des nouvelles de ton Léopold m'ont fait accepter cette charge avec joie.

Maintenant enfin, après tant d'inquiétudes et d'indécision, je puis te donner de bonnes nouvelles. Mon Adèle bien-aimée se rétablit à vue d'œil, nous avons l'espoir que le lait sera bientôt passé. L'enfant fortifié par une nourrice saine et abondante va très bien et promet de devenir un jour grand-père comme toi.

Tu vois, bon et cher papa, que je t'ai dérobé ta part dans des anxiétés que tu aurais certainement ressenties aussi cruellement que moi. Voilà la cause d'un silence que tu approuveras peut-être après l'avoir blâmé. Ta joie à présent peut être sans mélange comme la nôtre, qui s'accroît encore bien vivement par l'idée de te savoir bientôt dans nos bras.

Adieu, notre excellent père, viens vite, remercie-moi, je t'ai donné il y a neuf mois une fille qui t'aime comme moi, nous te donnons maintenant un fils qui t'aimera comme nous. Et qu'y a-t-il de consolant dans la vie si ce n'est le lien d'amour qui joint les parents aux enfants?

Ton fils soumis et respectueux,

VICTOR.

24 juillet.

Embrasse bien pour nous notre belle-mère que nous attendons avec toi.

Depuis 15 jours que je suis garde-malade, je n'ai pu m'occuper de notre cher Eugène comme je l'aurais voulu, mais tu vas venir : puis-je ne pas voir son avenir sous des couleurs moins sombres ?

Les yeux du père et de la mère n'ont point tardé à se dessiller. La femme à laquelle ils avaient confié leur enfant, la croyant bonne et douce, leur semble, maintenant, d'un caractère méchant et faux.

Ils ont hâte de le lui retirer, et Victor demande au général de lui trouver à Blois ou dans les environs une nourrice dont le lait n'ait pas plus de quatre ou cinq mois.

Ils lui confieront le petit Léopold, qui, éloigné de ses parents, sera, au moins soumis à l'affectueuse surveillance du général et de sa femme.

Mon cher papa,

Je me félicitais de n'avoir plus que d'excellentes nouvelles à te mander, lorsqu'un événement imprévu m'oblige à recourir à tes conseils et à ton assistance. La nourrice à laquelle il a fallu confier notre enfant ne peut nous convenir. Cette femme nous trompe, elle paraît être d'un caractère méchant et faux : elle a abusé de la nécessité où nous étions de placer cet enfant ; nous l'avons d'abord crue bonne et douce, maintenant nous n'avons que trop de raisons pour lui retirer notre pauvre petit Léopold le plus tôt possible. Nous désirerions donc, mon Adèle et moi, après avoir pris la résolution de le retirer à cette femme, que tu nous rendes le service de nous trouver à Blois ou dans les environs une nourrice dont le lait n'ait pas plus de quatre ou cinq mois, et dont la vie et le caractère présentent des garanties suffisantes. D'ailleurs nous serions tous deux tranquilles, sachant notre Léopold sous tes yeux, et sous ceux de ta femme. C'est ce qui nous a décidé à le placer à Blois plutôt que partout ailleurs.

Il est inutile, cher et excellent père, de te recommander une prompte réponse, la santé de ton petit-fils pourrait être altérée du moindre retard. Je ne te demande pas pardon de tous les soins que nous te donnons, je sais qu'ils sont doux à ton cœur bon et paternel.

Adieu, cher papa, Eugène va mieux *physiquement* : tout le monde ici t'embrasse aussi tendrement que ton fils qui t'aime. Hâte ton arrivée, réponds-moi vite, et crois mon amour aussi respectueux qu'inaltérable.

VICTOR.

29 juillet.

Je te fais envoyer *la Muse française*, recueil littéraire à la rédaction duquel je participe. Je te remettrai à Paris la deuxième édition de *Han d'Islande*.

Il est urgent que la nourrice que tu aurais la bonté de nous procurer, s'il est possible, ait promptement l'enfant, que je ne vois pas sans inquiétude entre les mains de cette femme. Tâche de l'a-

mener avec toi, et en tout cas, réponds-moi courrier par courrier, car mon Adèle est très inquiète et n'a plus d'espérance qu'en toi qu'elle sait si *bon* et qu'elle aime tant.

Le général n'a point perdu de temps. Il a été assez heureux pour pouvoir mettre la main sur une nourrice qu'il expédiait aussitôt à son fils. Elle arrivait à Paris le 2 août, et le lendemain, Victor, exprimait abondamment sa reconnaissance et celle d'Adèle Hugo.

Mon cher papa,

Pour pouvoir t'exprimer la joie et la reconnaissance dont nous pénètrent (*sic*) ta lettre, il faudrait qu'il fut possible en même tems de dire tout ce qu'il y a de sentiments tendres et de touchante bonté dans ton cœur paternel. Ainsi tu veux entrer plus encore que moi dans mes devoirs de père, et en effet le premier sourire comme le premier regard de ce pauvre petit Léopold te sera dû. Je voudrais épancher ici tout ce que ta fille et moi ressentons d'amour pour toi, mon excellent père, mais il faudrait répéter ici tout ce qui remplit nos entretiens depuis deux jours, et je me borne à ce qui n'excède pas les limites de ce papier.

A la réception de ta lettre, mon cœur était trop plein, et je voulais te répondre sur-le-champ. Mais un avis sage l'a emporté sur mon impatience, et j'ai attendu que ce que tu avais si bien préparé fût exécuté, pour pouvoir, en t'exprimant notre vive reconnaissance, te donner en même tems des nouvelles de ton Léopold, de la nourrice et de mon Adèle.

La nourrice est arrivée hier matin bien portante et gaie ; elle nous a remis ta lettre et tes instructions ont été suivies de tout point. Tout le monde a été enchanté et d'elle et de son nourrisson. Nous avons dans la même matinée retiré ton pauvre enfant de chez sa marâtre, et il a parfaitement commencé toutes ses fonctions. Je ne sais si c'est illusion personnelle, mais nous le trouvons déjà mieux ce matin.

Adieu, bon et bien cher papa, exprime, de grâce, à ta femme toute notre vive et sincère gratitude, il nous tarde de la lui exprimer nous-mêmes, et nous t'embrassons tendrement en attendant cet heureux jour.

Ton fils reconnaissant et respectueux.

VICTOR

3 août

Tu trouveras ci-inclus le mot que je te prie de communiquer au père nourricier. Adieu, adieu.

La santé d'Eugène continue à se soutenir physiquement, mais il est toujours d'une malpropreté désolante. Le Val-de-Grâce n'a envoyé avec lui à Charenton qu'une partie de son linge ; nous nous occupons de rassembler le reste pour le lui faire porter. Ce qui me contrarie vivement, c'est l'extrême difficulté de voir notre pauvre frère à Saint-Maurice.

Les nouvelles d'Eugène ne sont guère bonnes, comme on voit. Et, d'après ce mot, la jeune maman est loin encore d'être rétablie.

Mon cher papa,

Quoique très faible encore, je ne puis laisser échapper l'occasion de vous exprimer toute ma reconnaissance qui ne pourra jamais être trop grande pour vos bontés et celles de notre belle-mère. Croyez que nous sommes profondément touchés de tout ce qui fait notre bonheur aujourd'hui, car depuis que nous avons cette nourrice j'espère élever mon petit Léopold qui vous devra une seconde vie et combien nous serons heureux de pouvoir visiter en même temps et notre enfant et vous, mes chers parens. Adieu, papa, embrassez la grand maman de mon petit Léopold pour moi.

ADÈLE.

Sa belle-fille embrasse bien « la grand grand'maman de son petit Léopold » ; mais, pour le général, cela ne suffit pas, paraît-il, Victor n'a point assez oublié sa mère, pour que sa dame Thomas y Saëtoni, veuve d'Almeg, ne demeure point pour lui l'étrangère. Sa reconnaissance envers elle ne semble pas, aux yeux de son mari, d'un lyrisme suffisant. Il a dû, à ce sujet, adresser quelques observations à Victor.

Et celui-ci, on le sent embarrassé, de répondre du ministère de la Guerre, où il est allé, sans doute, soumettre à M. Foucher cette correspondance.

MINISTÈRE
DE LA GUERRE
—

Mon cher papa,

Ta lettre m'a causé un véritable chagrin, et il me tarde que tu aies reçu celle-ci pour m'en sentir un peu soulagé. Comment donc as-tu pu supposer un seul instant que tout mon cœur ne fut pas plein de reconnaissance pour les bontés dont ta femme a comblé notre Eugène et notre Léopold? Il faudrait que je ne fusse ni frère ni père pour ne pas sentir le prix de ce qu'elle a fait pour eux, cher papa, et par conséquent pour moi. Si c'est à toi principalement que se sont adressés mes remerciements, c'est que notre père est pour nous la source de tout amour et de toute tendresse, c'est que j'ai pensé qu'il te serait doux de porter à ta femme l'hommage tendre et profond de ma gratitude filiale, et que dans ta bouche cet hommage même aurait bien plus de prix que dans la mienne.

Je t'en supplie, mon cher et bon père, ne m'affliges plus ainsi. Je suis bien sûr que ce n'est pas ta femme qui aura pu me supposer ingrat et croire que je n'étais pas sincèrement touché de tous ses soins pour ton Léopold, et comment, grand Dieu, ne serais-je pas vivement attendri de cette bienveillante sollicitude qui a peut-être sauvé mon enfant ? cher papa, je te le répète, hâte-toi de réparer la peine que tu m'as injustement causée au milieu de tant de joie, et qui m'a paru bien plus cruelle encore dans un moment où mon âme s'ouvrait avec tant de confiance à toutes les tendresses et à toutes les félicités. Adieu, je ne veux pas insister davantage sur une explication que ton cœur et le mièn trouvent déjà trop longue, et dont le chagrin ne sera entièrement effacé pour moi que par le bonheur de te revoir bientôt ici, ainsi que ta femme.

Tout continue à aller ici de mieux en mieux, mère, enfant, nourrice. Cette dernière continue à se porter parfaitement et gaiement. La lettre de son mari lui a fait grand plaisir, elle me charge de le lui mander, ainsi que toutes les amitiés du monde.

Je compte, maintenant que j'ai quelque répit, aller voir un peu notre pauvre Eugène et lui porter le reste de ses effets demain jeudi. Il continue aussi, du reste, à aller un peu mieux.

Ainsi, cher et excellent père, que nous te revoyions bientôt et rien ne manquera à nos joies. Réponds-moi promptement, de grâce, et viens, si tu le peux, plus promptement encore. Tout le monde ici t'embrasse tendrement ainsi que la grand-maman de Léopold

qui voudra bien sans doute être ma panégyriste et mon avocat près de toi, puisque tu ne veux pas être mon interprète près d'elle.

Ton fils dévoué et respectueux.

VICTOR.

6 août 1823

Mon Adèle me charge de mille tendresses pour toi et pour ta femme.

Abel se joint à nous. Il se porte toujours bien et t'attend impatiemment.

PIERRE DUFAY
Conservateur de la Bibliothèque de Blois.

(à suivre)

UN ROMANCIER ROMANTIQUE AMIÉNOIS

EDOUARD CASSAGNAUX

Les historiens de la littérature ont trop souvent négligé les petits romantiques. De courtes notices insérées dans des bibliographies spéciales d'Asselineau, de Derôme, de Champfleury leur accordent quelques pages. Mais il faut être bibliophile pour exhumer de la boîte d'un bouquiniste *Les Confessions poétiques* de Gustave Drouineau ou les extraordinaires romans à vignettes parus vers 1830. On a écrit des centaines de volumes sur Lamartine et sur Victor Hugo et aucune étude d'ensemble n'a révélé au grand public des écrivains charmants comme Fouinet, Fontaney, et Emile Cabanon.

Ce sont pourtant les obscurs soldats de la Grande Armée romantique qui évoquent avec le plus de saveur un âge qu'on dirait séparé de nous par plusieurs siècles. Leurs natures ardentes naïvement éprises de nouvelles doctrines ont retenu ce qu'elles avaient d'extérieur et de clinquant, tandis que les grands écrivains, souvent au-dessus du temps et de l'espace, échappent à toute chronologie littéraire. Aussi est-ce la bande étrange qui se pressait, rugissante et mugissante à la première d'*Hernani*, qui nous donne la juste impression des audaces romantiques : Jeunes-France enthousiastes dont la flamme fut vite éteinte et les œuvres tôt dispersées. Les romanciers sont les plus oubliés et j'en voudrais sortir de l'ombre quelques-uns pour esquisser l'allure générale de ce genre littéraire que cultiva avec ferveur Edouard Cassagnaux : le roman romantique.

Le roman fut la création la plus originale de la littérature populaire de 1830. Jusqu'en 1850 on en publia une foule, la plupart en deux, certains en huit ou dix volumes, et, phénomène qui peut nous surprendre en 1906, on les lisait ; car toutes ces œuvres s'entassaient sur les rayons des cabinets de lecture, institutions mortes aujourd'hui, milieux paisibles où, à l'aise sur un voltaire d'acajou, d'honnêtes bourgeois assistaient pour deux sous à trois adultères, deux viols et un assassinat. C'est d'une main tremblante qu'ils devaient feuilleter ces farouches « romans historiques » : *Le Bourreau du Roi*, de Roland Bauchery (1); *Jehanne Thielemont ou les massacres de Vassy, 1562*, de Victor Boreau (2) ; *Adhémar et Théoberge, épisode des guerres civiles du XVe siècle*, de Pourret des Gauds (3) ; *Les Truands et Enguerrand de Marigny*, de Lottin de Laval (4), et le plus sanglant de tous : *Les Écorcheurs ou l'Usurpation et la Peste 1418*, du vicomte d'Arlincourt (5). Quel admirable moyen âge révèrent les cerveaux romantiques ! Un décor de cathédrales gothiques, hérissées de flèches, de pinacles, de clochetons, comme on en voit dans les dessins de Victor Hugo, de ruelles tortueuses, de sombres cloîtres, de laboratoires d'alchimiste pleins de philtres, de narcotiques et de poisons, de châteaux avec souterrains et oubliettes, sur lequel s'agitent, ombres sinistres, ribauds, routiers, nécromants, écoliers et massiers de l'Université, juifs, clercs et laïcs. La splendeur des costumes étincelle ; le velours, le brocard, la soie se mêlant somptueusement à l'hermine et au menu-vair ; des armes brillent : tout un arsenal de rapières et de dagues, de flamberges, de coutelas et de stylets. Dans ce bel équipage les héros « historiques » se sentent le cœur prêt à toutes les grandes actions :

..... Avoir des aventures,
Oh ! c'est le paradis pour les fortes natures (6).

1. Paris, Roux, 1834, in-8°.
2. Paris, Hivert, 1836, in-8°.
3. Paris, Dentu, 2 vol. in-8°.
4. Paris, Souverain, 1832, in-8°.
5. Paris, Renduel 1833, 2 vol. in-8°.
6. Philotée O'Neddy : *Feu et Flamme*, Paris, Dondey-Dupré, 1833, in-8°.

Ils courent délivrer un vieillard des fers qui l'accablent ou une jeune vierge pleurant dans un cachot avec la même ardeur qu'ils se ruent au pillage, au viol, à l'incendie : car meurtres, rapts et incestes sont pour eux d'habituelles distractions. Alors un souffle de folie passa sur la société bourgeoise ; ce fut une grandiloquente révolte des imaginations contre le Juste-Milieu, la Garde-Nationale et l'Ordre public, le prosaïsme d'un monde à qui M. Guizot venait de dire : Enrichissez-vous !

Les auteurs de « romans intimes », de « scènes de la vie contemporaine » veulent prouver à la postérité que la race en 1830 n'est pas abâtardie,

« que les passions sont les mêmes au XIXe siècle qu'au XVe et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier (1). »

Les jeunes amoureux des romans intimes sont exaltés et violents jusqu'à la démence, mais la pâleur de leur visage (principal élément de la beauté romantique), une élégante tristesse, le dégoût de la vie et d'eux-mêmes leur donnent une irrésistible séduction. Et puis leur langage est si brûlant ! Trop fades les jolis petits vers de Dorat ou du cardinal de Bernis, les madrigaux à Phyllis et les sonnets à Sylvie !

« Tu seras à moi comme l'homme est au malheur ! — Je t'ai fait sensation. — Je te veux, je t'aurai ! — Que tu es belle ! tes yeux comme des prunelles de tigre roulent dans l'ombre », etc.

Voilà de tendres aveux, et comment une femme pourrait-elle se refuser à un homme qui s'exprime avec tant de grâce, surtout quand il se dresse devant elle,

..... Des flots de lave dans le sang,
du vampirisme à l'œil, des volontés au flanc (2).

Aussi les femmes romantiques, qui ne détestent pas être violentées, se donnent sans longues cérémonies ; d'ailleurs elles savent bien que la passion de leur amant ne connaît ni la morale divine, ni même le code pénal et que, comme

1. Alexandre Dumas : *Antony*, Acte IV, scène 6.
2. Philotée O'Neddy : *Feu et Flamme*.

Antony, ils sont prêts à se jeter sous les roues d'une voiture, ou à devenir incendiaires comme Lovelace, pour obtenir celles qu'ils convoitent. Il faut feuilleter le charmant livre de Champfleury : *Les Vignettes romantiques*(1), pour apprécier toute la sensualité que Tony Johannot qui fut vraiment le Gravelot du règne de Louis-Philippe a prêtée à de mignonnes poupées vêtues selon les derniers conseils de *La Sylphide* ou du *Petit Courrier des Dames*.

« Heure du coucher ! s'écrie Petrus Borel, heure si délirante, si palpitante de pudeur et de volupté ! heure qui confond des êtres, qui avive et qui noie le désir ! heure du coucher, trahissants mensonges ou beautés ! heure trop souvent de pénibles contrastes ! heure parfois bien fatale !.... (2) ».

La sentimentalité était-elle donc entièrement bannie des « scènes de la vie contemporaine » ! Des auteurs d'un tempérament plus doux lui consacrèrent quelques œuvres : *Quand on a vingt ans*, de Louis Huart (3) ; *Un cœur de jeune fille, confidences*, de Michel Masson (4) ; *La belle veuve, roman intime, lectures des jeunes femmes*, d'Anatole Dumas (5). Ceux-là furent des soupirants timides qui fuirent loin des blasphèmes d'Antony pour murmurer les plaintives mélodies d'Hippolyte Monpou dont l'écho mélancolique est venu jusqu'à nous :

Le vent qui souffle à travers la montagne m'a rendu fou.....

Dans le vocabulaire romantique deux syllabes éclatent sans cesse : *Orgie* ! « Rien n'est plus à la mode que l'orgie, écrit Théophile Gautier, chaque roman qui paraît a son orgie. L'orgie est aussi nécessaire à une existence d'homme qu'à un inoctavo d'Eugène Renduel (6). » Les romanciers peignaient leurs orgies avec le soin que les auteurs de tragédies classiques

1. Paris, Dentu, 1884, in-4°.
2. Petrus-Borel : Champavert, Renduel, 1833, in-8°.
3. Paris, Abel Ledoux, 1834, in-8°.
4. Paris, Allardin, 1834, in-8°.
5. Paris, Pesron, 1835, in-8°.
6. Th. Gautier. *Les Jeunes-France*. Paris, Renduel, 1833, in-8°.

mettaient à charpenter leurs « songes ». On les comparait entre elles, on les classait, et dans les milieux cultivés il était admis de préférer l'orgie de *La Peau* (1) de M. de Balzac à celle de *La Salamandre* (2) de M. Sue. Il y eut des orgies de bonne compagnie où l'on buvait des vins fins dans des carafes en verre de Venise, des orgies d'artistes éclairées par la flamme bleue du punch, et des orgies de truands et de ribaudes au milieu des tonneaux éventrés.

Mais ces beaux divertissements étaient encore trop vulgaires au gré de certains esprits avancés. Pour se permettre toutes les hardiesses, ils inventèrent les « romans maritimes » où ils déchaînèrent des bandes de matelots ivres, hurlant, traînant des femmes par les cheveux à la lueur sinistre des éclairs. Pendant quatre ans, de 1832 à 1836 : *Plick et Plock, scènes maritimes* d'Eugène Sue (3) ; *L'Abordage, roman maritime* de Jules Lecomte (4) ; *Les Pirates de l'Iroise* (5) et surtout *Deux lions pour une femme* (?!!) d'Edouard Corbière (6) firent oublier les romans historiques et intimes (7).

Tout cabinet de lecture bien tenu devait enfin offrir aux amateurs quelques « romans exotiques » : *Moutchas-y-Tchicas, épisodes de terre et de mer* d'Hippolyte Mansion (8), et *Ali le Renard ou la Conquête d'Alger*, d'Eusèbe de Salles (9). deux ou trois histoires fantastiques : *La Danse macabre* du bibliophile Jacob (10) *Le roi de Bohême et ses sept châteaux*, de Nodier (11).

Voilà, rapidement tracées, les tendances du roman français vers 1835 (12). Edouard Cassagnaux avait alors trente ans,

1. *La Peau de chagrin*, Paris, Gosselin et Canel, 1831, 2 vol. in-8°
2. Paris, Renduel, 1832, in-8°.
3. Paris, Renduel, 1831, in-8°.
4. Paris, Souverain, 1836, 2 vol. in-8°.
5. Paris, Bréauté, 1832, in-8°.
6. Paris, Souverain, 1835, 2 vol. in-8°.
7. Cf. Champfleury : *Les Vignettes romantiques*.
8. Paris, Denain, 1833, in-8°.
9. Paris, Gosselin, 1832, 2 vol. in-8°.
10. Paris, Renduel, 1832, in-8°.
11. Paris, Delangle, 1830, grand in-8°.
12. Il est bien entendu que ce ne sont pas celles d'écrivains comme Balzac et George Sand, supérieurs à toute « mode » littéraire.

un cœur ardent et le mépris des « *Philistins* » : il s'enrôla sous la fière bannière des romantiques.

Marie-Hyacinthe-Edouard Cassagnaux naquit à Paris le 29 thermidor an XI (17 août 1803) d'Alexis Cassagnaux et de Marie-Louise Tinchon. Ses parents durent venir à Amiens dès les premières années du XIXe siècle, car Alexis Cassagnaux y mourut le 19 août 1814.

Au commencement de l'année 1831, Edouard est appelé par Boudon-Caron, imprimeur-gérant de *La Sentinelle Picarde* fondée en 1829, qui devint bientôt une feuille d'opposition contre la monarchie de juillet. Cassagnaux signe le numéro du 14 août en qualité de gérant, conjointement avec Boudon-Caron ; à partir du numéro du 28, il reste seul gérant. Il exerça cette fonction pendant neuf ans. Le 14 mars 1840, *La Sentinelle Picarde* nous annonce sa disparition et sa fusion avec l'*Eveil d'Abbeville* pour former le *Journal de la Somme* « paraissant de deux jours l'un » ; elle nous apprend aussi « que M. Cassagnaux est le directeur du nouveau journal. » Le 27 mars 1845 paraît dans le *Journal de la Somme* qui devient alors quotidien, la note suivante :

« Nous avons cru devoir céder le champ à des hommes nouveaux, à des écrivains honorables et distingués, depuis longtemps connus à Paris et dans les départements qui nous avoisinent. A partir du 1er avril nous cesserons donc de diriger et de prendre aucune part à la rédaction politique du *Journal de la Somme*. — E. Cassagnaux ».

Alors Cassagnaux, qui s'était marié le 5 janvier 1842 avec Victorine Sévin, une Amiénoise probablement, « s'enfonça dans l'ombre » en bon romantique. Resta-t-il à Amiens ? Alla-t-il plutôt, journaliste errant, diriger quelque gazette d'une lointaine préfecture ! Renonçons sans regrets à suivre son existence désormais sans intérêt pour étudier la période brillante de sa carrière à Amiens de 1830 à 1840.

La première œuvre caractéristique de Cassagnaux parut

anonyme dans *La Sentinelle Picarde* en 1831 (1). C'est une nouvelle, d'un ton plaisant et badin, intitulée : *Le débouchoir à pipe* ; un certain capitaine de hussards a perdu une maîtresse chérie ; en souvenir d'elle il arrache à son cadavre, non pas une boucle de cheveux comme un amant banal, mais un tibia pour débourrer sa pipe :

.... et chaque fois qu'il la vidait
ses yeux se remplissaient de larmes...

C'était un hardi début pour un Jeune-France naissant à la vie littéraire, et cette page fut une déclaration de principes aussi nette que la préface de *Cromwell*.

La même année *La Sentinelle* publia deux « études de mœurs » : *Un oisif* (2), histoire d'un beau jeune homme qui se fait tuer en duel pour défendre l'honneur d'une femme et *Un joueur* (3), autre beau jeune homme qui finit « exposé sur le marbre noir de la Morgue ».

Ces nouvelles sont d'un style alerte, peu surchargé d'adjectifs encombrants et dans *Un oisif* flamboie une orgie que n'auraient pas désavouée de grands maîtres.

« Le champagne et le clairet avaient jailli au plafond ; la flamme bleutée du punch s'était élancée du trépied d'or et avait comme illuminé magiquement le salon aux longs rideaux cramoisis. On eût dit d'une de ses langues de feu qui planèrent sur les têtes des apôtres, et les remplirent de l'Esprit saint.

« L'orgie continuait. C'étaient déjà des cris, des rires fous, des sarcasmes et des verres cassés. Saint-Elme fumait, buvait, toastait envers et contre tous. La lueur du punch revêtait sa figure d'une teinte vampirique, ses yeux sortaient comme deux charbons ardents de leurs orbites fatiguées, ouverts et fixes, hébétés qu'ils étaient par le vin. »

En 1831, *La Sentinelle* donne encore deux fragments inédits du futur chef-d'œuvre de Cassagnaux ; *Le Meurtre de la vieille*

1. Numéro du 7 août.
2. Numéro du 24 juillet, réimprimé à la suite du *Meurtre*.
3. Numéro du 25 septembre, réimprimé à la suite du *Meurtre*.

rue du Temple (1), qui est sous presse à la fin de l'année. Annoncé comme devant paraître prochainement le 18 janvier 1832, *Le Meurtre* est offert au public le 17 mars sous cette forme engageante :

« En vente à la librairie d'Audin, 25, rue des Augustins : *1407, Le Meurtre de la vieille rue du Temple*, un beau volume in-8° avec vignettes des meilleurs artistes de la capitale. Prix : 7 francs. »

Le 28, l'imprimeur Boudon-Caron promet déjà une deuxième édition. Elle était peut-être fausse quoique *Le Meurtre* ait eu un véritable succès, car le 6 février 1833, Boudon Caron insère dans *La Sentinelle* cette note :

« La première édition de ce roman, dont les journaux de Paris ont parlé fort avantageusement, ayant été enlevée avec une grande rapidité, l'éditeur en a publié imédiatement une seconde qui va bientôt être épuisée. »

En effet, le 17 août il lança une troisième édition. Trois éditions en un an ! C'était alors un triomphe et Cassagnaux signa orgueilleusement ses autres œuvres : Edouard Cassagnaux, auteur du *Meurtre de la vieille rue du Temple*.

La vogue du *Meurtre* n'est pas injustifiée si l'on se représente l'état d'esprit des lecteurs de 1832. Un compte rendu paru dans *La Sentinelle* (2) (que je soupçonne fort être de Cassagnaux même) résume délicieusement l'enthousiasme naïf des romantiques pour les romans « Moyen âge » :

« ... J'étais donc dans un fort accès de cette idolâtrie pour les anciens jours quand le hasard plaça sous ma main un volume de plus de trois cents pages, beau papier, larges caractères, vignettes élégantes, livre parfumé de toutes les grâces extérieures dues au perfectionnement de l'imprimerie ; passons au titre, me dis-je aussitôt : *Le Meurtre de la vieille rue du Temple*. Qu'est-ce que le meurtre de la vieille rue du Temple ? Une histoire toute moderne probablement, une obscure et petite action racontée dans le goût de la nouvelle école (3), une œuvre romantique, qui sait ? peut-

1. *La Délibération nocturne* (numéro du 4 septembre) ; *La Juive* (numéro du 27 novembre).
2. Numéro du 25 avril 1832.
3. L'auteur de cet article attaque ici les romans intimes.

être les amours de la fille d'un porteur d'eau de la vieille rue du Temple, assassinée par son barbare amant, le colleur d'affiches du coin, ou le carleux de souliers du voisinage... Je ne lirai pas, je ne veux pas lire... et j'allais fermer le volume quand un chiffre frappa mes yeux, chiffre annonçant l'époque où l'action s'était accomplie (1), chiffre qui m'a sauvé du danger de commettre une injustice envers l'auteur que j'aurais dédaigné, envers moi que j'aurais privé d'un plaisir ; comment l'action se passe en 1407 ? Ah lisons, lisons vite, j'aime tous les âges écoulés, mais je me sens un faible particulier pour le xve siècle. »

N'ayant plus « un faible pour le xve siècle », nous sommes insensibles à l'évocation de l'assassinat de Louis d'Orléans par les complices du duc de Bourgogne, mais les acteurs du *Meurtre* sont assez joliment campés pour nous amuser encore quelques instants.

Voici le sire d'Octonville, excellent type de « traître » :

« Sa haute taille, ses traits plus sombres encore que pâles, lui donnaient quelque chose de remarquable et de peu commun, il est vrai, mais qui faisait mal. » (2).

Ce sinistre personnage, pour mener à bonne fin le complot, a choisi ses hommes :

« La Rescousse, ancien tard-venu, était un drôle de six pieds fortement découplé, aux cheveux blanchissants et à la main aguerrie ; il portait encore un chaperon de fer rouillé, et une épée du même métal pendait à sa ceinture ; mais son jacque qui tombait en lambeaux, et le reste de son accoutrement, annonçaient que depuis longtemps un écu d'or n'avait dansé dans son escarcelle. » (3).

A côté de cet ancêtre des soudards que Callot dessinera dans les *Misères de la guerre*, l'opulent juif Moïse Mousque est une pittoresque figure :

1. C'était une habitude des romantiques de dater leurs romans historiques ; ainsi l'édition originale de *Notre-Dame de Paris* porte : *Notre-Dame de Paris, 1482*. Paris, Ch. Gosselin, mars 1831, 2 vol. in-8°.

2. Page 2.

3. Page 30.

« Il était toujours vêtu d'une robe noire, fendue sur la poitrine, de manière à laisser voir une sorte de rationnal de soie rouge, richement brodé de caractères d'or : une ceinture de cuir, sur laquelle une main habile avait dessiné en laiton les douze signes du zodiaque serrait cette longue soutane recouverte d'une grande casaque de drap à manches pendantes. Sa coiffure consistait en un turban rouge roulé jusque sur les sourcils et surmonté d'un gros saphir entouré de perles (1). »

Mousque haït le duc d'Orléans avec toute la cruauté d'un homme, « grand, olivâtre et d'une maigreur repoussante » dont on a déshonoré la fiancée ; la belle Lia a été indignement séduite par le prince, car :

« Qui pouvait sans frémir rencontrer le regard s'échappant de ces beaux yeux brillant d'une flamme humide, douce, qui semblait tomber à travers un voile de longs cils noirs ! et ce sourire qui n'avait rien d'humain, qui faisait mal, ce sourire mol et énigmatique qui se jouait sur des lèvres d'un rouge vif ! Tous ces traits empreints d'une sorte de volupté virginale, d'une sorte de parfum d'amour » (2).

Le Juif ne pardonne pas à Louis d'Orléans, « charmant seigneur aussi dévot que libertin », de lui avoir enlevé une femme si séduisante, et il profère contre lui les plus féroces invectives :

« Infâme et perfide débauché, je vais donc t'atteindre ! je ne t'aurai donc pas maudit sept fois le jour en vain ! je montrerai donc de ta chair à cette Lia que tu as entraînée dans le crime, à cette Lia qui t'a préféré à moi ! puis après je la jetterai aux chiens et aux pourceaux, cette chair immonde !... J'aurais dû demander son cœur... pourquoi n'ai-je pas demandé son cœur !... (3) »

Cassagnaux éleva pour ces beaux personnages des édifices merveilleux.

1. Page 53.
2. Page 91.
3. Page 61.

Quelle dut charmer la jeunesse de Viollet-le-Duc « la petite maison de l'image Notre-Dame, située en face de l'hôtel de Rieux, dans la vieille rue du Temple, entre la rue des Rosiers et celle des Poulies, dont la porte était surmontée d'une image de la Vierge, en plomb, placée dans une niche à couverture gothique, qui s'avançait en saillie » (1).

Celle que le duc d'Orléans meubla pour la belle Juive « dans la rue de la Vannerie » abrite un coquet boudoir :

« Il était tout tapissé de Damas d'un rouge de feu, et avait plusieurs armoires de bois d'Irlande sculptées en ogives. Un sopha rouge à la Turque meublait un des côtés ; vis-à-vis un grand miroir d'acier dessinait ses contours éblouissants, et en face de la porte, était une gloriette ou table de toilette, marquetée d'ébène et d'autres bois précieux » (2).

C'est, dans toute sa pureté, le style « Moyen âge » sous Louis-Philippe et ce délicieux intérieur rappelle ceux que maint dandy tenta de reconstituer dans les entresols de la rue Neuve-Vivienne ou du boulevard de Gand.

La grande salle de l'hôtel d'Artois est d'un aspect plus rude :

« C'était une chambre immense, à murailles nues, éclairée par une seule lampe d'église, suspendue au plafond par de longues chaînes de fer rouillé, et dont la clarté rouge dessinait de larges ombres sur les pierres rongées des parois : une table de chêne, entourée de vieux bancs noirs, était le seul ameublement de cette retraite vraiment féodale » (3).

Il faudrait citer encore les duos d'amour du petit page Jacob et de la dame de Quévrain, et le pillage de la demeure d'un riche Juif par les routiers, et la dernière visite du duc d'Orléans à Lia, et le supplice de Jonathasius « pendu entre deux chiens », pour savourer les alternatives de truculence et d'attendrissement d'un romantique qui écrivait avec naïveté.

1. Page 9.
2. Page 88.
3. Page 183.

Un critique de 1832 appréciait *Le Meurtre* en ces termes : « Il y a du drame, de la passion dans ce roman dont le style est en général pur et élevé » ; les lecteurs de 1907 y prendront peut-être tout le plaisir procuré par les nouvelles de M. Courteline. Puisse l'ombre de Cassagnaux leur pardonner cet outrage !

Le second roman d'Edouard Cassagnaux annoncé en 1832, peu après l'apparition du *Meurtre* (1), ne fut mis en vente qu'en 1833 ; une note dans *La Sentinelle* du 6 février appelle l'attention du public sur le luxe typographique du volume :

« En vente chez J. Boudon-Caron, imprimeur-éditeur, 6, place de la Mairie à Amiens, et chez J.-M.-V. Audin, libraire, 25, quai des Augustins, à Paris : *Le Pénitent*, par Edouard Cassagnaux. deux beaux volumes in-8, avec vignettes en bois (*sic*) des meilleurs artistes. Prix : 15 francs.

L'éditeur n'a rien négligé pour assurer à cette nouvelle publication le succès qu'a eu le premier roman du même auteur ; les deux volumes se recommandent par la beauté du papier, le choix des caractères, gravés et fondus pour cette édition et le fini des gravures, tirées sur papier de Chine. »

Cette réclame tapageuse semble être destinée à prévenir « un four » et, en fait, bien qu'une soi-disant deuxième édition parût le 17 août 1833, *Le Pénitent* n'eut pas un brillant avenir. Il faut renoncer à analyser ce roman, car sa composition n'est pas très claire ; ses quarante-huit chapitres aux titres terribles (*Nuit funèbre ; Le Pénitent noir ; La barque du spectre ; Le cimetière et le premier aveu ; Drame ; Tempête, Catastrophe*) n'ont entre eux que des relations lointaines. Une cinquantaine de personnages. dont les noms sont harmonieux : Célestino, Manfredi, Vivaldi, Fédérico, s'agitent autour d'une femme sans cœur et sans pudeur, appelée Lotharine que l'auteur présente ainsi :

1. *La Sentinelle Picarde*, numéro du 11 Juillet 1832 : « Pour paraître prochainement : *Le Pénitent*, par Edouard Cassagnaux, auteur du *Meurtre de la vieille rue du Temple*, 2 beaux volumes in-8°, papier fin, caractères neufs, vignettes des meilleurs artistes tirées sur papier de Chine. »

« La lumière de la lampe donnait à plomb sur les traits de cette femme et elle faisait ressortir un front ostentateur, légèrement sillonné de rides, sur lesquelles tombaient de longues boucles de cheveux, plus noirs qu'un plumage de corbeau ; sous les sourcils hauts et parfaitement arqués qu'ils ombrageaient, étincelait une prunelle semblable à l'émeraude, et qui paraissait recéler du feu de la foudre : un nez grec et bien dessiné achevait de donner à cette figure remarquable un air de grandeur et d'orgueil que relevait encore la courbure d'une lèvre inférieure qui semblait le siège de l'ironie la plus amère » (1).

L'histoire est traînante et confuse : des bâtards, des gens que l'on croit à jamais disparus et qui reviennent tout à coup, des acteurs épisodiques s'entendent méchamment pour dérouter l'infortuné lecteur.

C'est à l'Italie que Cassagnaux a demandé une large inspiration, à la belle Italie des romantiques, toute frémissante d'échos de sérénades, de voluptés et de crimes, peuplée de lazzaroni superbes, de brigands prompts à tirer leurs poignards, de moines débauchés, d'élégants cavaliers qui lancent des jurons sonores : Cospetto di Bacco ! San-Marco ! Aussi la poésie de la nature domine dans *Le Pénitent*, et la peinture des horizons siciliens y tient une grande place.

Tantôt une éruption de l'Etna :

« ... La chaleur avait été insupportable ; on avait respiré du feu. Les mugissements sourds et réitérés de l'Etna, les nuages de fumée que vomissait sa large bouche, l'air qui de plus en plus semblait peser sur la terre silencieuse, les hurlements des animaux, les cris sinistres des oiseaux de la nuit, tout présageait une horrible convulsion de la nature, une nouvelle éruption du volcan (2). »

Tantôt un blanc lever de lune :

« La lune se glissait alors entre les peupliers comme une belle vestale au travers d'un péristyle antique, sa lumière lustrait le

1. Tome II, page 237.
2. Tome II, page 337.

duvet argenté de leurs feuilles mobiles et revêtait de teintes inexprimables les masses odorantes des chatoyants feuillages ; un parfum suave s'élevait du fond des vallées et les flots, qui semblaient mouiller le cercle incertain de l'horizon, agrandissaient encore les charmes de cette belle nuit, par leurs nappes d'opales et leurs ondulations inconstantes » (1).

Nous quitterons l'œuvre d'Edouard Cassagnaux sur cette impression calme, car ses dernières productions n'ont plus la grande allure du *Meurtre* et du *Pénitent*.

En 1834, il publia *Les Deux Nonnes*, légende imitée de l'Allemand, à la suite d'une traduction de *La Sorcière* de Zschokke par Jules Lapierre (2). Une courte citation indiquera suffisamment le caractère fantastique de cette nouvelle :

« Jeune vierge qu'un doux penser d'amour conduirait vers ces ruines, voyageurs qui demandez un abri contre la foudre, savants moines qui méditez les vanités humaines et recherchez la solitude, fuyez, fuyez loin du Woralberg ! L'air y est magique et comme empoisonné ; on y respire du sang, on y respire de la mort ! »

Et l'on songe à une ballade célèbre d'Hugo :

« C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon, ivre encore du banquet des sabbats ;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière ;
C'était l'heure où l'on parle bas. »

Enfin en 1835 parut *Balthazar*, incolore et ennuyeux récit du festin maudit où fut prédite la chute de Babylone.

Deux romans, cinq ou six nouvelles, quelques poésies (3) :

1. Tome II, page 33.

2. Paris, Audin, 1834, 4 vol. in-12.

3. Dans la *Sentinelle* du 5 janvier 1833 on lit :

« Naples. — L'hymne des rossignols. — Prière à Vénus. — A une étoile. — Deux Muses : tels sont les titres des morceaux que M. Cassagnaux a fourni à l'*Almanach des Muses* et qui se distinguent par un grand charme de tendresse et de mélancolie... »

c'est toute l'œuvre d'Edouard Cassagnaux. Mais agité de la fiévre d'écrire, il eut, comme beaucoup de ses contemporains, de grands projets irréalisés : *La guillotine, histoire fantastique et drôlatique* (!!) ; *Le Compère de Jean Sans-Peur* ; *Le pont de Montereau* ; *Le concile de Constance* ; *Les Borgia* ; *Deux femmes* (1) ; *L'Acacia blanc* ; *La Montagne des Oliviers* (2), ne virent, je crois, jamais le jour. Lecteurs avides d'émotions violentes, séduits par la magie des titres, regrettons-le amèrement.

Les amis du romantisme doivent estimer Edouard Cassagnaux, car ce fut un vaillant. A douze heures de diligence de « la Capitale », loin des cénacles littéraires, de l'Arsenal présidé par Nodier et de la Place Royale où trônait déjà l'auteur d'*Hernani*, loin des « grandes premières » de Dumas et d'Hugo à la Porte Saint-Martin, il a combattu pour la noble cause, isolé dans une ville à l'existence routinière. Il eut parfois des moments de sombre ennui et se plaignit assez finement de la tristesse d'un jour d'automne en province, sous l'averse :

« Bien sûr, bien sûr que je m'en souviendrai de mon fameux dimanche 8 septembre 1833 ! Le matin, une revue de la Garde nationale : à midi une séance publique de l'Académie ; un temps exécrable du matin au soir, de la pluie par-dessus les genoux, des académiciens par-dessus la tête. Oh bien sûr, bien sûr que je m'en souviendrai !! » (3).

Quelles plates distractions offrait au romancier la vie provinciale en 1830 ! Un cabinet de lecture, quelques cafés, la promenade du Mail ! Le théâtre municipal d'Amiens même, si nous en croyons les chroniques de *La Sentinelle*, était médiocre, et rares furent les soirées où Cassagnaux put s'écrier :

« Et certes c'est un beau et magnifique drame que celui de la Tour de Nesles, avec ses voluptés sanglantes, ses assassins mys-

1. Annoncés sous presse dans *La Sentinelle* du 6 février 1833.
2. Annoncés pour paraître incessamment sur couverture de *Balthazar*.
3. *La Sentinelle*, numéro du 14 septembre 1833.

térieux, ses orgies suivies de meurtres, ses corps vomis par la Seine, son Buridan et sa Marguerite... » (1).

Cassagnaux s'éleva, au-dessus d'une vie monotone et des mesquineries de la politique locale, vers l'Idéal romantique. Si ses ailes ne l'ont pas porté très haut, il eut beaucoup de bonne volonté et une certaine imagination. L'absence complète de composition et de psychologie sérieuse, des discours emphatiques, des descriptions alourdies de redondances et d'adjectifs superflus sont les défauts de tous ses contemporains, les petits romanciers édités par Renduel et par Souverain. *Le Meurtre de la vieille rue du Temple* reste le type parfait du roman romantique, accompagné d'une vignette de Tony Johannot, de notes et d'épigraphes (2) ; il sera encore aujourd'hui goûté du public qu'enflamment des histoires à panache plus récentes : *Le Bossu* ou *Les trois Mousquetaires*.

ALAIN DUBOIS

1. *La Sentinelle*, numéro du 14 novembre 1832.
2. Quelques-unes sont exquises ;
Ah !...

(Calderon).

Elle aperçut son page.

(Marlborough).

C'est un homme de conséquence
rempli d'esprit et de science.

(Les Almanachs)

« Monsieur vous avez une chambre à louer ? — Monsieur est dans le commerce ? — Du tout, je suis étudiant en... — Ma chambre est louée, Monsieur ! »

(Un épicier de la rue Saint-Jacques, garde-national marié.)

LE CINQUANTENAIRE

DE LA

MORT D'ALFRED DE MUSSET

(2 mai 1857)

SA CORRESPONDANCE

Il y aura cinquante ans le 2 mai prochain qu'Alfred de Musset est mort.

A cette occasion M. Léon Séché publiera au *Mercure de France* la *Correspondance* du poète, pour faire suite à l'ouvrage en 2 volumes qu'il lui a consacré naguère et dont la première édition a été enlevée en quelques jours.

Nous empruntons à cette *Correspondance* de Musset depuis si longtemps attendue les lettres suivantes :

A PAUL FOUCHER

Au Mans, le 19 octobre (1827).

Je reviens, mon cher ami, jeudi prochain, c'est-à-dire le 25. Je serai à Paris vendredi soir. L'année dernière, quand je te trouvai avec mon frère à la diligence, nous nous revîmes en disant des bêtises, comme d'ordinaire; cette année nous serons tous deux en noir; les années se succèdent et ne se ressemblent pas; mais nos cœurs, en quoi sont-ils changés ? Les plaisirs, les petites passions vien-

10

nent et disparaissent : l'amitié qui les a vus naître en est témoin et leur survit.

Hier, ces demoiselles sont reparties pour la campagne ; j'ai déjeuné chez elles, et les ai embarquées. Jusqu'au moment du départ tout a été à merveille, je leur ai donné des dessins pour leurs albums, j'étais gai et insouciant. Mais le croirais-tu? quand il a fallu les embrasser, quand elles eurent disparu derrière le coin de la rue, je sentis cette impression triste et douce que mon cœur avait oubliée — je l'ai gardée jusqu'au soir; toujours la même, mais toujours plus faible, et aujourd'hui je ne sens plus rien, et je regrette de ne plus rien sentir. Pourtant, je ne suis pas amoureux ; j'en suis à dix mille lieues — mais je le sens, je suis fait pour l'être; je radote à force de te le répéter — mais je suis si bête ! Je hais les femmes en théorie, j'ai horreur de ce caractère français qui se joue de ces pensées qui changent les nuits en veilles; mais j'ai beau faire, j'y serai pris ; trompez-moi, méchantes, trompez-moi, mais vous n'aurez pas de mérite à me tromper !

Tu le vois, mon pauvre ami, j'ai 17 ans ; et je suis heureux parce que je suis jeune. Mettez dans le vase les liqueurs les plus amères, le bord en est sucré, rien n'arrive à mes lèvres que par là. Les douleurs ne me sont qu'une douce mélancolie. Je ne saurais rien voir avec mes yeux de 17 ans, que je n'y mêle un peu d'idéal. Je suis fait ainsi. Ah ! crois-moi, c'est là le bonheur : si en passant devant dans la rue une jeune figure inconnue m'a semblé belle, je ne me retournerai pas pour qu'un second coup d'œil me montre que le premier m'avait trompé, je m'enfuis, au contraire, emportant cette image à moitié vraie, à moitié fausse, et l'embellissant encore de toute la force de mon imagination.

Je joue au billard comme un furieux; j'y passe mes soirées entières; j'ai besoin d'un excès quelconque. Je ne sais que faire; je ne sais comment me débarrasser de ce besoin d'émotions; ce n'est pas sans jeter souvent les yeux sur ta chère poésie, tu peux le croire, ah ! mon ami — la poésie est comme une jolie femme — comme la Magdeleine de Delphine Gay.

> Le dépit l'éloigna, mais l'espoir la ramène,
> De l'adorer toujours on avait fait serment.

Mais le dépit qui m'en éloigne, je ne sais pas qui peut me le faire oublier. En tout cas, ce ne serait jamais que le caractère d'un autre que je voudrais peindre. Le mien ne sera jamais comme je

l'espère. Et songe donc, mon cher, peut-être cet hiver trouverai-je une femme; toi aussi peut-être..., et alors ! que manquera-t-il ? que m'importe le reste ? Dites, faites tout ce que vous voudrez, Messieurs, je me promènerai au milieu de vous avec orgueil ; quel est celui de vous qui sait qui je suis ? A qui d'entre vous ai-je prostitué les secrètes pensées de mon âme ? Que celui-là dise : Tu t'es donné à moi. Un seul le peut faire, tu sais qui je veux dire.

Non, mon cher, cette pensée me plaît trop ; je ne serai jamais poète ; j'ai envie d'effacer tout ce que je disais tout à l'heure ; sais-tu ce qui me l'a fait dire? sais-tu ce qui m'y a fait penser ? C'est ce départ dont je te parlais tout à l'heure ; la poésie chez moi est sœur de l'amour. — L'une fait naître l'autre, et ils viennent toujours ensemble. — Quand je serai débarrassé de cette facilité que j'ai de tomber amoureux, comme on s'enrhume, ces envies-là ne me reprendront plus. Je serai alors moi-même. Ceux qui ne me connaîtront pas diront : Quel drôle de corps ! » Et ceux qui auront pu deviner quelque pensée de mon âme diront : « Quel bête d'homme ! » Voilà comme ils sont ; je n'en donnerais pas un fétu. Et ce sont ces gredins-là pour qui tu écris, à qui tu te réjouis de plaire en profanant le sacré trésor de tes pensées ; trop heureux si le récit naïf et terrible de tes douleurs, si l'amère vérité de ta mélancolie arrache un soupir à quelques-unes de nos élégantes ! Mordieu ! sais-tu qui je voudrais être, quel caractère j'ai, et quel rôle j'ambitionne ? Je voudrais être un homme à bonnes fortunes. Non pour être heureux, mais pour les tourmenter toutes jusqu'à la mort, faisant jouer tous les ressorts de mon esprit sans jamais toucher à mon âme, je voudrais être envié des hommes et aimé des femmes ; et si parmi elles je trouvais celle que je cherche et qui m'attend peut-être à l'autre bout du monde, peut-être à deux pas de moi ! je m'arrêterais alors et je dirais : « Ma carrière est finie ! » Plais-leur par le charme de ta poésie, toi dont l'âme a besoin de chanter ce qu'elle souffre. Ils diront : « Quel dommage ! celui-là méritait d'être aimé ! » Mais pour moi ils ne sauront pas si je puis l'être, et si je le suis ils ne le croiront pas.

Tu trouves sans doute que ma lettre n'est qu'un radotage, mais que veux-tu ? Dans l'état où je me trouve, je n'ai d'autre plaisir que celui de te parler. Que je suis aise de te revoir ! J'ai un tas, un vrai tas de choses à te dire. Tous ceux que je vois ici, tous ces gens aimables, toutes ces jolies femmes, sont si mortellement insipides ; tous ces ballons sur lesquels on ne peut appuyer sans les crever, toutes ces âmes de rien qui ont raccroché çà et là qua-

tre ou cinq idées qu'ils débitent. Tu ris de ce misanthrope de seize ans ; non, mon ami, je n'en suis pas un, car je t'aime plus que moi-même, et j'aimerai autant que toi la femme qui doit m'aimer un jour. Adieu, vendredi, je t'embrasserai.

Tout à toi

A.

Chez M. Desherbiers à la préfecture du Mans (1).

A BÉRANGER

1829

Je vous aime, d'abord parce que vous vous appelez Béranger ; je vous aime aussi et beaucoup parce que vous avez fait *le Voyage imaginaire*, le voyage de Grèce ; j'aime tant les Grecs (2) !

A BULOZ

Août 1835.

Mon cher Buloz,

Ayez la bonté de prier Mme Dudevant, lorsque vous la verrez, de vouloir bien brûler les deux pages de vers que j'ai laissées chez

1. M. Desherbiers était l'oncle d'Alfred de Musset, qui lui ressemblait moralement, à tel point que son père lui disait quelquefois : « Tu es bien le fils de ton oncle ! »

Cette lettre a été vendue 401 francs, à la vente des autographes formant la collection de Georges Charpentier (fin janvier 1907).

2. *Le Voyage imaginaire* est de 1824, en voici le dernier couplet :

Daignez au port accueillir un barbare.
Vierges d'Athènes encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

M. Clouard (*Documents inédits sur Alfred de Musset*) a mis en doute l'authenticité de cette lettre publiée la première fois par le *Musée français* en 1858. Il ne l'aurait pas fait s'il avait su que Musset avait été élevé par son père dans le culte de Béranger. En 1829, pendant que le chansonnier purgeait à la Force la condamnation à neuf mois de prison qu'il avait encourue le 15 octobre 1828, Musset-Pathay, suivant l'exemple de beaucoup d'autres, lui envoya, pour le distraire, son ouvrage sur *Jean-Jacques Rousseau*. (Cf. la *Corresp. de Béranger*, t. I, p. 375.)

elle il y a quelque temps. Soyez persuadé, mon ami, qu'il n'y a dans cette réponse de ma part, aucune envie de vous désobliger. Je n'ai point relu ces ébauches écrites dans quelque nuit d'exaltation maladive, qui probablement ne valent rien. Ce n'est pas non plus, certainement, que je ne sois très disposé à rendre à de Vigny, ou publiquement ou en particulier, la pleine justice qui lui est due, sur un des plus beaux drames de cette époque; dites-lui, je vous en prie, si vous le voyez, combien j'admire *Chatterton* et que je le remercie de tout cœur de nous avoir prouvé que, malgré les turpitudes qui nous ont blessés, *dégradés* et abrutis, nous sommes encore capables de pleurer et de sentir ce qui vient du cœur. Dites-lui que j'ai fait un ou deux méchants sonnets là-dessus, lesquels sont brûlés (1), mais que je n'en professe pas moins haut mon admiration.

Que M[me] Dudevant ne trouve rien de mal de ma part, si je lui demande de jeter ces vers au feu. C'est affaire de pure *vanité littéraire*. Que voulez-vous! mon cher ami, ce sont des vers faits à la hâte; je suis faiseur de vers; c'est mon métier; j'agis par intérêt *pécuniaire*.

Bien à vous.

1. Il s'agit des deux sonnets que fit Alfred de Musset à la suite de la représentation du drame de *Chatterton*, et que Paul de Musset attribuait à tort à Alfred de Vigny.

Les voici, tels qu'il les dicta un soir à George Sand, en réponse aux critiques qui avaient censuré la pièce. Le premier disait :

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au théâtre français on l'a défiguré,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contre-sens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré,
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai?

Je vous dirai, sachez, que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan;
On n'en fait rien de bon en les analysant;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main.

Dans le second, Musset visait directement Gustave Planche, qui, n'écoutant que ses rancunes, s'était montré très dur pour Vigny ou plutôt, comme il disait,

A M. CHARPENTIER, ÉDITEUR, 19, rue de Lille

Janvier 1850.

Je suis vraiment désolé, mon cher ami, de voir que, pour grossir de quelques pages notre volume, nous imprimions des choses qui ne valent rien, et que je n'ai même pas voulu publier à vingt ans dans mon premier recueil. N'est-ce pas une faute bien réelle que nous faisons ? N'est-ce pas nous faire tort bénévolement ? N'y a-t-il donc pas moyen de composer un volume plus petit, et con-

en guise d'excuse, « pour la manière dont la tentative spiritualiste du dramaturge avait été réalisée ».

O critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré !
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poète inspiré
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré.

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une Revue !
Oh ! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord,

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis, d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort.

Il est aisé de comprendre pourquoi Musset ne voulait pas que ces vers fussent publiés. Les raisons tirées de sa *vanité littéraire* ou de *l'intérêt pécuniaire* n'étaient pas les vraies ; en tout cas ce n'étaient pas les seules. La vérité c'est que, après avoir été, quelques mois auparavant, sur le point de croiser le fer avec Gustave Planche, il ne pouvait pas décemment lui décocher cette flèche dans le dos, car évidemment la *mouche bovine* c'était lui. De tous les « moucherons » du journalisme qui étaient partis en guerre contre la pièce de *Chatterton*, aucun n'y avait mis plus d'acharnement que Gustave Planche. Son article avait même fait scandale, venant après la note plutôt sympathique que Buloz avait publiée sur le drame de Vigny dans le numéro précédent de la *Revue des Deux Mondes*. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Buloz eût consenti à publier ces vers. Pria-t-il George Sand de les brûler ? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle se garda bien de les jeter au feu. Aussi bien, avait-elle le droit de les conserver, puisque le manuscrit était de sa main.

venable ? ne le vendrait-on pas, fut-ce un peu moins cher ? Quant à moi, j'ai beau faire, je ne peux pas corriger les *Derniers moments de François I*. Il y a dix-neuf ans que c'est au *rancart*. — Faites un effort, au nom du ciel ; laissez-moi ne donner au public que ce dont je puis être content. Vous me soulagerez d'un vrai fardeau.

A vous.

Charpentier a mis en note : « On pourrait penser d'après cette lettre que nous avions voulu exercer une sorte de pression sur Alfred de Musset pour réimprimer les vers qu'il avait condamnés ; on se tromperait fort. Nous lui en avions seulement fait la proposition par suite des demandes qui nous en avaient été adressées, et, loin d'insister nous applaudîmes à sa résolution. »

Cette lettre a été vendue 115 francs à la vente des autographes de Georges Charpentier (janvier 1907).

AU MÊME

Lundi, 30 septembre 1850.

« Mon cher ami,

« Je vous envoie le catalogue de l'*Assemblée* (1), où vous trouverez quatre ou cinq romans de mon frère, annoncés sous mon nom. Vous m'avez dit que vous vous chargeriez de demander la rectification. J'aimerais mieux en effet que vous me rendissiez ce service, attendu qu'il est délicat pour moi de parler de mon frère.

« D'ailleurs, votre position, étant *mon éditeur*, vous donne, il me semble, toute espèce de droit. Car c'est au bout du compte, une sotte tromperie qui est toujours préjudiciable : le public peut nous croire complices.

« Si vous voulez bien vous en charger, tenez-moi au courant, parce que, si on ne rectifie pas l'erreur, il faudra écrire dans d'autres journaux.

Tout à vous (2).

1. Le catalogue dont il est question fut annoncé dans le n° de *l'Assemblée Nationale* du 26 juillet 1850 — il parut pour la première fois dans le n° du 28. Il fut fréquemment reproduit. En ce qui touche les frères de Musset, l'annonce portait :

Le Bracelet, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Samuel, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Tête et cœur, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

Les amours de Planoche et de Mme de Laguette, par Paul de Musset, 2 vol. in-8.

Lauzun, par Alfred de Musset, 1 vol. in-8.

2. Cette lettre a été vendue 45 francs à la vente de G. Charpentier (janvier 1907).

En dehors des lettres ci-dessus, on en a vendu une vingtaine d'autres, à la fin du mois de janvier 1907, qui faisaient partie comme elles de la collection d'autographes de Georges Charpentier. Elles étaient adressées pour la plupart au père de cet éditeur. Je les résume ici d'après le catalogue de la maison Charavay, en y ajoutant les prix de vente de l'hôtel Drouot.

N° 49, 13 août 1850. — Il lui envoie les épreuves du *Chandelier* corrigées avec soin. « Ce sera une édition choisie de la pièce : la seule bonne ». — Vendue 31 fr.

N° 50, 27 juin 1851. — Il lui demande de le sauver d'une saisie imminente en prenant à son compte un billet de 1200 fr. — Vendue 90 fr.

N° 51, 1853. — Il se plaint de la mauvaise composition des épreuves qu'on lui a soumises. « C'est un métier que je n'ai jamais fait. Il y a dans les imprimeries des gens payés pour cela. » — Vendue 45 fr.

N° 52, S. d. — 4 lettres ou billets relatifs à la correction des épreuves. — Vendus 50 fr.

N° 53, 22 septembre 1854. — Il a besoin d'aller aux bains de mer pour se remettre, et il lui faudrait mille francs tant pour le voyage que pour désintéresser son propriétaire avant de partir. — Vendue 120 fr. (Il s'agissait du voyage au Croisic qu'il fit à cette époque et dont il parle dans les lettres CLXXVI et CLXXVII de sa *Correspondance*).

N° 56, jeudi 11, s. d. à Plon, l'imprimeur. — Il lui demande de quel droit il compte mettre sous presse sans avoir son bon à tirer. — Vendue 45 fr.

N° 58, 2 novembre, s. d. à Charpentier. — Il lui demande s'il est allé chez Berrurier, l'huissier, et le prie de ne rien faire sans l'avoir vu. — Vendue 55 fr.

N° 59, s. d. — Il lui reproche vivement d'imprimer et vendre sans lui rendre de comptes. — Vendue 39 fr.

N° 60, s. d. — Il a été trompé par de faux renseignements : il redemande la lettre qu'il lui a écrite et serait au désespoir qu'elle pût s'égarer. — Vendue 33 fr.

N° 61, 9 mars 1857. — Il lui demande une réponse catégorique au sujet de l'impression de deux manuscrits. — Vendue 35 fr.

N° 62, s. d. — Il demande des épreuves et dit qu'il a décidé d'imprimer le vers :

J'ai fait mon chant du sacre et je peux me retire (1).

Vendue 35 fr.

N° 63, s. d. — Il est disposé à prendre les engagements qu'il lui a demandés à condition que l'on fasse de suite les éditions qui lui permettront de le rembourser. — Vendue 39 fr.

N° 64, s. d. — Il le prie de s'entendre avec Hetzel pour une édition de ses œuvres. — Vendue 39 fr.

N° 66, s. d. — Il lui demande une avance d'argent. « Je n'ai littéralement pas le sou, c'est-à-dire que je ne sais pas du tout comment j'irai jusqu'au bout du mois. Encore me faut-il dîner pour faire une nouvelle. » — Vendue 155 fr.

L. S.

RECTIFICATION

Une erreur de mise en pages a été commise dans notre dernier numéro, que nos lecteurs auront rectifiée d'eux-mêmes et pour laquelle l'imprimeur leur fait ses excuses.

La page 74 devait occuper la page 67 et *vice versâ*.

1. Sur ce vers voir p. 266 du t. I de notre *Alfred de Musset*.

VARIA

LIVRES ET MANUSCRITS ROMANTIQUES

A la vente de la Bibliothèque de M. Armand de Barenton, qui a eu lieu à l'Hôtel Drouot les 11 et 12 avril, on a vendu les numéros suivants :

199.— Balzac (Honoré de). Physiologie du Mariage, ou Méditations de philosophie éclectique, sur le bonheur et le malheur conjugal. Publiées par un jeune célibataire (H. de Balzac). *Paris, Levavasseur*, 1830, 2 vol. in-8, demi-rel. mar. bleu avec coins, tête d'or. ébarbé. (*David.*)

Edition originale, rare offrant cette particularité que dans le tome second, *Méditation XXV, chap. I*, traitant des *Religions et de la confession considérées dans leurs rapports avec le mariage*, les quatre premières lignes seulement sont intelligibles ; quant au reste du chapitre, l'auteur fit composer la suite avec des lettres, blocs tirets, parenthèses, etc., pris au hasard par le compositeur.

200. — Pièces diverses relatives à ses romans et plus particulièrement au *Médecin de campagne*. — 8 pièces diverses montées sur onglets et réunies en 1 vol. in-fol. cart. bradel, dos de mar. r. à long grain.

Curieux dossier de documents manuscrits concernant les rapports et les démêlés de Balzac avec son éditeur, Mame-Delaunay, de 1832 à 1833. On y trouve entre autres une très curieuse lettre autographe signée, de Balzac à Mame-Delaunay, datée d'Aix-les-Bains, 30 septembre 1832, comprenant 4 pp. in-4, et relative à la 3e édition de ses *Romans et Contes philosophiques*, et à la publication de son *Médecin de campagne*, dont il veut faire un livre populaire, se vendant à grand nombre d'exemplaires, comme les *Contes* de Perrault, *Manon Lescaut*, etc.

« Mon livre, dit-il, est donc conçu dans cet esprit, un livre que la portière et la grande dame puissent lire. J'ai pris l'*Évangile* et le *Catéchisme* pour modèles deux livres d'excellent débit. » Il veut un franc par exemplaire, et en donne à tirer 1.300 pour 1.000. Ces mille francs lui sont nécessaires pour un voyage qu'il projette en Italie. On fera imprimer chez A. Barbier, son successeur, qui lui doit de l'argent. Il compte beaucoup, pour le succès, sur la publicité du *Journal des connaissances utiles*, de son ami Girardin. — Il se rend à Ferney, puis à Genève, etc. »

240. — Brohan (Augustine). Il faut toujours en venir là, proverbe (par Augustine Brohan). *S. l. n. d.* (*Paris. typographie Panckoucke*, 1859), gr. in-8 de 53 pp. vélin blanc à recouvr. titre calligraphié sur le dos, non rog.

Edition originale.

Exemplaires sur grand papier de Hollande, auquel on a ajouté une charmante lettre autographe signée de l'auteur. Augustine Brohan, à l'acteur Fechter (4 pp. in-12), relative à la pièce ci-dessus : « Sauf votre respect, cher ami, le rôle vous convient parfaitement en ce que j'ai voulu qu'il fût, spirituel et distingué. Il y a un petit théâtre tout construit chez Mme de Girardin, et l'on tient à nous avoir en poudre, à cause de la chanoinesse et du rôle suranné de la soubrette, c'est assez utile j'ai pensé que vous pourriez avec un peu d'ouate aplanir cette très légère montagne à votre jambe, souvenez-vous si vous pouvez, des mollets de David dans le Mariage de Figaro ! mais bah ! c'est trop vieux pour vous, c'est bon à votre antique amie. Remettez-vous, cher ami, bien vite et surtout ne vous laissez pas abattre... L'été dernier moi qui suis un peu comme vous; j'avais un gros ventre (voilez-vous la face !) et je me trouvais mal à chaque instant avec les meilleures joues qu'on puisse avoir. Cet hiver j'ai considérablement maigri et je vais beaucoup mieux *parce que* je me suis résignée à ne plus manger que des viandes rôties — 3 fois par jour, *sans pain* — sans potages — sans *légumes* — et ne jamais souper... M. de Girardin est le cousin le plus reconnaissant qu'il y ait dans les trois royaumes, il est presque aussi heureux que sa femme et ce n'est pas peu dire — quand elle a su qu'*Armand* voulait bien venir chez elle, j'ai cru qu'elle allait oublier l'âge de son mari ! donc faites effort pour ne pas nous abandonner... Une bonne poignée de main de bonne camarade et un bon baiser à Madame Fichtre (*sic*)... M. de Larounat m'a pris par les sentiments — que le diable l'emporte !... »

293. — Mérimée (Prosper). Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole (par Prosper Mérimée). *Paris, Sautelet*, 1825, in-8, cart. bradel perc. blanche, tête r. non rog. (*Franz.*)

Edition originale.

Exemplaire grandes marges auquel on a ajouté : *Le portrait de Prosper Mérimée tour à tour en femme et en homme d'après un des trois exemplaires connus de la lithographie de 1825, et d'après un dessin inédit de E.-J. Delécluze*. Opuscule de Poulet-Malassis. publié en 1876, comprenant 5 pp. et accompagné d'une réimpression sur *Chine volant* du portrait de Clara Gazul, qui n'est autre que celui de Prosper Mérimée habillé en femme ; ce portrait est accompagné d'une pièce de rapport, également sur *Chine volant*, représentant le haut de la tête de Mérimée (le visage est découpé) et son habit, ce qui fait que cette pièce appliquée sur le premier portrait nous donne celui de l'écrivain à l'âge de 23 ans.

294. — Théâtre de Clara Gazul, comédienne espagnole (par Prosper Mérimée). *Paris, Fournier*, 1830, in-8, demi-rel. mar. grenat avec coins, tête dor. ébarbé. (*Raparlier*).

SECONDE ÉDITION ORIGINALE contenant deux pièces de plus que la première : *L'Occasion* et *Le Carrosse du Saint-Sacrement.*

Exemplaire contenant le *portrait original* de Clara Gazul (Prosper Mérimée habillé en femme) et l'opuscule accompagné des portraits sur *Chine volant* que nous avons décrit à l'article précédent.

305. — LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE à Francisque Michel, 1849-1870, 2 vol. in-4, cart. de soie brochée, tête dor.

Importante et précieuse réunion de CENT LETTRES AUTOGRAPHES INÉDITES dont quelques-unes contiennent de curieux *dessins à la plume*; elles sont soigneusement fixées sur papier du Japon et plusieurs sont accompagnées d'enveloppes avec leur timbre.

Ces lettres présentent un grand intérêt en ce qu'elles nous montrent un Mérimée intime avec ses qualités et ses défauts.

En effet, en les lisant, on est frappé du contraste qu'elles présentent ; d'un cot on voit l'ami dévoué, l'écrivain merveilleux, le critique spirituel, l'artiste délicat, le philologue et l'archéologue passionné et érudit et d'un autre côté un homme méfiant, sceptique, blasé, sensuel et... cynique.

Donner des extraits de cette volumineuse correspondance nous entraînerait trop loin, nous nous contenterons de la résumer le plus brièvement possible.

La première lettre est datée du 20 janvier 1849 et la dernière du 8 janvier 1870, année de sa mort: elles sont toutes adressées à M. Francisque Michel, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux, auteur de nombreux ouvrages d'érudition. On y voit par le détail les démarches de Mérimée auprès de ses collègues de l'Institut, soit pour recommander les ouvrages de son ami en vue des concours académiques, soit pour le faire nommer membre correspondant, le tout accompagné de renseignements, souvent indiscrets, sur les commissions et assaisonné d'une fine critique des usages académiques et de jugements peut-être excessifs sur certains académiciens. On y trouve en outre, et surtout, les encouragements, les appréciations, les conseils, les critiques, que Mérimée donne à Francisque Michel sur les divers travaux de ce dernier et plus particulièrement sur l'*Histoire des Hôtelleries, cabarets..*; *le Pays basque ; Recherches sur les étoffes de soie, d'or et d'argent... au Moyen âge; Etude de philologie comparée sur l'argot*. L'illustre académicien s'intéressait plus particulièrement à ces deux derniers ouvrages et les documents qu'il peut fournir à son correspondant, soit comme archéologue, soit comme philologue, sont nombreux et du plus puissant intérêt. On y remarque enfin les appréciations de l'écrivain sur les événements et les hommes de cette époque, des renseignements sur ses projets, ses travaux, les événements de sa vie, entre autres son procès au sujet de l'affaire Libri, sa condamnation, son séjour à la Conciergerie; sa nomination de sénateur ; ses idées sur l'amour, les femmes, le célibat, les dangers du mariage, etc., etc., le tout agrémenté de gauloiseries et d'anecdotes des plus libres.

Ce recueil contient en outre une lettre de M. Laborde à Mérimée et à la fin se trouvent une lettre et une déclaration du fils de M. Francisque Michel relatives à ces lettres et autorisant *l'acquéreur à en faire tel usage qui lui conviendra...*

Le Romantisme
à travers les Journaux et les Revues.

Revue d'Histoire Littéraire de la France, numéro d'octobre-décembre 1906. — *Notes sur la bataille romantique* (1813-1826), par Jules Marsan.

Dilecta, numéro de mars 1907. — *Le Théâtre en France au* XIX*e siècle, de Hernani à Cyrano*, par Marc des Granges.

Le Correspondant du 25 février. — *Les grandes premières romantiques: Marion Delorme*, par Alphonse Séché et Jules Bertaut.

La Revue des Revues du 15 avril. — *Lettres inédites d'Edgar Quinet*.

L'Eclair du 5 avril. — *Mérimée inconnu*, d'après *Cent lettres inédites*, par Georges Montorgueil.

Le Petit Temps du 16 mars. — *A propos de Marion Delorme*, par Maurice Dumoulin.

Le Figaro du 18 février. — *La Vie Littéraire, Alfred de Musset*, d'après M. Léon Séché, par Marcel Ballot.

L'Echo de Paris du 18 mars. — *Etudes de Littérature et d'Histoire. — Alfred de Musset*, d'après le livre de M. Léon Séché, par Charles Foley.

Le Journal des Débats du 5 mars. — Article de M. Albalat sur le même livre.

L'Illustration du 16 février — Article de M. E. Ledrain, sur le même livre.

La Revue de Paris du 15 mars. — *La Revue Hebdomadaire* du 16 mars. — Article de Jules Bertaut sur le même livre.

La Revue de Belgique, numéro de mars. — Article de M. Maurice Wilmotte sur le même livre.

Bibliographie

Librairie Plon et Nourrit. — *Mémoires de la Comtesse de Boigne*, publiés d'après le manuscrit original, par Charles Nicoulaud, t. I, 1781-1814, 1 vol. in-8° à 7 fr. 50.

De ce volume tout particulièrement intéressant, pour les événements de 1814 surtout, nous ne retiendrons que ce qui a trait à Chateaubriand. On verra par les pages ci-dessous de quelle popularité il jouissait à cette époque dans la haute société et avec quelle perspicacité Mme de Boigne en parle.

« M. de Chateaubriand a éminemment le tact des dispositions du moment. Il devine l'instinct du public et le caresse si bien, qu'écrivain de parti, il a pourtant réussi à être populaire. Il lui est fort égal pour cela de changer du tout au tout, d'encenser ce qu'il a honni, de honnir ce qu'il a encensé. Il a deux ou trois principes qu'il habille selon les circonstances, de façon à les rendre presque méconnaissables, mais avec lesquels il se tire de toutes les difficultés et prétend être toujours profondément conséquent. Cela lui est d'autant plus facile que son esprit, qui va jusqu'au génie, n'est gêné par aucune de ces considérations morales qui pourraient arrêter. Il n'a foi en rien au monde qu'en son talent, mais aussi c'est un autel devant lequel il est dans une prosternation perpétuelle.

« Je me rapelle une lecture des *Abencérages* faite chez Mme de Ségur. Il lisait de la voix la plus touchante et la plus émue, avec cette foi qu'il a pour tout ce qui

émane de lui. Il entrait dans les sentiments de ses personnages au point que les larmes tombaient sur le papier ; nous avions partagé cette vive impression et j'étais véritablement sous le charme. La lecture finie on apporta du thé.

— Monsieur de Chateaubriand, voulez-vous du thé ?

— Je vous en demanderai.

Aussitôt un écho se répandit dans le salon :

— Ma chère, il veut du thé.

— Il va prendre du thé.

— Donnez-lui du thé.

— Il demande du thé.

Et dix dames se mirent en mouvement pour servir l'idole. C'était la première fois que j'assistais à pareil spectacle et il me sembla si ridicule que je me promis de n'y jamais jouer de rôle. Aussi, quoique j'aie été dans des relations assez constantes avec M. de Chateaubriand, je n'ai point été enrôlée dans la compagnie de ses *Madames*, comme les appelait Mme de Chateaubriand, et ne suis jamais arrivée à l'intimité, car il n'y admet que les véritables adoratrices. »

Sur le rôle de Chateaubriand en 1814, voici comment la Comtesse de Boigne s'exprime :

« La brochure de M. de Chateaubriand, *Bonaparte et les Bourbons*, imprimée avec une rapidité qui ne répondait pas encore à notre impatience, parut. Je me rappelle l'avoir lue dans des transports d'admiration et avec des torrents de larmes, dont j'ai été bien honteuse, lorsqu'elle m'est retombée sous la main, quelques années plus tard...

« Les étrangers, moins aveuglés que nous, sentaient toute la portée de cet ouvrage, et l'empereur Alexandre particulièrement s'en tint pour offensé. Il n'oubliait pas avoir vécu dans la déférence de l'homme si violemment attaqué. M. de Chateaubriand se rêvait déjà un homme d'Etat ; mais personne que lui ne s'en était encore avisé. Il mit un grand prix à obtenir une audience particulière d'Alexandre.

« Je fus chargé d'en parler au comte de Nesselrode. Il l'obtint. L'Empereur ne le connaissait qu'en sa qualité d'écrivain ; on le fit attendre dans un salon avec M. Etienne, auteur d'une pièce que l'Empereur avait vu représenter la veille. L'Empereur, en traversant ses appartements pour sortir, trouva ces deux Messieurs. « Il parla d'abord à Etienne de sa pièce, puis dit un mot à M. de Chateaubriand de sa brochure qu'il prétendit n'avoir pas encore eu le temps de lire ; prêcha la paix entre eux à ces messieurs ; l'un assura que les gens de lettres devaient s'occuper d'amuser le public, et nullement de politique, et passa, sans lui avoir laissé l'occasion de placer un mot. M. de Chataubriand lança un coup d'œil peu conciliateur à Etienne et sortit furieux.

« Le comte de Nesselrode, qui en était pourtant fâché, ne pouvait s'empêcher de rire un peu en racontant les détails de cette entrevue. Je n'ai jamais su au juste si cette assimilation avec Etienne était une malice ou une erreur de l'Empereur. M. de Chateaubriand avait cependant pris quelques précautions pour l'éviter. Dès le lendemain de l'entrée des alliés, il s'était affublé d'un uniforme de fantaisie ; pardessus lequel un gros cordon de soie rouge, passé en bandoulière, supportait un immense sabre turc qui traînait sur tous les parquets avec un bruit formidable. Il avait certainement beaucoup plus l'apparence d'un capitaine de forbans que d'un pacifique écrivain ; ce costume lui valut quelques ridicules, même aux yeux de ses admirateurs les plus dévoués. »

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir sur ce livre.

Librairie du Mercure de France. — *Le Romantisme français* par Pierre Laserre, 1 volume, in-8° à 7 fr. 50. **Librairie Hachette**: *Byron et le Romantisme français*, par Edmond Estève, 1 volume, in-8° à 7 fr. 50.

Malgré tout le talent dépensé dans ces livres, ils ne me donnent

qu'à moitié satisfaction. Je dirai pourquoi très franchement. D'abord, comme presque toutes les thèses, il veulent trop prouver; ensuite ils ont le grand tort de faire dater ou de n'envisager le Romantisme qu'à partir de 1830.

Je sais bien qu'il battait son plein à cette époque, mais il avait déjà parcouru une carrière assez honorable, puisqu'elle avait été marquée : 1° Par les *Messéniennes* dont on ne fait aucun état et qui pourtant eurent une réelle influence sur la génération de 1820 ; 2° par les premières *Méditations* et les *Odes et Ballades* qui ne doivent rien ou si peu à Rousseau ou à Byron, que ce n'est pas la peine d'en parler.

C'est la faute à Rousseau ! dit M. Pierre Lasserre, parlant des folies ou des exagérations dans le sentiment et les idées des Romantiques. — C'est la faute à Byron ! dit M. Estève, ce qui est à peu près la même chose, puisqu'il est acquis et prouvé que Byron s'était nourri de Rousseau. Je connais cette antienne. Elle date de la Restauration Mais encore une fois si Rousseau et Byron déteignirent sur la génération de 1830, celle de 1820 les connut à peine. Les vrais maîtres du Cénacle de 1824 furent Chateaubriand et André Chénier. Je laisse de côté Alexandre Soumet qui eut bien aussi sa petite influence comme je le démontrerai prochainement.

On me dira que Chateaubriand était imbu de Rousseau. Sans doute. Il n'y paraît guère cependant dans le *Génie du Christianisme* qui caractérise son action sur les poètes de son temps bien autrement que *Atala* et *René*. Et quant à André Chénier dont les œuvres parurent en 1819, presque au même moment que les premières traductions de Byron, tous ceux qui connaissent l'histoire littéraire du premier romantisme savent qu'il fut le modèle pendant quelques années de Victor Hugo, de Vigny et de Sainte-Beuve. Je ne vois guère que Vigny qui se soit inspiré de Byron dès ses premiers poèmes, comme l'a péremptoirement établi M. Estève. Encore faut-il se garder de faire remonter au poète anglais le pessimisme de Vigny. Il est possible qu'il l'ait exprimé avec des mots et des images empruntés généralement aux poèmes de Byron, mais ce ne sont là que des apparences, je dirais presque un trompe-l'œil. Le pessimisme de Vigny lui venait d'une source bien autrement profonde, il lui venait de la religion de sa mère qui était janséniste. On ne veut pas me croire quand j'affirme cela, parce qu'on ne connaît pas la question et que le jansénisme est actuellement de l'hébreu pour le commun des mortels; il faudra pourtant bien se rendre à l'évidence. Déjà, d'ailleurs, cela ne fait plus de doute pour ceux qui, sur mes indications, ont pris la peine de regarder la chose de près et de mettre leurs lunettes. On y croira probablement quand mon opinion nous reviendra de l'étranger.

Je fais donc mes réserves sur les conclusions outrées de M. Lasserre. Je lui abandonne George Sand qui procède, en effet, de Rousseau, mais George Sand n'incarne pas à beaucoup près le second Romantisme. Musset l'incarne autrement qu'elle, et c'est elle précisément qui le débarbouilla de son byronisme livresque,

avec des larmes, si je puis dire, qui étaient des larmes de sang.

Librairie Hachette. — *Héléna*, poème en trois chants d'Alfred de Vigny, réimprimé en entier sur l'édition de 1822, avec une introduction des notes par Edmond Estève, 1 vol. in-8°.

Sur ce sujet, par exemple, je n'ai que des éloges à faire à M. Estève. Sa thèse, en donnant raison à Sainte-Beuve contre M. Ernest Dupuy dont on exagère singulièrement le mérite, est si fortement échafaudée que rien ne saurait la détruire. Evidemment Vigny s'était moqué de nous quand, pour s'en faire accroire, il avait antidaté ce poème de cinq ou six ans. Mais Sainte-Beuve à qui rien n'échappait, quoiqu'il ne passât pas les textes au crible, avait parfaitement vu que *Héléna* ne pouvait pas avoir été composé en 1816 ni même en 1818, et Vigny qui dans son for intérieur devait souffrir d'avoir été démasqué par son camarade, finit par lui donner raison en rayant ce poème de la liste de ceux qu'il a conservés dans l'édition définitive. Car il n'y a pas d'autre raison de cette suppression que celle-là. M. Emile Faguet en doute, mais il a tort. Sur ce point je suis absolument d'accord avec M. Edmond Estève que je remercie de nous avoir rendu ce poème en le commentant d'une manière vraiment remarquable.

Librairie Henri Leclerc. — *Sur Mérimée à propos d'ouvrages récents*, par Lucien Pinvert, 1 vol. in-8°.

Mérimée a, comme Stendhal sa petite chapelle et ses dévots dont le nombre augmente chaque jour. Le moindre billet de lui se paie actuellement un prix considérable dans les ventes. C'est ainsi que les cent lettres ou billets dont nous parlons plus haut ont atteint la somme énorme de 1.500 francs. Je m'empresse de déclarer que cet engouement est légitime, Mérimée étant parmi les rares écrivains romantiques qui ont chance de durer. M. Lucien Pinvert dont on connaît les travaux sur le XVIe siècle, a voué à l'auteur de *Colomba* un véritable culte. Rien de ce qui le concerne ne lui est étranger. Il rendrait des points sur cet article à M. Maurice Tourneva qui cependant n'est pas facile à battre en matière bibliographique. En tout cas son étude sur Mérimée et sur les travaux qu'il a inspirés est tout à fait complète. J'ajoute qu'elle est illustrée d'un magnifique portrait du grand écrivain, reproduit en héliogravure, et de fac-similés des portraits de Napoléon III et de Victor Hugo par Mérimée, qui sont très amusants et très curieux, car lui aussi dessinait à merveille.

En somme excellente contribution à l'histoire de l'auteur des *Lettres à Panizzi* et à une *Inconnue* laquelle est connue aujourd'hui.

Le Gérant : Léon Séché

IMP. DONVALOT-JOUVE, 13, RUE RACINE, PARIS

Mérimée critique d'art en 1839

(*suite*)

Chapitre VI

Autour du Salon. — Mérimée et l'étranger

§ 1. — *Murillo*

Mérimée montra dans son Salon qu'il n'était pas seulement un homme de goût, amateur de peinture contemporaine, mais qu'il avait aussi une connaissance précise des maîtres anciens et étrangers. Il y parle de Murillo d'un air fort entendu, rappelle certaines habitudes de coloris du maître, et caractérise même ses manières successives. La première de ses remarques est d'un simple promeneur de musée, l'autre est un peu plus savante. A vrai dire, il aurait pu la tirer de n'importe quel livre élémentaire ; mais il avait voyagé en Espagne, et il est plus probable qu'il l'en rapporta. Les grands peintres espagnols sont assez peu nombreux, pour que leurs compatriotes eux-mêmes soient instruits sur eux. Il semble d'ailleurs, d'après un passage du *Guide de l'amateur*, de Gautier, que les changements de manière de Murillo soient particulièrement célèbres en Espagne, puisqu'on leur donna des noms. Dans ses conversations avec les gardiens des musées, avec les nobles amateurs, qu'un étranger de distinction ne pouvait manquer de voir, il est probable qu'il entendit plus d'une fois parler de la manière « froide » que Murillo tenait

de son premier maître Juan del Castillo, de sa manière « chaude », qui montrait l'influence de Van Dyck, et de sa manière « vaporeuse », où, devenu trop habile, il exprimait négligemment des rêveries voluptueuses et faciles.

§ 2. — *Lawrence*

a) *La rencontre.* — Il n'a parlé de Murillo qu'en passant, à propos d'un imitateur ; mais de lui-même il a introduit sir Thomas Lawrence, en des termes qui nous donnent à penser. Il prétend avoir vu sir Thomas. Il eût été commode de trouver à cette rencontre quelque bonne impossibilité ; malheureusement il n'y en a point. Elle devient même très probable si l'on se souvient qu'en 1868, dans sa préface à *Famée*, de J. Tourguenef, Mérimée la rappela encore, et prêta à Lawrence les mêmes discours à peu près qu'en 1839. Qu'il eût inventé cet épisode pour corser son anonymat anglais de 1839, passe encore : un mensonge de plus n'était pas pour l'arrêter. Mais, si longtemps après, l'introduire où il n'avait que faire, c'eût été un entêtement dans la plaisanterie dont cet homme du monde était incapable. Il vit donc sans doute Lawrence, mais où et quand? A Paris quand Lawrence y passa en 1825? le père de Mérimée, par les Fielding, Rochard, Harlitt, était assez connu des artistes anglais : mais dans cette tournée triomphale à travers l'Europe, un Lawrence ne visitait que les rois et les princes. En la même année 1825, Prosper alla en Angleterre avec Delacroix, qui vit Lawrence (1). Même il alla le visiter avec un ami, qu'il, dit-il, « était assez recommandé auprès de lui pour qu'il (Lawrence) fût pour nous d'une grande complaisance ». Rien n'empêche de croire que cet étranger si recommandé était Mérimée. Il convient d'ajouter qu'en 1827 il retourna en Angleterre avec Gérard, qui devait y voir les artistes (2). Une entrevue entre les deux grands portraitistes

1. Correspondance de Delacroix. Lettre à Pierret, de Londres, 1er août 1825.

2. Lettre de Léonor Mérimée à Gérard, 4 août 1826 (« Huit jours à Londres suffisent pour voir les collections, les *artistes* et les monuments. » Une note anonyme dit que ce voyage s'est effectué. Je n'en ai point retrouvé de trace. (Lettres adressées au Baron Gérard, 3e éd., Paris, Quantin, 1888, II, 308.)

français et anglais, où Mérimée fut en tiers, est infiniment probable aussi. Néanmoins ce ne sont que des hypothèses, dont la preuve matérielle nous manque encore.

b) Particularités. — Les quelques détails et anecdotes que Mérimée ajoute lui vinrent sans doute par les conversations de ses amis anglais : ainsi l'histoire du portrait de Currau, le charme de la conversation de Lawrence et son talent à dire les vers de Roméo. Ces particularités sont ce que le public connaît le mieux des grands hommes. Tout le monde aussi savait que Lawrence était le « peintre de la plus belle aristocratie de l'Europe » (1). Le succès de ses premiers portraits en 1792, le scandale même d'une histoire mal éclaircie avec la princesse de Galles en 1802, le charme de sa personne et de ses manières, l'élégance pareille de sa peinture, tout concourut à lui procurer une célébrité mondaine, à faire de lui le grand homme de salon.

c) L'art du portrait. — Il avait d'ailleurs des mérites plus solides : Mérimée ne fut pas le seul à les reconnaître. Le soin avec lequel Lawrence cherchait à rendre la physionomie de ses modèle, nous est attesté par Delacroix (2). Il vit en lui une extraordinaire facilité alliée à une exactitude scrupuleuse. Son dessin était assez peu fouillé, son exécution lâchée parfois, mais « dans l'imitation de certains traits caractéristiques » qu'il choisissait avec le plus grand soin. il était « sans égal ». Le rapport est frappant de cette vue de Delacroix aux idées que Mérimée prêta à Lawrence en 1839 et dans sa préface de 1868. En 1839, il montre Lawrence recommandant au peintre « de fixer toute son attention sur les mouvements des muscles qui constituent la physionomie » ; en 1868, il cite de lui certains mots, qu'il prétend avoir recueillis jadis : « Choisissez un trait dans la figure de votre

1. A l'époque où Mérimée le vit surtout. En 1825, il avait peint presque toute l'aristocratie politique. La faveur du roi, le bel accueil des souverains d'Europe (Charles X lui donna un service de Sèvres et la croix de la Légion d'honneur), mirent le comble à sa gloire.

2. Lettre à Pierret, 1er août 1825, et surtout un article de la *Revue de Paris*, 1829, sur le Portrait de Pie VII, de sir Thomas Lawrence (réimp. par Piron).

modèle, copiez-le fidèlement, servilement même ; vous pouvez ensuite embellir tous les autres. Vous aurez fait un portrait ressemblant, et le modèle sera satisfait ». Et Mérimée ajoute, comme Delacroix, que Lawrence « avait grand soin de choisir le trait à copier servilement ». Un des détails qui avaient le plus frappé Delacroix dans les dessins qu'il vit en 1825, à l'atelier de Lawrence, était les yeux de ses portraits. « On n'a jamais fait les yeux, des femmes surtout, comme Lawrence », écrivait-il à Pierret ; et Mérimée termine son passage sur Lawrence, en 1839, par cette phrase qu'il prête au maître lui-même : « Après quelques années d'études, tout homme peut copier un œil, Titien peint un regard ». Le mot est beau, plus qu'exact, car Lawrence n'est pas un des grands peintres psychologues, qui font tenir toute une âme dans les yeux et les lèvres de leurs portraits. On ne peut guère douter que tous deux n'aient tiré ces renseignements de leur voyage de 1825 et de la conversation de Lawrence. Mérimée résuma les quelques idées que Lawrence avait pu exprimer et qui l'avaient frappé. Elles s'accrurent ou se précisèrent de ce qu'il savait déjà de lui, et sous cette forme elles lui restèrent. Il importe assez peu qu'il se retrouve plus ou moins des termes mêmes de Lawrence dans les phrases que Mérimée lui prête à deux reprises. S'il ne les a pas dites, il aurait pu les dire.

§ 3. — *L'anonymat anglais*

Si Mérimée n'avait raconté ailleurs son entrevue avec Lawrence, on eût pu la soupçonner d'être une partie de la fiction anglaise derrière laquelle il se dérobe. C'était pour lui une belle occasion d'anonymat que ce Salon, et il n'avait garde d'y manquer. Son Salon fut signé d'un peintre anglais, et, pour plus d'authenticité, la Direction inséra quelques lignes de précaution, contre les paradoxes ou propositions malsonnantes qui pourraient être avancées par l'étranger (1).

1. Au bas de la première page : « Ces notes sur l'exposition actuelle nous sont communiquées par un peintre anglais à qui de fréquents voyages à Paris ont rendu notre langue familière. Le directeur de la revue ne se rend point garant des

On reconnaît là deux des manies favorites de Mérimée, celle de la supercherie et celle de l'anglicisme. Il n'avait pris qu'imparfaitement l'habitude de signer ses productions. Ses premières étaient, de leur nature même, inavouables : les poésies illyriennes, et en prose, de M. Prosper Mérimée, eussent paru ridicules ; celles de Maglanovitch et autres Dalmates, traduites par Joseph Lestrange, débordèrent d'illyrisme inconnu. Il semble même que Mérimée ait mis quelque coquetterie à se couvrir de voiles superflus : l'ami de Gautier étendait aux mystifications la théorie de l'art pour l'art. Il n'était que le traducteur de la *Guzla ;* pourtant il éprouva le besoin de se faire Italien, et sur cette donnée, de se composer une généalogie, tout un petit roman fort touchant d'exilé amoureux de la France, et même une manière de théorie de la traduction, car enfin il faut joindre le sérieux à la plaisanterie. Il raffina un peu moins cependant en 1839 ; à tout prendre l'anonymat était assez nécessaire à un critique qui connaissait force artistes, et n'avait pas une trop grande habitude de l'eau bénite. Mais l'anonymat était bien peu pour l'ancien fils de la Morlaque de Spalatro (1) ; il était dur de remplacer les signatures prestigieuses de Clara Gazul, de Joseph Lestrange — ou de Prosper Mérimée, — par l'humble trio d'étoiles de tous les débutants. Il trouva mieux.

L'Angleterre, sa vieille amie, lui devait bien cela. Elle venait de lui procurer une assez forte déception ; il avait cru trouver dans son inconnue une grande dame, de la plus belle aristocratie de l'Europe, une lady Seymour, et c'était M[lle] Dacquin !

En 1839 il était détrompé depuis plus d'un an ; mais le rêve fini, l'anglomanie persistait : la correspondance de l'inconnue est toute parsemée d'expressions anglaises. Dès sa jeunesse il avait eu l'élégance, rare alors, des manières anglaises ; puis la fréquentation des peintres anglais, ses lec-

jugements portés par un artiste élevé dans une école étrangère ; il se borne à attester l'impartialité de l'auteur, dégagé de toutes les influences de la camaraderie. »

1. « Ma mère était une Morlaque de Spalatro. » Préface de la *Guzla*, 1827.

tures assidues des écrivains anglais, ses voyages de l'autre côté de la Manche, tout avait contribué à lui composer une existence aussi anglaise que la France d'alors le pouvait comporter. Il est possible que la peinture ait tenu une assez grande place dans ses préférences. Son père tenait l'école anglaise en haute estime, surtout pour le coloris, qui y est fort agréable. Lui-même avait un goût très anglais pour les croquis et pour l'aquarelle ; mais beaucoup plus que ses propres œuvres, celles des maîtres anglais le poussaient à avoir du goût pour cette école. C'était pour lui un art de luxe que cette peinture aux tons transparents, aux harmonies élégantes, qui convient aux intérieurs artistement aménagés, à la vie confortable des châteaux.

Même il n'est pas bien sûr qu'il n'ait pas préféré la peinture anglaise pour son renoncement à tout ce qui n'était pas incontestablement de son ressort. Malgré le génie des grands peintres idéalistes, il devait leur trouver quelque penchant à la littérature ; et peut-être se sentait-il plus voisin, par sa nature, des agréables réalistes anglais que des rêveurs fiévreux comme Delacroix. Loin de le déguiser à nos yeux, cet anonymat anglais ne le rend que plus ressemblant à lui-même. Il s'y complut d'ailleurs ; en maint endroit quelques mots, qui semblent échappés d'une plume négligente, exprès pour trahir l'auteur qui se cache, découvrent dans le nôtre des fonds de britannisme à désespérer un Anglais. Probablement, outre le plaisir de la mystification, il se donnait aussi parfaitement que possible l'illusion d'être pour un temps citoyen du pays, qu'il aimait presque à l'égal du sien, et où il n'eût pas été plus étranger.

§ 4. — *Autres supercheries. La couleur locale*

D'autres supercheries, plus gratuites, s'ajoutaient à celle de la signature : « Comme bien d'autres badauds, dit-il, j'ai fait un tour en Orient. » Il n'en avait point fait. Chez un autre homme, ce serait mensonge pur. Mais l'ancien Illyrien avait des voyages une doctrine personnelle : il lui suffisait

d'en avoir l'intention pour en retirer tous les fruits. Il écrivait ses souvenirs avant de partir, et ils n'en étaient pas moins exacts. L'Illyrie n'est pas loin de la Turquie ; Mérimée put garder la même méthode. Et de fait, un an après avoir recommandé à M. Decamps les costumes et les types truculents des sujets du grand seigneur, il partait pour les voir, en compagnie de Lenormant et d'Ampère. Je ne sais s'il continua à admirer la couleur locale de Decamps. Il en plaisante assez irrévérencieusement, et pourtant il l'aimait, en écrivain et en voyageur (1). Il la chercha sur les grands chemins d'Espagne, de France, d'Italie et de Grèce, et la recueillit pour nous en quelques romans exacts. Mais il la savait incertaine, fallacieuse, et sujettes aux impostures des charlatans ; vraie et fausse, elle était également facile aux auteurs, également agréable au public : il en avait la double expérience. Ayant recueilli presque autant d'éloges de ses mystifications que de ses relations authentiques, il avait quelque droit de railler les critiques, voués là comme ailleurs à un ridicule aveuglement. Il imita le vide inévitable de leurs éloges, par cette phrase où il louait à leur manière ce qu'il n'avait pas vu, et qu'il aurait sans doute loué de même, s'il l'avait vu.

CHAPITRE VII

Mérimée et la réforme du Salon

Mérimée poussa la plaisanterie jusqu'en un sujet qui y était peu propre, je veux dire l'administration du Salon. Elle était alors, on voit de ces hasards, fort vicieuse, et excitait chaque année les colères de la presse. Mérimée, comme tout critique de marque, intervint dans l'affaire, apportant de Londres dans sa valise d'Anglais trois réformes qu'il proposa simplement, comme raisonnables, bien qu'un peu exotiques et témé-

1. « J'ai trouvé ici bien des changements. La civilisation y fait des progrès très considérables, trop considérables pour nous autres amateurs de la couleur locale. » Madrid, casa do la Exma S^{a} del Montijo, 22 octobre, 1859.

raires, mais dont deux étaient des banalités, et la troisième un beau trait d'ironie,

§ 1. — *L'installation matérielle.*

Les journalistes ne cherchaient pas bien loin les vices de l'institution du Salon, leurs questions de principes étaient surtout des questions de coteries, et ils en voulaient au jury de n'avoir pas les mêmes amis qu'eux. Pour voir sur la cimaise les toiles des rapins avec qui ils avaient mangé l'omelette de Barbizon, ils auraient mis à sac toute l'administration des Beaux-Arts ; le sentiment de l'amitié les rendait ingénieux et violents. Ils étaient à peu près unanimes à protester contre l'installation matérielle du Salon qui était réuni dans les Galeries du Louvre. La lumière et l'espace manquaient, mais les artistes pouvaient être fiers d'avoir les honneurs d'un si bel édifice, et de voir leurs toiles aussi mal traitées que des tableaux de maître. Le mot que Mérimée prête à l'architecte royal est bien digne d'être authentique : Un de mes amis m'a dit que l'architecte des musées royaux définissait un musée : un monument orné de tableaux. J'ai compris que le mal était sans remède.

§ 2. — *Les Hors-Concours.*

Les *bévues* officielles ont le don de réconcilier les ennemis. Il suffisait qu'un peintre fût exclu du Salon pour que les critiques de tous les camps chantassent ses louanges en chœur, et lui reconnussent un génie dont ils ne s'étaient pas avisés. Pareille aventure advint à Delacroix : Delécluze lui-même s'émut en 1839 du refus de ses tableaux, et, comme Gautier, comme Mérimée et bien d'autres, chercha à contenir les fantaisies trop personnelles des jurés. Le moyen était simple, et il paraît que les malheurs de Delacroix le suggérèrent non seulement à Mérimée, mais à beaucoup de gens. C'était de revenir à un ancien règlement de l'Empire, que la Restauration avait conservé, les membres de l'Académie royale et les peintres récompensés antérieurement n'étaient

pas soumis au jury. Or, Delacroix avait eu d'indiscutables succès ; il avait même été chargé de la décoration de la Chambre des députés, depuis 1837. C'était une récompense qui le tirait de pair, il était assez naturel que, comme Gautier et Delécluze, Mérimée réclamât qu'on ne le soumît pas au même examen qu'un débutant. Delécluze appuyait cette réclamation en montrant que le jury s'exposait à se contredire ; mais l'exemple qu'il en donnait était faux (1). Gautier prétendait que les ouvrages d'un peintre de talent ne sauraient être médiocres, Mérimée préféra un argument qui valait mieux que cette erreur et que ce paradoxe. Quand des peintres ont été ainsi tirés du commun par l'Etat, dont les décisions sont infiniment respectables, il y a quelque irrévérence à leur donner encore des juges ; la critique de leurs œuvres appartient au public. Idées sans doute fort justes, puisqu'elles ont prévalu plus tard, et qu'elles avaient été tenues autrefois pour acceptables, mais qui même alors n'étaient nullement une invention inouïe.

§ 3. — *Le maximum d'envois*

Il était à craindre que ces exemptions n'eussent pour résultat d'accroître le nombre des toiles, trop grand déjà pour le lieu où on les mettait et pour l'intelligence du public. Delécluze trouvait déjà que les Français étaient trop abondamment artistes. Ainsi la question des exemptions est liée à celle de la limitation du nombre d'ouvrages que peut exposer chaque artiste. C'était une inquiétude nouvelle ; l'ancien régime n'avait pas connu pareille exubérance de peinture, qui n'avait commencé que sous l'Empire (2). Sous Louis-Philippe l'idée fut commune au contraire, d'imposer aux artistes un

1. Il croyait que le *Hamlet* de 1839 était le même qui avait été refusé en 1836. C'est une erreur qui a été plusieurs fois relevée, notamment par M. Tourneux (*Delacroix devant les critiques*). Les deux toiles sont maintenant au Louvre.

2. Sous la Restauration, il est regrettable que M. Rosenthal n'ait pas cru à propos de s'occuper de cette question des Salons. C'est une recherche qui ne pouvait entrer dans notre travail. Pour le nombre croissant des envois aux Salons de l'Empire, Cf. F. Benoît, p. 220.

maximum de toiles. En 1834 Delacroix y fait allusion comme à une réforme qui menace (1) ; et il cite précisément le même chiffre maximum que Mérimée proposera cinq ans plus tard. Delécluze n'est jamais, à notre connaissance, descendu jusqu'à ces minuties, mais il est visible qu'il serait heureux de voir moins de tableaux. Quant à Planche et à Gautier, ils aimaient l'art, et ne croyaient pas que le nombre des médiocres tableaux offusquât la valeur des bons. Mérimée n'était pas si insatiable : il proposa qu'aucun artiste ne pût exposer plus de trois tableaux. C'était à prévoir. Les foules lui plaisaient peu, et il tenait qu'une nombreuse compagnie est nécessairement mêlée : il préférait les sociétés choisies. Et puis il ne croyait pas qu'aucun artiste, écrivain ou peintre, portât en soi d'innombrables chefs-d'œuvre ; en supposant les peintres capables d'en produire trois tous les ans, il leur octroyait une fécondité qu'il ne se sentait pas. Une fois de plus, Mérimée avait choisi, mais non inventé, la meilleure solution, puisque c'était celle qui devait réussir ; en 1852 la limitation entra définitivement dans les règlements.

§ 4. — *Le censeur royal*

Toutes ces réformes n'étaient destinées qu'à réparer un peu les défauts d'une même institution, et avaient une même cause, qui était l'excessive sévérité et balourdise du jury. Mais on remontait au principe, et on demanda la transformation du jury. C'était une des institutions les plus impopulaires de France que le jury de la Restauration : formé de la quatrième classe de l'Institut, sorte de Muséum où on conservait les derniers spécimens du pur académisme, il eût été assez ridicule s'il eût été inoffensif. Mais il avait un pouvoir discrétionnaire, et il en abusait, selon l'usage. Chaque année la presse enregistrait ses plus notables forfaits, et menait grand bruit. Planche fut rarement aussi doux qu'en 1831, où il

1. *Journal de Delacroix*, I, 194 (1834).

traite les jurés de myopes (1). Ce fut bien pis en 1836, car tous les grands hommes d'alors, surtout ceux de Planche, avaient tant soit peu souffert (2). Aussi fit-il quelques pages très aigres et passablement spirituelles, où il distinguait trois variétés de jurés, les intrigants, les hommes finis et les découragés. En 1839 autre tapage.

Les paysagistes de l'Institut continuaient à pourchasser Th. Rousseau, par peur plutôt que par mépris. Le jury avait même songé à refuser une toile de Decamps ; il n'osa et se vengea sur l'autre coloriste, Delacroix. On fut violent. Delécluze, nous l'avons vu, demanda des réformes, et Gautier dit des injures : il traita les jurés de vieillards ignorants et entêtés, fit le panégyrique des victimes et termina en criant : « C'est une honte. » Mérimée prit un autre tour, où le jury ne gagna rien. Sans trop s'apitoyer sur les victimes, il semble plutôt défendre le jury contre les attaques trop vives de la critique. Il ne le trouve pas trop sévère, bien au contraire, mais seulement un peu retardataire. Mais il n'en propose pas moins de le remplacer par un commissaire royal, qui jugerait sans appel de la valeur artistique des envois, en même temps qu'il veillerait au maintien de la décence et des mœurs. Bien qu'il prenne un air exotique par la comparaison qui y est faite de ce censeur tout-puissant avec les maîtres de cérémonies anglais, ce projet n'était pas très neuf. Il n'était même au juste que l'une des deux solutions entre lesquelles l'opinion publique hésitait. Tel avait été à peu près le jury de l'Empire, que la Restauration avait conservé jusqu'en 1830 : un jury administratif, chargé d'exclure « l'infériorité trop marquée », mais surtout d'éviter les scandales extérieurs à l'art. Et Delacroix, dès 1831, avait demandé le retour à ce jury (3). L'autre solution consistait à appeler au

1. Salon de 1831. (Et. éc. fr. I, 22).

2. Delacroix avait dû reprendre une Scène d'Hamlet, Louis Boulanger une du Roi Lear. Paul Huet, Marilhat, Th. Rousseau avaient eu chacun un paysage refusé et Champmartin un portrait.

3. Dans un article de 1831, réimprimé par Piron (Delacroix), il demande que le jury soit fourni par l'administration (p. 426).

jury, outre la quatrième classe, quelques peintres novateurs, des journalistes et des amateurs. C'était la solution de Planche; elle était laborieuse; et un tel appareil judiciaire était de nature à induire les artistes en orgueil. Le censeur de Mérimée était plus simple; pour remplacer MM. de l'Institut, qui sont de fort grands peintres, il suffit d'un homme qui ait du goût, et les serviteurs du roi n'en manquent pas. Là-dessus, il renvoie les peintres académiciens à leur gloire morte et à leurs tableaux antiques, en les comblant de toutes sortes d'éloges.

Croyait-il lui-même à cette réforme qu'il proposait ? Malgré son passage aux affaires, il était d'ordinaire assez peu préoccupé de questions administratives et sans doute ne chercha guère si sa proposition était réalisable, pourvu qu'elle fût plaisante, et qu'elle lui permît de laisser entendre aux jurés son sentiment. Pourtant sa troisième réforme ne devait pas lui paraître plus impossible que les deux autres, qui furent adoptées dans la suite. Celle-ci ne le fut pas, à cause de l'excessive confiance de la multitude dans le jugement des hommes compétents. Ils croient que la peinture sera mieux jugée par des peintres : naïveté ! Mérimée pour sa part se fût fort bien accommodé de ses réformes : il n'eût pas cru que les artistes en seraient plus mal jugés, ni l'art plus mal en point. Mais cette pensée elle-même était ironique : même sincère, Mérimée semblait se moquer (1) : tant il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches.

CHAPITRE VIII

La valeur littéraire

§ 1. — *L'art de la composition.*

Si Mérimée n'arrivait à être original ni en critiquant les artistes, ni en réformant le régime des Expositions, ni même en instituant un jury qu'il croyait bien inédit, il le fut sans tant de

1. Un des malheurs de ma vie, c'est qu'on me croit moqueur (*Corresp. inéd.*, 11 avril 1855).

peine par le talent littéraire avec lequel il habilla les pensées d'autrui. Outre les qualités qui ne manquent à rien de ce qu'il écrivit, et qui ne sont pas pour nous, il y avait certaines difficultés particulières à son sujet, qu'il surmonta merveilleusement. Rien n'était plus différent de ses romans et de ses contes que cette série de brefs articles, monotones et décousus. Il ne les groupa guère, sauf pour les peintres de portraits, qu'il réunit vers la fin de son Salon. Il préféra respecter l'individualité des artistes, en bon disciple de Stendhal. Donc il commença par examiner Scheffer, puis Vernet, Delacroix, Decamps, avant de passer au menu fretin. Pour rompre la monotonie de ce défilé d'artistes brillants et incomplets, qu'on loue et qu'on blâme, où toujours se trouvent le même talent et les mêmes défaillances, pour intercaler entre ces toiles d'un charme pareil et d'une analogue incorrection, Mérimée s'épanouit parfois en exposés d'idées générales sobres, mais agréables, étant d'ordinaire assez justes et point pédantes. Il nous dit en fort joli langage les difficultés qu'il y a à bien peindre les batailles de l'âge des armures, et le peu de plaisir qu'il prend à ces ferrailles ; puis la difficulté de faire de bons portraits, et ailleurs la négligence habituelle des peintres français à faire les premiers plans de leurs paysages. Cette indépendance d'allure nous plaît, elle ne sent point le cuistre. Il ne fait pas de façons, et son talent est bonhomme : les transitions ne l'inquiètent point. Il en a trouvé une pourtant, qu'il se hâte de montrer : « Cette mer peuplée d'ours blancs me servira de transition pour passer aux marines, très nombreuses cette année. » Il en a trouvé une autre encore, dont Delacroix se serait bien passé : après avoir parlé du *Hamlet*, il passe à Decamps en ces termes : « Si jamais homme est né peintre et coloriste, c'est assurément M. Decamps. » (1). Jugement douteux, et qui ne vaut pas qu'on le discute ; mais bonne transition. Dans les limites où il le pouvait sans se donner trop de peine, il restait fidèle aux meilleures doctrines de l'art d'écrire. Même dans cette galerie de tableaux, dans cette revue

1. Salon de 1839, p. 88.

de pieds et de bras, de bleus et de jaunes, la plupart de ses paragraphes se terminent, tantôt sur des idées plus générales (1), parfois sur des phrases brillantes comme celle-ci : « Après quelques années d'études, tout homme peut copier un œil, Titien peint un regard. » (2). Mais il était toujours l'ironique virtuose qui avait écrit certain chapitre de la Chronique, et qui n'avait pas fini la Partie de Trictrac : il termine ses paragraphes, mais ne termine pas son article. Point de jugement général, de conclusion. La liberté de composition de ces pages est plutôt celle de la conversation qu'une laborieuse variété composée par un écrivain soigneux. La désinvolture de la fin est appropriée : c'est un départ « à l'anglaise. »

§ 2. — *L'ironie générale et les contradictions.*

Il a gardé toujours ce ton cavalier : il est un peu irrévérencieux à l'égard des artistes, mais combien plus agréable que le rude pédantisme d'un Gustave Planche. Jamais Planche n'aurait osé mettre de l'esprit dans sa critique ; il lui fallait la gravité, cet ennui qui ne s'avoue pas. Mérimée ne pouvait se résigner à une besogne qui l'eût ennuyé. Aussi, mit-il dans ces articles sa fantaisie coutumière. Il passe d'une doctrine à une autre fort différente, et ne paraît pas tenir à ce qu'il dit. Cette insouciance des contradictions, des inconséquences que nous avons relevées, est la preuve d'un louable scepticisme. Qu'il ait admiré des œuvres que ses théories condamnaient, ce n'est qu'une revanche du bon goût sur l'esprit de système, et une preuve d'impartialité. Il savait qu'aucune théorie ne veut qu'on s'y tienne exclusivement, ni qu'on y sacrifie la belle indépendance des esprits qui n'ont point d'idées.

1. *Ibid.*, p. 254.
2. Sur la nécessité de sacrifier le détail inutile, p. 244. De donner une échelle au spectateur pour la grandeur des scènes, p. 248. Sur le *rajeunissement possible des sujets antiques*, p. 252, etc.

§ 3. — *L'esprit*

a) *Les mots*. — De là cet air de légèreté répandu sur ses pages, et qui vient de ce que Mérimée ne s'est pas fait scrupule de parsemer ses passages les plus sérieux de diverses plaisanteries et jeux de mots. C'est d'abord une citation qui lui était habituelle, celle du mot de Hamlet « in the mind's erge », qu'on trouve à chaque page de sa correspondance. Cette fois, il l'a mise en français (1), puisqu'il était Anglais : car chacun sait qu'il est particulièrement beau de citer une langue étrangère : bon pour un Français de faire de l'effet en citant Shakespeare en anglais. C'est aussi une plaisanterie qu'il paraît avoir beaucoup aimée et qui consiste en un mot à deux sens, ou qui peut se rapporter à deux personnes. Et l'application qu'il en donne, n'étant pas la plus naturelle, fait immédiatement penser à l'autre, qui est bouffonne. Cette phrase de la page 245 : « Mais la peinture a ses limites, et d'ailleurs tous ces ours sont irréprochables ; je veux dire qu'ils ont l'air horriblement affamé et féroce » ressemble à cette autre d'une lettre qu'il écrivait la même année : « Je ne comptais pas voir Rome, et je me suis laissé entraîner par M. Beyle. J'en suis on ne peut plus content (je dis de Rome) (2) », ou à celle-ci : « Cependant j'ai fait l'autre jour un article sur les marbres d'Halicarnasse, que vous seriez digne de voir et d'admirer. C'est les marbres que je dis (3) » et à bien d'autres encore. Il y avait là comme un tic de son esprit. Mais cet esprit est d'ordinaire de meilleure qualité dans ses pages. Il vient en général de mots brillants, à la manière des traits de l'ancienne rhétorique. Telle est, par exemple, cette alliance de mots : « une charge comme celle-là, c'est un calembour travaillé », ou la définition paradoxale du Musée par l'architecte royal. Telle est encore « la sauce »

1. « Par l'œil de l'esprit », je crois, comme Hamlet. (*Revue des Deux-Mondes* p. 89, avant-dernière ligne).

2. Lettre à Requien, 25 octobre 1839.

3. *Corresp. inéd.*, 10 juillet 1859.

rembranesque dont A. Scheffer accommode ses sujets, et que Mérimée paraît bien avoir empruntée à Stendhal. Notons enfin deux allusions désobligeantes à l'actualité, l'une pour *Hernani* (1), l'autre pour ses anciens patrons (2) : « A cette époque (1621), dit-il, où (un ministre) perdait la tête en même temps que son portefeuille : les mœurs se sont heureusement adoucies ».

b). *Les anecdotes.* — Ce ne sont là que gentillesses assez ordinaires chez Mérimée; son esprit s'élevait plus haut. D'abord il a suivi sa fiction anglaise beaucoup mieux que si elle avait été vérité : car un Anglais n'eût pas songé à nous rappeler si souvent sa nationalité. Chaque retour de cette note anglaise produit un petit effet comique ; et il s'en sert pour varier un peu ses critiques : à propos du tableau religieux de Ziégler, qu'il aimait peu, il se retranche derrière « sa qualité de luthérien » ; ailleurs il met en scène un tailleur de Londres, pour critiquer les vêtements. Puis il se livre à des épanchements d'une longueur fort inusitée sur son compatriote Lawrence, et nous en conte une histoire, le tout pour mieux expliquer ses idées sur le portrait. Pendant qu'il était en veine narrative, il a conté une autre historiette, qu'il dit avoir apprise « il y a deux jours, et qui lui plaisait fort puisqu'après vingt et un ans il la trouva aussi drôle qu'au troisième jour. Il la conte à sa correspondante (3), à peu près de la même manière. Mais il est curieux de voir comment il la simplifie et la corse. Il résume les éloges préliminaires en un simple :

1. « Les marines et les paysages m'ont entraîné bien loin ; et aussi prolixe que le vieillard d'*Hernani*, j'en passe et des meilleurs. »

2. Salon de 1839, p. 242.

3. Citons les deux textes : 1o 1839. « Un jeune homme avait fait une tragédie. Il la montre à un de ses amis, qui loue le plan, approuve les caractères, admire la versification ; il n'y a qu'une observation à faire : « Pourquoi n'avez-vous pas mis dans votre pièce plus de ces mots à effet qui enlèvent le public, comme le « Qu'il mourût du vieil Horace. Prodigue astre du cœur. » etc. ; 2o 1860 (sans date). « Cela me rappelle le conseil que donnait un académicien à un jeune auteur qui lui montrait une tragédie de sa façon. « C'est très bien, dit-il, mais pour assurer le succès de l'ouvrage vous feriez bien d'y mettre quelques petits traits, dans le genre du « Qu'il mourût » de Corneille, ou quelque chose d'approchant. »

« C'est très bien », supprime la transition (il n'a qu'une observation à faire), remplace l'interrogation par un ton de conseil plus comique encore, et ne cite qu'un seul trait cornélien, mais y ajoute le mot de la fin, qui est une trouvaille. Et comme en 1860, il était de l'Académie française, il met le tout au compte d'un de ses confrères. Savait-il donc moins bien conter en 1839 qu'en 1860 ? Mais plutôt il est possible qu'il n'ait su que depuis peu ce trait admirable, et qu'il n'ait pas vu encore tous les trésors d'ineptie qui y étaient contenus. A la réflexion il les en tira.

c. *Les développements ironiques.* — Enfin quelques pages sont d'un esprit plus travaillé et qui porte plus loin. Le développement du début sur le jury est tout plein d'antiphrases à la Swift. Mérimée veut remplacer le jury, mais au lieu d'en donner les vraies raisons qui n'étaient point flatteuses, il n'en donne que de fort élogieuses : le jury sera supprimé, non qu'il soit impropre à sa tâche, grand Dieu, mais parce qu'elle est indigne de lui. Des mots durs marquent son opinion constante sur l'humanité : « Je n'y retournerai pas (aux tableaux de Biard) quand même la foule les aurait désertés (1) ». « Les premiers plans (du supplice turc de Decamps) « sont occupés par les curieux qui, dans tous les pays du « monde, se rassemblent en foule lorsqu'on fait mourir un « homme pour l'instruction des autres (2). » Il est difficile, dans des jugements sur l'art, d'atteindre à une grande originalité, à moins de la devoir, comme parfois Stendhal, à une absurdité très personnelle. Il valait mieux y mettre de l'esprit, denrée beaucoup plus rare, et qui n'a jamais rien gâté.

§ 4. — *La langue.*

On pouvait y mettre aussi un langage artistement choisi, et Mérimée n'y a point manqué. Ce n'est pas le lieu d'étudier sa langue ni son style ordinaires, mais seulement comment il les

1. Salon de 1839, p. 243-244.
2. *Ibid.*, p. 103.

peuvent le comprendre. Encore se borne-t-il à l'écrire deux fois, et ce sont les seules traces du jargon de l'art qu'on trouve dans ces quarante pages.

Peu de jargon technique, point de verbiage critique, ni d'originalité excessive dans la notation des impressions ;qu'a donc de spécial le style de critique d'art de Mérimée ? Le grand charme en est précisément de n'avoir rien de spécial, et d'être le style qu'il a toujours écrit. Il a accompli ce tour de force de traiter de l'art fort convenablement dans un langage que des femmes eussent pu goûter. Il a montré qu'il aurait pu tout comme un autre faire de la grande critique : ses couplets sur Scheffer semblent d'un Planche qui saurait écrire. Il préféra rester un écrivain spirituel et exquis, qui s'exprimait en une langue assez voisine de celle du XVIIIe siècle, et qui possédait cet art du temps jadis, de garder toujours, en quelque sujet que ce fût, le ton qu'il faut pour « parler des choses avec les honnêtes gens. »

Conclusion

Il est des cas où la contradiction est la marque non point d'un esprit illogique, mais d'un intelligence variée. Il faut parfois savoir ne pas choisir entre diverses doctrines. A vouloir tout préciser, on risque de tout grossir : je n'aime pas les gens d'une seule idée.

La peinture qu'il a aimée. — On doit savoir gré à Mérimée de ne nous avoir pas même laissé entendre quel genre de peinture il préférait. Il a distribué fort impartialement ses critiques entre tous les grands peintres de son temps, et il a dit du mal de tous parce qu'il les aimait tous. Il me semble qu'au milieu des plaisirs divers que lui procuraient les têtes attendues de Scheffer, les grandes toiles guerrières de Vernet, et le chatoiement des couleurs de Delacroix ou de Decamps, un goût demeurait en lui : celui de la peinture bien faite, et qui a un air de vérité. Il y voulait un dessin impeccable, et une couleur qui restât agréable à l'œil, sans trop s'éloigner de la nature. Il n'était point partisan de l'art

aventureux, et je crois bien qu'entre un peintre profondément idéaliste, qui exprimerait une vision personnelle du monde, et un artiste consciencieux, qui peindrait seulement ce qu'il verrait, sans y exprimer un rêve original, il eût préféré le plus humble. Et pourtant il a parlé une fois du rêve que peuvent seuls traduire les très grands hommes : comment oser définir une âme si complexe ? Le mieux est de s'en tenir à l'énoncé de ses goûts, sans chercher à en concilier les apparentes contradictions. Peut-être qu'on ne serait pas éloigné de la vérité en disant qu'il eût sans doute compris toutes les formes d'art, même les plus contraires à ses préférences apparentes. Témoin sa prédilection pour la littérature russe, si peu semblable à l'art précis de l'auteur de *Mateo Falcone*, *de l'Enlèvement de la redoute* et autres sobres chefs-d'œuvre. Mais il savait la vanité des idées générales, en art surtout ; il n'a pas cherché à définir la beauté qu'il concevait, parce qu'il ne la concevait point ; il la constatait seulement. Il savait cueillir, au milieu des toiles de toutes les écoles et de tous les temps, des sensations exquises et des préférences qui n'avaient rien d'exclusif. Tour à tour, en même temps peut-être, il était tout ce que nous avons trouvé en lui ; mais les divergences disparaissaient dans l'harmonie facile et conciliatrice de son goût.

La critique qu'il a voulue. — Ses impressions ne pouvaient être simples, et on doit l'en croire lorsqu'il prétend qu'aucune langue ne pouvait les rendre. En sa qualité de romancier, il ne devait pas priser beaucoup la critique ; j'imagine qu'il perdit toute estime pour elle du jour où il en fit. Car rien ne pouvait lui révéler mieux l'impuissance où sont les critiques, d'exprimer leur sensation et de prouver qu'ils ont compris les auteurs. Il ne s'est pas obstiné à ce jeu impossible, où toujours on perd, assez ridiculement. La seule critique qui lui ait semblé un peu moins méprisable que les autres était faite d'une série de jugements de détail sur les qualités techniques des tableaux. Ce qu'une pareille méthode avait d'incomplet, d'injurieux presque, Mérimée le savait mieux que personne. Aussi ne s'y tint-il pas ; au risque de tomber dans

le bavardage « littéraire », qu'il abhorrait, il voulut montrer qu'il avait compris l'intention de certain peintre « pathétique », et décrivit son impression, son émotion, « dans l'impuissance d'en expliquer la cause. » Dirai-je que cette inconséquence même me semble infiniment précieuse ? Grâce à elle, Mérimée ne peut être rangé dans aucune des catégories où se classent les critiques d'art ordinaires, les hommes à idées nettes. Il garde une place à part, non pas très haute peut-être, parce qu'il dédaigna l'effort en un genre qui lui déplaisait, mais très isolée. Entre les critiques lettrés et les appréciateurs de métier, il resta le seul représentant d'une critique d'amateur assez savant et nullement pédant. Et il serait sans doute le plus acceptable de nos critiques d'art, si Fromentin n'avait pas existé.

Idée de lui qu'on en peut retirer. — Au fond, on n'excelle jamais dans plusieurs genres très différents. Les qualités d'un homme ne sont pas éternellement renouvelées; et s'il emploie les mêmes à plusieurs ouvrages, il en est un généralement où elles conviennent mieux, et où elles s'épanouissent plus largement. La critique d'art de Mérimée n'est pas médiocre, mais elle n'est bonne, somme toute, que par des qualités qui se retrouvent, plus pleines et vigoureuses, dans ses romans. Il n'a pas aimé à décrire les tableaux qu'il voyait au Salon, et cette répugnance se retrouve dans ses romans de la même période : dans *Colomba*, qui date de l'année suivante, il n'a décrit ni la rade d'Ajaccio ni les forêts, ni les maquis. Mais cette sobriété ici n'est point gratuite : elle concourt à l'intérêt du récit ; par elle, la narration, la description morale des personnages, acquièrent la prépondérance. Pareillement, lorsqu'il a été captivé par certaines figures, très expressives, il en a décrit non les contours, mais les intentions, pour ainsi dire. Et de même qu'il avait animé les Mignons de Scheffer, il a animé sa Vénus d'Ille. Il nous dit à peu près la stature générale de l'attitude de l'idole, mais il réserve toute la précision de son style pour l'expression « d'ironie infernale » de cette tête divine.

Seulement, cette expression de la Vénus est essentielle à la

nouvelle, et tous les détails de la description, même l'inscription qui paraît inoffensive, sont utiles à l'événement.

Il est un point pourtant où la lecture de ce Salon révèle chez Mérimée un sentiment qui n'apparaît pas dans ses romans. Je veux dire la défiance de ce qui n'est que littérature, et, plus généralement, l'impuissance des œuvres d'art à représenter la riche complexité de la vie. L'auteur de ces nouvelles inimitables, de ces brèves merveilles connaissait mieux que personne cette simplification nécessaire que l'artiste fait subir à la réalité avant de la rendre. Il y excellait, et il en avait des scrupules. C'était diminuer le réel, déflorer les impressions, que de les rendre susceptibles d'être exprimées. Et l'on a ce spectacle assez rare d'un très grand écrivain qui n'a pas confiance dans son art, d'un habile ouvrier qui se reproche son plus beau talent. Peu à peu, cette idée que les plus précieuses créations de la pensée, les moments les plus délicats de la vie intérieure, sont à jamais inexprimables, le détourna de la littérature d'imagination.

« J'ai tant fait de romans, dit-il plus tard, que je n'aime plus que l'histoire. » Il y trouvait vraisemblablement une vérité plus naïve et une image du monde moins déformée.

Mais c'était encore une production littéraire, encore une infidèle traduction : le grand malheur de l'humanité est d'être obligée de parler. Aucune langue ne peut exprimer la forme du nez de la Vénus de Milo ; qui donc saura exprimer avec exactitude l'âme humaine? La littérature est un grand effort stérile, un à peu près déconcertant : les plus belles pensées sont celles qu'on n'exprime pas. Telles étaient les réflexions qui peu à peu éloignaient Mérimée de la littérature, et qu'on aperçoit dans sa critique d'art. Pour avoir été trop persuadé de l'excessive finesse et complexité des impressions humaines, il a paru ne pas les avoir bien ressenties ; on lui a imputé à sécheresse d'esprit et de cœur une abstention qui prouvait seulement une nature infiniment délicate et peut-être sensible. Son renoncement à la littérature, ses travaux historiques et archéologiques, où il n'avait qu'à montrer quelque amour de la vérité et de la beauté, sont contemporains d'une corres-

pondance où l'âme vibrante affleure partout ; et loin de déceler un appauvrissement de son esprit, ces indices volontairement inexpressifs en révèlent sans doute le moment le plus exquis de finesse, de sensibilité et de désespérance.

ALBERT PAUPHILET

VICTOR HUGO A VINGT ANS

(Suite)

La venue à Paris du général et de la comtesse Hugo mit momentanément fin à ce malentendu. Le jeune ménage a fait la connaissance de la belle-mère. Il n'a plus l'excuse de ne la point connaître.

Puis, les parents étant repartis, emmenant avec eux l'enfant malade et la nourrice, le moment eût été singulièrement mal choisi de ne pas joindre aux formules de politesse pour M[me] Hugo les nécessaires mensonges d'une affection, toute sur le papier.

Victor, dont la femme a mal au pied, s'exécute sans enthousiasme. Quant à Adèle Hugo, sa lettre est pleine de cœur et de simplicité. Elle nous fait mieux connaître la jeune femme devenue maman. Elle n'a dans ces lignes brèves nul souci de littérature.

Son Léopold l'intéresse seul. La nourrice manque peut-être de propreté et demande à être surveillée à ce point de vue; mais, que de jolis détails, à côté de la biscotte, chère aujourd'hui aux spécialistes de l'estomac, dont cette lettre nous révèle déjà l'existence (1).

Pour elle, la belle-mère est devenue « maman », et, sous sa plume, l'effort ne se sent pas.

Mon cher papa,

Ta bonne et précieuse lettre pouvait seule nous consoler du départ de notre père et de notre fils. Les tendres soins que ta

1. « Les biscottes de Bruxelles sont recherchées. » (*Compl. de l'Acad.*)

femme a prodigués durant la route à son pauvre petit-fils nous ont attendris et touchés profondément. Chaque jour nous prouve de plus qu'elle a pour nous ton cœur, et c'est un témoignage qu'il m'est bien doux de lui rendre.

Mon Adèle depuis ton départ n'est pas sortie, il lui est venu au pied un petit bobo fort incommode qui l'empêche de marcher et la fait même, par intervalle, assez vivement souffrir. Elle supporte ce nouvel ennui avec l'égalité d'humeur que tu lui connais, mais moi j'en suis bien attristé pour elle.

Je reçois à l'instant une lettre du Colonel qui me charge des plus tendres amitiés pour toi et je t'en envoie sous ce couvert une autre du major.

Malgré tout mon désir de prolonger cette lettre, il faut la terminer ici : ma femme qui a beaucoup de choses à dire à la tienne, me demande le reste de mon papier. J'espère que Léopold continue à se bien porter. Présente mes affectueux hommages à sa grand-mère, embrasse pour moi son oncle Paul et dis-moi si depuis son voyage, ses yeux se sont agrandis à force de s'ouvrir. Abel et moi t'embrassons tendrement.

Ton fils dévoué et respectueux.

VICTOR

13 septembre 1823

Je tâcherai de te donner des nouvelles de notre Eugène dans ma prochaine lettre.

Ma chère maman,

Depuis votre départ, je n'ai cessé de penser à mon Léopold et cette pensée est inséparable des bontés que vous avez pour ce cher enfant et de toutes celles que vous avez pour nous, et si je suis si à plaindre d'être loin de lui, il est bien heureux d'être près de vous. J'ai été charmée de sa bonne conduite pendant le voyage, j'espère qu'il a continué d'être aimable et de vous sourire, car il serait bien ingrat s'il en était autrement. J'espère aussi que la nourrice ne vous a donné que des sujets de contentement, c'est une bonne femme qu'il faudra je crois surveiller pour la propreté : j'ai oublié de faire emporter à la nourrice une petite brosse pour sa tête, il y en a à Paris de fort commodes en chiendent. S'il n'y en a pas à Blois je vous en enverrai une ; dites moi aussi, chère maman, si vous pouvez vous procurer de la biscote, nourriture,

dit-on, très saine et surtout légère pour les enfants. Dans le cas ou la bouillie ou bien une petite panade ne lui conviendrait pas, je lui en enverrais. Croyez-vous aussi, qu'il ne lui serait pas bon de le mettre dans son berceau les jambes un peu à l'air, ce qui lui donnerait des forces et lui ferait plaisir ; car j'ai remarqué qu'il ne disait jamais rien démailloté et criait très fort lorsqu'il sentait ses petites jambes en prison : cela n'empêcherait pas de le couvrir lorsqu'il ferait froid. Je ne me permets de vous dire tout cela que parce que je sais que vous en agirez suivant votre volonté et pour le bien être de notre fils.

Je suis retenue à la chambre par une écorchure au pied qui me fait souffrir. Mais toutes mes souffrances sont des bonheurs pour moi, puisque tous les soins qui me sont prodigués viennent de mon Victor, qui est toujours un ange et fait toujours de belles odes.

Agréez, chère maman, tous mes sentiments de respect.

A. Hugo

Papa et maman ont été très sensibles à tout ce que vous leur dites d'amical. Nous embrassons tous notre Léopold et Paul.

Victor a ajouté ce post-scriptum. Il a trait au large cachet, aux armes du général, dont est scellée cette lettre.

Le cachet de cuivre dont tu verras l'empreinte sur cette lettre, est terminé. Il est fort beau. Celui d'acier, qui demande plus de temps, me sera bientôt remis par le graveur. Il ne veut pas faire l'écusson colorié à moins de 12 francs. J'attends tes instructions à cet égard. Marque-moi de même par quelle voie il faudra t'envoyer le cachet d'acier. Adieu encore, bon et cher papa.

Paul Foucher, le jeune beau-frère de Victor Hugo, avait accompagné les grands-parents à Blois. Il est revenu à Paris, porteur de bonnes nouvelles et les yeux agrandis à force de s'ouvrir. Adèle remercie le général et sa belle-mère de leur bon accueil.

Les Mémoires s'impriment chez Ladvocat. Victor a prié l'éditeur de lui en communiquer les feuilles à mesure. Sa femme désire les lire avant tout le monde et « *désir de femme est un feu qui dévore* ».

L'écusson colorié a coûté deux francs de plus qu'il n'était prévu, mais il est tout à fait digne d'être encadré.

4 octobre 1823.

Mon cher papa,

Paul est arrivé enchanté et m'a enchantée par ce qu'il m'a dit de mon Léopold ; je ne parle pas des soins si attentifs de la grand-mère parce qu'ils sont tels que (je) renonce à mes droits de mère. Je suis ravie quand je pense que dans deux mois je vous verrai ainsi que ce cher enfant qui nous est si précieux, et qui vous coûte tant de peines et de sollicitudes. Je suis triste seulement de penser que je ne serai que très secondaire dans sa tendresse puisque je ne serai que sa seconde mère ; et que je n'aurai même pas droit d'en être jalouse.

Je voulais vous consulter pour faire vacciner notre fils ; je crois que le temps est favorable ; et il est important qu'il le soit, au reste que tout cela soit selon votre volonté.

Je ne sais si je dois attendre l'arrivée de cette dame pour vous envoyer les objets que je vous ai annoncés, ainsi que le cachet qui a son portrait joliment peint, et le petit livre que vous demandez, j'attends votre réponse pour cela. Mon Victor vous aurait écrit s'il n'avait toujours son doigt très douloureux, mais je crois que malgré cela il n'aura pas le courage de laisser partir cette lettre sans y mettre quelques mots.

Maman doit écrire à mon autre maman pour la remercier des soins et des bontés qu'elle a eu pour Paul qui vous aime tant et qui est si charmé de son voyage ; elle voudrait aussi savoir comment vous faire parvenir l'argent qu'elle vous doit pour Paul.

Adieu, mon cher papa, embrassez s'il vous plaît mon Léopold et sa grand-maman et comptez sur les sentiments respectueux de votre fille.

A. Hugo

Mon cher et bon papa,

Il y a trop longtems que je ne me suis entretenu avec toi, pour ne pas sentir le besoin de te renseigner aussi moi-même combien je suis profondément touché de toutes les bontés dont notre Léopold est comblé par toi, et par son excellente grand-maman. La première lettre que je puis écrire avec ma main convalescente, doit être pour toi, cher papa. J'ignore comment je pourrai te rendre tous les sentiments de reconnaissance et de tendresse que je

voudrais t'exprimer, mais cette impuissance même fait mon bonheur. Puisse un jour, ton petit-fils, digne de toi, te payer ainsi que la seconde mère qu'il a trouvée en ta femme, par tout ce que l'amour filial a de plus tendre et de plus dévoué ! Voilà des sentimens qu'il me sera aisé de lui inspirer.

Nous espérons que ce pauvre petit *chevreau* continue à se bien trouver de son nouveau régime. Paul nous a dit tous les soins et toutes les carèsses que tu lui prodigues ainsi que sa grand-mère et toute ta maison. Ce récit a ému Adèle jusqu'aux larmes, c'est te dire l'impression qu'il a produite sur moi.

L'écusson colorié a coûté 14 francs au lieu de 12 à cause d'un passe partout qui le rend maintenant tout à fait digne d'être encadré. Je ne t'ai pas encore envoyé le livre que tu me demandes, parce que j'ai pensé que si la dame qui doit venir à Paris, veut bien s'en charger, ainsi que du cachet et de l'écusson peint, cela t'épargnera les frais de port. Mande-moi tes instructions définitives à cet égard.

Voici une lettre de Francis qui est pour toi. Ma maudite habitude de ne pas lire les adresses de mes lettres fait que je l'ai décachetée étourdiment. Maintenant j'y prendrai garde puisque le major choisit mon canal pour t'écrire.

Ma femme qui est souffrante et qu'on purge, désire beaucoup lire tes *Mémoires* avant tout le monde. *Désir de femme est un feu qui dévore*. J'ai fait prier Ladvocat de m'envoyer les feuilles à mesure qu'elles s'impriment. Ecris-lui, si tu en as le tems, pour qu'il presse les envois.

Adieu, bien cher et excellent père, nous ne voyons Abel que bien rarement, mais je t'embrasse toujours en son nom et au mien.

Ton fils tendre et respectueux.

VICTOR

Mes empressés hommages à la grand-maman.

Il était malheureusement de la santé physique du petit Léopold, comme de la santé morale d'Eugène. Le lait de la nouvelle nourrice, le changement d'air, les soins dont il était entouré, n'avaient pu avoir raison de l'état bien précaire du nourrisson. Les nouvelles envoyées par le général à son fils laissent bien peu d'espoir.

Mon cher papa,

L'impatience d'avoir des nouvelles de son Léopold, a porté ma femme à décacheter hier la lettre que tu écrivais à son père. Tu peux juger de sa désolation et de ses inquiétudes.

Pour moi, bon et excellent père, je me confie avec une tendre confiance aux sollicitudes maternelles de ta femme. Dis-lui, repète-lui cent fois, que nul être au monde ne sent plus profondément que moi tout ce qu'elle fait pour ce pauvre enfant, qui sera plus encore à elle qu'à moi.

Nous espérons, puisque ta lettre permet encore d'espérer, nous espérons puisque ta femme a eu la secourable pensée de s'adresser au ciel, nous espérons enfin, parce que vous êtes là, vous, ses bons parents, ses protecteurs, ses sauveurs.

Envoie-nous promptement de ses nouvelles, cher papa. Nous espérons, mais nous sommes résignés ; c'est une force qui vient aussi du ciel. Adèle attend ta réponse avec courage ; je ne t'embrasse pas pour elle, elle veut le faire elle-même. Porte l'expression de ma tendre et profonde reconnaissance au pied de la grand-maman de ce pauvre petit ange. Je t'embrasse encore une fois avec tendresse et respect.

6 octobre.

Le cri de la mère, menacée dans le fruit de ses entrailles, est terrible et angoissant. Sa lettre, ce mot rapide, n'a point la tenue de celle de Victor. On sent les larmes prêtes à jaillir.

Ma chère maman,

Je viens d'apprendre une nouvelle désolante pour nous. Mon pauvre petit est donc bien mal ? et quel mal vous-même n'avez-vous pas ? Si je pouvais partir de suite pour Blois, j'irais vous relayer dans vos soins maternels, mais moi-même je suis très souffrante et ai besoin d'être soignée. Je n'écouterais pas encore tout cela, si le médecin ne s'y opposait très expressément, malgré tout je partirai suivant votre conseil pour mêler nos larmes ou pour l'embrasser encore une fois ce pauvre enfant. Quel droit n'avez-vous pas, chère maman, à notre tendresse ? et comment notre Léopold n'est-il pas guéri, soigné par une si tendre mère ?

Adieu, j'embrasse mon bon papa, et vous chère maman que j'aime tant.

A. Hugo

Maman vient de perdre son père. Nous prenons le deuil demain.

Trois jours plus tard, l'enfant mourait, en effet, et les registres de l'état civil de Blois, nous ont conservé cette mention du court passage dans la vie de Léopold-Victor Hugo.

N° 405 Léopold-Victor mois

L'an mil huit cent vingt-trois le dizième jour d'octobre à dix heures du matin par devant nous Denis Gault, officier de l'Etat civil de la commune de Blois, canton de Blois, département de Loir-et-Cher, sont comparus Monsieur Jules Benoist, âgé de vingt-cinq ans, licencié en droit domicilié à Blois et Monsieur Charles-Henry Lemaignen, âgé de quarante-neuf ans, profession d'employé, domicilié à Blois,

Lesquels nous ont déclaré que le neuf du mois d'octobre à trois heures du soir Léopold-Victor Hugo, âgé de trois mois, né à Paris demeurant à Blois, département de Loir-et-Cher, fils de Monsieur Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux et de dame Adèle Foucher son épouse, domiciliés à Paris,

est décédé en notre commune, en la maison de Monsieur le Gal Hugo, rue du Foix.

Le premier nous a déclaré être voisin et le second témoin être voisin du décédé ; et les déclarans ont signé avec nous le présent acte après que lecture leur en a été faite.

J. Benoist H Lemaignen

Gault

Le vaudeville doit donc se mêler toujours un peu aux tristesses humaines. La bonne Madame Foucher a caché les lettres annonçant la mort de l'enfant, de peur que sa fille ne les lùt. Elle les a si bien cachées, qu'elle ne les a pu retrouver. Il lui a fallu annoncer de vive voix la désolante nouvelle à son gendre.

Victor de répondre à des lettres dont il n'a point eu connaissance par celle-ci, trop écrite, trop résignée, où perce déjà trop l'ode qui suivra.

Cher papa,

Je n'accroîtrai pas ta douleur en te dépeignant la nôtre ; tu as

senti tout ce que je sens, ta femme éprouve tout ce qu'éprouve Adèle. Non, je ne veux pas t'attrister de toute notre affliction ; si tu étais ici, excellent père, nous pleurerions ensemble, et nous nous consolerions en partageant nos larmes.

Tout le monde est ici plongé dans la stupeur, comme si Léopold, comme si cet enfant d'hier, cet être maladif et délicat n'était pas mortel. Hélas il faut remercier Dieu qui a daigné lui épargner les douleurs de la vie. Il est des moments où elles sont bien cruelles.

Notre Léopold est un ange aujourd'hui, cher papa, nous le prierons pour nous, pour toi, pour sa seconde mère, pour tous ceux qui l'ont aimé durant sa courte apparition sur la terre.

Il ne faut pas croire que Dieu n'ait pas eu son dessein en nous envoyant ce petit ange, sitôt rappelé à lui. Il a voulu que Léopold fût un lien de plus entre vous, tendres parens et nous, enfans dévoués. Mon Adèle au milieu de ses sanglots me répétait hier que l'une de ses douleurs les plus vives était de penser à celles que toi et ton excellente femme avez éprouvées.

Ce n'est pas à ta lettre que je réponds. J'ai appris la fatale nouvelle de Madame Foucher. Dans le premier moment, elle avait caché les deux lettres de peur qu'Adèle ne les lût, elle n'a pu les retrouver depuis.

Du reste, elle m'a dit tout votre chagrin, toutes vos tendres et pieuses intentions pour que la trace de ce cher petit ne s'efface pas plus sur la terre qu'elle ne s'effacera dans nos cœurs.

Adieu, bon et cher papa, console-toi de mon malheur.

C'était hier (12 oct.) l'anniversaire de notre mariage. Le bon Dieu nous a donné une leçon en nous ramenant ce doux souvenir de joie au milieu d'une si vive douleur.

Adieu encore, ma femme et moi avons le cœur plein de tendresse pour vous deux.

Ton fils résigné et respectueux,
VICTOR

13 octobre.

On peut comparer cette lettre à l'ode adressée *A l'Ombre d'un Enfant*. L'inspiration est bien la même.

Oh ! parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de saphir,

Parmi les saints rayons, parmi les sacrés voiles
Qu'agite un éternel zéphir !

Dans le torrent d'amour où toute âme se noie,
Où s'abreuve de feux le séraphin brûlant :
Dans l'orbe flamboyant qui sans cesse tournoie
Autour du trône étincelant !

Parmi les jeux sans fin des âmes enfantines ;
Quand leurs soins, d'un vieil astre, égaré dans les cieux,
Avec de longs efforts et des voix argentines,
Guident les chancelans essieux ;

Ou lorsqu'entre ses bras quelque vierge ravie
Les prend, d'un saint baiser leur imprime le sceau,
Et rit, leur demandant si l'aspect de la vie
Les effrayait dans leur berceau ;

Ou qu'enfin dans son arche éclatante et profonde,
Rangeant de cieux en cieux son cortège ébloui,
Jésus, pour accomplir ce qui fut dit au monde,
Les place le plus près de lui ;

Oh ! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ?

Octobre 1823 (1)

Victor Hugo a trop éloquemment exprimé sa douleur pour qu'elle fût de longue durée. La désolée mère commence à se consoler un peu et dessine. Le poète continue à faire à Paris les courses du général. Le fameux cachet d'acier — « il a excité l'admiration de tout le monde » — et l'écusson colorié semblent tenir une grande place dans les préoccupations du père et du fils.

1. *Odes et Ballades*. Livre V, 1819-1828. Ode XV. Edition définitive, Livre V, ode XVI.

Mon cher papa,

Notre désolée mère commence à se consoler un peu ; tandis que je t'écris ceci, elle s'occupe à dessiner quelque chose qui fera plaisir à ses chers parents de Blois, car l'un de ses sentiments les plus vifs est sa tendresse et sa reconnaissance pour vous. Tu connais quelqu'un, cher papa, qui partage bien ces sentimens.

M. Lemaire te remettra avec cette lettre les deux bouteilles de fleur d'orange, le cachet d'acier qui a excité ici l'admiration de tout le monde par la beauté de son fini et l'écusson colorié. J'ai eu le malheur dans tous mes malheurs, d'égarer la lettre où tu m'envoies la note d'un livre à t'acheter. Seras-tu assez bon pour m'excuser et me récrire de nouveau ce renseignement.

Adieu, bon et cher papa, ma femme t'embrasse tendrement, ainsi que ton excellente femme. J'en fais autant. Nous sommes inquiets des santés de Blois. Il y a longtemps que nous n'avons de tes nouvelles.

Ton fils dévoué et respectueux,

VICTOR

16 octobre.

Le dessin destiné par Adèle aux parents de Blois est terminé. M. de Féraudy, de passage à Paris, veut bien se charger de le leur porter.

Mon cher papa,

Je t'écris à la hâte quelques mots ; M. de Féraudy attend ma lettre et le paquet ; ma femme se dépêche de terminer ce qu'elle envoie à ses bons parents de Blois ; j'espère que tu en seras content ; et je me tais parce que je craindrais en louant le talent de mon Adèle, de paraître vouloir rehausser son présent. Nous aurions bien voulu t'envoyer ceci encadré ; mais M. de Féraudy nous ayant fait quelques observations sur la difficulté du transport, tu sens qu'une délicatesse impérieuse nous a interdit de t'offrir ce beau dessin dans toute sa splendeur. Au reste M. de Féraudy s'est chargé de la commission avec une grâce toute parfaite, et je te prie de lui réitérer à Blois tous nos vifs remerciemens.

Il y a bien longtems, ce me semble, cher papa, que nous n'avons de vos nouvelles. Comment se porte ta femme? Console la en notre nom de notre malheur. Je chercherai ce que tu me demandes.

Mon Adèle est toujours bien souffrante. Ce coup n'a pas contribué à la remettre. Cependant, elle a éprouvé une grande douceur à faire quelque chose pour toi, mon excellent père, et pour la grand-mère de son Léopold. Elle ne prend pas en ce moment la plume pour vous parce qu'elle tient encore le crayon.

Je ne puis m'empêcher de te dire tout bas que son dessin a fait ici l'admiration de tous ceux qui l'ont vu.

Ce bon Adolphe est peut-être à Blois en ce moment, embrasse-le pour nous en attendant que je l'embrasse pour toi. Adieu, bon et cher papa. Nos respects à ta femme. Nous t'embrassons bien tendrement. Il faut fermer ma lettre. M. de Féraudy m'attend ; une ligne de plus serait une indiscrétion.

V.

Samedi, novembre.

Le 2 décembre 1823, date de la rentrée plus officielle que triomphale du duc d'Angoulême à Paris, — l'anniversaire d'Austerlitz. — Adèle Hugo rend compte au général des démarches de Victor et de ses espérances.

Le marquis de Clermont-Tonnerre, à qui il a lu son ode sur *La guerre d'Espagne*, l'a engagé à la remettre au duc d'Angoulême.

Le libraire Ladvocat vient d'acheter pour deux ans, moyennant deux mille francs la propriété des odes.

La pauvre femme cherche à cacher à son mari, sous des apparences de tranquillité, la profonde douleur que lui a laissée la mort de son enfant.

Elle souffre des oreilles, Abel engraisse et les nouvelles d'Eugène ne sont guère bonnes.

Mon cher papa,

Victor est tellement occupé en ce moment, qu'il me charge d'être son secrétaire ; et je remplis avec joie cet emploi. Il me charge de vous dire que la lettre a été remise à M. de Serre (1), qu'il a été

1. Pierre-François-Hercule, comte de Serre, né à Pagny-sur-Moselle en 1776, mort ambassadeur de France à Naples, à Castellamare, dans la nuit du 20 au 21 juillet 1824.

Ministre de la Justice sous le cabinet Dessolle (29 décembre 1818), M. de Serre

chez M[eur] de Chateaubriand (1), qu'ayant trouvé à quelque heure que ce soit du monde, il va lui demander un rendez-vous. Monsieur de Clermont-Tonnerre (2) a été charmant pour lui, Victor ayant fait une ode sur la guerre d'Espagne (3), il l'a engagé à la remettre à Monseigneur le duc d'Angoulême qui doit venir à une fête que va lui donner le ministre de la Marine (4).

Mon Victor vient de vendre à l'Advocat un nouveau volume d'odes (5) qu'il vient de faire. Il en a vendu la propriété pour deux ans ainsi que celle de son premier volume, *deux mille francs*. Mais qui ne doivent lui être payés de (que) dans l'année prochaine. Nous désirons ne pas tomber encore dans une banqueroute.

Je suis enchantée que mon portrait ait fait quelque plaisir à notre chère maman, c'est le seul bonheur que j'aye éprouvé depuis notre malheur qui ne cesse de me poursuivre. Je cache pourtant de le cacher à mon Victor crainte de l'affecter sous des apparences de gaité ou du moins de tranquillité. Je ne sors pas, j'ai des douleurs d'oreilles très cruelles, on parle encore de me purger, ce qui est pour moi un grand ennui.

Mon frère Victor est à Alençon bien placé ; que ne pouvons-nous en dire autant de notre frère Eugène. Ces messieurs lui écriront comme vous l'avez dit. Bien heureux si cela adoucit un peu son sort.

Nous ne savons pas ce que fait Abel en ce moment, il est plus gros que jamais. Notre oncle Francisque doit être à Paris, Victor y est en ce moment ; je voudrais bien que vous y fussiez aussi.

Adieu, mes chers et bien bons parens, permettez-moi de vous

avait conservé son portefeuille sous la présidence du comte Decazes (19 novembre 1819 et sous le second ministère Richelieu (20 février 1820).

Démissionnaire ainsi que ses collègues le 12 décembre 1821, il avait reçu le titre de ministre d'Etat et était allé siéger au centre droit.

1. Ministre des Affaires étrangères, depuis le 28 décembre 1822.

2. Ministre de la Marine et des Colonies du 14 décembre 1821, le marquis de Clermont-Tonnerre devait être appelé le 4 août 1824, au portefeuille de la Guerre.

3. *Odes et Ballades*.

La guerre d'Espagne fait, dans l'édition originale des *Nouvelles Odes*, suite à l'*Ombre d'un Enfant*.

4. Des banquets eurent lieu à l'Hôtel de Ville les 15 et 23 décembre. Le 10 : concert et bal aux Champs-Elysées.

5. *Nouvelles Odes*.

embrasser comme je vous aime, et de vous assurer des sentiments avec lesquels je suis,

votre très humble et respectueuse fille,

A. Hugo

Ce 2 décembre.

Victor songe toujours au rappel à l'activité de son père. C'est, dit-il, ce qu'il désire le plus au monde. Il rêve pour lui d'une inspection générale et a déjeuné, ces jours derniers, avec le marquis de Clermont-Tonnerre qui a été des plus aimables.

Il s'occupe en même temps, de concert avec l'oncle Francis, en ce moment à Paris avec sa femme, de leur cousin Michaud que lui a recommandé le général, tout en surveillant l'impression de ses odes, sans pour cela négliger ses banqueroutiers.

Victor et sa femme se font une joie d'aller passer quelques jours à Blois, au printemps prochain.

Ce pli est adressé à M. le Gal Comte Hugo.

Mon cher papa,

Je suis bien étonnée que vous n'ayez pas encore reçu le bonnet, je l'ai livré il y a quinze jours à Abel qui l'attendait pour le faire voyager avec deux tableaux qu'il devait vous envoyer de suite ; il est vrai que tout cela est parti par le roulage mais il est fort étonnant, que vous ne l'ayez pas encore, car il y aura demain quinze jours qu'il est en route.

Vous êtes bien bon de vous occuper de ma santé, je ne souffre plus des oreilles mais des douleurs d'entrailles qui m'ont fait garder la chambre tous ces jours ci, mais je vais mieux cependant sans me bien porter. Vous m'avez chargée, mon cher papa, de rappeler à Victor, notre cousin, mon oncle Francisque s'en occupe en ce moment, il connait justement la personne qu'il faut solliciter. Nous le voyons souvent ainsi que sa femme qui est très bonne et très aimable. Nous leur parlons souvent de vous, de toutes vos bontés, de celles de votre excellente femme et du bonheur que nous avons à vous aimer.

Je vous envoie une note de la part de papa, Victor désirerait

bien que vous fussiez employé, c'est, dit-il, la seule chose qu'il désire. Ce bon Victor vous aime tant!

Nous nous faisons une fête d'aller vous voir au printemps, comme nous allons nous embrasser.

Adieu, mon cher papa, dites bien des tendresses de ma part à ma chère maman, et croyez aux sentiments respectueux de votre fille.

A. Hugo

En attendant, cher papa, que je puisse te rendre un compte détaillé des démarches que le major et moi faisons pour notre cousin, M. Michaut (1), je ne puis m'empêcher d'ajouter quelques mots à la lettre de mon ange.

Je ne saurais te dire quel plaisir nous font les lettres de Blois, et si je n'étais accablé de mes prochaines publications, j'y répondrais bien plus promptement ; mais les soins à donner à mon nouveau recueil qui s'imprime, outre l'affaire de mes banqueroutiers et les démarches sans nombre qui se disputent mes instans, m'ôtent la douceur de t'écrire aussi fréquemment que l'exigerait mon attachement profond pour toi et ta femme.

M. le marquis de Clermont-Tonnerre, avec qui j'ai déjeuné dernièrement m'a chargé de mille choses aimables pour toi ; il est tout disposé à te servir, et je voudrais que toi tu employasses ses amis, parmi lesquels il en est de si puissans, à obtenir au moins une inspection générale.

M. Foucher, qui compte incessamment t'écrire et Mme Foucher, ainsi qu'Abel, le major et sa femme vous embrassent tendrement. Quant à moi, cher et excellent père, tu connais mon profond et respectueux dévouement.

Victor.

Ce lundi 19.

Le voyage à Blois est remis : Adèle Hugo est à nouveau enceinte et les médecins lui ont interdit la voiture. Les *Nouvelles Odes* viennent de paraître (2); mais, par la négligence

1. Joseph Hugo, père du général, menuisier, « très excellent républicain », couronné, le 10 floréal an V, à Nancy, lors de la fête des époux, avait épousé en secondes noces, Jeanne-Marguerite Michaud, gouvernante d'enfants chez le comte Rosières d'Euvezin ; d'où ce cousinage.

2. Les *Nouvelles Odes* avaient paru chez Ladvocat quelques jours auparavant (*Journal des Débats* du 24 mars 1824) avec cette épigraphe : *Nos canimus surdis* et

de Ladvocat, le général n'a pas encore reçu l'exemplaire sur vélin qui lui est destiné. La publication de ce « méchant livre » initie Victor Hugo aux « courses indispensables », connues des auteurs.

M. de Féraudy, candidat, sans doute, avec ses fables, à une récompense de l'Académie, a été également l'objet des démarches de son confrère.

Le poète est décidément fort bien en cour. Il vient de déjeuner derechef avec M. de Clermont-Tonnerre. Le duc d'Angoulême aurait lu les *Mémoires du général* et aurait regretté, au dire du marquis, qu'il n'ait pas « été employé dans la dernière guerre d'Espagne ».

Mon cher Papa,

Remercie, de grâce, M. de Féraudy de sa trop aimable lettre qui nous a apporté un mot de toi. Dès que j'aurai qque détail des opérations de l'Académie, je m'empresserai de lui en faire part ; et je désire bien vivement qu'ils soient conformes à mes justes espérances.

Il me paraît d'après ton apostille d'ailleurs si pleine de tendresse et de bonté, que tu n'as pas encore reçu mes *nouvelles* rapsodies. Pourtant le libraire Ladvocat s'était chargé de te faire passer un exemplaire vélin sur lequel j'avais écrit un mot. Mande-moi si tu l'as reçu.

Je t'écris encore aujourd'hui *provisoirement*, entre deux courses *indispensables* et je t'assure fort ennuyeuses. Il n'y a rien pour absorber toute une vie, comme la publication d'un méchant livre.

M. de Clerm.-Tonn. avec qui j'ai déjeuné avant-hier m'a chargé de t'écrire que M. le duc d'Angoulême lui avait parlé de toi et de tes Mémoires *qu'il a lus avec le plus haut intérêt*, et qu'il regrettait que tu n'eusses pas été employé dans la dernière guerre d'Espagne.

Je n'oublie pas, cher papa, les dernières commissions dont tu

formaient un volume grand in-8°, orné d'une gravure, vendu 4 francs. Les *Débats* en rendirent compte le 14 juin sous l'initiale Z, signature de M. Hofman. Victor Hugo répondit aux critiques qui lui étaient adressées par une longue lettre publiée dans le numéro du 26 juillet suivant.

m'as chargé ; ma prochaine lettre t'en annoncera l'accomplissement.

Ma femme avance dans sa grossesse sans se porter aussi bien que je le voudrais. Nous ne sommes cependant pas inquiets : mais, tout en m'affligeant, je ne puis m'empêcher d'approuver la défense que lui ont faite les médecins d'aller en voiture. Cela nous prive d'un bien grand bonheur que nous nous promettions pour le printemps ; mais qui, nous l'espérons, n'est retardé que de six mois.

Adieu, cher papa, nous t'embrassons tendrement, mon Adèle et moi, ainsi que ton excellente femme.

Ton fils dévoué et respectueux

VICTOR

Ce 27 mars 1824.
Tout le monde ici se porte bien.

Trois mois se sont écoulés. L'inspection générale rêvée par Victor pour son père, vient, malgré tous leurs efforts de leur échapper : le duc d'Angoulême réservait ces fonctions à des généraux ayant fait avec lui la campagne d'Espagne.

Il n'y a pas lieu de se désespérer, néanmoins. C'est, peut-être une chance de plus d'obtenir la titre de lieutenant-général si ardemment désiré.

Puis, c'est la disgrâce de Chateaubriand...

Mon cher papa,

Malgré tous les efforts de M. Foucher et toute la bonne volonté du Gal Coëtlog (1)..., nous n'avons pu réussir cette fois. Ta demande était arrivée trop tard ; et le duc d'Angoul... avait depuis quelque tems retenu les inspect. gales pour des officiers-gaux de l'armée d'Espagne. J'ignore, cher papa, si cet événement est un malheur réel ; ce n'est pas un échec pour les vieux et glorieux services, puisqu'il est hors de doute que ta demande l'aurait emporté, s'il y eût eu concurrence ; mais les places étaient déjà promises au Prince. Il me semble d'ailleurs que cela augmente tes chances pour la promotion de lieutenants-généraux de la St-Louis ; et qu'avec l'appui de M. Clerm. Tonn. (je ne puis plus dire mal-

1. Goëtlogon.

heureusement et de M. de Chateaub...) (1) il sera très possible à cette époque de te faire arriver à ce sommet des dignités militaires où tu devrais être depuis si longtems parvenu.

Je crois que M. Foucher envisage la chose comme moi ; au reste, il va t'écrire. Quant à moi, je griffonne à la hâte cette lettre. Mes yeux sont toujours bien faibles, et notre emménagement n'est pas encore terminé (2). Mon Adèle, qui se porte toujours bien, va t'écrire et te répéter, ainsi qu'à ta femme, l'expression de notre filial et respectueux dévouement.

VICTOR

Si mon illustre ami revient aux affaires, nos chances triplent. Nos rapports se sont beaucoup reserrés depuis sa disgrâce, ils s'étaient fort relâchés pendant sa faveur.

Donne-nous donc vite de tes nouvelles.

Ce 27 juin.

Cependant, une fille est née et un nouveau berceau est venu remplacer celui de l'enfant mort à Blois. Elle porte aussi le prénom du grand-père. C'est Léopoldine, qui devait épouser plus tard Charles Vacquerie, et trouver avec lui une fin si tragique à Villequier, le 4 septembre 1843.

La femme du général Hugo en est la marraine. La petite va bien et n'a pas encore de dents. Le jeune ménage se fait une fête de la conduire bientôt grande rue du Foix.

Mon cher papa,

J'attendais toujours pour vous écrire que mon mari eut fini le portrait de ma Didine, mais comme ma fille remue toujours et que Victor exige un modèle tranquille, il est très long à le terminer, et moi je m'ennuyais de ne pas vous écrire. Si je ne vous aimais trop je vous gronderais de n'avoir pas compris le motif de mon silence, et de ne m'avoir pas donné de vos nouvelles, mais j'espère mon cher papa, que vous ne tarderez pas à nous satisfaire en me donnant en détail des nouvelles de la santé de ma bonne mère.

1. Une ordonnance royale du 6 juin 1824 avait, comme il a été déjà dit en note, retiré le portefeuille des Affaires étrangères à Chateaubriand.

2. Victor Hugo et sa femme venaient de s'installer au n° 90 de la rue de Vaugirard.

Ma fille se porte très bien et n'a pas encore de dents. Elle est très gaie et nous amuse beaucoup ; il me tarde bien de vous la remettre entre les bras, aussi comptons-nous partir, si cela arrange vos projets, dans deux mois ; nous nous faisons une si grande fête de vous voir que je voudrais que ce fut demain. Au surplus, mon cher papa, écrivez-nous quand il vous sera commode de nous recevoir.

Mon Victor vous embrasse, embrasse la marraine de notre Didine ; et moi mon cher papa je vous aime tous deux à l'égal de votre bonté, d'après cela jamais il n'y a eu de plus tendre fille. Je vous écrirais plus longuement, mais ma fille me réclame.

Votre respectueuse fille,
A. Hugo

Cette lettre est adressée au Général comte Hugo (en toutes lettres) et Victor d'y ajouter ce court billet :

Ce 19 février.

J'ajoute un mot, cher papa, à la lettre de notre Adèle. Je voudrais pouvoir ajouter quelque chose à l'expression de sa tendresse pour toi et ta femme ; mais je ne saurais exprimer mieux qu'elle, ce qu'elle sent aussi bien que moi. Je voulais, comme elle te le dit, t'envoyer le portrait de ta Léopoldine dans ma plus prochaine lettre, mais mon désir de te le donner ressemblant me l'ayant déjà fait deux ou trois fois recommencer : je ne veux pas tarder plus longtemps à solliciter de tes nouvelles pour nous, pour Abel et pour la famille Foucher.

Rabbe (1), qui est venu hier dîner avec nous, m'a parlé de toi avec le plus tendre et le plus respectueux attachement. C'est un bon et noble ami.

1. Alphonse Rabbe, né en 1786 dans les Basses-Alpes, mort à Paris, le 1er janvier 1830. Après avoir créé à Marseille *le Phocéen*, essai d'un quotidien en province, Rabbe était venu à Paris, où il collabora au *Courrier francais* aux *Tablettes universelles* et à différents périodiques.

Il dirigea la *Biographie universelle et portative des Contemporains* à ses débuts et en demeura le collaborateur. Il a laissé entre autres travaux, des résumés de l'histoire d'Espagne et de celle de Russie.

Une maladie cruelle avait défiguré Alphonse Rabbe et Victor Hugo raconte comment le pauvre homme évitait, en raison de sa laideur, de se laisser voir par Adèle Hugo, durant sa grossesse (*Victor Hugo raconté*, p. 69-70).

Louis nous a envoyé ces jours-ci un superbe panier de gibier que nous avons mangé en famille avec le vif regret de ne pas vous le voir partager.

Adieu, bien cher et bien excellent père, je m'occupe en ce moment de ramasser de la besogne pour notre séjour à Blois, qui nous promet tant de bonheur.

Notre Didine est charmante. Elle ressemble à sa mère, elle ressemble à son grand-père. Embrasse pour elle sa bonne marraine.

Ton fils tendre et respectueux,

V. H.

Où en est ta demande près du ministre ? Veux-tu que je m'en informe ? As-tu vu que des exceptions ont été faites ? (1)

Ces deux lettres se sont croisées avec celle du général annonçant sa venue et celle de sa femme à Paris. Les grands-parents connaîtront donc leur petite-fille avant qu'on la leur ait menée à Blois.

Mon cher papa,

Tu as vu que nos lettres se sont croisées. Je désire que notre lettre t'ait fait autant de plaisir que la tienne nous en a fait. Elle ne pouvait nous apporter de plus agréable nouvelle que celle de votre prochaine arrivée ; et j'espère presque, en t'écrivant celle-ci, qu'elle ne te trouvera pas à Blois.

Tu ne saurais croire quelle fête nous nous faisons de vous présenter notre Léopoldine toujours petite, mais toujours bien por-

1. Le *Moniteur* chercha à les expliquer :

« Plusieurs journaux ont annoncé que quelques-uns des officiers généraux mis en retraite par l'ordonnance du 1er décembre 1884, avaient été, par une exception ou faveur spéciale du Roi, rétablis sur le cadre de l'Etat-major général de l'armée.

« Nous nous sommes assurés que rien n'est moins exact et qu'aucune exception à cette ordonnance n'a été faite ; à la vérité quelques officiers généraux qui avaient été d'abord considérés comme compris dans une des deux positions qu'elle détermine ont réclamé : ils ont produit de nouveaux documents ; et un examen approfondi de leurs réclamations et des nouvelles pièces fournies, a fait reconnaître qu'ils ne remplissaient pas les conditions exigées par l'ordonnance pour l'admission à la retraite ; ils ont été alors et ont dû être maintenus dans le cadre de l'Etat-major général, non par une exception prononcée en leur faveur comme on l'a prétendu, mais par une suite naturelle de l'exécution impartiale de l'ordonnance du 1er décembre 1824. »

tante et si gentille... elle vous aimera tous deux comme nous l'aimons, nous ne saurions dire davantage.

Nous nous applaudissons presque d'avoir été une partie du mois sans nouvelles de toi puisque tu as été malade. Nous aurions eu des inquiétudes, maintenant nous n'avons que le plaisir de te savoir rétabli.

Adieu, bon et cher papa, je ne t'en écris pas plus long puisque nous pourrons bientôt communiquer de vive voix.

Quelles que soient les affaires qui t'amènent, tu sais que tu peux compter en tout et pour tout sur notre dévoûment comme sur notre tendre et respectueux attachement.

Embrasse pour moi la bonne marraine de ta Léopoldine.

VICTOR

Ce 27 février.

PIERRE DUFAY
Conservateur de la Bibliothèque de Blois.

(*à suivre*)

Un point obscur de la vie d'Alfred de Vigny

Le discours de réception de M. de Vigny, à l'Académie française est devenu le sujet de mille commentaires et presque d'une légende.
SAINTE-BEUVE. *Nouveaux lundis*, t. VI, p. 429 (2e éd., 1872).

On lit, dans l'intéressante plaquette (1), qu'Anatole France a consacrée à Alfred de Vigny, pp. 125-127, au sujet de la mémorable séance académique du 29 janvier 1846 :

« Aussitôt que M. de Vigny se fut assis, M. Molé « d'un ton net et vibrant » prononça le fameux discours où l'on entendit ces inconcevables paroles :

« Vous êtes un homme de bien que j'ai toujours voulu prendre pour un homme d'Etat, parce que la fortune, maîtresse des destinées, vous a fait naître illustre, riche et beau.

« Vous n'avez rien écrit que quelques pages à vingt ans pour flatter le despotisme dont la faveur donnait des emplois et de l'or. Mais, académiquement, vous êtes trop fier de votre néant pour que je puisse vous répondre par des critiques. Où les prendrais-je ? Le néant n'a pas de rival et la critique ne mord pas sur rien, je suis réduit au silence. Ce n'est pas tout d'avoir la physionomie d'un homme agréable, il faut encore avoir l'âme d'un héros ou la parole d'un orateur : sans cela, il faut être poli, si l'on ne tient pas à être juste. »

« Ce discours est le seul monument littéraire que M. Molé ait légué à la postérité (2). Il vaut qu'on s'en souvienne, comme témoignage du plus éclatant scandale que notre histoire littéraire puisse rapporter. Rien n'excuse, n'explique même ces injures. »

1. *Alfred de Vigny*. Paris, 1868, chez Bachelin-Deflorenne.
2. Non pas ! Molé lui a également « légué » des *Essais de morale et de politique*, parus en 1806, sans nom d'auteur; en 1809, 2e édition, augmentée d'une *Vie de Mathieu Molé*.

A la suite, et sans doute sur la foi d'Anatole France, M. Brunon, autre biographe de notre poète (1), écrit (pp. 72-73):

« Le jour de la séance de réception, on fut témoin d'un fait inouï dans les annales académiques. M. Molé.,. adressa au récipiendaire ces paroles d'une sanglante ironie, d'une inconcevable dureté :

« Vous n'avez rien écrit... (etc., voir plus haut).

« On se demande encore ce qui, dans la vie ou dans les écrits de M. de Vigny, pouvait autoriser pareille invective. La moindre des qualifications que l'on puisse opposer à M. Molé en pareille occurrence est celle d'homme mal élevé. Sainte-Beuve explique par des raisons plus ou moins ingénieuses, une pareille dérogation aux usages académiques ; mais le récit qu'il nous donne de la séance et de ses préliminaires est en contradiction avec le journal l'*Intime* (*sic*) publié par Louis Ratisbonne. »

Ces tirades indignées seraient assurément fort pertinentes, mais il n'est que de se reporter aux textes. Si Anatole France et M. Brunon (comme tous ceux qui, depuis, ne se sont pas fait faute de reproduire le passage incriminé avec, à peu de chose près, les mêmes véhéments commentaires) (2) eussent consulté le *Journal des Débats* du 30 janvier 1846, qui donne les discours prononcés la veille à l'Académie, ou encore le *Recueil des Discours, rapports et pièces diverses lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie Française*, 1840-1849, première partie pages, 529-543, ils n'auraient pas trouvé, dans le discours de Molé, la fameuse diatribe. A la rigueur nous pouvons admettre qu'on n'ait pas cru devoir conserver, dans le volume publié en 1849 du recueil officiel des actes de l'Académie, des phrases qui auraient fait scandale en séance publique trois ans auparavant. Mais peut-on supposer que le *Journal des Débats* du lendemain de la séance ait pu dissimuler — sans, par cela même, en souligner gau-

1. *Alfred de Vigny*. Aurillac. 1869, chez Bonnet-Sicut.

2. M. Etienne Charavay, tout en nous épargnant la citation du fameux texte, nous informe que « jamais, de mémoire d'académicien, pareil réquisitoire n'avait été prononcé contre un récipiendaire ». *Alfred de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie française* (Paris, 1879), p. 31.

chement l'importance — lesdites phrases, qu'évidemment, si elles avaient été prononcées, tous les salons eussent connus, le soir même de la séance, par ceux qui les auraient entendues ? Il était impossible de passer sous silence, de façon aussi désinvolte, ce « scandale bien parisien » — sans parler de ce qu'avait d'insolite une telle altération de textes, ni des protestations ou rectifications qui n'eussent pas manqué de se produire !

Les épithètes dont le principal intéressé qualifie l'attitude de M. Molé, pour énergiques qu'elles soient, ne répondent pas aux *injures* que l'on met dans la bouche de l'homme d'Etat. « Accueil hostile et malveillant », « accueil scandaleux, acerbe » (*Journal d'un poète*, édition Ratisbonne, 1867, p. 206), « accueil hostile et scandaleux » (*Ibid.*, p. 207), « accueil malveillant » (*Ibid.*, p. 211) : ces mots caractérisent à merveille la « manière » de la harangue de Molé et son persiflage aigre-doux ; mais ils seraient trop inférieurs à la gravité de la situation si ce même Molé avait réellement proféré les paroles qu'on lui prête. Et c'est Alfred de Vigny lui-même qui écrit. La blessure est encore cuisante. De plus, notant pour lui seul ses impressions, il n'a pas de ménagements à garder, et donne ici toute sa pensée.

« Le discours de M. Molé me fut escamoté devant la commission, qui y aida » (1) dit encore Vigny (p. 207) : tour de gens de lettres, tour de « bons confrères », explicable s'il s'agit du discours que nous possédons, — mais dont à coup sûr aucune commission académique n'eût pris la responsabilité, si ce discours contenait les grossières injures que l'on prétend.

Et que dit Sainte-Beuve — trois jours après, le 1er février 1846 — dans son compte-rendu, d'ailleurs tendancieux et

1. Sainte-Beuve n'en écrivait pas moins — dix-huit ans après, il est vrai, et Vigny n'étant plus de ce monde — : « Les discours faits, ils durent être lus avant la séance publique, et selon l'usage, devant une commission de l'Académie.... En se levant après la lecture M. de Vigny prit non pas la main, mais les deux mains de M. Molé, en le remerciant et en l'assurant qu'il n'avait pas moins attendu de sa courtoisie et de sa bienveillance. » (*Nouveaux Lundis*, tome VI, pp. 432-433. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1864).

sournois, de la fameuse séance ? Il parle de la « liberté honnête » (*Derniers portraits*, édition de 1852, p. 394) d'appréciations que comporte l'éloquence académique ; de « contradiction polie, tempérée de marques sincères d'estime » (*ibid.*, pp. 394-395) ; il note qu'à l'Académie, l'urbanité préside, comme nous venons de le voir » (*ibid.*, p. 395) ; il définit le discours de Molé « un enchaînement de convenances et une suite d'à-propos (*ibid.*, p. 397). L'ironie eût été un peu forte et l'euphémisme un peu lourd, si Sainte-Beuve eût désigné par là de simples invectives (1).

Où donc a-t-on pris ce texte inexistant, absent des deux seules versions authentiques que nous ayons du discours de Molé ? — Remontons jusqu'à ce grand négligent qu'était Lamartine en critique (2). On lit dans son *Cours* familier de littérature, entretien XCV (t. XVI, pp. 402-403, article reproduit dans *Souvenirs et portraits*, t. III) :

Ce discours ressemble aux sifflets de l'insulteur public des Romains, qui perçaient à travers les acclamations du triomphe. Je n'y étais pas ; mais en le lisant je ne reconnus ni l'insulteur, ni l'insulté. La seule réponse de M. de Vigny fut le silence. Je fus révolté en le lisant : eût-on à se plaindre d'un collègue, il y a des jours de bonheur et de joie qu'il ne faut pas corrompre d'une injure, surtout quand on ne peut pas être relevé. Mais M. de Vigny n'avait certainement donné à personne le droit d'une vengeance, pas même d'une rancune. Je n'ai jamais su de quoi pouvait venir ce caprice d'acrimonie qui donnait le droit de douter de la bonté de cœur de ce vieillard. « Vous êtes un homme de bien que j'ai toujours voulu prendre pour un homme d'Etat parce que la fortune, maîtresse des destinées, vous a fait naître illustre, riche et beau. Vous n'avez jamais rien écrit, que quelques pages à vingt ans pour flatter les despotisme dont la faveur donnait des emplois

1. Il semble également difficile, dans cette hypothèse, que Brifaut recevant à l'Académie en 1857 M. de Falloux, successeur de Molé, ait pu dire de celui-ci «... un de ces modèles du savoir-vivre, qui emporte dans la tombe un des derniers secrets de l'urbanité française. » (*Recueil* déjà cité, 1850-1859, II, p. 362).

2. Il n'a jamais mieux été jugé et défini comme tel que par G. Planche, *Nouveaux portraits littéraires* (t. Ier, pp. 93-98), et par Francesco de Sanctis, *Nuovi Saggi critici* (6e éd., Naples, 1890, p. 352 sqq.).

et de l'or. Mais, académiquement, vous êtes trop fier de votre néant pour que je puisse vous répondre par des critiques. Où les prendrais-je ? Le néant n'a pas de rival et la critique ne mord pas sur rien. Je suis réduit au silence. Ce n'est pas tout d'avoir la physionomie d'un homme agréable, il faut encore avoir l'âme d'un héros ou la parole d'un orateur : sans cela, il faut être poli si l'on ne tient pas à être juste. M. le Directeur ne fut ni poli ni juste.

« Je n'y étais pas » : l'aveu est précieux à retenir. Par contre « je fus révolté en le lisant » : où donc l'a-t-il lu ? Il semble que le problème n'ait pas fait un pas.

Mais remarquons que les phrases mises entre guillemets par Lamartine, si elles ne peuvent s'appliquer à Vigny, conviennent parfaitement à Molé. Etait-il beau ? je ne sais. Illustre, riche, homme d'Etat, auteur d'une brochure de quelques pages sous l'Empire (1), tout cela le désigne à merveille. Il faut donc supposer :

1° Ou que Lamartine, écrivant à la diable (2), comme chacun sait, son Cours familier de littérature, fait ici une ellipse un peu forte, et que nous devons suppléer, avant les phrases par lui mises entre guillemets, quelque chose comme « M. de Vigny aurait pu lui répondre », ou « il nous oblige à penser ».

2° Ou encore qu'il avait écrit les mots que nous devons ainsi conjecturer, et qu'ils seront « tombés » à l'impression sans que Lamartine, faute de corriger attentivement ses épreuves, s'en soit aperçu.

3° Ou enfin qu'il a bien lu dans un critique antérieur les phrases qui nous occupent, — et alors tout est remis en question. Mais je crois cette troisième hypothèse inutile. La biblio-

1. *Essais de morale et de politique*, plate rhapsodie que Molé publia à l'âge de vingt-cinq ans et qui lui valut de Napoléon I[er] une place d'auditeur au Conseil d'Etat.

2. Exemple : (à propos de la *Divine Comédie*) « poème dont le style est la plus robuste nudité de poésie qui ait jamais manifesté la force des muscles intellectuels sur les membres d'un Hercule de la pensée. » *Cours familier de littérature*, Entretien XX (t. IV, p. 115 ; reproduit dans *Trois poètes italiens*, Paris, Lemerre, 1893, p. 57).

graphie d'Alfred de Vigny avant 1863 n'est pas si considérable : j'y cherche en vain la source du malentendu.

Car c'est bien d'un malentendu qu'il s'agit : que l'auteur en soit Lamartine — comme je le crois jusqu'à preuve du contraire — ou bien un devancier inconnu, la genèse n'en peut être que celle indiquée dans mes deux premières hypothèses, auxquelles équivaut par conséquent la troisième. Et je crois que les fameuses phrases injurieuses attribuées à Molé — point n'est besoin, Dieu merci, d'ajouter encore à ses torts trop réels en cette affaire — doivent être désormais tenues pour apocryphes.

Jacques Langlais

Lettres inédites du Comte de Peyronnet au Vicomte de Bonald [1]

I

Monsieur le Vicomte de Bonald de l'Académie Française au Monna près Millau, Aveyron.

Il faut que vous soyez indulgent, mon cher Vicomte, car mon épître en vers vous en va attirer une seconde en prose dont elle fera tous les frais.

J'ai bien changé quatre ou cinq mots par-ci par-là à cette épître rimée, mais ce n'est pas la peine de vous en remplir la tête.

J'ai même refait le treizième vers, parce que j'ai eu peur qu'on blâmât le verbe satisfaire, employé d'une manière absolue et sans régime. Mais ce n'est encore là qu'une misère.

Ce qui me semble un peu moins indigne de vous être conté, le voici. Vous savez que je demandais quelque part quel serait le but même de Dieu si la création de l'homme n'en avait pas ? Mais je m'arrêtais aussitôt et ne donnais aucun développement à cette pensée. J'ai cru depuis que j'avais eu tort et que, malgré l'extrême difficulté d'expliquer cela poétiquement, il en fallait faire l'essai. Vous jugerez si j'ai été heureux.

Je disais donc :

> Si de l'homme promis aux ténèbres immondes
> L'existence est sans but, quel est celui des mondes,
> Quel celui de Dieu même ?

1. Les lettres nous ont été gracieusement communiquées par M. le Vicomte de Bonald.

Maintenant j'y ajoute :

Est-il donc, le Dieu fort
Pour régner seulement sur le temps et la mort ?
Pour qu'un instant la terre en lui se glorifie,
Pour que l'homme, un instant, l'espère et s'y confie ?
Pour qu'il vienne des jours qu'à lui-même réduit
Après qu'aura le temps tous ces mondes détruit,
Seul avec le chaos, il s'arrête immobile,
Et soit dans sa splendeur ignorée et stérile
Comme un Dieu qui n'est pas...

Après quoi je reprends comme dans la copie que je vous ai envoyée.

... Ange déshérité,
Déchu de l'espérance et de la vérité,
Que sert à l'homme... etc., etc.

Je serai mille fois heureux, mon cher Vicomte, si mon œuvre ne vous paraît pas trop méprisable et surtout si vous consentez à y reconnaître un fidèle gage de mon admiration et de mon amitié,

DE PEYRONNET.

Ham, 22 mai 1834.

II

Monsieur le Vicomte de Bonald au Monna, par Rodez, Aveyron.

Ne me condamnez pas, mon cher Maître, il est vrai que je suis bien en retard, mais avec mon mal de paupières, beaucoup de gens n'écriraient pas du tout. Je ne pousse pas tout à fait aussi loin la complaisance pour cette infirmité, mais il faut pourtant bon gré mal gré lui accorder quelque chose. J'écris encore, mais à plus petite dose et plus rarement.

J'aime à me persuader que vos craintes n'auront pas été justifiées.

Dites-moi de grâce si la santé de votre gendre (1) ne se rétablit

1. M. d'Arnal de Serres qui avait épousé la fille du vicomte de Bonald.

pas. Ce serait un bien grand surcroît de chagrin pour vous et que je voudrais fort vous voir épargner.

Vous labourez donc aussi, mon cher Maître; mon Dieu, ne vous en plaignez pas. C'est aux pauvres vignerons, comme moi, de désespérer. Les journaux vous auront dit mes nouveaux désastres. Depuis 1829 quatre gelées et deux ouragans. La politique m'avait pris mon manteau, le vent du nord m'emporte ma chemise : *Nudus egressus sum, nudus revertar. Sit nomen Domini benedictum!* Autant vaut mourir de faim que d'autre chose.

Je n'ai pas encore lu le livre de M. de Villeneuve, mais sur ce que tout le monde m'en dit, il me semble que c'est un bon livre qui n'est pas bien fait. Le fond y est, la forme y manque. Nos amis de l'Académie Française auraient bien voulu lui faire décerner le prix Montyon, Royer-Collard lui a été très favorable, mais Cousin et Villemain se sont élevés contre avec beaucoup d'opiniâtreté. Vous verrez que l'ouvrage d'Aimé Martin l'emportera : Lainé s'est fait le protecteur de cet ouvrage.

Le mien est sous presse, mon cher Vicomte, il y en a déjà un volume d'imprimé. Le méchant état de mes yeux nous retarde un peu, mais je me console aisément de ce retard, d'abord parce que je n'ai plus d'empressement pour quoi que ce soit, ensuite parce que le moment n'est guère favorable. Le public est préoccupé de faits historiques un peu plus récents que ceux dont je lui veux offrir le récit. Les miens ont de l'intérêt, mais les autres sont en vérité fort curieux, je ne prétends pas le nier. Croyez-vous que je doive avoir beaucoup de regret maintenant aux choses que j'ai dites de la justice politique ?

Où est Marcellus, mon cher Maître ? Le savez-vous ? Il y a un siècle que je n'ai eu de ses lettres et je ne sais plus où lui envoyer les miennes. J'espère qu'il n'est pas malade.

Recevez avec bonté l'hommage du plus affectueux dévouement,

DE PEYRONNET

Ham, 25 mai 1835.

III

Je viens à vous, Mon digne Maître. Les 33 degrés de chaleur dont nous avons été gratifiés ces jours-ci, la fièvre qui court toute la contrée, l'ennuyeux travail d'un gros manuscrit que j'étais pressé

de mettre en ordre, tout cela, et quelques affaires, m'ont fait un peu négliger mes correspondances depuis trois semaines. J'ai fini hier, et dès ce matin, sans plus de retard, je veux me dédommager, en m'entretenant avec vous. Il est vrai que je fais quelques vers, de temps à autre, Mon cher Maître. Je les ai aimés toute ma vie, quoique des devoirs pressants et des travaux plus sérieux m'aient empêché longtemps de m'y appliquer. C'est, de toutes les œuvres de l'esprit, celle qui m'occupe le plus, qui s'empare le plus complètement de mes facultés, et où je trouve une distraction plus réelle et plus étendue. Quand le chagrin vient, je l'endors au bruit de mon méchant violon. Ne trouvez-vous pas cette pratique innocente ? Mes rimes sont sérieuses d'ailleurs, et peut-être trop ; mais je n'ai pas le privilège des Saint-Aulaire, et quand on rime à mon âge, il faut encore y parler raison. Je vois bien que notre bon Marcellus m'a trahi auprès de vous, Mon cher Maître : s'il vous a fait lire en effet quelques-unes des ébauches que j'ai soumises un peu précipitamment à son amitié, souffrez que ma vanité de rimeur proteste contre cette révélation prématurée. Mes rimes ne se seraient jamais montrées volontairement devant vous, dans un déshabillé si peu régulier, et si peu correct. Aujourd'hui, j'aurais peut-être un peu plus de présomption ; car j'ai distribué, ces jours-ci, un bon nombre de coups de serpe et de lime. Plût à Dieu que j'eusse la joie de vous recevoir dans mon Ermitage, et que je puisse livrer ces feuilles à la profitable sévérité de vos jugements ? Encore si je pouvais former des projets tels que celui qu'a dû abandonner notre pauvre enrhumé de Marmande ; mais j'ai la chaîne au cou, comme le chien de ma basse-cour. Mon cher Maître, j'aurais bien des choses à vous dire, si j'avais la consolation de vous voir, sur l'une des questions que vous soulevez. On a bientôt constitué un gouvernement ; mais une société, c'est une autre affaire. Il y faut plus et mieux qu'une charte. Or notre société n'est pas, et ne saurait être constituée ; c'est son plus grand mal et qui en doit produire de plus grands. Il n'y a rien de disposé, dans cette société éparse, pour le commandement, pour l'assentiment, pour l'obéissance. De plus les intelligences y sont toutes échauffées, et préoccupées d'elles-mêmes : chacune décide, et ne voit autour d'elle aucune raison de préférer à sa décision, celle d'une autre. Nous ne sommes point dans un siècle d'humanité, ni pour le jugement, ni pour .

On se divise d'abord, mais à grandes fractions, pour un but ;

parce que le but est un être simple, qui n'admet que deux termes, le oui et le non. Ensuite, on se divise de nouveau, et à l'infini, dans les deux principales fractions, sur les choses secondaires, sur les moyens, l'opportunité, la façon, la forme. C'est un inconvénient considérable, mais qui est du temps, qui est inévitable et universel. Ni les Troyens, ni les Grecs, ne peuvent établir dans leur camp, cette désirable uniformité de manœuvres et de discipline. Mais je prétends qu'il faut s'accommoder de ce mal, et même qu'il n'a pas toute l'étendue qu'on suppose ; je prétends que *les forces, quoique désunies, concourent, même en divergeant, quand la tendance est pareille.*

Adieu, Mon cher Maître ; permettez à votre humble disciple, de vous embrasser.

Monferrand, 21 août 1838.

IV

A Monsieur le Vicomte de Bonald
au Monna par Millau, Aveyron.

Je vous félicite, Monsieur le Vicomte, et vous remercie. Votre confiance m'honore et la preuve que vous m'en donnez me ravit. Personne il est vrai ne prend plus de part que moi aux choses favorables ou fâcheuses qui vous arrivent. Votre joie devient la mienne et je m'affligerais amèrement si vous tombiez dans l'affliction. Que la bénédiction du Ciel soit sur les jeunes époux que vous unissez (1).

Il serait téméraire, je l'avoue, de leur garantir une vie exempte de troubles. L'avenir est sombre et, fils du présent, il sera peut-être pire que son père. Mais que sait-on ? Les vents ne changent pas avec plus de promptitude que la face des choses humaines. Et en attendant arrêterez-vous le mouvement de la vie ? Les jeunes gens n'ont pas si grand tort d'espérer car ils ont du temps devant eux et avec du temps que ne voit-on pas ? Adieu, Monsieur le Vicomte, croyez bien que personne ne vous honore et ne vous chérit plus tendrement que

Votre dévoué serviteur,
DE PEYRONNET

Montferrand, 30 novembre 1840 (1).

1. Victor de Bonald, petit-fils du Vicomte de Bonald, épousa, en 1840, Amélie de Barbeyrac de Saint-Maurice.
2. Au moment où M. de Peyronnet écrivait cette lettre, le Vicomte de Bonald était mort.

V

A M. Henry de Bonald, fils aîné du Pair de France

Je suis dans une grande affliction, Mon cher Vicomte, et bien loin d'être en état de vous consoler, j'aurais grand besoin moi-même de consolation. Mais peut-on s'arracher à ces douleurs là, et le voudrait-on ? Quel père nous avons perdu, quel ami, quel homme ? C'est un immense honneur pour vous, Mon cher Vicomte, d'être né de lui ; c'en est un pour moi, que je mets au-dessus de tout, de l'avoir connu, de l'avoir aimé, d'avoir obtenu quelquefois son approbation. Hélas, Mon Dieu, il m'avait écrit pour me dire le mariage de votre neveu, et me faire partager la joie qu'il en ressentait. Sa joie, mon cher Vicomte ! Et c'était le 19, qu'il me partait de la sorte, et le 23, cette joie de père s'évanouissait comme tout le reste, et ma réponse ne sera parvenue qu'à un cercueil !... Je savais bien que toutes les voix amies célébreraient à l'envi les vertus, le génie, la gloire de cet homme illustre. Mais cela ne me suffisait point, à moi, qui voudrais que le monde entier le pleurât. Vous verrez de quel expédient je me suis avisé, Mon cher Vicomte, et à quelles voix j'ai mêlé la mienne pour multiplier les tristes satisfactions de notre douleur.

Adieu, sollicitez l'amitié de vos frères, en faveur du pauvre reclus que votre père a aimé. La vôtre m'est déjà assurée, Mon cher Vicomte, j'ose l'espérer, elle sera ma plus chère et plus efficace consolation.

Je suis, n'en doutez jamais, l'un de vos plus dévoués serviteurs.

15 décembre, 40, Montferrand.

VI

A M. Henry de Bonald.

Où êtes-vous, s'il vous plaît, mon bien cher Vicomte ? En quel coin de la France vous trouvera ma lettre boiteuse : boiteuse, c'est-à-dire un peu tardive, comme la justice, mais qui arrivera pourtant, ainsi qu'elle, au moins je l'espère ? Je me meurs de peur que cette belle calotte rouge, qui n'a d'autre tort, à mes yeux, que d'être venue quelques mois trop tard, ne vous ait porté quelque raison, je ne sais laquelle, d'aller précipitamment à Paris, et de lais-

ser un peu languir vos bons projets d'excursion en Guyenne. Dites-moi que non, je vous en prie instamment, car l'espoir de serrer votre main et de vous embrasser, en Guyenne, à Monferrand, sous mon paisible toit de proscrit, après tant d'années de séparation et de malheurs, m'est plus cher et plus précieux mille fois que je ne peux vous le dire. Voilà bien qui serait pour me faire maudire l'illustre et sainte calotte, moi qui l'aime tant, si elle allait être la cause d'un désappointement dont je ne veux pas absolument entendre parler. Cette malédiction là, mon cher Vicomte, ne se ferait pourtant pas sans effort, je dois l'avouer ; car puisque vous voulez que je vous le dise, il n'est guère de chose que j'aie autant approuvée que celle-là, depuis longtemps, et aussi passionnément désirée. Je loue de toute mon âme, la pieuse humilité de votre frère, et en la louant, comme je le dois, je ne laisse pas de la condamner, comme le veulent la religion, la politique, et même cette philosophie dont vous parlez, mon cher Vicomte, c'est-à-dire la mienne ; laquelle à la vérité ressemble assez peu à celle qui a fait tant de mal dans ce triste monde. Oui la religion appelait votre frère, et elle a fait mille fois bien de ne pas lui permettre de s'enfuir dans son premier siège, quelque doux qu'il fût à la modestie. Oui, la politique du bien l'appelait, puisqu'il est homme de foi, de savoir, de zèle, de prudence, de courage et d'autorité. Et qui eût-elle pris en son lieu, je vous prie? Oui, la philosophie du bien l'appelait, parce que cette philosophie, qui est religieuse, impose des sacrifices à ses disciples, et ne leur permet pas de préférer leur penchant, leur intérêt, leur repos, au grand intérêt de la religion, de l'ordre moral, de l'humanité. Voilà ma réponse, mon cher Vicomte, ma profession de foi sur la très juste et très opportune élévation de votre frère. Mais après avoir fait justice au prélat, il me tarde bien de la faire à l'écrivain, c'est-à-dire à vous. Quand viendra cette notice dont vous m'avez donné l'avant-goût ? J'en suis avide pour votre gloire, avide pour celle de votre père. Que je me permets de plaisir à entendre si bien parler de lui, à voir que ce soit vous qui en parliez si bien ! Mais il faut du temps à toute chose, je ne le sais que trop, et surtout à des choses si difficiles en elles-mêmes, si délicates par la position heureuse à la fois et embarrassée du compositeur. Adieu, mon cher Vicomte, je suis le plus fidèle et le plus dévoué de vos serviteurs.

Monferrand, 3 avril 1841.

Lettres inédites

DE M[lle] DOZE, DE M[me] DORVAL ET DE BOULAY-PATY A HIPPOLYTE LUCAS (1)

1841

Il serait bien aimable à vous de venir assister ce soir à huit heures à la lecture du *Gladiateur*. M. Ligier veut avoir votre opinion sur cette pièce, et moi-même j'y attache un grand prix.

Mille amitiés.

AIMÉE DOZE (2)

La grande maîtresse (3) n'étant pas libre lundi, nous sommes obligées de remettre notre dîner à mercredi. Ne prenez donc pas d'engagement pour ce jour-là, mon cher Lucas, car nous comptons très positivement sur vous. M[lle] Mars vous serre la main.

Votre dévouée amie,

A. DOZE

J'ai reçu votre lettre et je vous remercie beaucoup de la démarche que vous avez bien voulu faire auprès de Dumas. Je me suis adressée à vous pour le raccommodement parce que je sais mieux que personne combien vous êtes dévoué à vos amis et capable de leur rendre service quand l'occasion s'en présente. Je suis heureuse de vous savoir marié, mon ami. Il vous fallait avec votre caractère une femme bonne et aimante, et je crois que la personne

1. Voir les *Annales Romantiques* de 1905.

2. M[lle] Doze, artiste du Théâtre-Français devenue M[me] Roger de Beauvoir, était née à Hennebont.

3. M[lle] Mars dont M[lle] Doze était l'élève.

que vous avez épousée possède toutes ces qualités et peut vous rendre heureux.

A. Doze

184...

J'ai reçu le beau livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous prie de remercier très vivement de ma part M. Théophile Gautier. C'est une douce chose que cette belle poésie venant pour moi après toutes ces fatigues. Je suis malade, j'ai la fièvre depuis trois jours. C'est ce que me coûte *Marion de Lorme.* Vous ne viendrez donc jamais me demander à dîner?

Marie Dorval (1)

Je vous serre bien affectueusement la main pour votre bonne petite lettre et pour vos deux articles écrits dans le sentiment le plus bienveillant. *Vous êtes bon,* mais amenez-moi donc qui vous voudrez. Je serai très heureuse de connaître M. Boulay-Paty. Donnez-moi vos amis. A ce soir, au Théâtre Français, n'est-ce pas, nous prendrons jour.

Marie Dorval

Je pars à la fin de cette semaine, venez, je vous en prie, dîner demain mardi avec nous. Il serait triste pour moi de partir sans vous dire adieu. Nous dînerons à cinq heures, mais venez bien plus tôt.

Marie Dorval

1. Marie Dorval étant née à Lorient était la compatriote d'Hippolyte Lucas.

VARIA



I

Une lettre de Boissonade sur Chateaubriand

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante écrite par Boissonade à un correspondant resté inconnu :

Rue Hauteville, 35, 26 juillet 1810.

Le libraire s'est amendé, Monsieur : il m'écrit qu'une lettre où il me priait de la part de M. de Chateaubriand de revoir les épreuves de l'*Itinéraire* s'est probablement égarée, et que s'il n'a pas répondu à mon billet du 22, c'est qu'on ne le lui avait pas remis et qu'il *venait* tout juste *de l'apperceevoir* le 25. Il est assez singulier, convenez, qu'il ne connaisse que le 25 un billet adressé à lui le 22, et que vous aviez dès le 23. N'importe : la politesse est faite, et je ne demande rien de plus de M. Le Normant (1), mais de M. de Chateaubriand il me faut une lettre, et je vous prie de le lui dire. Il ne me suffit pas que ce superbe écrivain me fasse demander un service par son libraire ; il faut qu'il le demande lui-même. Il a oublié de me remercier de la peine que je me suis donnée pour ses *Martyrs*. Je ne me soucie point de l'accoutumer avec moi à ces façons cavalières. Vous me trouverez bien formaliste, bien exigeant, bien pointilleux ; il faut l'être quelquefois. M. de Chat. s'imagine apparemment que je suis fort heureux de parcourir le premier ses belles productions. Avec les auteurs de cette nature qui sont vains, enflés, glorieux, qui ne mettent dans le commerce ni simplicité, ni abandon, ni bonté, on est bien forcé d'être soi-même roide et gourmé, comme ils le sont.

Boissonade

1. Imprimeur-libraire de l'*Itinéraire*.

Il faut croire que Boissonade obtint satisfaction, car dans l'Avertissement de l'*Itinéraire* Chateaubriand lui a consacré les lignes suivantes :

« M. Boissonade s'est condamné, pour m'obliger, à la chose la plus ennuyeuse et la plus pénible qu'il y ait au monde : il a revu les épreuves des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. J'ai cédé à toutes ses observations, dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. Si j'ai admiré sa rare complaisance, il a pu connaître ma *docilité*. »

N'empêche que la lettre de Boissonade était bonne à connaître, elle aussi. Les futurs historiens de Chateaubriand devront en faire état.

L. S.

II

Un autographe de Champfleury.
Sa visite à La Réole en 1870

Un jour du mois de décembre 1870, le 18, je m'en souviens, et c'était un dimanche, je fus invité à déjeuner chez un de mes cousins, grand amateur de céramique et possédant une collection remarquable par quelques spécimens de vieilles faïences et quelques pièces de porcelaine soit nationale, soit exotique, d'une insigne rareté. Je me trouvai placé à table en face d'un monsieur que je voyais pour la première fois. Cet inconnu, dont j'avais mal saisi le nom, lorsque mon cousin nous avait présentés l'un à l'autre, garda de Conrart le silence prudent tout le temps du repas, n'ouvrant la bouche que pour faire honneur à l'excellent déjeuner de notre amphitryon. Au fumoir, en dégustant le café, j'appris le nom du convive silencieux. C'était Champfleury, le romancier.

Attiré par la collection de mon parent (ces connaisseurs sont doués d'un flair à défier l'odorat du plus fin limier) (1) il avait fait sa connaissance par l'intermédiaire d'un ami commun habitant Saint-Macaire, chef-lieu de canton à quinze kilomètres de La Réole, où l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* s'était réfugié avec sa famille avant l'investissement de Paris par l'armée prussienne.

Le dimanche suivant, 25 décembre, L'*Union*, journal hebdo-

1. Champfleury était expert en la matière. Il a écrit une histoire des faïences patriotiques sous la Révolution, à laquelle est venu se joindre quelques années plus tard un « Essai de Bibliographie céramique» qui sert de Préface à sa « Bibliographie Céramique. ». Au moment de sa mort, il était, si je ne me trompe, conservateur du Musée de Sèvres.

madaire littéraire, commercial, politique, etc. de l'arrondissement de La Réole, publia le simple entrefilet ci-dessous signé de nos initiales, en tête de la *Chronique locale :*

« La tempête qui, depuis cinq mois, exerce ses ravages sur le nord de la France a poussé vers nos plages hospitalières plus d'une épave parisienne. Littérateurs, journalistes, romanciers, orateurs, toutes ces brillantes étoiles qu'il ne nous était donné de contempler qu'à travers le prisme de l'éloignement, nous les coudoyons aujourd'hui comme les habitués du boulevard des Italiens. C'est ainsi que La Réole a reçu cette semaine, la visite d'un de nos plus célèbres romanciers. Celui qui a su peindre si habilement les ridicules des petites villes et faire de ses personnages des réalités si vivantes aura peut-être recueilli, en parcourant les dédales de nos rues escarpées, quelques types curieux, qui viendront enrichir cette galerie de portraits, précieuse déjà à plus d'un titre, où figurent les *Delteil*, les *Tassin*, les *Tringle*, les *Péronne* et tant d'autres charmantes créations. Qui n'a lu les *Confessions de Sylvius* où l'auteur nous initie aux luttes et aux souffrances, aux joies et aux misères de l'homme résolu à conquérir à la pointe de... sa plume une place au soleil ? Qui ne s'est senti profondément remué en écoutant l'histoire de *Chien-Caillou*, récit de vingt pages dont Champfleury a fait un petit chef-d'œuvre de sentiment ? *Les Bourgeois de Molinchart, les Souffrances du professeur Delteil, la Succession Le Camus, Monsieur de Boisdhyver, la Belle Paule*, etc., véritables études psychologiques l'ont placé à la tête de l'école réaliste. » (1).

1. Qu'aurait pensé de l'auteur de ce couplet inspiré par Champfleury le haut et puissant aristarque qui l'a traité peu charitablement et injustement aussi « d'*illettré*, de *parfait nigaud* qui devait réaliser ce miracle de faire, sans aucun talent, une carrière littéraire de quarante ans. » Il est vrai que dans le courant du même ouvrage, j'ai relevé les aménités suivantes à l'adresse d'Alexandre Dumas père : « Le vieux Dumas ne fut qu'un nègre, tout heureux d'exploiter des blancs, et qui en riait jusqu'aux oreilles. » Un peu plus loin, il parle de ce *nègre hilare*, mais jaloux des succès dramatiques d'Eugène Scribe. Champfleury, comme on le voit, se trouve en assez bonne compagnie sous la férule un peu lourde de... Je n'ose nommer l'auteur de ces paroles malsonnantes qui m'a toujours inspiré une franche admiration. Je comprends difficilement qu'un esprit aussi bien équilibré ait pu se laisser entraîner à des jugements plus voisins de l'invective que de la saine critique. Quoi qu'il en soit, Alexandre Dumas père n'en restera pas moins le roi des conteurs et le bagage littéraire de Champfleury n'en sera pas sensiblement amoindri. »

La surlendemain le propriétaire-gérant de l'*Union* me fit remettre une lettre, timbrée à la poste de Saint-Macaire, adressée en mon nom au bureau du Journal. Sous la transparence des initiales on avait su lire le nom de l'auteur de l'article. Ayant précieusement conservé l'autographe original de cette lettre qui me frappa tout d'abord par la nuance et la gaufrure du papier et par la disposition des lignes simulant à s'y méprendre l'alignement d'une vingtaine d'alexandrins, il m'est possible de la transcrire ici telle quelle, sans y rien modifier, bien entendu.

Saint-Macaire, 25 décembre 1870

C'est à vous sans doute, Monsieur, que je dois ce petit article vraiment trop élogieux de l'*Union*. Rencontrer dans un pareil moment un esprit qui s'intéresse aux lettres, je m'y attendais peu. J'ai si peu de cœur à observer actuellement des détails pour des œuvres d'imagination et j'y attache tellement peu de prix que je ne pensais pas à rencontrer à la même table une personne qui conservât encore la mémoire des choses intellectuelles du passé. Vos sympathies, Monsieur, m'honorent et j'en suis véritablement touché ; elles me rappellent qu'au milieu des travaux d'érudition et d'enseignement que je prépare depuis le commencement de la campagne, il ne faut pas abandonner le terrain d'observation où j'ai été suivi par un public de choix et peut-être, ainsi que vous l'indiquez, choisirais-je un pays où j'ai été reçu avec tant de cordialité comme cadre d'une action dramatique que j'entreprendrai un jour.

Vous en aurez décidé ainsi, Monsieur, et il ne me restera, si vous le voulez bien, qu'à étudier plus en détail en votre compagnie les divers motifs que je prépare longuement à l'avance pour fonds de mes compositions.

En vous remerciant, Monsieur, de la bienvenue avec laquelle l'*Union* m'accueille, veuillez, je vous prie, recevoir les marques de ma considération la plus distinguée.

CHAMPFLEURY

Voici ma réponse :

Monsieur,

Les quelques lignes que j'ai publiées dans l'*Union* sont un bien

faible tribut comparé à ce que je vous dois pour les bonnes heures que j'ai passées en compagnie de vos livres et les enseignements que j'y ai puisés. Les tristes circonstances que nous traversons ne pouvaient me le faire oublier. Je n'ai jamais trouvé plus de charme aux études littéraires qu'en ce moment ; elles reposent l'esprit saturé du récit des horreurs de la guerre, et le cœur s'y rafraîchit comme dans une oasis inaccessible aux atteintes énervantes des passions politiques.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien je suis heureux d'avoir provoqué votre retour dans la voie où vous avez déjà rencontré de si beaux succès. Le champ de l'observation vous promet encore d'amples moissons et c'est me faire beaucoup d'honneur de me réserver un rôle, si modeste qu'il soit, dans les intéressantes investigations que vous allez entreprendre.

Mes relations avec Champfleury se bornèrent à l'échange de ces deux lettres. Peu de temps après il quitta Saint-Macaire et je ne l'ai plus revu (1).

X...

1. Je ne l'ai plus revu en effet. Cependant, il m'a donné trois fois de ses nouvelles par les trois plaquettes suivantes sur Balzac, en me les adressant au fur et à mesure de leur publication :

Balzac propriétaire avec Plan des Jardies et autographe. Paris, 1875. Au verso du faux-titre, en face du titre. En préparation. *Documents pour servir à la biographie de Balzac*. Ces notes et récits, qui paraîtront à intervalles irréguliers, seront ornés de vignettes, autographes, portraits destinés à élucider la vie et l'œuvre du romancier. Ils seront tirés à 150 exemplaires dans ce même format.

Balzac au collège avec une vue dessinée d'après nature par A. Quayroy. Paris. Librairie A. Patay, rue Bonaparte, 18. 1878.

Balzac. Sa méthode de travail. Etude d'après ses manuscrits. Paris, Librairie A. Patay, rue Bonaparte, 18. 1879. Sur la seconde feuille de garde : Tiré à quatre cents exemplaires.

Ces trois plaquettes renferment des renseignements très intéressants sur le grand romancier. Champfleury les qualifie de documents pour servir à la biographie de Balzac. La dernière porte sur sa couverture l'avis suivant. Pour paraître prochainement : *Balzac, l'Homme et l'Œuvre*, par Champfleury, orné d'un portrait, 32 pages, in-16 carré, papier vergé. 2 ».

N'a pas paru. M. Georges Vicaire ne le mentionne pas dans le *Manuel de l'amateur des Livres des XIXe siècle.*

(*Souvenirs tirés des Notes d'un vieux Bibliophile de la Réole*).

Pour Elvire [1]

LE SÉJOUR DE LAMARTINE A AIX-LES-BAINS

Sous ce titre, la *Revue latine*, dirigée par M. Emile Faguet, a publié la lettre suivante dans son numéro du 25 juin :

Paris, ce 2 mai 1907.

MON CHER CONFRÈRE,

Encore un mot. Je serai court. Vous vous rappelez qu'au mois d'août dernier, je terminais ma réponse à M. Doumic par ces lignes : « Je souhaite de tout mon cœur qu'une autre découverte — puisqu'il ne s'en tient pas sur ce point à la protestation même d'Elvire — achève de lui ouvrir les yeux. Ce jour-là, je m'estimerai payé de ma peine. »

Eh bien, M. Doumic est en train d'exaucer ce vœu, sans qu'il s'en doute ou qu'il ait l'air d'en douter. Chaque document nouveau qu'il utilise à l'appui de sa thèse fortifie la mienne, semblables à ces parallèles couvertes qui rapprochent chaque jour l'assaillant d'une place assiégée. M. Doumic a beau maintenir ses conclusions il est obligé de recannaître avec moi que dans la plupart des détails du roman de *Raphaël* Lamartine a dit la vérité. Et c'est ma faute, je l'avoue, s'il m'a pris en défaut sur le point particulier qui fait l'objet de cette discussion, car, au lieu de m'en rapporter — quant à la date de l'arrivée de Lamartine à Aix-les-Bains et à la durée de son séjour dans cette ville d'eaux — aux dires de MM. Félix Reyssié et Anatole France, je n'avais qu'à m'en tenir purement et simplement au récit même de Lamartine et à sa *Correspondance*.

1. Voir les *Annales romantiques* d'août-septembre 1906.

Mais ce que M. Doumic n'a pas vu dans le récent article qu'il a donné au *Journal des Débats* (1), c'est que le carnet de voyage de Mme Charles ruinait complètement les conclusions de la lettre qu'il a publiée dans la *Revue Latine* du 25 juillet dernier.

Que dit, en effet, ce précieux document ? que Mme Charles partit de Paris le 27 juin 1816 (c'est la date que j'avais indiquée dans mon livre) ; qu'elle n'arriva à Aix-les-Bains que le 18 ou le 19 septembre, ayant passé tout l'été en Suisse, comme le dit Lamartine, et qu'elle ne quitta cette station thermale que le 26 octobre.

Mais ce recul du temps ne modifie en rien la durée du séjour des amoureux à Aix et laisse debout les conclusions que j'en ai tirées.

Il résulte, effectivement, de la pièce nouvelle mise au jour par M. Doumic, de la *Correspondance* de Lamartine et d'une lettre qui est entre mes mains, que le *délai moral* dont j'ai parlé incidemment et qui m'a valu les railleries de M. Doumic, se trouve confirmé en plein.

Depuis le mois d'août dernier, à la suite d'un supplément d'enquête, j'ai eu la bonne fortune moi aussi de découvrir plusieurs lettres de Lamartine datées de l'automne 1816. L'une d'elles même se rapporte à l'objet de notre procès. J'ignore à qui elle est adressée, mais je suppose que c'était à Louis Vignet. En tout cas elle est datée d'Aix-les-Bains, 5 octobre 1816, et elle dit : « *Je viens d'arriver à Aix et je me sens déjà mieux...* »

Lamartine arriva donc sûrement à Aix tout à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Nous savions déjà par *Raphaël* qu'il y était arrivé après Mme Charles. Or, comme il est établi par le carnet d'Elvire qu'ils n'en partirent ensemble que le 26 octobre, il est acquis également qu'ils y restèrent ensemble environ vingt-cinq jours. Là encore Lamartine a dit la vérité, puisqu'il écrivait à son ami de Virieu le 12 décembre 1816 : « Je suis ici (à Mâcon) depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner des eaux d'Aix *où j'en ai passé un pour ma santé...* » (2).

Eh bien ! que M. Doumic le veuille ou non, le *délai moral* dont il s'est moqué existe bien. Et si une chose m'étonne, c'est qu'il ait été assez léger ou inconséquent pour m'avoir chicané sur ce point dans les termes que vous savez, puisque, à l'époque où il vous adressa sa lettre, il avait en poche le carnet de voyage de Mme Charles ! Qu'il ne dise pas non, je pourrais lui indiquer le jour et

1. N° du 6 avril 1907.
2. *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 265 (éd. in-18).

l'heure où il entra en sa possession. Il s'était même flatté *inter pocula* qu'il lui donnait des armes contre moi. Or voilà précisément que ces armes se retournent contre lui. N'est-ce pas très amusant ? Je n'en triomphe pas, mais j'en suis bien content tout de même. Et je termine cette lettre en souhaitant, comme dans la précédente que M. Doumic découvre une autre pièce qui lui dessille tout à fait les yeux. S'il ne la trouve pas, c'est peut-être moi qui cette fois la lui fournirai. On a vu des choses plus drôles que celle-là !

Croyez, mon cher confrère, à tous mes sentiments sympathiques et dévoués.

LÉON SÉCHÉ

EUGÈNE SÜE A ANNECY

On lit dans le *Temps* du 9 juin :

Il y a trois ans, au moment du centenaire de la naissance d'Eugène Süe, un comité s'est constitué pour édifier à Annecy une statue au romancier qui vécut sur les bords du lac ses années d'exil.

Ce monument, admirablement placé à l'entrée de la promenade du Pâquier, a été inauguré aujourd'hui par un délégué du ministre de l'Agriculture. Le statuaire annécien, Marius Tissot a symbolisé l'œuvre du romancier dans l'une de ses créations les plus populaires, le *Juif errant*, qui poursuit sa marche forcenée, toujours guetté par l'œil mauvais de Rodin, le génie du mal. La note âpre et douloureuse qui se dégage de cette œuvre très personnelle est corrigée par la vision charmante des deux fillettes Rose et Blanche, dont le souvenir donne au persécuté la force de lutter contre sa destinée.

Les traits d'Eugène Süe sont fixés par un médaillon de bronze sur le soubassement.

Le monument mesure 6 m. 50 de haut. Il a été inauguré juste cinquante ans après la mort d'Eugène Süe qui repose depuis 1857 dans le cimetière d'Annecy.

Voici, au sujet du séjour du romancier en Savoie, quelques renseignements inédits.

Eugène Süe, qui représentait Paris à l'Assemblée législative depuis près de deux ans, s'était proscrit volontairement au coup d'Etat et réfugié en Savoie en janvier 1852, à Annecy, auprès de Victor Massé qu'il avait connu dans la capitale alors que ce dernier éditait les œuvres de Rossini.

La Savoie dépendait alors du Piémont dont le gouverne-

ment sous l'impulsion de Victor-Emmanuel Ier, préparant déjà l'unité italienne en s'appuyant sur les partis de gauche, était nettement anticlérical. L'intendant d'Annecy vit arriver d'abord avec quelque inquiétude le romancier populaire qui imprimait alors ses *Mystères du peuple*. Il avait même fait arrêter à la frontière de Savoie les premières bonnes feuilles de cette publication, pour empêcher, disait-il, la diffusion « des idées antisociales du communisme et du socialisme ». Les raisons qu'il en donne dans une dépêche inédite au ministère de l'Intérieur du 26 janvier 1851 sont topiques :

> L'esprit de cette publication m'a paru infâme, écrit-il, car il tend à soulever le peuple contre l'ordre actuel de la société, contre les ministres de la religion de l'Etat. Le prêtre véritable, tel que le dépeint le romancier, est un être qui n'existe pas et ne peut exister. C'est un être idéal. C'est une image trompeuse jetée aux yeux du peuple pour exciter sa haine contre les prêtres hommes tels qu'ils peuvent exister. Il en est de même de la religion du Christ si hautement exaltée par Eugène Süe. L'auteur en fait une espèce de mirage, lequel ne peut que soulever des haines contre le catholicisme. Aucun homme sérieux en Savoie ne lit les *Mystères du peuple*. Cet ouvrage, patronné dans cette division administrative par le parti socialiste, n'est presque lu que par les personnes de la classe ouvrière dans laquelle il jouit d'une grande réputation. Ce fait seul suffira pour vous en faire apprécier le danger.

Sans s'en douter, l'intendant d'Annecy plaidait la cause d'Eugène Süe. Le gouvernement piémontais avait expulsé les jésuites, supprimé le privilège du for ecclésiastique ; il allait mettre sous séquestre les biens des ordres mendiants ; l'œuvre du romancier populaire servait sa politique : l'intendant d'Annecy reçut de Turin l'ordre de laisser répandre les romans incriminés.

Dès son arrivée en Savoie, — où il résida de janvier 1852 jusqu'à sa mort, survenue le 3 août 1857, le proscrit ne négligea rien pour se concilier la neutralité bienveillante du gouvernement piémontais. A peine installé dans sa maison de Vignères, à Annecy-le-Vieux, puis à la Tour, Eugène Süe écrivit *Cornélia d'Alfi*, roman qui n'avait d'autre intérêt que

de lui permettre de décrire les beautés de son pays d'adoption en remerciant les autorités et les notabilités locales qui lui avaient facilité son séjour. M. d'Azeglio, président du conseil des ministres du roi de Sardaigne, « ce prince honnête homme auquel il devait la généreuse hospitalité dont il jouissait », arrive en tête de cette galerie où figuraient aussi, en moindre relief, l'intendant et le syndic d'Annecy, le Commandant de la garde nationale, des ingénieurs, des agronomes, des industriels, des géologues, une dame « dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté », voire même un humble curé, celui de Saint-Germain-sur-Talloire », qu'il présentait à ses lecteurs comme un « véritable disciple du Christ ».

Süe eut bientôt toutes les sympathies de la population. Malgré l'excommunication fulminée contre le romancier, le curé d'Annecy-le-Vieux s'asseyait volontiers à sa table, ainsi que l'intendant d'Annecy. Le ministre de l'Intérieur même, Rattazzi, vint aussi dans l'ermitage de la Tour et fit la connaissance de la princesse de Solms, qui devait plus tard porter son nom. Il aimait d'ailleurs à aller surprendre la jeune femme à Aix-les-Bains, dans cette villa isolée que, par une singulière intuition, il voyait toujours dévalisée, et qui devait en effet non pour son amie, mais lors de l'affaire Eugénie Fougère, être le théâtre d'un crime célèbre.

Savez-vous, écrivait-il à Mme de Solms, qu'une pensée m'est venue, c'est que vous alliez habiter votre chalet seule avec votre femme de chambre et que l'on vous sait en possession de pierreries d'une valeur considérable. Ne feriez-vous pas bien de les déposer à la banque de Savoie à Chambéry et surtout de faire savoir qu'elles sont déposées là ? Cela épargnerait la tentation d'une tentative.

James Fazi, le chef du parti populaire genevois, ainsi que plusieurs proscrits français, les Barbès, les Flocon, les Arago se plurent dans la retraite d'Eugène Süe. Charras, surtout, l'ancien ministre de 1848, qui venait prendre les eaux d'Aix, se trouvait souvent à ses côtés. Ce fut lui qui l'assista à ses derniers moments lorsque le romancier, frappé d'une

hémiplégie dans la soirée du 1er août 1857, expira le surlendemain.

Cette mort souleva une vive émotion dans le parti démocratique. L'intendant d'Annecy en référa aussitôt à Turin. Qu'allait faire Cavour, alors président du Conseil ?

On me mande que les rouges veulent faire une grande démonstration à l'occasion de l'enterrement d'Eugène Süe, télégraphia le premier ministre à l'intendant. Eloignez tous les réfugiés que vous aurez raison de croire vouloir prendre une part quelconque à cette démonstration. Je pense que vous avez assez de troupes.

A distance, le président du Conseil s'exagérait les événements. Sans doute il y avait quelque émotion parmi les proscrits français, en Savoie et à Genève. Sans doute on signalait la présence de Mazzini comme possible. Mais les autorités locales n'avaient aucune appréhension.

Les réfugiés, qui sont ici très peu nombreux, mandait l'intendant à Cavour, implorent la faveur d'assister au cortège. Ils ont donné leur parole d'honneur de s'abstenir de tout discours. Il appartient au gouvernement qui a si généreusement accordé l'hospitalité à Eugène Suē de lui donner un dernier témoignage de sympathie. Je réponds que personne n'en abusera.

En effet, les funérailles ne furent point troublées.

En voici le compte rendu d'après la dépêche de l'intendant :

Au président du Conseil des ministres,

Obsèques Eugène Süe terminées. Cortège immense. Tenaient cordons du poêle, entre autres M. Levet, syndic d'Annecy, M. de Fésigny, commandant de la garde nationale; toutes les notabilités de la ville suivaient, la Société philanthropique et beaucoup d'ouvriers. Un seul discours prononcé par J.-J. Rey, de Chambéry, très digne, très convenable. Population calme, recueil-

lie; réfugiés peu nombreux. M. Caillard présent (c'était le parent d'Eugène Süe) et Mme de Solms. Tout tranquille.

Annecy, le 9 août 1857.

L'intendant général.
SALINO.

Cette dépêche met à néant les accusations qu'on propagea à cette occasion.

MAX BRUCHET

Bibliographie

Librairie Bloud et Cie. — *Lamennais et Lamartine*, par *Christian Maréchal*, 1 vol. in-18. — Nos lecteurs connaissent déjà cet ouvrage par l'important fragment que nous en avons publié avant son apparition. Nous n'en dirons donc que quelques mots. Le but que s'est proposé M. Christian Maréchal est d'établir que Lamartine avait subi à un très haut degré l'influence de Lamartine. Il le prouve d'une façon péremptoire à l'aide de la correspondance et des ouvrages du poète. Du reste Lamartine ne l'a jamais caché, mais on ne croyait pas jusqu'ici que l'action de Lamennais avait été si profonde et si tenace sur lui. M. Maréchal possède admirablement son sujet et ne néglige rien. Il ne manque à son livre, pour lui donner un peu plus d'attrait, que quelques pièces inédites, mais il n'est pas facile de trouver du neuf, quand les familles ont pris la peine de publier les correspondances de leurs grands hommes. Nous avons eu la bonne fortune d'insérer dans un des derniers numéros des *Annales* une très belle lettre de Lamartine à Lamennais de la belle époque. Peut-être qu'en cherchant bien on en trouverait quelques autres. Mais ceci est l'affaire du hasard autant que de la patience.

Je recommande à nos lecteurs la partie du livre de M. Maréchal intitulée : *Chute religieuse et progrès social. Lamartine et le christianisme social de Lamennais*. C'est à mon point de vue le plus neuf et le plus intéressant de l'ouvrage.

Librairie Daragon. — *La Cité des intellectuels, scènes cruelles et plaisantes de la vie littéraire des gens de lettres au XIXe siècle*, par Firmin Maillard, 1 vol. in-18. — Le vieil homme de lettres qu'est Firmin Maillard a réuni dans ce volume amusant et instructif ses souvenirs de la vie littéraire. Il y a bien un peu de fatras, mais que d'anecdotes neuves et typiques ! On en trouvera

sur Victor Hugo, Lamartine, Lamennais, Mérimée, Sainte-Beuve, Musset, Vigny et sur tous les romantiques grands et petits, qui valaient la peine d'être recueillies. Quel est donc l'écrivain qui a dit : Dans l'histoire il n'y a de vrai que l'anecdote? — Le mot est excessif, mais l'anecdote est certainement ce qui se retient le mieux dans l'histoire.

Librairie du *Mercure de France.* — ***Correspondance d'Alfred de Musset*** (1827-1857) recueillie et annotée par Léon Séché, avec un beau portrait du poète reproduit en héliogravure et des fac-similés d'autographe et de dessins, 1 vol. in-8°. — ***Les plus belles pages d'Alfred de Musset,*** 1 vol. in-18.

Librairie Garnier. — ***Œuvres complètes d'Alfred de Musset,*** t. I, premières poésies, 1829-1835. Nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes, par Edmond Biré, 1 vol. in-18.

Librairie A. Perche. — *Les Chefs-d'œuvres lyriques d'Alfred de Musset,* choix et notice d'Auguste Dorchain, 1 vol. in-32.

Librairie Louis Michaud. — *Alfred de Musset,* œuvres choisies, publiées avec une notice bio-bibliographique par Alphonse Séché, 1 vol. in-18.

Nous ne citons ici qu'une partie des volumes que le cinquantenaire de Musset a fait éclore. On fait grand bruit en ce moment autour d'un projet de loi, conçu dans le dessein de frapper d'un droit de 10 o/o, toutes les œuvres des auteurs morts tombées sous le domaine public. Je crois que ce projet de loi n'a aucune chance d'aboutir. Sans être bien convaincu que la suppression, au bout de cinquante ans, de la propriété littéraire, profite surtout aux morts, c'est-à-dire à leurs œuvres, il est certain qu'elle leur profite tout de même. La preuve en est dans la multiplicité des éditions de Musset qui ont vu le jour depuis le 3 mai dernier. Si quelques-unes demeurent au prix de 3 fr. 50 le volume, comme celle de la librairie Garnier, la plupart sont descendues à 1 franc, voire à 75 centimes. Et celle de la librairie Garnier offre l'avantage d'être accompagnée de notes d'un réel intérêt. Le nom seul d'Edmond Biré suffirait à en assurer le succès. J'ajoute qu'elle est illustrée d'héliogravures et imprimée sur un papier qui vaut mieux que le papier courant.

Nous ne disons rien ici et pour cause de la *Corespondance* de Musset publiée par le *Mercure de France.* Il y a longtemps que cette correspondance était attendue des amis du poète. Ce sera l'honneur de M. Léon Séché d'avoir exaucé leur vœu.

Librairie Calmann-Lévy. — *Les Eblouissements,* poésies, par la comtesse Mathieu de Noailles.

C'est encore le plus important, sinon le meilleur, de tous les volumes de vers que cette femme de grand talent nous ait donnés. Il y a peut-être moins de fraîcheur et de naïveté que dans le *Cœur Innombrable* qui fut son début, mais il y a beaucoup plus de variété dans les sujets sinon dans le rythme, et l'effort du *mieux* est plus visible. Mme de Noailles a divisé son livre en quatre parties : 1° *Vie-Joie-Lumière;* 2° *Beauté de la France;* 3° *Les Jardins;* 4° *La douleur et la mort.* La partie la plus intéressante pour les *Annales Romantiques* est la *Beauté de la France.* La pièce qui a pour titre : *Le poème de l'Ile-de-France* est exquise ; les *Charmettes* sont dignes de Rousseau, et ce n'est pas peu dire.

La route : un tendre miel de menthe
Flottait sur le petit torrent,
Rousseau, quand vous vîntes, errant,
Vers votre humble, immortelle amante.

L'eau coule, le silence est frais,
L'ombre est verte, humide et dormante.
— C'est sur cette pente si lente
Que votre fenêtre s'ouvrait.

Tous vos soupirs, tout votre orage,
Qui dans la plus grande cité,
Mèneront un peuple irrité,
Soulèvent ici le feuillage...

Je me penche à votre fenêtre,
Le soir descend sur Chambéry ;
C'est là que vous avez souri
A votre maîtresse champêtre.
. . . .

O Rousseau, qui fûtes laquais
Et fûtes chassé par vos maîtres,

Vous dont le chant divin pénètre
Les bois, les sources, les forêts,

Voyez, ce soir le ciel bleu penche
Sur les Charmettes son front pur,
Je prends dans mes mains tout l'azur,
Je te donne cette pervenche.

Le Vallon de Lamartine ne vaut pas moins. J'en citerai les derniers vers qui auraient été au cœur du poète des *Imitations*.

Dans ce vallon tintant de fraîcheur argentine
J'ai mis mes faibles pas dans vos pas, Lamartine,
Et, je vais, le cœur grave et le regard penché,
Sur les chemins étroits où vos pieds ont marché.
Ah ! si lourdes que soient vos plaintes immortelles,
Vous avez moins souffert, car vous aviez des ailes,
Vous n'avez pas connu, sur ce montant chemin,
La gloire et la douleur de n'être rien qu'humain,
De n'avoir pour secours et pour lueur divine
Que l'immense soleil qui monte et qui s'incline ;
Si tendre que soit l'or de son visage ardent,
Vous ne pouvez savoir comme est soudain strident
Le besoin que l'on a de ne pas disparaître,
D'être, d'être toujours et sans fin, d'être, d'être !
Vous, dans le matin pur et dans les soirs sereins,
Où, comme de joyeux et graves pèlerins
Alignés saintement sur la jeune verdure,
Le hêtre murmurant, l'orme vêtu de bure,
Les beaux sapins chargés de coquilles de bois
Montent, emplis d'amour, de charité, de foi,
Vers le clocher qui brille au haut de la colline,
Vous étiez un archange orné de paix divine.
Mais moi, dès mon enfance, abîmant ma raison;
Aux muantes parois du muet horizon,
J'ai su que tout désir, tout amour, toute flamme,
S'élançait de mon âme et rentrait dans mon âme,
Que mes dieux sont en moi, qu'ils mourront avec moi,
Qu'un jour, mon chaud regard et mon divin émoi
Ne seront que poussière éparse, que poussière !
Hélas ! douleur d'aller s'effaçant tout entière !
Désir de n'être pas de la cendre au tombeau,
De voir encore le jour et le matin si beau,

D'errer dans l'étendue heureuse et sensuelle,
De boire à son calice et de s'enivrer d'elle!...
Ah! comme tout bonheur soudain semble terni
Pour un cœur sans espoir qui conçoit l'infini!

A citer également la *Ville de Stendhal* qui s'ouvre sur cette strophe.

Un soir d'argent, si beau, si noble,
Enveloppe et berce Grenoble,
Tout l'espace est sentimental.
Voici la ville de Stendhal.

Jamais poète n'a mis plus de nature dans ses poésies que Mme de Noailles. Elle connaît tous les divins secrets des fleurs et des bois, de la lumière et de l'ombre, et sa voix qui ne ressemble à aucune autre est vraiment la voix des choses. C'est un *éblouissement* et un enchantement.

Societa editrice libraria. Roma, Milano, Napoli. — Guido Muoni, *la Leggenda del Byron en Italie.* — Cette substantielle et très vivante étude est à mettre, dans les bibliothèques romantiques, auprès du bel ouvrage d'Edmond Estève sur *Byron et le Romantisme français*. Quelles que soient les réserves que nous avons faites dans notre dernier numéro sur la partie de cet ouvrage qui touche aux premières années du Romantisme français, il n'en mérite pas moins tous les éloges qu'on en a faits en Sorbonne, et c'est à notre avis le meilleur, sinon le seul, qui soit à consulter pour cette période de notre littérature, Quant à la brochure de M. Guido Muoni sur la légende de Byron en Italie, je souhaite qu'on nous la traduise au plus vite, car elle en vaut la peine.

Librairie Alphonse Lemerre. — *Artistes et Penseurs*, par Emile Blémont, un volume in-18.

Il n'y a décidément que les poètes qui sachent parler des poètes et des artistes. On en sera plus convaincu encore après avoir lu les belles notices que Blémont consacre dans ce livre à André Chénier, Henri Heine, Eugène Delacroix, Michelet et G. Flaubert.

JEAN DE LA ROUXIÈRE

Librairie Flammarion. — *La Peine de vivre*, par Jean Lorédan, 1 vol. in-18. — Voilà un livre qui nous repose des cabotineries, des excentricités, des thèses et des pédantismes prétentieusement assommants. M. Jean Lorédan nous évite la torture des phraséologies tarabiscotées et des dissertations nébuleuses ; il ne se préoccupe, Dieu merci ! et combien je lui en rends grâces et je le loue ! de cas exceptionnels d'une horrifique pathologie non plus que de transcendantales analyses d'une psychologie incompréhensible autant que quintessenciée. Il se contente de nous conter un épisode tout simple de la vie courante et il le conte très simplement. Mais combien cette simplicité est savoureuse, pleine de charme en ses tableaux brossés largement, d'un coloris sobre et si juste, d'une touche si ferme et si sûre ; combien par sa sincérité elle est suggestive, elle nous pénètre d'une émotion de plus en plus intense, elle nous fait revenir sur nous-mêmes, elle attendrit et elle fait penser ! Ce coin de la Bretagne, nous le voyons, nous en respirons les aromes, nous en désirons la douceur et la paix. Cette Louison, nous nous intéressons à elle et à tous les êtres qui l'entourent, comme si elle était nôtre ; nous en sommes épris comme son Georges ; nous admirons sa vaillance lorsqu'elle quitte résolument son père, bon dans le fond pourtant et si cher, mais trop cuirassé de parti-pris et d'inconscient égoïsme, trop inflexible ; nous partageons sa joie et son bonheur, sous les feuillages de Fontainebleau ; nous pleurons avec elle lorsque ces deux morts, celle de son premier né, celle de son mari, la frappent irréparable ment au cœur de leur atrocité ; nous aimons l'excellent Dr Halgan, si paternel, tant dévoué, et Mariette et Anaïse, touchantes en leur sollicitude naïve et quelque peu gauche, mais d'une si franche cordialité ! Et lorsque, la réconciliation opérée, doux miracle ! grâce à l'enfant, grâce à petit Pierre, entre Louise et le papa Aubry, nous arrivons à la dernière page, c'est à regret que nous quittons tous ces braves gens à qui nous avons fini par nous attacher. Nous voudrions les revoir encore, nous attarder sur la terrasse de Ker-Bernard, par cette belle nuit criblée de « petites étoiles inconnues, innombrables, qui clignotaient » ; et tandis que grand-père et Louise, tous deux, souriant, regardent l'enfant endormi, on suit le rêve infini, le rêve éternel... Ce livre est bon et il a sa beauté, parce qu'il est humain.

Peut-être inclinerais-je à regretter que parfois, dans la première partie notamment, l'auteur ne soit pas assez, à mon gré, tout à fait lui-même et rien que lui. Mais lorsque, dédaignant les procé-

dés artificiels d'une école fastidieuse, au fil limpide du récit jusqu'au bout d'une langue claire, saine, parfumée de senteurs agrestes, il laisse parler son cœur et ses souvenirs et qu'il semble qu'une gracieuse silhouette inspiratrice se soit penchée sur lui pendant qu'il écrivait, c'est parfait de ton, il plaît sans restriction. Je goûte son art d'autant plus que, sans recherche et sans effort apparent, il est réel sous l'aisance et le naturel.

Toutes les promesses qu'avait apportées la première œuvre de M. Lorédan, *Humbles drames*, son talent plus largement épanoui les tient dans ce livre qui fait oublier la peine de vivre par le plaisir de la lecture et la douceur exquise de l'émoi.

OCTAVE JUSTICE

Le gérant : LÉON SÉCHÉ

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, Rue Racine, Paris.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS [1]

(DOCUMENTS INÉDITS)

I

Sainte-Beuve, pour qui « il n'y a pas de limite assignable à la curiosité dans tout ce qui touche à l'histoire » (2), écrivait, un jour, à propos de Collé.

« J'aime les livres vrais, les livres qui sont le moins possible des livres et le plus possible l'homme même ; mais c'est à la condition qu'ils vaillent la peine d'être donnés au public et qu'ils ajoutent à l'idée qui mérite de survivre. » (3).

D'où je conclus que les *Enchantements de Prudence* n'auraient pas manqué de lui plaire. Qui pourrait en douter, d'ailleurs, après avoir lu jusqu'au bout le livre qu'il publia, en 1860, sur *Chateaubriand et son groupe littéraire* ? On sait avec quelle malice et quelle joie le grand critique y inséra le morceau des *Enchantements* qui se rapporte aux relations de René avec Prudence. Quand il parut, plus d'un accusa Sainte-Beuve de s'être fait l'éditeur de mémoires apocryphes. Hélas ! ils n'étaient que trop vrais. Encore Mme de Mé-

1. Cet article a paru dans la *Revue de Paris* du 1er juillet dernier. Nous le reproduisons ici en l'augmentant de pièces nouvelles.

2. Lettre à Feuillet de Conches du 2 septembre 1865, *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. II. p. 21.

3. *Nouveaux Lundis*, t. VII, p. 378.

ritens, en dépit de sa franchise, n'avait-elle dit qu'une partie de la vérité,

C'est donc Sainte-Beuve qui fut le parrain des *Enchantements*. La marraine fut George Sand, et cela ne surprendra personne. S'ils devaient enchanter quelqu'un, c'était assurément Lélia, Prudence étant sa sœur naturelle selon l'esprit et ayant, comme elle, placé dans sa destinée l'amour et l'indépendance au-dessus de tout.

George Sand était à Nohant lorsqu'elle reçut ce curieux ouvrage. Son attention fut d'abord attirée par la couverture grise et nue qui ne portait aucune inscription, aucun nom de libraire. En ouvrant le volume, elle fut intriguée par le titre : *Les Enchantements de Madame Prudence de Saman l'Esbatx* !... De qui pouvait bien être ce livre ? Elle n'en avait pas lu vingt pages qu'elle en devina l'auteur. Aussitôt elle prit sa plume qui ne demandait qu'à courir et elle écrivit à Mme Allart de Méritens :

Nohant, 24 septembre 1872.

« Où êtes-vous, astre errant ? Vous sembliez fixée à Monthéry, mais votre livre annonce une fois de plus un tel amour de la promenade que vous n'y êtes peut-être plus, et il y a des siècles que vous ne m'avez écrit.

« Je viens de lire ce livre étonnant. Vous êtes *une très grande femme*. Voilà le résumé de mon opinion. Voulez-vous que je vous la dise à vous ou que je fasse en toute liberté un article dans le *Temps* où je donne un feuilleton bimensuel, les mardis ?

« Répondez et sachez bien qu'en dépit de nos désaccords (1) je vous admire et vous aime.

« GEORGE SAND »

1. Dans des Notes inédites laissées par Mme de Méritens, je lis ce qui suit : « Dimanche, 6 avril 1873. — Je reçois une longue lettre de la Reine (George Sand) en réponse à deux de moi, la dernière contre l'idée qu'il y a des femmes *déchues*. Elle dit bien que la femme *déchue*, comme on dit, tient à l'ensemble du passé qu'elle désavoue : l'enfer, les prêtres hypocrites, etc. Elle croit que tout cela sera changé. Elle dit que je n'ai rien de la vieillesse et que je mourrai toute vive. Sa lettre est très aimable. Elle est découragée et ennuyée de notre temps singulier. Mais c'est qu'elle espérait beaucoup plus que moi... »

« Votre livre est-il imprimé pour vos amis seulement, ou bien sera-t-il publié ? répondez encore. Et défendez-vous qu'on vous nomme (1) ? »

Prudence, qui ne détestait pas le mystère, ne tenait pas à être dévoilée. Mais, du moment qu'elle avait mis son livre en vente, même d'une façon discrète (2), c'était évidemment avec l'espoir d'être lue. Elle accepta donc l'offre aimable de son amie, et, le 16 octobre 1872, on pouvait lire dans le *Temps*, signé de George Sand, un feuilleton de douze colonnes qui commençait ainsi :

« *Les Enchantements de Madame Prudence de Saman l'Esbatx*, tel est le titre bizarre d'un des livres les plus curieux que j'aie lus. Il a été imprimé à Sceaux et se vend, je crois, sous les galeries de l'Odéon, comme si l'auteur n'eût voulu, par aucune annonce, chercher la grande publicité. Je devine bien pourquoi, mais je n'ai à juger que le livre, dont j'accepte et ne trahis point le pseudonyme. »

Après avoir analysé l'ouvrage, Georges Sand en tirait cette conclusion :

« J'ai beaucoup de sympathie pour cette âme fervente, qui n'est point exclusivement chrétienne, et qui entre tranquillement dans les temples de son temps et de son pays, sans renoncer à sa personnalité, à ses sentiments et à ses idées.

« Quant au grand combat de la vie livré par elle et terminé si bravement, choque-t-il la raison, le droit personnel, qui est de se sacrifier à une croyance ferme et raisonnée ? Non, assurément. Choque-t-il la morale ? Dans cette situation particulière et avec ce fond de grande loyauté et de parfaite tolérance qui caractérise Mme de Saman, nul n'est autorisé à lui jeter la pierre, et, pour mon compte, tout en faisant, en théorie, certaines réserves que je n'ai point à dire ici, je lui jette une couronne de roses à feuilles de chêne. »

1. Lettre inédite.
2. On ne le trouvait que sous les galeries de l'Odéon.

Cette belle couronne enorgueillit Prudence, qui voulut donner plus de publicité à son livre. Ayant obtenu de George Sand la permission de reproduire son article en guise de préface, elle porta ses *Enchantements* chez Michel Lévy, qui les lança, comme il savait, au mois de janvier 1873,

J'ai à peine besoin de dire qu'ils furent assez mal accueillis par la presse religieuse et monarchiste. L'*Ordre moral*, qui était à la veille d'entrer au gouvernement, ne pouvait voir d'un bon œil un livre qui sapait si élégamment les bases mêmes de la société. Aussi les deux critiques les plus autorisés du parti, Armand de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly, crièrent-ils au scandale et furent-ils très durs pour Prudence. Ah ! si les enchanteurs s'étaient appelés simplement Béranger, Libri, Thiers, Mignet, Sainte-Beuve, peut-être aurait-on fait le silence autour de ce mauvais livre, car chacun sait que ces messieurs n'étaient que des bourgeois voltairiens. Mais Chateaubriand ! « cette grandiose figure de défenseur d'une religion, de créateur d'une poésie, de précurseur d'une révolution littéraire, d'ordonnateur des pompes funèbres d'une monarchie vaincue », quelle douleur et quelle honte de le voir travesti, à soixante ans, « en vicomte bohème, royaliste et catholique pour rire, enfoncé jusqu'au menton dans cette coterie dominée par Béranger, abusant des fiacres, lévite du *Dieu des bonnes gens*, courant les guinguettes, fredonnant des chansons, donnant rendez-vous à l'objet de sa flamme sur le pont d'Austerlitz ou dans une allée du Jardin des Plantes, acceptant des rivalités que son âge rendait ridicules, une promiscuité qui aurait dû révolter son orgueil et où se perdaient les derniers restes de sa dignité, j'allais dire de son honneur ; infidèle tout ensemble à sa femme, — ceci ne comptait pas, — à M[me] Récamier, à son nom, à son passé, à sa gloire, à l'exemple qu'il nous devait en échange de notre enthousiasme et de nos hommages (1). »

Ainsi s'exprimait Armand de Pontmartin. Barbey d'Aurevilly, dont on connaît la manière et les truculences de style,

1. *Nouveaux Samedis*, 10[e] série.

fut encore plus violent et mit carrément les pieds dans le plat :

« Pour avoir des confessions de cette espèce, il fallait Rousseau, il fallait ce crapuleux superbe que Voltaire, qui n'était pas bégueule, appelait « le laquais de Diogène ». Mais de Rousseau femme il n'y en avait pas, et même la notion en manquait à l'esprit humain, constitué tel qu'il était alors. Eh bien ! cette notion ne lui manque plus maintenant... Mais que je plains sincèrement, mon Dieu ! les maris, les fils ou les filles des femmes (si elles en ont) qui écrivent de ces livres-là. » (1).

Justement Mme de Méritens avait un fils, nommé Marcus Allart, lequel n'avait pas froid aux yeux. Dès qu'il eut prit connaissance de cet article, il envoya ses témoins à Barbey d'Aurevilly. Celui-ci, ayant refusé de constituer les siens, Marcus se rendit au bureau du *Constitutionnel*, dans l'espoir de l'y rencontrer. Comme il ne l'y trouva pas, il tomba à bras raccourcis sur le dos du premier rédacteur venu, ce qui lui valut de passer en police correctionnelle et d'être condamné, le 14 juin 1873, à un mois de prison et 200 francs de dommages-intérêts.

1. *Les Bas-Bleus*. — Sur le compte de Chateaubriand, lui qui se vantait d'être de la race de René et qui en était, en effet, voici comment s'exprimait Barbey d'Aurevilly :

« Déjà de cette amère comédie on savait quelque chose. Sainte-Beuve, qui aimait à conduire ces eaux corrompues dans les détours sinueux des *coteaux modérés* de sa littérature, en avait filtré quelques gouttes dans son livre sur Chateaubriand, écrit — pour déshonorer l'auteur des *Martyrs* — après sa mort, bien entendu. Il tenait de l'enchanteresse Prudence ces détails qui l'enchantèrent, mais qui m'attristent, moi, quand ils me montrent l'auteur du *Génie du Christianisme* sur le bord de sa vie, en bonne fortune de cabaret, avec une maîtresse, y chantant le *Dieu des bonnes gens*, de Béranger. Les compagnons d'Ulysse marchant à quatre pattes devant Circé me font un effet moins violent que cette porcherie. N'est-ce pas là quelque chose d'ignoble et d'affreux dont la mémoire du grand poète religieux en prose restera éternellement souillée, et que tous les efforts futurs de la critique et de l'histoire, qui l'essaieront, ne pourront effacer ? Chateaubriand ayant pour table d'amphithéâtre le lit encore chaud d'une maîtresse qui l'y dissèque par volupté de ressouvenir et d'orgueil d'avoir été à lui ! Une femme de l'ancienne société française qui se vante après l'amour, comme les lâches après la guerre ! Voilà ce qui m'a fait m'arrêter devant ce livre, signe des temps, et pour le montrer simplement du doigt. »

Pendant ce temps-là, les *Enchantements* faisaient leur chemin dans le monde et provoquaient dans la société où fréquentait leur auteur, et même parmi leurs personnages de premier ou de second plan, — car il en existait encore, — un redoublement de sympathie pour Prudence dont je vais citer quelques témoignages.

Le premier lui vint de Florence et lui fut donné par Gino Capponi, l'illustre homme d'État italien (1), qui lui avait conseillé d'étudier l'histoire, après s'être aperçu qu'elle avait « toujours les grands hommes dans la tête ».

« Pendant que je lisais le livre de Marcus (2), j'ai appris que le vôtre était sur ma table depuis deux ou trois mois ; ces choses arrivent à un aveugle et sans la faute de personne. J'ai aussitôt interrompu la lecture de l'autre, vous le pensez bien.

«... J'ai lu surtout avec avidité toutes les premières années et

1. Capponi (Gino, marquis), l'une des plus grandes figures du *Risorgimento* italien, naquit et mourut à Florence (1792-1876). Bien que d'une famille très dévouée à la maison d'Autriche-Lorraine, il fit partie en 1813 d'une députation envoyée par Florence à Napoléon. En 1821, il fut attaché à la maison du prince de Carignan, et, de 1821 à 1848, le véritable chef du parti libéral modéré en Toscane. Ministre en 1848, mais trompé par le grand duc et par ses collègues, Capponi donna sa démission, laissant la place aux hommes du parti avancé. Il s'était lié de bonne heure avec Lamartine, qui lui écrivait, en 1850, au moment de partir pour l'Orient : « Un souvenir, même triste, de vous m'est toujours cher. Je vous aime comme on aime les beaux souvenirs de sa jeunesse, de son cœur et de sa pensée. Je vous aime de plus, comme on aime par sympathie les illusions et les déceptions communes. Notre sort se ressemble beaucoup. Seulement je subis plus d'ingratitudes et d'injutices que vous. Car, en confidence, je puis bien vous jurer que sans moi l'Europe était en cendres, la France en ruines et la liberté raisonnable perdue pour un demi-siècle. Cette conscience me suffirait, mais comme j'en ai une autre meilleure encore, je crois en Dieu. Je crois que nous sommes quelquefois ses ouvriers, souvent ses martyrs, ce sont encore les plus heureux. Si mon intervention recommence dans ce bas monde, j'y aspirerai. » *(Corresp. de Lamartine*, t. IV, p. 31. 8.)

Membre de l'Assemblée constituante de Toscane en 1859, Capponi devint sénateur du royaume d'Italie. Il s'était franchement rallié à la monarchie unitaire. Devenu aveugle, il n'en entreprit pas moins une *Histoire de Florence*, qu'il publia en 1875, un an avant de mourir.

2. *Nos Frontières morales et politiques. Dieu et Patrie*. Paris, Librairie générale,

les deux dernières d'Italie et les lettres de René et ce qui le regarde : cette partie est bien singulière, mais elle illustre admirablement l'idée que je m'étais faite de l'homme et qu'une fois je crois vous avoir écrite. Quant à vous, je vous ai lue avec avidité, j'ai toujours une mémoire impitoyable et à mon âge on vit dans le passé. Voilà donc une foule de souvenirs, de particularités de plus en plus minutieuses, d'*insights* dans le caractère d'autres personnes et sur moi-même et mes misères et ce qui n'est pas vulgaire dans ces misères ; entre autres choses, je me retrouve de tout point tel que je suis aujourd'hui, mais, quant à vous, oh ! c'est autre chose, je n'avais rien à apprendre, mais j'avais des particularités à connaître. Que je vous aie aimée, rien de plus naturel, et rien aussi de plus naturel que de m'en être toujours tenu un peu à distance, me connaissant moi-même !

« Pour vous, on doit vous estimer plus hautement après ce livre qui pourtant est vrai, très vrai, comme un livre doit l'être. Il est très bien composé, le style en est soigné, enfin c'est vous tout entière. Saint Augustin commence son livre par une prière, vous

1870, 1 vol. in-8. — Ce livre, dédié « à l'âme d'Armand Carrel » avait pour épigraphe ces vers de Béranger :

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeur la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur, l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Echos des bois, répétez mes adieux...

Et ces iambes d'André Chénier :

Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux, barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France avilie
Égorgée !... O mon cher trésor,
O ma plume !

Marcus Allart était bonapartiste et nationaliste. Après s'être porté à la députation, en 1873, contre MM. de Rémusat et Barodet, il fut un de ceux qui manifestèrent bruyamment contre Richard Wagner, quand on s'avisa de reprendre un de ses opéras à l'Académie nationale de musique. Tous les journaux parlèrent alors d'un spectateur qui pendant les entr'actes de la première représentation, demandait au chef d'orchestre de jouer la *Marseillaise*. Ce spectateur était Marcus.

avez fini le vôtre par des prières qui sont très belles ; cela aussi a son mérite.

« Mille amitiés.

« G. Capponi (1). »

Mépris et fureur en deçà, estime et compliments au delà : c'est de quoi justifier une fois de plus lè mot de Pascal.

Aussi bien, dans le même temps, Hippolyte Passy écrivait-il à Mme de Méritens :

« Vous m'avez ramené à des temps bien éloignés de nous maintenant ; de nombreux souvenirs, parmi lesquels il en est de tristes, se sont réveillés en moi, et j'ai vu revivre une société dont il ne reste aujourd'hui que de rares débris dispersés dans un monde qui n'est plus celui au milieu duquel nous avons passé notre jeunesse au temps d'aimer.

«... Vous êtes, je crois, la première femme qui se soit confessée aussi franchement au public ; ce que vous aviez éprouvé, pensé et fait, vous le racontez dans un style alerte et ferme qui en dit plus qu'il ne semble vouloir en dire, et qui vous montre de la tête aux pieds. Vous prêtez à une étude psychologique à la fois curieuse et instructive, et c'est un mérite réel. Vous êtes femme, cependant vous n'êtes pas la femme, car il y a en vous une originalité qui vous est propre et qui vous sépare de la multitude des filles d'Eve, notre grand'mère à tous (2). »

Et son frère aîné, Antoine Passy, la complimentait à son tour de cette façon :

« Vous avez peint très librement et d'une façon touchante cette disposition à vouloir être séduite par une forte intelligence, pour finir par la satisfaction de sens, qui n'ont été pour vous que l'accessoire de la passion, est-ce vrai ?

« Vous avez rencontré trois fois des hommes qui ont donné raison à votre méthode expérimentale, *a priori*, contraire à celle de Bacon ; c'est très bien. Vous êtes arrivée à l'amour par le contact des deux intelligences. Le mariage a été une désertion de votre vie antérieure.

« Vos révélations sur Chateaubriand m'ont amusé ; cette grande

1. Lettre inédite.

2. Lettre inédite.

figure littéraire, religieuse et politique baisant vos pieds, est un tableau ravissant (1). »

Tels sont les deux sons de cloches plus ou moins francs qui se firent entendre à l'apparition des *Enchantements de Prudence.* Depuis lors, une petite-fille de Mme de Méritens ayant bien voulu me livrer la clef de ce livre, j'ai pu relever, entre la confession de sa grand'mère et l'histoire réelle de sa vie, un certain nombre de différences qui méritent d'être signalées. J'en profiterai pour mettre les choses au point.

II

Hortense-Thérèse-Sigismonde-Sophie-Alexandrine Allart naquit à Milan, le 7 septembre 1801, au bruit du canon qui célébrait la paix de Lunéville (2). Son acte de naissance nous apprend que son père « Nicolas-Jean-Gabriel Allart, citoyen

1. Lettre inédite.

2. Voici son acte de naissance :

« Du registre des actes de l'état civil des Français établis dans la Cisalpine, tenu par le conseiller d'Etat, ministre extraordinaire du gouvernement français à Milan et déposé aux archives du ministère des Affaires étrangères, a été extrait ce qui suit :

« Six vendémiaire an dix (vingt-huit septembre mil huit cent un). Acte de naissance de Hortense-Thérèse-Sigismonde-Sophie-Alexandrine, née le 20 fructidor (sept septembre mil huit cent un), à une demi-heure de la nuit, fille légitime du citoyen Nicolas-Jean-Gabriel Allart, citoyen français, membre d'une commission extraordinaire de liquidation à Milan, et de dame Marie-Françoise Gay, son épouse légitime, née à Lyon, département du Rhône.

« Le sexe de l'enfant a été reconnu être féminin. Premier témoin le citoyen Louis Jainville, commissaire des guerres, âgé de vingt-neuf ans, présent à Milan. Deuxième témoin, le citoyen Constant Mazeau, commissaire des guerres, âgé de vingt-six ans et demi, présent à Milan.

« Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Gabriel Allart, père de l'enfant et du citoyen Ruboli, accoucheur. Et ont signé ce jour six vendémiaire an dix (signé) Jainville, C. Mazeau, Sophie Malechard, G. Allard, A. Petiet, Rielle, Angelo Ruboli. Constaté suivant la loi par moi ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine, les jour et an que dessus. Signé : Petiet. Par le ministre, le secrétaire de légation. Signé : Derville Malechard.

« Certifié conforme par nous conseiller d'Etat, garde des archives du ministère

français », était à cette époque « membre d'une commission extraordinaire de liquidation à Milan ».

Le prénom d'Hortense fut donné à l'enfant par la femme du général Marmont, sa marraine et celui de Sigismonde en l'honneur de son oncle maternel, Sigismond Gay, époux de Sophie Michault de la Valette, qui fut père de Delphine (1). Mme Emile de Girardin et Hortense Allart étaient donc cousines germaines.

La mère d'Hortense, Marie-Françoise Gay, descendait d'une famille bourgeoise de la Savoie qui avait été anoblie, à la fin du XVIIIe siècle, par Victor-Amédée, roi de Sardaigne (2).

Orpheline à dix-sept ans, n'ayant pour tout bien que sa beauté et l'excellente éducation que lui avaient donnée ses parents, Marie-Françoise Gay quitta, en pleine Terreur, la Savoie, où elle avait rempli, à la satisfaction de l'abbé Grégoire (3), les fonctions de présidente de la Société philanthro-

des Affaires étrangères à Paris, le vingt-quatre mars mil huit cent dix-huit. Signé : d'Hauterive.

Voici maintenant son acte de baptême :

« 1801, le 16 septembre, Hortense-Sophie-Thérèse-Sigismonde fille du citoyen Nicolas-Jean-Gabriel Allart, membre de la Commission de liquidation en Italie, et de la citoyenne Marie-Françoise Gay, jugali (*a*), née le 7 courant à minuit et demi, ou 20 fructidor an IX, a été baptisée par moi soussigné en forme privée à la maison, par décret de Monseigneur l'Archevêque, avec faculté de différer les cérémonies sacrées du baptême à l'église.

En foi de quoi
Signé : François Gervasoni.
Curé coadjuteur.

1. On sait que Delphine Gay naquit à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804.

2. Tous les biographes la font naître à Lyon vers 1750. La vérité c'est qu'elle naquit dans cette ville le 3 décembre 1765. Son père Joseph Gay, négociant, avait épousé, au commencement de janvier de la même année, Marie-Claudine-Louise Gaby, fille d'un négociant de la place des Terreaux. Ruinés par l'achat malheureux du domaine de Lupigny, situé non loin de Chambéry, ils moururent prématurément l'un et l'autre, en 1783, des suites de leur déconfiture.

3. Après avoir présidé la séance de la Convention où fut votée l'annexion de la Savoie à la France, Grégoire y avait été envoyé en mission avec ses collègues

a. Conjoints.

pique des dames de Chambéry, et s'en alla, avec une sœur cadette, Anne-Sophie, et Sigismond, son frère, tenter la fortune à Paris.

Je ne serais pas éloigné de penser qu'elle avait obtenu préalablement des lettres de recommandation de l'abbé Grégoire ou des représentants du peuple, ses collègues, qui avaient été chargés, comme lui, d'organiser la Savoie, car, à peine arrivée à Paris, nous la voyons se répandre dans la société à laquelle appartenait Ducis, Arnault et Marie-Joseph Chénier.

Comme il fallait vivre, elle se mit à traduire les œuvres d'Anne Radcliffe, qui jouissait alors d'une grande vogue. Dans une lettre inédite du 23 vendémiaire an VI (18 novembre 1797), qu'elle adressait à un sien cousin habitant Aix-les-Bains, après lui avoir parlé des événements « et de la pompe funèbre de Hoche à l'Opéra, dont la musique fait le plus grand honneur à Chérubini », elle lui demandait s'il avait lu « la traduction de sa façon. Sept volumes — disait-elle — sont-ils suffisants pour endormir le lecteur » ? Et elle signait déjà *Mary* Gay, pour donner une couleur anglaise à son nom.

Quelques années après, le 19 frimaire an VII, grâce à ses relations et à ses talents, elle épousait Nicolas-Jean-Gabriel Allart,— fils d'un greffier au Parlement de Paris,— qui, par son

Hérault de Séchelles, Jagot et Simond. Ce dernier était Savoyard. Voici la lettre que l'évêque constitutionnel de Blois écrivait à Marie-Françoise Gay :

Chambéry, 8 janvier.

« Citoyenne,

« Un savant, votre compatriote, le citoyen Mathon, sachant qu'il s'était formé une société philanthropique, s'est empressé de concourir à la bonne œuvre. Il m'envoye divers ouvrages relatifs à l'organisation d'un bureau de travail pour les pauvres et d'un institut de bienfaisance pour les mères nourrices. C'est le citoyen Domergue qui avait écrit à Lyon pour obtenir ce recueil de mémoires que je vous transmets pour la Société philanthropique à l'existence de laquelle je m'intéresserai toujours. Le but respectable de ses fonctions, son utilité spéciale à Chambéry, le zèle des sociétaires et spécialement celui de la présidente doivent donner de la consistance à cette société.

« Agréez et partagez avec vos compagnes mes sentiments de fraternité cordiale.

« Grégoire »

(Lettre inédite).

habileté et son entregent, s'était créé un cabinet d'affaires bien connu de tous ceux qui faisaient la fête. Lui-même avait la réputation d'un homme de plaisir. Si nous ouvrons les *Mémoires* d'Arnault, nous voyons qu'il aimait passionnément le théâtre et qu'il était lié avec Talma. Arnault ne l'aurait pas dit, que nous l'aurions su par le billet que voici. Il n'est pas daté, mais il doit être de 1794 ou de 1795 au plus tard et il est adressé à M. Allart, citoyen *actif* (1), rue Chapon, à Paris :

« Mon petit, nous avons un fameux marin à dîner (M. de Bougainville) qui nous a assuré d'après les probabilités les plus fortes que le vent le plus contrariant que j'aye jamais senti, durerait encore quelques jours et que le vent se ferait bien plus sentir sur les lieux hauts de Montmorenci que dans les lieux bas où nous sommes.

« Conséquemment, d'après ces raisonnements météorologiques et la théorie des vents, nous avons conclu que le vent nord-est étant le vent de tous les vents le plus fatal, nous resterions à Paris, et que tu viendras dîner et souper avec nous, dimanche, lundi et mardi, rue Chantereine (2) à Paris et non au Cheval blanc à Montmorenci. C'est dit. Adieu tout à toi.

« Mamzel miche t'embrasse.

« TALMA (3) »

Allart avait rencontré chez Talma Mlle Desgarcins qui s'était éprise de lui et était devenue sa maîtresse.

« Cette liaison, dit Arnault, se dénoua de la manière la plus douloureuse. Mlle Desgarcins, soupçonnant qu'elle avait une rivale (elle ne se trompait que quant au nombre), arrive un matin chez Allart pour le forcer à s'expliquer. C'était Hermione chez Pyrrhus. N'obtenant pas la satisfaction qu'elle se croyait en droit d'exiger, comme la fille d'Hélène elle se frappa de plusieurs coups de poi-

1. Etait citoyen actif qui était électeur.

2. Talma, qui, en 1790, habitait rue Molière-Saint-Germain, actuellement rue Rotrou, demeura ensuite rue Chantereine dans l'hôtel que Julie Careau, sa femme, lui avait apporté en dot et qu'elle vendit en 1796, après son divorce, à Joséphine de Beauharnais. C'est là que Joséphine se maria avec Bonaparte. Talma habitait alors, rue de la Loi, aujourd'hui rue Richelieu.

3. Lettre inédite.

gnard. Allart la soigna jusqu'à parfaite guérison : mais, plus effrayé qu'attendri, il ne put se déterminer à reprendre des chaînes si pesantes; la fierté de sa maîtresse, d'ailleurs, l'en débarrassa. Cette aventure ne lui nuisit pas près des dames

Qu'un amant mort pour nous, nous mettrait en crédit ! »

Arnault ajoute:

« Mlle Desgarcins quitta le théâtre à cette occasion. Ce fut une perte pour l'art. Cette actrice n'était pas belle de figure, mais elle était faite à ravir, et elle avait une de ces voix qui attendrissent les cœurs les moins sensibles. *Nescia mansuescere corda.*

« Par cette mélodie à laquelle Fontanes ne put pas résister, elle désarma des brigands qui, après l'avoir enfermée pour l'assassiner, lui permirent de ne mourir que de sa frayeur, ce qui arriva quelques mois après (1).

Est-ce cette aventure galante qui mit Allart « en crédit » auprès de Mary Gay ? Admettons-le pour ne pas contrarier Arnault. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une fois marié Allart vécut d'une vie relativement sage et rendit sa femme très heureuse. Il avait alors beaucoup d'influence dans les régions du pouvoir. Cependant une tradition demeurée dans sa famille veut qu'à un moment donné, peu de temps avant la naissance d'Hortense, il ait eu à souffrir de la disgrâce du Premier Consul. Cela résulte, d'ailleurs, de deux ou trois petits billets de Duroc que j'ai sous les yeux (2). Mais grâce à

1. Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire.* — Mme de Méritens, qui reproduit ce passage dans ses *Enchantements* (p. 6), donne à son père le nom d'Herblay, qui était celui d'une petite commune de Seine-et-Oise où elle habita longtemps.

2. Dans l'un de ses billets, Duroc disait à Allart :

« J'ai reçu, mon cher Allart, la lettre que tu m'as écrite ; on t'a sans doute exagéré, dans les rapports que l'on t'a fait, ce que l'on appelle le mécontentement du Premier Consul.

« Dans le moment auquel je t'écris, le citoyen Dubois doit être arrivé à l'armée, il ne peut donner sur ton compte que des explications qui ne seront jamais désavantageuses. Tu as Marmont qui peut t'être d'une grande utilité. Le citoyen Belleville passe ou passera à Milan et peut aussi t'employer agréablement et avantageusement dans le pays où il se rend. Sois sûr que si je puis entendre ou si j'entends parler de toi au Premier Consul, je le ferai bien revenir sur ton compte,

l'appui de Duroc, cette défaveur ne fut que passagère. Nous avons vu qu'en 1801 il était à Milan, membre d'une commission extraordinaire de liquidation.

Trois ans après, sa position était si prospère, que Marie-Joseph Chénier lui demandait d'appuyer son frère auprès du Premier Consul (1). Mais, ruiné, comme tant d'autres par les événements de 1814, il mourut, en 1817, avant d'avoir pu se relever, laissant sa femme et ses deux filles dans un état voisin de la misère (2).

Mme Allart, qui ne manquait pas de courage et qui se souvenait de ses débuts à Paris, fit face encore une fois à la mauvaise fortune. Elle avait à peu près cessé d'écrire. Elle reprit la plume et lui demanda le pain quotidien. En 1818,

ou au moins je ferai mon possible. Je n'ai pas encore vu le citoyen M [illisible], mais il ne partira pas sans que je lui parle.

« Rappelle-moi au souvenir de Mme Allart.

« Je t'embrasse.

« Duroc »

1. « Je vous remercie infiniment, mon cher ami, de la bonne intention, lui écrivait Chénier, le 27 vendémiaire an XII, mais votre lettre ne peut être envoyée à M. Petiet (a) dans les termes où elle est conçue. Vous lui dites que le Premier Consul m'a promis de placer mon frère. Cela n'est point exact ; et si j'avais cette promesse, toute démarche auprès d'un tiers serait inutile et lui déplairait. Voici le fait. Mon frère a formé une demande auprès du Premier Consul, j'ai fortement appuyé cette demande ; mais encore une fois, il n'a rien promis. Dans cet état de choses, une démarche de bienveillance de la part de M. Petiet chargé d'une vaste administration pourrait être fort utile. Mon frère lui a été recommandé déjà par mon ancien collègue l'ex-tribun Goulard. La lettre est partie. Veuillés, je vous prie, mon ami, prendre en considération ce que je vous écris, et supprimer de la lettre que vous avés bien voulu écrire, une phrase qui compromettrait à la fois mon frère et M. Petiet lui-même, s'il agissait ou faisait quelque démarche en s'appuyant d'un fait qui a beaucoup d'importance et qui s'il était vrai donnerait une certitude, tandis que nous n'avons que de l'espérance. Mille pardons, mon cher ami, de la peine que je vous donne, j'aurais été vous voir ce matin, sans un gros rhume qui m'a pris hier au sortir de l'Institut.

« Mille respectueux hommages à Mme Allart.

« M.-J. Chénier »

Lettre inédite.

2. J'ai sous les yeux une lettre désespérée d'Allart, datée du 16 mars 1817, où il fait ses adieux aux siens.

a. Ce Petiet était en 1801 ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine.

on vit paraître, signé d'elle et sous le titre d'*Albertine de Saint-Albe*, un roman qu'elle dédiait à son frère et qui fut bien accueilli du public. Sigismond n'avait pas eu beaucoup plus de chance qu'elle. Nommé receveur général du département de la Roer, peu de temps après son mariage, il ne put empêcher que l'esprit frondeur et sarcastique de sa femme ne lui fît beaucoup d'ennemis à Aix-la-Chapelle. Il n'est pas jusqu'à l'Empereur qu'elle n'eût indisposé en lui parlant, comme on sait, à son passage dans cette ville :

— Il paraît que vous écrivez, Madame ! Vous a-t-on dit que je n'aimais pas les femmes de lettres ?

— Oui, sire, mais je ne l'ai pas cru, — répondit Sophie.

— Et qu'avez vous fait depuis que vous êtes ici ?

— Trois enfants, sire !

C'était évidemment très spirituel, mais l'Empereur ne goûtait pas cet esprit-là. Sigismond Gay fut destitué brutalement, en 1811, sans avoir rien fait pour mériter cette disgrâce (1). Onze ans après, le 19 décembre 1822, il expirait à Aix-la-Chapelle, au moment où Hortense, sa pupille, aurait eu le plus besoin de lui, puisqu'elle avait perdu sa mère l'année d'avant.

III

Voilà donc notre orpheline livrée pour ainsi dire à elle-même, à l'âge de vingt ans ! Que va-t-elle faire de la vie ? — Très réfléchie et très studieuse dès l'enfance, elle avait eu, aux approches de la première communion, sa petite crise de dévotion et de mysticisme, grâce à la lecture d'une Bible de Sacy, qui lui était tombée, je ne sais comment, sous la main. Son père y mit un terme en lui donnant à lire les œuvres de Jean-Jacques et la correspondance de Voltaire avec le grand Frédéric. Mais ce changement de direction, cette contrariété, n'eut d'autre résultat que de jeter le trouble dans

1. Il fut remplacé par le père de d'Alton-Shée, compagnon de plaisir d'Alfred de Musset.

son esprit en développant outre mesure sa curiosité naturelle. C'est au point que Bourdais, son médecin, conseilla, un jour, à son père de brûler tous ses cahiers. Elle était alors si frêle et de santé si délicate, qu'il lui arrivait de s'évanouir dans les rues. Quelques années plus tard, le même médecin se crut obligé de la pousser à l'étude pour calmer l'ardeur de ses sens (1). Son père songeait à la marier quand il mourut. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas réussi : avec son tempérament et l'éducation qu'elle avait reçue, le mariage lui aurait été plutôt sain, surtout si on lui avait donné un mari à son goût. Malheureusement, les filles sans fortune qui ont été élevées dans le luxe trouvent plus facilement un amant qu'un mari, quand elles restent seules... Elle a raconté, dans ses *Enchantements*, que ce fut une femme qui éveilla sa sensibilité. Je le veux bien, mais le terrain chez elle était merveilleusement préparé : son âme vibrait aux moindres émotions. Et quelle était cette femne qu'elle a appelée Laure, comtesse du Vallon ? Ni plus ni moins que Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely, veuve de l'ancien ministre d'Etat, celle-là même qui, lors de la rentrée de Chateaubriand en France (1800), « invita le duc de Rovigo à le laisser à l'écart » (2), preuve qu'elle savait suivant l'expression de René, « interposer sa beauté entre la puissance et l'infortune ».

Inutile de dire que Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely était restée fidèle au souvenir de l'Empereur. Hortense avait encore cela de commun avec elle.

(à suivre) LÉON SÉCHÉ

1. J'emprunte ces détails à une lettre de Mme de Méritens à Sainte-Beuve, datée du 10 novembre 1845.

2. *Mémoires d'Outre-tombe*, id. Biré, t. III, p. 50.

Faiblesses et Confession de Chateaubriand (1)

Ministre des Affaires étrangères, Chateaubriand ne pouvait s'engager dans une démarche, recevoir ou faire une visite, jeter un regard plus ou moins arrêté, que cette démarche, cette visite, ce regard ne fussent interprétés de mille manières par l'admiration, l'amour, la jalousie, l'hostilité, la haine. Et, d'autre part, la police du Président du Conseil ne le lâchait pas une heure ; on pourrait dire qu'elle le guettait nuit et jour.

Or, dès le commencement de septembre 1823, il avait noué une intrigue d'amour. Sainte-Beuve, qui semble s'être donné pour mission de le suivre à la piste, en ces sortes d'affaires, dit que ce fut « avec une fort jolie et très spirituelle dame, Mme de C***. » Le nom que Sainte-Beuve voulut suggérer en traçant cette initiale C***, je crois qu'on pourrait le compléter, en vertu de rapprochements suggestifs, et après comparaison d'écritures ; car la destinataire nota soigneusement de sa main, sur chaque lettre de Chateaubriand, la date, le lieu de la réception, et quelques autres petits détails. Des juges documentés et avertis n'hésitent pas à identifier son écriture avec celle d'une grande dame, dont le nom commence aussi par un C***.

Du fait de Chateaubriand, la correspondance évite, par sys-

1. Nos lecteurs n'ont pas oublié l'article que nous avons publié dans notre numéro d'août-septembre 1904 sur Chateaubriand. Cet article fit alors un tel bruit et donna lieu à tant de suppositions fausses, qu'il nous a semblé nécessaire, dans l'intérêt de la vérité, de rétablir le texte intégral des lettres de Chateaubriand dont plusieurs passages avaient été remplacés par des points. (N. D. L. R.)

tème, toute appellation, toute indication, tout trait révélateur ; elle ne porte ni suscription, ni signature, sauf une fois « Ch » ; mais la grande écriture toute dressée, haute et hautaine du correspondant, n'est-elle pas une signature ? De ce côté, certitude absolue. L'absolu de la certitude manque au sujet de la correspondante, et quelques doutes subsistent. Le mieux est de s'en tenir au renseignement fourni par Sainte-Beuve. Je dirai donc, d'après lui, Mme de C***.

Cet amour, tout de suite, le posséda tout entier, au point de changer quelque chose à ses idées les plus enracinées, à ses instincts les plus profonds. Il inspira à « l'homme des désirs » un désir d'une violence extrême, qui n'avait jamais enflammé ses rêves ni séduit son imagination, un désir qui, par sa nouveauté même au cœur d'un tel homme, semblerait dépasser notre humanité. .

Quel désir inédit, inouï, en celui que le maître critique appelle tantôt le Dieu, tantôt le demi-dieu ?

On lit dans le poème des *Natchez*, œuvre de sa première jeunesse : « Le front du frère d'Amélie s'obscurcit : nourrir mon fils ou ma fille ! dit-il avec un sourire amer. Sera-t-il plus heureux que moi ? Sera-t-elle plus heureuse que ma sœur ? Qui aurait dit que j'aurais donné le jour à un homme ? » — « J'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au delà de moi. Le sang qui fit battre mon cœur douloureux animera celui de ma fille : Je t'aurai transmis, pauvre Amélie, ma tristesse et mes malheurs... Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille... Je ne souhaitai pas de lui donner la vie. » — « J'allais m'exposer à donner la vie, moi, qui regardais la vie comme le présent le plus funeste. »

A ces théories de sa jeunesse ne répondent que trop les aveux personnels et directs des *Mémoires d'Outre-tombe* : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que de donner le jour à un homme. » — « Je n'ai jamais désiré me survivre. » Jamais désiré. Pourquoi ? Parce qu'il ne voulait pas infliger à sa descendance une hérédité « de tristesse et de malheur ».

Pessimiste d'humeur et de tempérament, il vit en soi et de soi ; il refuse de prolonger sa vie au delà de soi.

Or le voici qui change, à cinquante-cinq ans, sur ce point capital, et qui s'abandonne éperdument à un désir de paternité.

Moment unique. Il est heureux ! Tous ses rêves sont réalisés : rêves de pouvoir, de gloire et d'amour. La « malédiction » qui semblait peser sur sa destinée et devoir s'imposer à l'enfant qui naîtrait de lui, il cesse d'y croire pour un temps et il croit au bonheur. Une femme s'est rencontrée qui a fait ce miracle, aidée d'un merveilleux concours de circonstances. Nous pouvons appliquer au cas présent, le mot de Platon, cité dans les *Mémoires d'Outre-tombe :* « L'amour, c'est le désir de renaître par l'entremise de la beauté. » Ce désir, absolument nouveau chez lui, l'agite et l'enfièvre, et ne lui laisse pas un moment de repos. S'il inflige à ses déclarations antérieures, écrites ou parlées, un démenti brutal, que lui importe, et cela, et tout le reste. « Qu'importe », répétera-t-il souvent au cours de sa correspondance et de ses rapports avec Mme de C***. Il ne vit pas pour les autres, mais pour soi. Depuis que sa nouvelle « idole » lui a permis « de tomber à ses pieds », il « oublie tout », roi, ministres, opinion publique, théories personnelles. Et quelles souffrances cet oubli va causer à ses meilleures amitiés !

La lettre du début rappelle les promesses et les espérances récemment échangées de vive voix. La physionomie de cette entrevue, on en peut juger par les folies qui suivent. Et il y a là des cris de passion que ce grand passionné, « ce passionné chercheur d'amour », n'avait pas encore égalés. C'est aussi la seule fois que je l'ai surpris tutoyant en prose une étrangère.

Voici la première des lettres venues en ma possession. Elle accompagnait le manuscrit des *Mémoires de ma vie* que Chateaubriand avait promis de lui communiquer, afin sans doute de mettre du passé et des souvenirs dans leurs échanges d'amour. Et déjà, il est fait allusion à la fameuse « Sylphide », comme à une vieille connaissance.

CHATEAUBRIAND A Mme DE C***

Vendredi matin [12 septembre 1823].

Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime avec toute la folie de mes premières années. Je redeviens pour toi le frère d'Amélie ; j'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds.

Oui, viens au bord de la mer, où tu voudras, bien loin du monde.

J'ai enfin saisi ce rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître. Tu sauras toute ma vie. Tu verras ce qu'on ne saura qu'après moi [les mémoires] ; j'en ferai dépositaire celui qui doit nous survivre.

Prends ici tout ce que j'y mets pour toi.

Demain à deux heures, j'irai te les redemander [les mémoires].

Que le ciel ne m'ôte pas mon bonheur. A toi pour la vie (1).

(De la main dela dame) 12 septembre 1823.

(Papier tranche dorée)

Après une réception générale au ministère des Affaires étrangères, dîner ou bal :

Samedi matin.

(Ecriture de la dame) 20 septembre 1823.

Jamais je ne t'ai vue aussi belle et aussi jolie à la fois que tu l'étais hier au soir.

J'aurais donné ma vie pour te presser dans mes bras.

Dis, était-ce ton amour pour moi qui t'embellissait ? Etait-ce la passion dontje brûle pour toi qui te rendait à mes yeux si séduisante ?

Tu l'as vu ; je ne pouvais cesser de te regarder, de baiser ta petite chaîne d'or. Quand tu es sortie, j'aurais voulu me prosterner à tes pieds et t'adorer comme une divinité.

Ah ! si tu m'aimais la moitié de ce que je t'aime !

Ma pauvre tête est tournée. Répare, en m'aimant, le mal que tu as fait.

A huit heures, je t'attendrai le cœur palpitant (2).

1. Original autographe.

2. Original autographe

(Papier tranche dorée)

La prose ne suffit plus à l'exaltation croissante de son amour. Il lui faut la poésie, le langage des dieux. Ne l'adore-t-il pas « comme une divinité » ?

22 septembre.

A Délie

Dis-moi ? pourquoi veux-tu que je sois sans alarmes ?
Chaque moment t'embellit sous les cieux ;
Et ce même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, et du monde chérie,
Tout est pour toi, joie, espérance, amour :
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Irais-je me flattant dans mes tendres folies,
Quand tout me fuit, que tu me resteras?
Vénus échappe aux mains par le temps affaiblies.
Pour l'enchaîner il faut de jeunes bras.

Ainsi qu'un doux rayon, quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide,
De ton beau sein, le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
Sans croire à toi, je m'en laisse enivrer ;
Oui, je brûle pour toi, mais je me rends justice ;
Je sens l'amour et ne puis l'inspirer.

Par quelle illusion ai-je pu te séduire ?
N'aurais-tu point, dans mon dernier soleil,
Cherché l'astre de feu qui sur moi semblait luire
Quand d'Atala je peignis le réveil ?

Je n'ai point le talent de Virgile et du Tasse ;
Mais quand le Ciel m'eût fait cet heureux don,
Le talent ne rend point ce que le temps efface :
La gloire, hélas ! ne rajeunit qu'un nom.

L'amant de Velléda, le frère d'Amélie,
Mes fils ingrats m'ont-ils ravi ta foi ?
Ton admiration me blesse et m'humilie.
Le croirais-tu ? je suis jaloux de moi.

Dédaigne, ô ma beauté, cette gloire trompeuse.
Il n'est qu'un bien : c'est le tendre plaisir.
Quelle immortalité vaut une nuit heureuse ?
Pour tes baisers je vendrais l'avenir.

Dans la postérité que m'importe ma vie !
Qu'importe un nom par la mort publié ?
Pour moi-même, un seul jour, aime-moi, ma Délie,
Et que je sois à jamais oublié !

Suivent quatre feuilles blanches dans un cahier qui en compte huit ; au coin supérieur de droite, la première de ces feuilles restées blanches porte, de la main de Mme de C*** : « 22 septembre 1823. »

Retenu par les affaires de la guerre d'Espagne qui se précipitent à leur conclusion, mais point du tout distrait de son amour par la gloire, et plutôt mettant la gloire au service de son amour, il revient de plus belle à son projet, ou plutôt à leur projet d'escapade, au bord de la mer. Et le 5 octobre, il insiste avec une fougue, disons avec une fureur que la gravité des circonstances rend prodigieusement caractéristique de l'homme.

Les circonstances, c'est M. de Vogüé qui va nous les exposer avec le relief et le charme qui distinguent tout ce qu'il écrit :

« A l'automne de 1823, René a cinquante-cinq ; ans il est à l'apogée de sa fortune politique ; ministre des Affaires étrangères, il conduit triomphalement la guerre d'Espagne, sa guerre, l'idée maîtresse de son système ; il s'enorgueillit

d'avoir restauré la monarchie de Ferdinand VII et raffermi par la gloire des armes celle de Louis XVIII.

« Bien avant dans la nuit, les passants attardés qui suivent le boulevard des Capucines lèvent des yeux respectueux vers la lampe encore allumée dans le cabinet du ministre : quels grands travaux éclaire-t-elle ? de quelles couronnes, de quelles nations le puissant homme d'Etat règle-t-il le destin ? S'ils osaient entrer, les passants verraient ceci : le ministre repousse d'un geste impatient les dépêches, les lettres des rois et des ambassadeurs, et il écrit :

Dimanche, 5 [octobre 1823]

(La date est complétée par la dame)

On t'a envoyé hier au soir la dépêche télégraphique qu'on est venu prendre chez moi. Tu sais tout : tu vois mon malheur. Je suis forcé de t'obéir et de rester ici pour cet immense événement. J'envoie Hyacinthe te porter cette lettre. Ainsi je perds cette nuit que j'aurais passée dans tes bras ! Ah ! je puis t'écrire sans contrainte, te dire que je donnerais le monde pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant, pour m'unir à toi par ces longs baisers qui me font respirer ta vie et te donnent la mienne. Tu m'aurais donné un fils ; tu aurais été la mère de mon unique enfant. Au lieu de cela, je suis à attendre un événement qui ne m'apporte aucun bonheur. Que m'importe le monde sans toi ! Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre que j'avais seul déterminée et dont la gloire me trouvait sensible.

Aujourd'hui tout a disparu à mes yeux, hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout. Cette gloire qui tournerait la tête à tout autre, ne peut pas même me distraire un moment de mon amour. Mais reviens vite ; mais dis-moi que tu ne me puniras pas de mon malheur. Je vais devenir plus libre ; j'irai partout te retrouver. Si tu m'aimes, ne viendras-tu pas à Fécamp, au bord de la mer, je ne sais où ? Oh ! oui, dédommage-moi ; viens ; pardonne-moi cette délivrance du malheureux roi d'Espagne. Je ne sais si tu pourras me lire. Je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe. Ma main est fatiguée, mais mon cœur ne l'est pas. Il t'aime avec toute l'ardeur, toute la passion de la jeunesse. Reçois un million de baisers sur tes mains, tes

lèvres et tes cheveux. Du moins ceux-ci, ils sont avec moi et ils vont passer la nuit, pressés sur ma bouche et sur mon cœur.

A toi

MINUIT

Je rouvre ma lettre pour ajouter cette feuille. Une seconde dépêche télégraphique, en date du 29 [sept.] annonce que les négociations sont rompues et que l'on va se battre le 30. Sur cette seconde dépêche, j'allais plein de joie partir pour aller à toi lorsque le roi m'a fait dire qu'il voulait me voir demain à midi. Crois-moi, il ne faut rien moins que ton *ordre* pour me retenir. La pensée que [de] gâter une vie qui est à toi, à toi à qui je dois de la gloire pour me faire aimer, peut seule m'empêcher de jeter tout là et de t'emmener au bout de la terre. Mais si un jour de patience arrange mieux notre avenir, si tu me dédommages, en arrivant, de mon sacrifice, alors, peut-être, auras-tu eu raison de m'arrêter. Mais, que j'ai besoin de te voir ! Que j'ai besoin de te presser dans mes bras, de voir que tu m'aimes encore ! Rends-moi vite cette nuit que tu m'as promise, que tu me dois et pour laquelle je suis prêt à donner ma vie.

Reçois un million de baisers, de caresses et de serments d'amour.

J'aï reçu ta lettre de Mongermont. Elle était triste. comme celle que je t'ai écrite le même jour (1).

Telle qu'elle est venue en mes mains, la correspondance suffit pour donner le genre et le degré de cette passion ; mais il s'en faut de beaucoup que la série soit complète ; nous n'en avons que la moindre partie. La lettre dont il est question dans les dernières lignes ci-dessus manque au dossier, comme tant d'autres. C'est tous les jours, ou peu s'en faut, qu'une épître partait du ministère des Affaires Étrangères à l'adresse de « l'ange », et le plus souvent elle était rédigée le « matin » — « en se levant » — sinon à « minuit ». Peut-être l'auteur de la *Vie de Rancé* pensera-t-il à Mme de C... autant qu'à Mme de Mouchy quand, vieilli et converti, mais non déta-

1. *De la main de la dame* : « Apportée à Fontainebleau par Hyacinthe Pilorge, et reçue lundy, 6 octobre, à quatre heures. »
Orig. aut.

ché des souvenirs, il écrira dans cette *Vie* : « On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire. Mille serments couvrent le papier où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots qui semblent naître du premier regard du soleil ; pas une image, pas une rêverie, un accident, une inquiétude, qui n'ait sa lettre. »

L'ange se déplaçait fréquemment, peut-être pour détourner les soupçons et dépister la police de Corbière ou de Villèle, ce qui revient au même. On se méfiait de la poste. Hyacinthe, l'homme de confiance, portait les messages.

Précautions illusoires ! On les pourrait qualifier d'enfantines, vu la fréquence des lettres et la notoriété soit de l'amoureux, soit du messager. Si quelque jour devait s'écouler sans lettre, Chateaubriand ne manquait pas d'en avertir sa correspondante : il prenait même la peine de lui dire le pourquoi.

Il n'a plus qu'une pensée : partir au plus tôt, et s'isoler avec elle, au bord de la mer, n'importe où. Mais partir avant le 20 octobre, quelque impatience qu'il en ait, apparaît comme une impossibilité. Ce jour-là, l'Infirmerie de Marie-Thérèse doit célébrer sa fête annuelle, et il la faut préparer par des soins exceptionnels ; car les princesses se sont annoncées, et, avec la Cour, doivent y figurer le Nonce, l'archevêque de Paris, Mgr Frayssinous, les ambassadeurs, les représentants des grandes familles françaises, les étrangers de marque.

La présence de la société la plus brillante, celle aussi de l'homme de génie, dont les événements justifiaient les prévisions et consacraient les talents politiques, devaient revêtir la cérémonie d'un éclat incomparable. On peut s'en faire une idée à la lecture du simple compte rendu qui suit. Je me contente d'y souligner le nom du prédicateur, l'abbé de Bonnevie : c'était le vieil ami de l'ancien secrétaire à Rome, l'ami qui avait reçu la dernière confession de Pauline de Beaumont : il était resté fidèle au secrétaire disgracié, quoique chanoine de Lyon, et que l'archevêque de Lyon fût le terrible

cardinal Fisch, ennemi personnel de Chateaubriand. ennemi persécuteur.

Le lundi, 20 octobre [1823], fête de sainte Thérèse, il y a eu une assemblée de charité à l'Infirmerie de Marie-Thérèse. Un grand nombre de personnes de distinction et de dames pieuses s'y étaient rendues ; elles ont visité d'abord cet établissement qui répond mieux de jour en jour à son objet, et offre une retraite précieuse à la vieillesse, aux infirmités et au malheur.

A deux heures, MADAME, et Mme la duchesse du Berry sont arrivées, et ont été reçues avec les honneurs convenables. M. l'abbé de Bonnevie a prêché sur la charité chrétienne et a payé un juste tribut d'éloges à des princesses qui savent si bien pratiquer cette noble et touchante vertu. L'orateur a rattaché à son sujet un hommage au pacificateur de l'Espagne, et a aussi adressé un compliment flatteur au ministre qui a célébré autrefois le *Génie du Christianisme* et qui a pris tant de part à l'établissement de l'Infirmerie.

Après ce discours, M. l'archevêque de Paris a donné le salut qui a été suivi de la quête par les comtesses de Gontaut et de Castellane.

LL. AA. RR. ont joint leurs libéralités aux dons de la piété. M. le Nonce, M. l'Evêque d'Hermopolis, beaucoup d'hommes en place, et surtout beaucoup de dames de la classe la plus élevée remplissaient la chapelle et témoignaient l'intérêt qu'inspire un établissement aussi utile au malheur qu'honorable pour le zèle qui l'a créé et qui le soutient.

Qui l'avait créée, cette Infirmerie ? Mme de Chateaubriand. Qui la soutenait de toutes ses forces, influence et argent ? M. de Chateaubriand.

Tout se mêlait dans le chaos de cette riche et complexe nature : « Le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion ; confusion effroyable. » La remarque est tombée de sa plume, en propres termes, dans une sorte de *Confession* ; et la fête du 20 octobre 1823 prouve qu'il a dit vrai.

Comme précédemment aux réceptions, dîners et bals fastueux qu'avait donnés le ministre (1), l'objet de sa passion

1. « Février 1823. — Le vicomte de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, a donné un bal magnifique de douze cents personnes : orchestre excellent,

fut convié à cette cérémonie dont la religion était l'âme, et la charité, le but.

Quand la Dauphine, épouse du généralissime vainqueur, et la duchesse du Berry, mère de « l'enfant du miracle », s'étaient présentées au premier seuil de l'établissement, il les avait reçues, comme c'était son devoir de féal et galant chevalier, avec le plus profond respect et le plus gracieux empressement. Les princesses surent-elles répondre aux hommages de l'homme d'Etat par quelques bonnes paroles ? Au moins quelques sourires ? Elles avaient été si maussades pour lui, aux Tuileries, quelques jours auparavant !

« Après la dépèche télégraphique qui annonçait la délivrance du Roi d'Espagne, nous autres, ministres, nous courûmes au château. Là, j'eus un pressentiment de ma chute ; je reçus sur la tête un sceau d'eau froide qui me fit rentrer dans l'humilité de mes habitudes... Le dimanche, je retournai avant le conseil faire ma cour à la famille royale. L'auguste princesse dit à chacun de mes collègues un mot aimable. Elle ne m'adressa pas une parole. Je ne méritais pas sans doute un tel honneur. Le silence de l'orpheline du Temple ne peut jamais être ingrat. Le Ciel a droit aux adorations de la terre et ne doit rien à personne. »

Ayant donc rendu à leurs Altesses Royales « les honneurs convenables » c'est l'expression du compte rendu, Chateaubriand reprit possession de soi pleine et entière ; et il employa sa liberté reconquise à chercher des yeux Mme de C***. Il reposa ses regards sur elle avec un ravissement peu dissimulé. Les majestés de la terre ne comptaient plus pour lui. « Le ciel a droit à ses adorations. » Mais ce n'est pas au ciel que va son encens : il l'adresse à la femme dont la beauté éclipse les rivales et le ravit jusqu'au pied des autels.

profusion de rafraîchissements, abondance de lumière, souper splendide en petites tables où l'on s'est succédé plusieurs heures de suite ; cela a été dans son ensemble et dans ses détails une superbe fête.

« On y entourait le baron d'Eroles et Quésada, généraux de la Foi, récemment repoussés sur le territoire français par les constitutionnels espagnols. »

Journal du maréchal de Castellane.

Le lendemain de la fête, sans doute pouvait-il redire à la même ce mot d'une lettre toute récente, après une réception générale : « Tu l'as vu, je n'avais de regards que pour toi. »

Mais tant de regards sollicitaient, épiaient, suivaient le sien !

Mme Récamier n'ignorait point les visites de la jeune dame au ministère des Affaires étrangères, et « qu'elle y était très fêtée » (1).

Renseignée par ses amis du monde officiel qui n'étaient guère les amis de Chateaubriand, elle savait que des lettres remplaçaient ou suivaient les visites, et que l'échange en était quotidien.

Pilorge était sans cesse en mouvement pour cet objet. Même, il est vraisemblable qu'elle fut renseignée très exactement dès le début de la liaison; car une lettre de J.-J. Ampère, datée de septembre, parle déjà du projet qu'elle avait formé de s'éloigner et de faire un long voyage : « Oui, c'est véritablement en Italie que je voyage et j'y voyage avec vous. Mais, les rêves ne contentent pas. Celui-ci ne sera-t-il point réalisé ? Vous, Madame, dont je vois avec tant de douleur la vie troublée par des intérêts indignes de l'atteindre, n'aimeriez-vous pas aussi à vous trouver enlevée à ce lieu d'excitations, de prétentions, d'ambitions et de vanité ? Ne renoncez pas à ce dessein si charmant. »

Mme Récamier souffrait de voir, infidèle, l'homme qu'elle avait préféré à tous et contribué à promouvoir au ministère. Elle se sentit atteinte dans son amour, dans sa dignité, dans sa santé. Son humeur, habituellement douce et sereine, était profondément altérée. Elle accueillait Chateaubriand, moins exact qu'autrefois à *son heure*, tantôt avec des reproches suivis de silence, tantôt avec des plaintes coupées de sanglots.

« Demain, lui écrit-il, à huit heures du soir si vous y consentez, j'irai à la petite cellule, quoique vous ayez été très rude la dernière fois... »

1. Sainte-Beuve.

Les détails qui revinrent à Mme Récamier, de la fête du 20 octobre, et du triomphe ménagé à la belle rivale, exaspérèrent ses souffrances physiques et morales au point qu'elle prit immédiatement la résolution, plusieurs fois annoncée et abandonnée, de partir pour l'Italie.

Ballanche, qui n'avait pas vu sans inquiétude l'ascendant que René prenait sur le cœur et sur l'imagination de Juliette, appuyait de tout son pouvoir le projet libérateur. J.-J. Ampère, était du même avis, et il insistait avec la passion d'un juvénile et premier amour. Epris de la « reine de beauté » et. par suite, atrocement jaloux de Chateaubriand, dont il dénigrait les triomphes politiques, il écrivit à Mme Récamier (octobre 1823) :

« Madame, je viens de commencer une lettre insensée que vous ne lirez pas. Elle est déchirée... Mais comment vous écrirai-je ? Vous souffrez ! Vous souffrez par un autre ! Quel bien puis-je vous faire ? » — « J'ai senti qu'il m'était impossible de me séparer de vous dans ce moment-ci, encore plus que dans tout autre. Je ne fais point un voyage de plaisir ; je vous verrai triste. Et cette tristesse... mais qu'importe ! Il me semble que je m'attache à vous par vos souffrances. Vous avez vu hier, combien j'étais touché et malheureux. Que de mots m'étaient cruels dans cette confiance dont je vous savais gré ! »

L'attitude de Chateaubriand, en si délicat conflit de sentiments, on voit trop qu'elle manqua totalement de franchise.

S'il déconseilla le voyage, à plusieurs reprises et avec de belles paroles, ce fut uniquement pour sauver les apparences : au fond, il désirait qu'il se fît, ce voyage ; l'éloignement de Mme Récamier devait assurer aux doux amoureux une liberté que sa présence mettait à la gêne.

La passion qui l'absorbe et l'obsède ne souffre ni partage ni retards.

Il joue double jeu, comme en 1820-1822 avec Mme de Duras et précisément à propos de Mme Récamier.

Le 24 octobre, la dame reçut des mains du fidèle et discret Hyacinthe une déclaration plus enflammée que les autres.

8 heures.

Pars, bonheur et charme de ma vie, mais pour me retrouver, pour m'enivrer de ton amour, pour me rendre le plus glorieux et le plus heureux des hommes.

Dans quelques jours, je serai à tes pieds ; je te presserai sur mon cœur ; tu seras seule, et je pourrai te couvrir de mes baisers, respirer l'air que tu respires, et vivre de ta vie.

Tu as vu comme je t'ai aimée aujourd'hui ! tu verras comme je t'aimerai loin de la foule. Reçois toutes mes caresses : et souviens toi que tu es ma *maîtresse* (1) adorée. Je baise tes pieds et tes cheveux.

A la suite de « 8 heures », Mme de C*** nota, tout en haut de la lettre, « du soir, vendredi, veille de mon départ pour Dieppe ».

Et en effet, elle partit le lendemain 25 octobre.

Or, le 25, Chateaubriand répond à Mme Récamier, qui lui avait annoncé son départ comme très prochain, dans une lettre pleine de larmes où se lisaient ces mots : « Je dis adieu à tous les joies de la terre. »

Non, vous n'aurez pas dit adieu à toutes les joies de la terre. Vous partez ; vous reviendrez bientôt et vous me retrouverez tel que j'ai été et tel que je serai toujours pour vous. Ne m'accusez pas de ce que vous faites vous-même... J'irai vous voir en sortant du conseil...Je vous aime de toute mon âme,et rien ne pourra n'empêcher de vous aimer, ni votre parti ni votre injustice.

L'éloignement de la « maîtresse », avait-il rassuré et rasséréné l'amie ?

Il semble bien qu'il y ait eu un moment de détente ; une lettre aimable de Mme Récamier provoqua, de la part de Chateaubriand, cette réponse. « Mardi matin, 28 octobre. *Vous voyez bien que vous vous êtes trompée. Ce voyage était inutile.* Si vous partez, vous reviendrez promptement et vous me retrouverez à votre retour tel que vous m'aurez laissé, c'est-à-dire le plus tendrement et le plus sincèrement attaché à vous. Je suis bon à l'user. Je ne me lasse jamais, et si j'avais plus d'années à vivre, mon dernier jour serait encore embelli et rempli de votre image. »

1. Fortement souligné par Chateaubriand.

Orig. autographe.

Mme Récamier et sa nièce partent en calèche le 2 novembre. Ballanche et J.-J. Ampère, l'un et l'autre au comble de la joie, suivent dans une chaise de poste.

Ayant à exposer les motifs de cette pérégrination en Italie, Mme Lenormant s'exprime d'autre sorte, et, ce semble, de façon contradictoire :

« Les visites quotidiennes de M. de Chateaubriand à l'Abbaye au Bois étaient bien souvent dérangées soit par les réunions du conseil, soit par les séances des Chambres ; et le trouble n'était pas seulement dans les habitudes ; l'humeur de l'éminent écrivain n'avait pas résisté à la sorte d'enivrement que le succès, le bruit, le monde, amènent fatalement pour des imaginations ardentes et mobiles. Son empressement n'était pas moindre. Son amitié n'était point attiédie ; mais Mme Récamier n'y sentait plus cette nuance de respectueuse réserve qui appartient aux durables sentiments que, seuls elle voulait inspirer ; le souffle d'un monde adulateur et frivole avait passagèrement altéré cette pure affection. »

Quelque mystère doit se cacher dans les plis et replis verbeux de ces phrases ou périphrases, à la marche embarrassée. Il fallait que la chose fût difficile à dire, ou pénible, comme un aveu, d'autant que deux rédacteurs s'étaient attelés à la besogne. Guizot écrivait à Mme Lenormant, au sujet de l'incident que vise ce passage : « Je vous dirai d'avance que j'ai pensé à la difficulté de rédaction dont vous m'avez parlé, pour raconter une circonstance de la vie de Madame votre tante, et que je crois avoir trouvé *une expression parfaitement convenable* et pourtant, très claire. » A n'en juger que d'après « l'expression parfaitement convenable » fournie par Guizot, Chateaubriand n'aurait plus voulu se contenter, avec Mme Récamier, de l'amitié amoureuse; il eût tenté d'en venir à l'amour intégral — que repoussait d'instinct l'énigmatique et virginale beauté, objet d'adorations multiples et rivales, d'ailleurs toujours respectueuses.

Si, d'autre part, nous serrons de près les termes qu'emploie Chateaubriand dans ses lettres à l'amie, ce serait tout le contraire d'un amour emporté qui lui aurait été reproché.

Mme Récamier ne lui faisait grief que d'une affection ralentie, de sentiments changés, d'une sorte de « lassitude » à son égard.

Notez que les *Souvenirs* furent rédigés longtemps après l'incident. Mme Lenormant ne sut que par ouï-dire ; et on ne pouvait tout dire à une jeune fille, alors convalescente ; double motif de la ménager.

Tandis que les lettres de Chateaubriand furent écrites aux jours mêmes de la crise et adressées à celle qui souffrait et savait. Lettres confidentielles, ce qui les marque d'un nouveau cachet de sincérité — du moins au point de vue très spécial de la *cause*. Après tout, il se pourrait que, des lettres aux *Souvenirs*, la contradiction ne fut qu'apparente, la *cause* n'étant pas unique : de changeantes amours peuvent coexister avec une passion vive.

Par un certain calcul d'amour-propre quasi filial, Mme Lenormant, dans son beau livre, n'aura formulé que le moindre reproche. En n'avouant pas que le dépit fut pour beaucoup, pour presque tout, dans la brusque séparation et le voyage aux rives lointaines, on s'épargnait l'humiliation de constater qu'une autre femme avait détrôné « la reine de beauté, » dans le cœur mobile de l'inexplicable René, et que Mme Récamier avait enfin fait connaissance avec un sentiment que les prestiges de sa beauté lui avaient épargné, jusqu'à ce jour, la jalousie. Preuve d'infériorité ou symptôme de déclin ? Epine enfoncée au plus profond du cœur.

L'homme de France qui connaît le mieux Mme Récamier et ses rapports avec Chateaubriand, M. de Loménie, dans une étude très fouillée et très suggestive à propos du livre de M. Herriot. *Mme Récamier* (1), professe sans ambages que telle fut la vraie raison du départ : « Les *Annales Romantiques*, numéro d'août-septembre 1905, ont publié des lettres qui éclaircissent cette raison. » (2).

Mme Récamier est donc partie le 2 novembre.

1. *Correspondant* du 29 février 1905.

2. *Mme Récamier et ses amis*, librairie Plon, 2 vol. in-8°.

II

Ce même jour, dimanche, 2 novembre, Chateaubriand part en sens inverse. « Avec toute la folie de ses jeunes années », il s'élance au rendez-vous que Mme de C*** lui a désigné.

En ces sortes d'affaires, il n'avait pas l'habitude d'exagérer les précautions pour n'être pas deviné.

Cette fois, afin de donner le change à la police aussi bien qu'aux curiosités amies ou ennemies, il avait imaginé de colorer sa fugue en répandant à l'avance la nouvelle d'un voyage à Fervacques; il avait annoncé à Mme Récamier qu'il quitterait Paris en même temps qu'elle, comme si Paris, elle absente, n'était plus pour lui que le « vaste désert ». Il irait se consoler des tristesses de la séparation en se livrant à la mélancolique douceur du passé chez Mme de Custine.

La « reine des roses » était loin de son printemps. Sa longue chevelure, si belle, était devenue blanche comme neige. Loin d'inquiéter Mme Récamier, le séjour au château de Fervacques était plutôt de nature à calmer ses susceptibilités. De son côté, Mme de Custine avait reçu avis de la prochaine visite de Chateaubriand, qui lui avait écrit: « A l'automne ». Et, sur ce mot, elle compte les jours, hâte de ses vœux la chute des feuilles, et, voyant décliner le soleil, elle se forge une félicité — qui la fait pleurer de tendresse. — Elle l'attendit en vain. Seules, arrivèrent les lettres adressées à Chateaubriand, « poste restante, à Lisieux ».

Plus favorisée, Mme de C*** n'eut pas à se morfondre dans la solitude des grèves. Elle vint le rejoindre à une station indiquée d'avance : la course jusqu'à Dieppe ou Lisieux, ils l'achèveraient dans sa voiture à lui, livrés aux transports d'une contemplation et d'une adoration réciproques.

« Sur les chemins » qui étaient censés le conduire à Fervacques — peut-être même faut-il supposer déjà la rencontre — il ose bien écrire à Mme Récamier, et se donner des airs de victime :

Craignant de vous faire quelque peine lorsque vous comptez pour rien les miennes, je vous écris ce mot sur les chemins, de peur

de manquer votre passage à Lyon. Je serai jeudi à Paris et vous n'y serez plus. Vous l'avez voulu. Me retrouverez-vous à votre retour ? Apparemment, peu vous importe ! Quand on a le courage, comme vous, de tout briser, qu'importe en effet l'avenir? Pourtant, je vous attendrai. Si j'y suis, vous me retrouverez tel que vous m'aurez laissé, plein de vous, et n'ayant pas cessé de vous aimer. Je vous écrirai à Turin et à Florence.

Une fatalité, suivie d'une autre, enfin « mille misères » vinrent interrompre le gai voyage, et empêcher le séjour si désiré au bord de la mer.

D'abord la voiture cassa, ce qui n'était jamais arrivé à Chateaubriand au cours de ses nombreux déplacements ; puis un exprès le rejoignit, qui le rappelait d'urgence aux affaires étrangères. On se demandera si la cassure qui l'immobilisa à moitié route s'était produite par le seul effet du hasard, et si le courrier qui le vint surprendre à point nommé n'était pas deux fois diplomatique. A quelques jours de là, Chateaubriand écrira à Mme de C*** : « Je n'aime pas ce préfet qui devine si juste. » La tentation est grande de supposer, aussi bien dans l'accident de voiture que dans l'envoi de l'exprès, une manœuvre policière pour surprendre le collègue détesté en flagrant délit de bonne fôrtune, et pour le déconsidérer un peu plus au Château, où l'on se répétait le mot de Sa Majesté : « Chateaubriand est léger. »

L'occasion serait bonne aussi, de lui créer des embarras de société et une défaveur de l'opinion en ébruitant l'histoire de ses nouvelles amours ; mais il y fallait des précautions infinies ; car personne ne se souciait de s'exposer aux représailles du terrible et peu endurant Breton. Sur cette frasque interrompue, qui fut connue bien vite à Paris, on causa beaucoup dans les salons, et l'on fit « mille contes », comme va l'avouer l'intéressé dans sa lettre d'excuses à Mme de Custine :

Paris, 5 novembre 1823.

Vous aurez vu par l'estafette que vous aurez reçue et par mes lettres envoyées poste restante à Lisieux que je m'étais mis en route pour vous tenir parole. J'ai été suivi de toutes les misères. Ma voi-

ture a cassé, et c'est la première fois que cela m'arrive. J'ai été rejoint par un courrier et obligé de revenir sur mes pas. Croiriez-vous que, malgré tout cela, je ne suis pas découragé, et que, malgré la mésaventure, si vous prolongez votre séjour à Lisieux, je ne renonce pas à aller vous voir.

Mais pour le moment, je ne le puis, et mon second voyage serait remis au mois de décembre. Faites-moi le plaisir de me renvoyer mes lettres. Plaignez-moi, et croyez à tout ce que je suis pour vous et pour Astolphe. Mille choses à l'ami.

2 décembre 1823.

... Vous me faites une histoire dans votre dernier billet que tout le monde a faite ici. Cela n'a pas le sens commun ; j'allais à Fervacques ; j'étais prêt à vous voir, lorsque j'ai été rappelé ; et, pour avoir seulement quitté Paris vingt-quatre heures, j'ai trouvé mille contes, à un ou à deux, et politiques, en l'air, *comme si les premiers étaient de mon âge*, et que les seconds eussent le moindre fondement. Je ne puis plus faire un pas qu'on n'imagine que tout va se briser. Eh bien ! croiriez-vous que, malgré toutes vos injustices et les bavardages publics, je rêve encore de faire, dans ce moment même, une course à Fervacques. Je ne le pourrai probablement pas, mais je ne puis me départir de ma douce chimère.

Mille choses tendres à vous et aux amis (1).

Nous verrons que le rêve de la course ne fut pas abandonné pour si peu ; mais il est clair que le véritable objectif dans la pensée de Chateaubriand, ce n'était, ni cette fois ni l'autre, le château de Fervacques : « la douce chimère », c'était toujours le bord de la mer, avec Mme de C***, pour compagne de solitude.

Cependant Mme Récamier trouvait, aux étapes principales, les lettres que Chateaubriand lui avait annoncées. Il était d'une « exactitude » !

Paris, le 7 [5 mercredi] novembre 1823.

Je vous écris ce petit mot à Lyon, à mon retour à Paris, en même temps que je vous écris à Turin. Je vous ai encore écrit à

1. *Chateaubriand et Mme de Custine*, par Chédieu de Robethon.

Lyon *en courant les chemins*. Mettez sur le compte de mon exactitude ce qui est l'effet de mes sentiments. C'est votre coutume d'être injuste. Malgré tout cela, vous reviendrez. Vous ne serez même pas longtemps. *Vous reconnaîtrez que vous vous êtes trompée*... Croyez-moi, rien n'est changé et vous le reconnaîtrez un jour.

Paris, le 7 (vendredi) novembre.

Vous avez passé les Alpes que je ne repasserai plus ; vous êtes dans le beau pays où j'étais l'année dernière à pareille époque. Vous vous éloignez de vos amis. Ces amis ne sont plus jeunes. Le temps qu'ils perdent est irréparable. Vous avancez cette absence qui commence tôt et qui ne finit plus. Mais enfin, vous l'avez voulu... Mais je ne veux pas attrister votre voyage : avant tout, que vos peines ne vous viennent jamais de moi. [!]

Suppose-t-il vraiment que la voyageuse était sans autres nouvelles de lui, que celles qu'il plaisait à sa diplomatie de lui donner ?

Si Madame de Custine fut renseignée avec cette précision sur « l'histoire à deux », il est de toute évidence que Mme Récamier le fut mieux encore par ses amis, placés au centre même des nouvelles. Plusieurs étaient fixés sur la blessure cachée qui l'avait poussée hors de France. Mathieu de Montmorency voulait à toute force que ce voyage eût été entrepris uniquement pour rétablir la santé d'Amélie : « Je sais toujours des bonnes gens, écrivait-il à Mme Récamier, qui se refusent à attribuer votre voyage à toute autre cause, malgré l'opinion contraire de beaucoup de personnes, même amies. »

Après la détente que j'ai signalée, la veille du départ, détente suivie d'un premier billet où Mme Récamier racontait, avec une charmante ouverture de cœur, « que la joie d'Amélie lui faisait, à elle-même, une sorte de plaisir et qu'elle reprenait un peu à la *justice* et à l'espérance », voilà que, brusquement, le ton de ses lettres change du tout au tout ; il redevient sec et froid, alors que la distance,

chaque jour accrue, aurait dû développer le regret et augmenter l'attendrissement.

Cette fois, Chateaubriand en est réduit à se défendre et à protester. Il a fini d'accuser : « 29 novembre 1823. J'ai reçu votre billet de Chambéry. Il m'a fait une peine cruelle. Le « monsieur » m'a glacé ; vous reconnaîtrez que je ne l'ai pas mérité. Pour jamais à vous. »

« Glacé ! » ce qui ne l'était pas, c'est la correspondance qui va son train avec l'autre. Un jour devant se passer sans lettre, avec quelle minutie de détails il s'en explique pour éviter une inquiétude à Mme de C***.

Paris, le 11 décembre.

J'ai reçu ta longue lettre. Je t'en remercie. Je l'ai portée toute la journée sur mon cœur.

Aujourd'hui, je ne puis t'écrire qu'un mot. C'est mon jour d'audience, et j'ai, de plus, de longues dépêches sur les bras ; c'est aussi le dernier mot que je t'écrirai à Rueil. Il t'arrivera demain vendredi, et tu partiras samedi. Comme je sais que tu es matinale, et que tu aimes à voyager de bonne heure, je craindrais que la lettre que je t'écrirai demain n'arrivât à Rueil après ton départ.

Tu me feras dire, quand tu seras à Paris, le moment où je pourrai aller baiser tes beaux pieds.

A toi ! A toi !

Je reçois ta lettre du 10. Tu as tout prévu comme moi ; mais je n'aime point ce préfet qui devine si juste.

Aujourd'hui point de poudre. (1).

Une seule des longues dépêches qu'il rédigea le même jour, 11 décembre 1823, a trouvé place dans le *Congrès de Vérone*.

Elle présente un intérêt très spécial, à la suite du billet qu'on vient de lire.

Avec la même plume qui se jouait aux amoureuses effusions et s'arrêtait à des calculs de jours et d'heures dans l'intérêt de sa passion, le ministre entretient M. de Talaru,

1. Orig. autographe.

ambassadeur à Madrid, des difficultés de la situation après la délivrance du triste roi d'Espagne, des diverses éventualités qu'elle peut entraîner, de l'attitude et des discours qui conviennent, en de telles conjonctures, au représentant de la France.

Quoi qu'il en ait dit à Mme de C***, la tête n'est pas tournée ; elle est en pleine possession de ses moyens. Avec une merveilleuse facilité, son attention se déprend et se détourne de l'idole ; elle s'applique tout entière aux difficiles problèmes de la politique. Les vues sont nettes, grandes et à longue portée. Le style est précis, lumineux, plus imagé que d'habitude dans sa correspondance diplomatique.

Voici quelques lignes de cette dépêche qui nous offriront le plaisir de la simultanéité, ou de la suite, et de la comparaison, et du contraste.

Vous me dites qu'on n'a rien vu de votre humeur. C'est bien, et c'est le métier. Il est tout simple que vous ne voyiez que l'Espagne ; mais moi, qui suis au centre du cercle, je vois tous les rayons et les divers points de la circonférence. Notre vraie politique est la politique russe, par laquelle nous contre-balançons deux ennemies décidées, l'Autriche et l'Angleterre. Si la Russie maintenant voulait être trop prépondérante, une légère inclinaison de notre part vers l'Angleterre, aura bientôt rétabli le niveau. C'est entre ces deux contre-poids que nous devons jouer.

Ne vous écartez jamais de ce système, et surtout cachez bien votre politique et vos sentiments. Soyez « bonhomme » excepté pour les Espagnols (la camarilla) auxquels il vous faut parler en maître. Vous êtes un vrai Roi, car vous disposez de quarante-cinq mille hommes, et, en mêlant l'adresse à la force, vous vous ferez obéir.

Il fallait que la blessure fût bien profonde, et toujours saignante, au cœur de Mme Récamier. Ses nombreux amis la pressent de rentrer à la petite cellule de l'Abbaye au Bois ; ils la prient et la supplient d'y venir reprendre ses habitudes de société. Elle répondra, plus tard, « au confident des mauvais jours », à Paul David, et celui-ci fera connaître sa résolution aux autres habitués :

Vous verrez peut-être avec peine, par la lettre d'Amélie, que nous pensons à prolonger notre séjour en Italie jusqu'à la fin de l'été (1825). Amélie s'est fort amusée cet hiver. Sa santé est enfin bonne quoique toujours délicate ; après toutes les distractions d'un voyage, l'Abbaye pourrait paraître bien triste cet été.

Je crains aussi d'y retrouver des agitations qui me sont odieuses. *Je reçois des lettres douces* [de Chateaubriand]. *On se plaint de mon absence. On demande mon retour. Mais avec une personne qui manque de vérité, on ne sait jamais vivre*, et je suis absolument déterminée à ne plus me remettre dans toutes ces agitations ; il faut du temps pour changer les termes d'une relation, et, sous ce rapport, la prolongation de mon séjour ne peut qu'être favorable.

J'admire la fermeté de l'accent et j'applaudis à l'énergie de la résolution. Mais, tout en admirant, j'imagine que Mme Récamier n'aurait pas trouvé dans son cœur toujours passionnément épris de Chateaubriand, pareille sévérité de jugement et pareille raideur de conduite, si Ballanche et Ampère n'avaient été auprès d'elle, les conseillers de chaque jour. Ils souffraient de voir souffrir celle qu'ils aimaient ; et leurs souffrances, ayant pour cause Chateaubriand, étaient aiguisées par la jalousie.

Ballanche revient à Paris avant que le voyage de Mme Récamier ait pris fin. Une fois rentré, il lui adresse ce propos, débordant d'amertume, et qui, certainement, résume les mille réflexions faites de vive voix en Italie : « J'espère que vous le convertirez au sentiment moral. Vous lui ferez comprendre que les plus belles facultés, la plus éclatante renommée, ne sont que de la poussière si elles ne reçoivent la vie et la fécondité du sentiment moral. » Plus maître de soi et de ses expressions à cette date et dans ce lointain, qu'est-ce qu'il ne devait pas dire quand il était témoin des agitations et des larmes que causaient à son amie les lettres venues de France ! Un détail bien significatif : c'est à Rome, en 1824, que blanchirent presque subitement les cheveux de Mme Récamier.

Mathieu de Montmorency, à la longue, perdra lui aussi ses illusions. Il écrira à celle dont il était comme le directeur laïque, mais qui ne lui disait pas tous ses secrets :

« 22 mai 1825. Je vous avouerai que j'ai été frappé d'un tel plan (la prologation du séjour en Italie) comme d'un coup de foudre. Il m'est impossible de ne pas revenir à la pensée que j'avais toujours éloignée, d'un autre motif pour ne vouloir pas être à Paris, que celui que j'avais toujours cru le véritable. »

« Une personne qui manque de sincérité » déclarait Mme Récamier. La remarque, légèrement adoucie par le tour négatif, est encore extrêmement sévère : et certes, elle ne l'est pas trop : elle insinue clairement le vrai motif d'une absence qui dépassait les prévisions, parce que la cause en était toujours subsistante.

Chateaubriand avait beau multiplier les dénégations, et protester avec éloquence. Mme Récamier savait, par des informateurs très sûrs, et intéressés, que toutes ces belles et très belles protestations n'étaient que prestige de forme, poésie de sentiment, et paroles d'enjôleur. Il ne réussissait pas mieux à lui donner le change, que deux ou trois ans auparavant, avec Mme de Duras, à propos de sa passion, alors nouvelle, pour Mme Récamier.

Mme de Duras à Chateaubriand :

« Il est donc dit que vous ne pourrez vivre sans chaînes. Combien pourrais-je en compter ? » — « Il n'y a pas une ligne de vos lettres qui ne me dise : « Je vous cache quelque chose. » Je vous connais comme moi-même, et tout vous est possible, hors de me tromper. »

A quoi l'accusé répondait en prenant l'offensive :

« Si le courrier ne m'apporte pas une bonne lettre d'excuses, je ne vous écrirai plus. *Rien n'est plus absurde et plus faux que toutes vos idées*. Je ne connais personne dont l'esprit et le cœur soient plus en harmonie que le vôtre avec tout ce que je sens et tout ce que j'éprouve. Après cela, voulez-vous que je repousse tout ce qui a de la bienveillance pour moi ? Je ne le puis.

Il y a, dans mon caractère, avec quelque chose de fort, quelque chose faible. Je me laisse aller !

Prenez-moi tel que je suis. Ce qui est de moi, quand votre part est faite, ne vaut pas la peine d'être réclamé. »

« O éternelle duplicité et triplicité du cœur humain », s'é-

criait Sainte-Beuve, à propos de Chateaubriand, et précisément dans le portrait de Mme Récamier, mais en visant une autre date et une autre liaison.

Triplicité ! le mot est drôle. Duplicité avait suffi jusqu'à lui. Va pour triplicité, puisque le mot souriait à la sévère loyauté et moralité du grand critique.

Il est certain que nulle femme, sinon la duchesse de Mouchy, peut-être, n'eut le don de le posséder sans partage.

Et, par exemple, même en ces années 1823-1825, alors qu'il semblerait accaparé par l'idole à laquelle, un moment, tout fut sacrifié, l'idole, après quelque temps d'adoration exclusive, eut à se plaindre à son tour de n'être pas seule aimée. Elle nomma la rivale, fit usage, elle aussi, du « vous » et du « monsieur », et menaça de rompre, si lui-même ne se décidait à rompre, et tout de suite, avec Mme H..., je suppose Mme Hamelin.

Ainsi mis au pied du mur par une « maîtresse » irritée, il fut réduit, changeant de style, à dire « vous » et à faire les très humbles soumissions que voici :

Je ne veux pas vous laisser vous coucher sur une mauvaise pensée. Soyez sûre que tout ce qu'on a pu vous dire de cette Mme H... est faux ; et vous pouvez être aussi sûre que je ne la reverrai de ma vie.

Quant à M. et à Mme de Talaru, je suis en paix ; le premier est bon, quoique faible ; la seconde est une vieille mégère qui ferait du mal si elle était moins ridicule.

Et d'ailleurs que m'importe ?

Je n'ai pu aller voir votre belle-mère ; j'étais trop souffrant, et trop fatigué du conseil qui n'a fini qu'à dix heures.

Demain, à une heure, je serai chez vous.

Bonne nuit et mille hommages.

Ch...

Lundi, 10 heures du soir (1).
De la main de la dame [15 mars 1824].

J'ai nommé Mme Hamelin, parce que cette relation en

1. Orig. autographe.

1823-1824, de quelque nature qu'elle fût, est bien et dûment constatée. Le *Journal du maréchal de Castellane* porte que « sous son ministère, Chateaubriand écrivait tous les matins à Mme Hamelin sur les affaires politiques ».

Par qui M. de Castellane fut-il si exactement, si minutieusement renseigné sur les faits et gestes de Chateaubriand pendant son ministère ? D'autre part, Chateaubriand faisait allusion à Mme Hamelin quand, ambassadeur de France à Rome, il mandait à Mme Récamier : « J'ai reçu une lettre de cette dame spirituelle qui venait quelquefois me voir au ministère. Voyez comme elle me fait bien la cour. Elle est turque enragée. Mahmoud est un grand homme qui a devancé sa nation. » Il écrira à Mme Hamelin elle-même : « Paris, le 11 décembre 1844... Aimez-moi toujours comme quand vous veniez me chercher aux affaires étrangères. » (1)

Il se soumet en esclave sans, pour cela, cesser de nier. Il nie toujours en pareil cas.

Quel terme conviendrait à ce double jeu perpétuel ? L'envie vous prend de dire tout net : il ment. Mais, appliqué à un galant homme, ce mot, un peu lourd, détonnerait en ces sortes d'« affaires », que lui-même appelait « légères ». Il l'eût repoussé, pour tous autres aussi bien que pour soi, avec un haussement d'épaules, sinon peut-être avec un sourire ; et souriant ou dédaigneux, en véritable enfant du XVIIIe siècle qu'il appelait « mon siècle », il eût invoqué l'autorité du poète, par lui souvent cité. Horace ne permet-il pas de se parjurer en amour ?

Et ne promet-il pas au parjure de nouveaux charmes ?

Enitescis
Pulchrior multo... (2)

« Il ne se piqua jamais d'être fidèle, remarque Sainte-Beuve. Les dieux le sont-ils avec les simples mortelles qu'ils honorent ou consument en passant. »

Je me demande s'il n'y aurait pas mieux à imaginer pour

1. *Hor.* II.
2. *Chateaubriand, Etudes Littéraires*, par Victor Giraud

sa défense. Peut-être eût-il renouvelé et confirmé toutes les déclarations et protestations de ses lettres à Mme Récamier en les reprenant une à une, et en les expliquant l'une après l'autre, et mot à mot.

N'était-elle pas, en vérité, et à jamais, celle qu'il aimait *de toute son âme ?* L'amie préférée, l'amie nécessaire ? Ne lui gardait-il pas une affection inviolable et sacrée, supérieure à toute rivalité ?

Simples caprices, que toutes ces « histoires » ou « contes à deux », et qui, n'appartenant pas au même ordre de sentiments, ne pouvaient entrer en conflit avec l'idéal amour voué à Mme Récamier, le seul qu'elle permît et agréât. Donc pas une expression qui ne se justifiât et qui ne fût vraie dans sa nuance.

Et, ce disant, je crois qu'il eût été sincère plus qu'à demi. Les termes de ses lettres seraient en effet à relire et à peser, en pareil conflit, et en vue de cette distinction à établir entre les divers ordres de sentiments.

Les nuances sont très curieuses à observer, de ce point de vue.

Encore un coup, « tout se mêlait en lui dans une confusion effroyable ».

Singulière nature, complexe et mobile à désespérer les plus subtils psychologues, si nous n'avions une lettre de Joubert, témoin, ami, juge hors de pair, lettre que les meilleurs critiques s'accordent, avec Sainte-Beuve, à qualifier de « grande lettre », et où ils voient « une merveille d'anatomie morale » — merveille par la délicatesse autant que par la profondeur :

« ... Sa vie est autre chose [que ses ouvrages]. Il la compose, ou, pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une toute autre manière. Il n'écrit que pour les autres et il ne vit que pour lui. Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ne l'est pas.

« Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus. Comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait,

avec une pleine et entière sécurité, ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

Un fonds d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, *exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire*.

« Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation. Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, d'être un homme de cour. Si vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système.

« Il ne contredit point, il fait très volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens.

« Je crois, que de sa vie, il ne les a bien dits à personne. Tout entre en lui et rien n'en sort... »

La paix est faite avec Mme de C***. Elle avait obtenu pleine et entière satisfaction de Chateaubriand ; et sa victoire, sur Mme Hamelin, était aussi complète que possible. La lettre si soumise par laquelle il avait répondu aux sommations, pourrait se résumer en ces deux vers d'une pièce ancienne à Mme de Mouchy.

Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers. toi que je sers ?

La lettre suivante provoquera des curiosités que je partage avec le regret de ne pouvoir les satisfaire : de quel « accident est-il ici question ? Et pourquoi « ne se le pardonnerait-il de sa vie » ? On aimerait à savoir ce détail qui semble peu banal.

Samedi, 24 [avril 1824] en me levant :

J'ai trouvé ton billet en rentrant à onze heures et demie. Il m'a fait un grand bien, mais il ne m'a pas complètement rassuré. S'il t'arrivait un accident, je ne me le pardonnerais de ma vie.

Comment es-tu ce matin ?
Cette tempête m'a bien fait faire des souhaits cette nuit. Si nous avions été au bord de la mer !
Je serai chez toi à une heure et demie (1).

Arrêtons-nous un peu sur les mots de tempête et de nuit, et sur le souhait qui l'accompagne, en nous rappelant que lui-même s'est défini trop justement « éternel orage ». D'autres ont prétendu qu'il « aimait les crises ».

Une tempête avait accueilli sa naissance, accompagné ses premiers vagissements, bercé son premier sommeil. Souvenir des récits qui lui en furent faits ? Instinct hérité des aïeux ? Particularité nerveuse de sa complexion ? Il aima toujours l'orage et la tempête. (*Levez-vous, orages désirés*, etc.) A ses yeux, nul spectacle ne valait celui-là. Et c'est un des souhaits qu'il offre, dans sa galanterie reconnaissante, à la duchesse de Duras, la plus dévouée de ses amies. Elle se repose à Dieppe :

1814. Dites à la mer toutes mes tendresses pour elle, dites-lui que je suis né au bruit de ses flots, qu'elle a vu mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages (« orage », synonyme de « passion »), que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne.

Et c'est aussi le souhait qu'il avait plusieurs fois exprimé à Mme de C*** en l'appelant au bord de la mer au mois de novembre. Une tempête d' « automne, la nuit ! »

L'amour, à ses yeux, ne mérite pas de s'appeler l'amour, s'il est calme, paisible comme le droit, enraciné dans le devoir.

L'amour légal et régulier n'est qu'une aliénation de soi, une servitude, une chaîne, un lien ; or « tout lien pesait au frère d'Amélie », celui de l'amour plus que tout autre, incomparablement. Indépendant et sauvage par nature, il rêve d'un

1. Orig. autographe.

amour qui soit libre, menacé, mêlé d'orages. Et puisse donc la foudre jeter ses terrifiants éclats dans le concert ! Il faut que l'amour soit passion, et que la passion ait, de la tempête, la violence, les convulsions et la rapidité. Pour tant d'autres, c'est une possession paisible, associée à des rêves d'éternité. Pour lui, du moins pendant sa jeunesse incroyante, c'est une « ivresse » à laquelle devrait succéder le sommeil de la mort. Ainsi échapperait-il à la satiété qui suit la possession.

Plus tard, quand la foi eut repris possession de son âme, sans réussir à discipliner son cœur, l'amour triomphant suscitait le remords : nouvel élément de trouble qui s'ajoutait à la crise intérieure et faisait « ressembler son bonheur à du désespoir ».

— « Fleuves débordés, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme ? » — « J'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein. »

— « Son bonheur ressemblait à du repentir. »

— « Ainsi s'accomplissait le sort de René : tout lui devenait fatal, même le bonheur. »

— « La mer se brisait au-dessous de nous avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu, des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune, qui semblait courir rapidement à travers le chaos... « Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête ; je ne suis pas assez fort pour être chrétien ! » Je tombe aux pieds de Velléda... L'enfer donne le signal de cet hymen funeste ; les esprits des ténèbres hurlent dans l'abîme... Mon bonheur à moi ressemblait à du désespoir. Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation ; d'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme. Le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche, et je fis entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des pleurs et des gémissements éternels » (1).

A la fin de juin 1824, Mme de Chateaubriand, très fatiguée

1. *Les Martyrs*.

ou plutôt malade, part pour la Suisse. Elle se fixe à Neufchâtel où son mari, qui n'est plus ministre, viendra bientôt la rejoindre.

Sans doute va-t-il se plonger dans le travail, pour y puiser les ressources nécessaires à la vie du ménage, s'occuper sans distraction de ses manuscrits, lancer enfin l'édition de ses Œuvres, engager contre le ministère un combat qui ne finira qu'avec l'humiliation et la défaite de Villèle ?

Il écrit à Madame de C***.

Mercredi [28 juin 1824], 10 h. m[atin]

Madame de Chateaubriand vient de partir.
Je dînerai chez vous. Je serai chez vous à 5 heures.
Nous ferons nos arrangements pour nos voyages.
A vous pour la vie (1).

Derechef le tutoiement a disparu pour ne plus reparaître ; et il ne semble pas que ce soit à la suite d'un désaccord. Le style a cessé d'être lyrique : il est autre. On a beau se préparer à voyager ensemble, sans doute parce que, antérieurement, on avait formé de tels projets : on dirait que la passion est attiédie; or, avec Chateaubriand, en pareil cas, il n'y a pas de milieu : attiédie veut dire éteinte.

Ainsi qu'il advint pour les autres adoratrices adorées, l'amour dans son cœur s'est mué en amitié.

Du moins l'amitié durera autant que sa vie : elle sera sans orages : elle aura une grande douceur, avec quelques mourants reflets de l'ancienne flamme. Tel est René : passionné, « inconstant et fidèle ».

III

Après avoir sacrifié à Mme de C*** la plus idéale de ses amitiés, le voici qui méconnaît, pour la même cause, le plus charmant de ses souvenirs.

1. Orig. aut.

Charlotte Ives frappe à la porte du ministre, comme elle eût fait à la porte d'un frère.

On sait quelle hospitalité patriarcale rappelait à l'ancien émigré le nom de Charlotte Ives. La naïve enfant qu'il avait aimée dans la fleur de son adolescence, il l'avait revue à Londres en 1822, pendant son ambassade. « L'effet que produisit sur lui la vision subite de cette femme », la douceur des propos échangés, la demande de protection, les démarches empressées et infructueuses de l'ambassadeur, tout cela est raconté dans les *Mémoires d'Outre-tombe* avec un charme incomparable ; ces pages palpitent comme d'un éternel battement de cœur ; et c'est bien du cœur qu'elles ont jailli sous le coup d'une émotion très sincère et très vive : elles comptent parmi les meilleures tombées de cette plume prestigieuse.

Charlotte vint donc à Paris en 1823. L'audience demandée au ministre des Affaires étrangères avait pour but de l'intéresser à l'avenir de son fils aîné. N'avait-elle pas le droit de solliciter la bienveillance et l'appui de l'homme de l'État ? Jeune, pauvre, malade, accablé de toutes les misères qui s'abattent à l'envi sur l'exilé, il avait été accueilli par les parents de Charlotte, traité en fils de la famille.

On l'avait aimé, et il avait aimé. Appuyée sur ses souvenirs, Charlotte arrivait confiante, visage et cœur épanouis. Le ministre allait la recevoir aux Affaires étrangères comme, l'année précédente, à l'ambassade de Londres. Et quelle réception ! C'est Chateaubriand qui raconte :

Je me suis avancé vers l'étrangère ; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord do you remember me ?* » « Me reconnaissez-vous ? » Oui ! j'ai reconnu miss Ives ! Les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps. Je l'ai prise par la main, je l'ai fait asseoir et je me suis assis à ses côtés. Je ne lui pouvais parler : mes yeux étaient pleins de larmes ; je la regardais en silence à travers ces larmes ; je sentais que je l'avais profondément aimée par ce que j'éprouvais. Enfin, j'ai pu lui dire à mon tour : « Et vous, Madame, me reconnaissez-vous ? » Elle a levé

les yeux qu'elle tenait baissés, et, pour toute réponse, elle m'a adressé un regard souriant et mélancolique comme un long souvenir. Sa main était toujours entre les deux miennes. Charlotte m'a dit : « Je suis en deuil de ma mère ; mon père est mort depuis plusieurs années. Voilà mes enfants. » A ces derniers mots, elle a retiré sa main et s'est enfoncée dans son fauteuil, en couvrant ses yeux de son mouchoir.

Bientôt, elle a repris : « Mylord, je vous parle à présent dans la langue que j'essayais avec vous à Bungay. Je suis honteuse : excusez-moi. Mes enfants sont fils de l'amiral Sulton, que j'épousai trois ans après votre départ d'Angleterre. Mais aujourd'hui je n'ai pas assez la tête à moi pour entrer dans le détail. Permettez-moi de revenir. » Je lui ai demandé son adresse en lui donnant le bras pour la reconduire à sa voiture. Elle tremblait, et je serrai sa main contre mon cœur. Je me rendis le lendemain chez Lady Sulton ; je la trouvai seule. Alors commença entre nous la série de ces *Vous souvient-il* qui font renaître toute une vie...

Elle espérait donc pareil accueil. Or, il la reçut et l'entretint avec une politesse distante et distraite, où se devinait quelque gêne, où se marquait quelque hâte, sans éclair de joie, sans élan de cœur, sans allégresse d'accent. « Quelque chose manquait à la voix », au regard, à l'attitude. Quoi d'étonnant ? Son cœur était ailleurs, follement et furieusement épris. Il n'avait plus de pensées et d'attention que pour la jeune femme que nous savons.

Charlotte comprit tout de suite que ce qu'elle avait de mieux à faire était de se retirer. Tête haute, quoique peut-être avec une rougeur au front, la fière Anglaise repassa le seuil qu'elle avait franchi « quelques minutes » plus tôt, poussée d'une si belle confiance.

Dans la vie si contrastée de Chateaubriand, je ne sais pas d'épisode qui laisse une impression plus pénible. Et toutefois, gardons-nous de le condamner avec une sévérité trop absolue. Il est juste de ne pas oublier que, sans son aveu, nul n'aurait surpris ce fait de la vie privée : la spontanéité de l'aveu atténue la faute, si même elle ne l'efface. C'est encore lui qui nous a conservé les plaintes de Charlotte, par une exception très significative ; car on aurait le droit de lui

reprocher la destruction ou la perte d'autres correspondances, infiniment précieuses, qui lui vinrent de ses amies, belles intelligences, miroirs, échos de son génie.

Ses regrets, à l'endroit de Charlotte, trahissent la noblesse qui faisait le fond de son caractère, en même temps que la défaillance causée par sa passion du moment.

Sur le point d'insérer les deux lettres de Charlotte parmi les *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Mme Récamier*, Mme Lenormant croit devoir rectifier la date assignée à l'entrevue par l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*. Je pense très fermement que la rectification tombe à faux et que la date doit être maintenue telle que Chateaubriand l'a notée : « Charlotte vint, avec une partie de sa famille, me voir en France lorsque j'étais ministre en 1823. »

Quelle opportunité aurait eue la demande de protection si elle se fût produite après la chute retentissante du ministre, suivie de l'opposition systématique où il se jeta ?

Et d'autre part, voici quelques précisions que je dégage des lettres de Charlotte.

Il l'avait revue à Londres en 1822 « d'avril à septembre ». — « Puis-je être bon à quelque chose pour vous ? » avait dit l'ambassadeur à Charlotte. Celle-ci rappelle ce mot et ajoute : « Depuis que j'ai entendu cette parole, il s'est écoulé douze longs mois. » La première des deux lettres est donc de 1823 ; et comme elle est datée de juin, il suit que l'entrevue avait eu lieu en juin 1822.

Peu de mois après la lettre de juin 1823, se place la venue à Paris de Charlotte. Elle se présente au ministère en septembre ou octobre, et non plus tard, puisque Chateaubriand « était préoccupé de la guerre d'Espagne, » quand il la reçut ; c'est lui qui va nous l'affirmer.

En 1824, nouvelle lettre (perdue) qui fait allusion à la visite, et où Charlotte réclame des manuscrits qu'il avait promis de lui rendre. — Il y aurait des choses nouvelles et intéressantes à dire sur le sort ultérieur de ces papiers.

En juin 1825, dernière lettre où se lit cette déclaration : « Je ne suis point coupable de la présomptueuse pensée de

vous infliger une lettre annuelle. » Ce mot confirme bien la lettre antérieure de juin 1823 et de juin 1824 ; et, par suite, la date de l'entrevue est bien 1823, après juin et avant la fin d'octobre, c'est-à-dire, aux jours de sa plus fiévreuse exaltation d'amour, alors qu'il écrivait à Mme de C***: « Ma pauvre tête est tournée. » — « Aujourd'hui tout a disparu à mes yeux hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout. La gloire même ne peut me distraire un moment de mon amour. »

Lisons la dernière lettre de Charlotte. Soit pour la beauté et la noblesse du style, soit pour la dignité de la plainte et l'émotion de l'adieu, elle eût fait bonne figure parmi les autres lettres de femmes — si touchantes — dont Chateaubriand voulut orner ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Lady Charlotte Sulton à M. de Chateaubriand.

14 juin 1825.

Mylord,

... Je regrette sincèrement qu'au lieu de parcourir ces lignes, vos yeux ne puissent pas pénétrer dans ma pensée. Si elle vous était connue, j'ose croire que vous pardonneriez volontiers ce qui peut en ce moment vous sembler indiscret.

Déjà depuis que j'ai quitté Paris, je me suis permis d'importuner Votre Seigneurie par quelques mots où je sollicitais que le manuscrit, auquel j'ai attaché tant de prix pendant vingt-sept ans, me fût rendu. Mais puisque votre bon plaisir n'a point été de satisfaire à cette requête, je pense que je dois m'interdire de la renouveler.

Mylord, je ne vous importunerai sans doute jamais plus. Jamais peut-être je ne vous reverrai de ce côté de la tombe. Pardonnez-moi donc si cette seule fois je me prévaux de l'occasion qui m'est offerte par le départ de l'amiral Sulton qui va à Paris dans l'intention d'y laisser mon fils aîné, pour qu'il y acquière quelque facilité à parler le français, ce qui peut offrir un avantage pour son avenir, quel qu'il soit.

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris (1823), j'ai trop *senti* combien il eût été inconvenant d'abuser des moments si occu-

pés de Votre Seigneurie pour me permettre de m'expliquer sur quelques points au sujet desquels *je lisais dan s votre regard*, dont le langage ne saurait être méconnu, tout ce que votre gracieuse politesse cherchait à me cacher. Si, dans ses efforts pour assurer le bonheur de son enfant, une mère avait prononcé quelques paroles de trop, cette faute, j'en ai la confiance, porterait en elle-même son excuse : et surtout dans un temps comme celui-ci, où les protections sont tout, où l'on ne peut obtenir, même à prix d'argent, aucune des fonctions dans lesqu elles un jeune homme a chance de faire son chemin si un puissant protecteur ne lui aplanit les voies.

Mais je ne veux pas occuper plus longtemps votre attention. Qu'il me soit seulement permis de vous dire, Mylord, combien des sentiments trop vifs pour être maîtrisés me rendirent douloureusement pénibles les premières et courtes minutes que j'ai passées sous votre toit. Les souvenirs d'événements antérieurs de vingt-sept ans [1795-1823] se pressaient, dans ma pensée, depuis le premier instant où, semblable à un météore, vous traversâtes mon chemin, pour me laisser dans les ténèbres lorsque vous disparûtes, jusqu'au moment d'inexprimable amertume où je me trouvai chez vous, étrangère non conviée, et jouant un rôle aussi inaccoutumé pour moi qu'il était peut-être importun pour vous !

Adieu, Mylord. Puissiez-vous être heureux ! C'est le vœu profondément senti, le vœu ardent de la très humble et dévouée servante de Votre Seigneurie.

Charlotte Sulton

Chateaubriand, alors guéri de sa passion, ne put lire les reproches si délicatement exprimés, revivre, par le souvenir, les jours vécus si doucement au foyer de la famille Ives, développer et creuser le contraste que Charlotte avait à peine esquissé, sans être forcé de porter la main « sur son cœur qui palpitait comme prêt à se briser » et sans verser des larmes.

Voici l'expression, éternellement vibrante, de ses regrets, on pourrait dire de ses remords :

Par une de ces misères inexplicables de l'homme, préoccupé d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française,

quelque chose sans doute aura manqué à ma voix, puisque Charlotte, retournant en Angleterre, me laissa une lettre dans laquelle elle se montre blessée de la froideur de ma réponse. Je n'ai osé ni lui écrire, ni lui renvoyer des fragments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés. S'il était vrai qu'elle eût eu une raison véritable de se plaindre, je jetterais au feu ce que j'ai raconté de mon premier séjour d'outremer.

Souvent il m'est venu en pensée d'aller éclaircir mes doutes ; mais pourrais-je retourner en Angleterre, moi qui suis assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel j'ai marqué ma tombe ? J'ai peur maintenant des sensations. Le temps, en m'enlevant mes jeunes années, m'a rendu semblable à ces soldats dont les membres sont restés sur le champ de bataille ; mon sang ayant un chemin moins long à parcourir, se précipite dans mon cœur avec une affluence si rapide que ce vieil organe de mes plaisirs et de mes douleurs palpite comme prêt à se briser. Le désir de brûler ce qui regarde Charlotte, bien qu'elle soit traitée avec un respect religieux, se mêle chez moi à l'envie de détruire ces *Mémoires*... »

Les mots où se formule et plutôt s'enveloppe la véritable confession, je ne suppose pas qu'on les ait distingués, même après les avertissements de cette étude, pas mieux que jusqu'ici dans les *Mémoires :* on n'y aura vu que du feu. Tant le maître styliste est habile, quand cela lui plaît, à donner le change. Personne, aussi bien que lui, ne sait montrer et cacher, avertir et distraire tout ensemble.

Une fois commenté, l'aveu apparaîtra très clair :

« La guerre d'Espagne d'où dépendait le sort de la monarchie » semblerait la seule et d'ailleurs très suffisante explication que Chateaubriand eût à fournir de son attitude embarrassée vis-à-vis de l'intéressante visiteuse.

Comme si le membre de phrase qui précède, « par une de ces misères inexplicables de l'homme », n'était qu'une incidente de moindre et infime valeur, une proposition simplement complémentaire, une réflexion presque banale de moraliste !

« Misère inexplicable » et « préoccupation de guerre » : il y a là deux ordres de faits essentiellement distincts ; les

deux mots se suivent, à se toucher, comme dans une énumération, sans se rattacher, si peu que ce soit, l'un à l'autre. Etre préoccupé d'une guerre, quand on est ministre des Affaires étrangères, et d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française, ne passera jamais pour une « misère inexplicable. »

Des deux causes assignées à la « froideur » de l'accueil, la principale, la seule qui vaille, puisque la « guerre » n'avait pu distraire le ministre de sa passion pour Mme de C***, la seule vraie et sincère, c'est celle qui se montre et se dérobe soudain, dès l'ouverture du morceau. Elle passe vite et se fait oublier, étant la première à paraître et à passer ; et, de plus, elle vous a un tel air de candeur, une apparence si naïve ! *Par une de ces misères inexplicables de l'homme !* Nul ne songe à la soupçonner de réticence, de ruse, de finesse, à l'arrêter au passage et à la presser de questions.

J'ai déjà signalé dans cette Revue, à propos de la même passion, un alinéa du *Congrès de Vérone* où se dissimulait, incompris, insoupçonné, un aveu tout semblable :

« Souvent, on est plus agité d'une faiblesse secrète que du destin d'un empire. L'affaire légère est, au fond de l'âme, l'affaire sérieuse... Un royaume ne pèse ni ne vaut plus qu'un plaisir. »

Les lettres à Mme de C*** rendent cette confession la plus transparente du monde.

C'est à la même « faiblesse », à la même « misère », au même « plaisir » qu'il est fait allusion ici et là ; ici, dans le *Congrès*, là, dans les *Mémoires*, avec des mots qui sont synonymes.

Dans les *Mémoires*, et dans les Œuvres, combien d'expressions tombées comme négligemment de cette plume, savante et précise autant que musicale et colorée, qui réservent à une étude attentive et avertie, la découverte de secrets analogues !

J'ai tenu à mettre en relief la faute et l'aveu. Il serait injuste de taire l'excuse. Chateaubriand n'a pas daigné se plier à la donner : crainte peut-être de paraître revenir sur

sa confession pour en diminuer la gravité, en plaidant les circonstances atténuantes.

Charlotte venait demander aide et protection au ministre des Affaires étrangères. Elle espérait qu'en vertu de ses hautes fonctions, il pourrait agir efficacement, en faveur de son fils, auprès du ministère anglais, et, au besoin, ferait intervenir ses collègues. Or, ceux-ci, Villèle en tête, refusaient tout à Chateaubriand, même une « misérable place de sous-préfet » qu'il demandait pour un de ses neveux.

Et, quant au ministres anglais, ils ne pardonnaient pas à Chateaubriand l'humiliation qu'il leur avait infligée par le succès de la guerre d'Espagne.

De l'une à l'autre tribune, il y avait eu des discours opposés : là-bas, attaques violentes et personnalités insultantes de *vilains ;* ici, réponse de galant homme et salut de chevalier.

Le beau rôle, de l'aveu de tous, avait été du côté de Chateaubriand. Et le triomphe des armes françaises renouvelait et sanctionnait le triomphe oratoire.

Personne n'était moins que Chateaubriand *persona grata* auprès du *Foreign Office*. Peut-être l'était-il moins encore auprès de ses collègues.

Le « regard » fuyant et voilé dans lequel Charlotte avait lu « tout ce qu'une gracieuse politesse cherchait à lui cacher » s'explique très bien, par l'embarras de sa position, l'impuissance à laquelle il se voyait condamné, l'absolue impossibilité d'agir.

Il n'eut pas le courage de dire ce qui en était. Mais pouvait-il expliquer tout cela à une Anglaise, fût-elle Charlotte, quand nous savons à quel point il lui répugnait de révéler à ses plus intimes amis l'hostilité sourde de Villèle, — de Corbière et de la Cour à son égard.

Si valable que soit l'excuse, elle ne suffit pas à disculper l'amant de Mme de C***. La principale cause de la « froideur » qui froissa Charlotte, elle est là, dans la folie de sa passion.

Pas plus que tant d'autres femmes qui souffrirent par lui, sans cesser de l'aimer, — « tant la séduction était grande ! » — Charlotte n'eut la pensée de lui tenir rigueur. Il est vrai qu'elle n'essaya pas de le revoir : fierté d'Anglaise.

Ne lui suffisait-il pas de le revoir au plus intime de ses souvenirs, jeune, beau, mélancolique. Adolescente, elle avait bu le philtre ; elle avait subi dans un long et familier tête à tête la magie de l'Enchanteur, alors qu'il s'ignorait lui-même.

Le rêve, « l'éternel rêve », dura autant que sa vie, et par delà ; car elle voulut le perpétuer en associant à son culte ceux qui, venus d'elle, « prolongeraient sa vie ».

Malade, « très malade », et se sentant près de sa fin, Charlotte eut l'inspiration d'envoyer son fils aîné à l'ancien émigré : touchante manière de prouver la fidélité de son affection et de renouveler discrètement, le souhait de bonheur que contenait sa dernière lettre.

Adieu, Mylord, puissiez-vous être heureux ! c'est le vœu profondément senti, le vœu ardent de la très humble et dévouée servante de votre Seigneurie.

Chateaubriand dans ses *Mémoires :*

Aujourd'hui, après seize nouvelles années évanouies depuis mon ambassade de Londres (1822-1838), mes regards se reportent sur la fille du pays de Desdémone et de Juliette.

Elle ne compte plus dans ma mémoire que du jour où sa présence inattendue ralluma le flambeau de mes souvenirs. Nouvel Epiménide, réveillé après un long sommeil, j'attache mes regards sur un phare d'autant plus radieux que les autres sont éteints sur le rivage ; un seul excepté brillera longtemps après moi. [Madame Récamier], 1838. Un des deux beaux enfants pour lesquels Charlotte m'avait prié de m'intéresser, en 1822, vient de venir me voir à Paris ; c'est aujourd'hui le capitaine Sulton : il est marié à une jeune femme charmante, et il m'a appris que sa mère, très malade, a passé dernièrement un hiver à Londres.

*
* *

L'homme des relations amicales et de la vie privée n'avait pas gagné dans les hauteurs du pouvoir. A cette date, de 1822 à 1824, « le bon enfant » de jadis ne se retrouve plus.

Que sont devenus les vieux amis ? où sont les lettres qu'il leur adressa ? Je sais bien : sa correspondance diplomati-

que, tout entière de sa main, témoigne d'une extraordinaire activité

L'excuse pourrait suffire, s'il s'agissait d'un autre homme, Mais avec lui, elle ne semble pas de saison ; que de fois, malgré ses dépêches d'ambassadeur à Londres, malgré les chapitres des *Mémoires* composés dans la ville du brouillard et du *spleen*, que de fois, et avec quelle passion, il avait écrit à Mme de Duras et à Mme Récamier pour solliciter leur influence, tantôt auprès de Villèle, tantôt auprès de Montmorency. Il voulait, à toute force, figurer au « Congrès des Rois ».

Guéneau « ne le voyait plus depuis longtemps ». — Chênedollé ne le voyait pas davantage. — Ballanche ! Chateaubriand parle de ce dernier comme d'un homme qui revient de loin : « 1823, Ballanche a dîné chez moi hier. J'ai eu soin d'écarter toute conversation politique. Cela m'a fait grand plaisir de voir chez moi le vieil ami. » Le vieil ami, nous l'avons vu s'éloigner avec Mme Récamier, cœur ulcéré l'un et l'autre. — Joubert avait disparu, en 1824, flamme vacillante qui finit de s'éteindre — Fontanes était mort en 1821. Clausel continuait de le voir presque tous les jours. Il n'avait pas d'autre politique que Chateaubriand. Et cette communauté de vues avait été la sauvegarde de leur amitié.

A sa chute, les amis politiques, les ultras, font mine de l'abandonner. Avec quelle conviction et quel geste de mépris il les congédie et les rejette à Villèle : « Je fermai ma porte à quiconque m'avait trahi... »

Ce n'était pas le ministère ni les enivrements du pouvoir qui l'avaient changé.

On disait que l'encens lui était monté à la tête ; et Mme Récamier, d'Italie, le répétait à son volage ami. Sur ce mot, il se récrie :

« — Il n'est pas insensible à voir la France en cet état de considération au dehors et de prospérité au dedans, et à penser que la gloire et le bonheur de sa patrie datent [sous la Restauration] de son entrée au ministère. Mais si on lui ôte cette satisfaction d'un honnête homme, il ne lui reste qu'un profond ennui de sa place, de la lassitude de tout, du

mépris pour les hommes beaucoup augmenté, et l'envie d'aller mourir loin du bruit, en paix, et oublié dans quelque coin du monde. »

Quoiqu'il y ait précisément dans ces lignes une griserie d'encens, Chateaubriand n'y dit rien qu'à la rigueur nous ne puissions accepter, sauf le coin et l'oubli.

Et toutefois, une passion l'avait enivré plus que l'encens, passion « terrible et violente » !

Rien ne pouvait, mieux que ce roman de 1823-1824, nous révéler le Chateaubriand de la vie privée. C'est vraiment René, « le frère d'Amélie, ». Au moral, « nature molle et efféminée », faible incroyablement ; tandis que l'homme public se déploie magnifiquement, dans sa mâle énergie, qu'il soit au pouvoir ou chef d'opposition.

De par son humeur, sa complexion, ses habitudes XVIIIe siècle, il allait d'une passion à une autre, « sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde ». — Perpétuelle inconstance qui n'est qu'un dégoût constant, disait-il dans le *Génie du Christianisme,* au chapitre *des Passions.*

Oublieux, ou dédaigneux de la vieille maxime, principe de sagesse : « Connais-toi toi-même », il disait et répétait : « Je m'ignore. » Et c'était déjà le mot de Joubert : « Il s'ignore. »

Mme de Duras dut être la première à savoir la nouvelle folie à laquelle s'abandonnait « le cher frère ». Elle lui était trop sincèrement attachée pour n'être pas attentive à ses actes ; et, d'autre part, elle était trop franche pour lui épargner les représentations et les conseils de l'amitié.

Le dirai-je ? peut-être qu'en apprenant le départ de la belle Juliette, et pour quelle cause, et malgré que cette cause l'atteignît elle aussi, elle n'aura pu réprimer un premier mouvement de secrète satisfaction.

C'était au tour de la rivale à savourer l'amertume de telles larmes. Plaisir de vengeance vite désavoué par l'âme si noble et si belle que la piété épurait au feu de la souffrance.

Mme de Duras se dévoua plus que jamais au « cher frère ». Tout en déplorant les faiblesses de l'homme privé, elle applau-

dit aux succès de l'homme d'Etat. Et, après sa disgrâce, elle fit tout au monde pour l'arracher à la polémique enragée qui le perdait sans retour, croyait-on, pour l'appliquer à l'histoire qu'il aurait si bien racontée, même pour le réconcilier avec Villèle qui « ne pouvait gouverner sans lui ».

Mme de Chateaubriand aussi resta auprès de l'infidèle époux, au poste du devoir, en dépit de tout ce qu'elle apprenait, soupçonnait ou voyait.

On lui a reproché de n'avoir pas su captiver l'inquiet et inexplicable René.

Nommez la femme qui eût fait cette merveille. Nulle des adoratrices de Chateaubriand, l'élite de la noblesse française, n'aurait eu ce pouvoir. Ni Mme de Beaumont, témoin Mme de Custine ; ni la « reine des roses », témoin Mme de Noailles ; ni « l'enchanteresse » de Méréville, témoin Mme de Béranger et Mme de Cossé, et l'*Adrienne*, au dire de Mme de la Tour-du-Pin (lettre inédite) qui parle même d'un sérail ; ni Mme Récamier, témoin Mme de C*** ; ni Mme de C***, témoin Mme Hamelin et les autres ; ni aucune mortelle, à aucune époque de sa longue vie.

Cœur dévoré d'ennui, il se tournait et se retournait, avec l'agitation et l'impatience d'un malade qui ne tient pas en place et ne peut trouver de repos. Vrai malade, victime du spleen.

On peut se demander si l'être ainsi rongé du spleen, voué de naissance au changement et prédisposé aux crises sentimentales, était appelé à la stabilité du mariage.

La question aurait dû se poser avant de l'engager dans le lien sacré. Et l'on s'était hâté de le marier tout jeune, presque malgré lui.

Les hommes de ma sorte se doivent-ils marier ? La vérité de leur nature est une vérité de chimère, de misères et d'isolement, qui n'est pas assez sainte pour les autels de la famille. L'être de cette espèce est comme Adam, créé avant la formation de la femme. Il ne trouvait point l'aide qui lui fût semblable : *non inveniebatur adjutor similis ejus* (1).

1. Fragment inédit, publié par M. Victor Giraud : dans *Chateaubriand. Etudes littéraires*.

Ce qu'il faut ajouter, c'est que Mme de Chateaubriand fut malade presque toujours. La bonté compatissante de son mari, ses soins délicats, son dévouement inlassable, la jetaient dans une admiration pleine d'attendrissement. S'il ne fut pas un modèle d'époux, au moins fut-il, pour sa frêle et douloureuse compagne, une perfection d'ami.

« Le bon chat est à la messe » écrivait-elle à Joubert, qui avait reçu toutes ses confidences ; « j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel [comme un ange] ; car, à la vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! quelle patience ! quelle bonté ! »

Le joli mot enthousiaste, que traverse manifestement un sourire où il y a de l'ironie un peu, et du pardon beaucoup, et de l'amour infiniment, s'appliquerait aux quarante-trois années de leur vie commune. « Mme de Chateaubriand est malade... Je reste auprès de ma pauvre malade... Je soigne Mme de Chateaubriand » ; ces phrases, et telles autres, reviennent dans la correspondance de Chateaubriand comme une sorte de refrain. Quand ils étaient séparés par quelque voyage de l'un ou de l'autre, il lui écrivait tous les jours; et ses lettres ou billets étaient de toute amabilité : « Ma chère petite, lui disait-il... j'ai travaillé pour que nous soyons riches comme des puits ; fais bombance et n'économise pas sur les dîners. Ta longue lettre d'hier m'a fait rire au milieu de mes bois [Versailles]. »

Elle, de son côté, exerça sur son mari une influence politique dont je ne sache pas que personne ait parlé, et qu'il faudra bien quelque jour étudier. Cette influence sur la tendance de ses écrits et sur ses déterminations les plus graves fut constante et très grande ; d'aucuns seront portés à la trouver excessive ; mais nul ne s'avisera de la contester, pas plus que sa collaboration aux *Mémoires d'Outre-tombe*.

Une seule lettre suffira pour montrer que, dès 1815, les ambitions de Chateaubriand étaient stimulées, voire suggérées et, pour ainsi dire, commandées par la compagne de sa vie.

[Orléans, août] 1815.

... Enfin, tu es contente... Ils sont désolés que je sois pair, parce qu'ils ne peuvent plus m'élire. Aurais-tu voulu que je fisse des récits dans tous les journaux ? On aurait dit que je me faisais donner des éloges, que j'étais l'auteur des articles...

Au nom du ciel, tenons-nous en là, et ne demandons plus rien. Nous réglerons seulement notre ambition de fortune et nous l'obtiendrons très facilement...

Je t'embrasse... tu vois que je t'écris exactement... Fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines (1).

Si quelque lecteur, ami rigoureux de la logique, demandait comment Chateaubriand, apologiste, mettait d'accord sa foi de chrétien avec l'infidélité de ses actes, je le prierais de se reporter à la réponse qui se trouve dans les *Annales Romantiques* de 1904.

Il s'accusait humblement et publiquement de ses « faiblesses » et de ses « misères ».

Il n'essayait pas, comme d'autres illustres, de glorifier, ou de légitimer, et pas même d'excuser ses « erreurs ».

Il se demandait avec angoisse si ses passions « ne jetaient pas une ombre sur sa foi ». — Et de fait, elles ont diminué son autorité morale ; elles ont fourni prétexte aux pires insinuations de Sainte-Beuve et de ses émules.

Il invoquait à son profit l'article du *Credo* : « Je crois... la rémission des péchés, »

Il disait : « Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ. Votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme. »

La vraie confession, agenouillée et secrète, celle-là, devait venir plus tard, bien tard, et cependant dix ans avant sa mort ; — la confession qui purifie, redresse et fortifie, parce qu'elle suppose, avec la grâce divine, le regret des fautes commises et le ferme propos de n'y plus retomber.

*
* *

1. Lettre publiée dans les *Débats* du 1er mai 1907 par M. de Loménie, en supplément à sa très belle étude : *Trois années de la vie de Chateaubriand, 1814-1816.*

Victor Hugo à vingt ans

(Suite)

Enfin, en avril 1825, le projet si longtemps caressé d'un voyage à Blois put être mis à exécution.

Victor Hugo et sa femme qui nourrissait Léopoldine prirent la malle-poste et arrivèrent à Blois, au matin, par la rive gauche.

Près de quarante ans plus tard, remerciant de son album, les *Rues et Maisons du vieux Blois*, le dessinateur Queyroy (1), Hugo vieilli adressait, de Guernesey, cette jolie lettre à l'artiste.

Ce n'est plus la prose un peu flottante et souvent impersonnelle des lettres au général. Si les cheveux du poète avaient blanchi, son verbe avait, depuis des années, pris son ampleur et adopté sa formule définitive.

Ce sont là de très belles pages, où, magnifiquement, Victor Hugo évoque son arrivée à Blois, son père et son jardin, et, s'éveillant au bord du fleuve, la ville tout entière, désuète mais pleine de grâce, avec son château, ses vieilles maisons et tous ces souvenirs qui sont le passé.

Hauteville-House, 17 avril 1864.

Monsieur, je vous remercie. Vous venez de me faire revivre dans

1. — Outre les *Rues et maisons du vieux Blois*, on doit au dessinateur Armand Queyroy, qui a été longtemps conservateur du Musée de Moulins, un certain nombre d'eaux-fortes sur Vendôme et la plupart des portraits qui servent de frontispice à chacun des volumes composant la *Galerie des Hommes illustres du Vendômois*.

le passé. Le 17 avril 1825, il y a trente-neuf ans aujourd'hui même, (laissez-moi noter cette petite coïncidence intéressante pour moi), j'arrivais à Blois. C'était le matin. Je venais de Paris. J'avais passé la nuit en malle-poste, et que faire en malle-poste ? J'avais fait la ballade des *Deux Archers* (1 *bis*) ; puis, les derniers vers achevés, comme le jour ne paraissait pas encore, tout en regardant à la lueur de la lanterne passer à chaque instant des deux côtés de la voiture des troupes de bœufs de l'Orléanais descendant vers Paris, je m'étais endormi. La voix du conducteur me réveilla. — Voilà Blois ! me cria-t-il. J'ouvris les yeux et je vis mille fenêtres à la fois, un entassement irrégulier et confus de maisons, des clochers, un château, et sur la colline un couronnement de grands arbres et une rangée de façades aiguës à pignons de pierre au bord de l'eau, toute une vieille ville en amphithéâtre capricieusement répandue, sur les saillies d'un plan incliné, et, à cela près que l'océan est plus large que la Loire et n'a pas de pont qui mène à l'autre rive, presque pareille à cette ville de Guernesey que j'habite aujourd'hui. Le soleil se levait sur Blois.

Un quart d'heure après, j'étais rue du Foix, n° 73. Je frappais à une petite porte donnant sur un jardin : un homme qui travaillait au jardin venait m'ouvrir. C'était mon père.

Le soir, mon père me mena sur le monticule qui dominait sa maison et où est l'arbre de Gaston (2) ; je revis d'en haut la ville que j'avais vue d'en bas ; l'aspect, autre, était, quoique sévère, plus charmant encore. La ville, le matin, m'avait semblé avoir le gracieux désordre et presque la surprise du réveil ; le soir avait calmé les lignes. Bien qu'il fît encore jour, le soleil venant à peine de se coucher, il y avait un commencement de mélancolie ; l'estampe du crépuscule émoussait les pointes des toits ; de rares scintillements de chandelles remplaçaient l'éblouissante diffusion de l'aurore sur les vitres ; les profils des choses subissaient la transformation mystérieuse du soir ; les roideurs perdaient ; les courbes gagnaient ; il y avait plus de coudes et moins d'angles. Je regardais avec émotion, presque attendri par cette nature. Le ciel avait un vague souffle d'été.

La ville m'apparaissait non plus comme le matin, gaie et ravissante, pêle-mêle, mais harmonieuse ; elle était coupée en compartiments d'une belle masse, se faisant équilibre ; les plans reculaient,

1 *bis*. Ballade VIII ; dédiée à Louis Boulanger.

2. La Butte des Capucins.

les étages se superposaient avec à-propos et tranquillité. La cathédrale, l'évêché, l'église noire de Saint-Nicolas, (1), le château, autant citadelle que palais, les ravins mêlés à la ville, les montées et les descentes où les maisons tantôt grimpent, tantôt dégringolent, le pont avec son obélisque, la belle Loire serpentant, les bandes rectilignes de peupliers, à l'extrême horizon, Chambord indistinct avec sa futaie de tourelles, les forêts où s'enfonce l'antique voie dite « ponts romains » (2) marquant l'ancien lit de la Loire, tout cet ensemble était grand et doux. Et puis mon père aimait cette ville.

Vous me la rendez aujourd'hui.

Grâce à vous, je suis à Blois. Vos vingt eaux-fortes montrent la ville intime, non la ville des palais et églises, mais la ville des maisons. Avec vous, on est dans la rue ; avec vous on entre dans la masure ; et telle de ces bâtisses décrépites, comme les logis en bois sculpté de la rue Saint-Lubin (3), comme l'hôtel Denis-Dupont (4), avec sa lanterne d'escalier à baies obliques suivant le mouvement de la vis de Saint-Gilles, comme la maison de la rue Haute, comme l'arcade surbaissée de la rue Pierre-de-Blois étale toute la fantaisie gothique, ou toutes les grâces de la Renaissance. augmentées de la poésie du délabrement. Etre une masure, cela n'empêche pas d'être un bijou Une vieille femme qui a du cœur et de l'esprit, rien n'est plus charmant. Beaucoup des exquises maisons dessinées par vous sont cette vieille femme-là. On fait avec bonheur leur connaissance. On les revoit avec joie, quand on est, comme moi, leur vieil ami. Que de choses elles ont à vous dire, et quel délicieux rabâchage du passé ! Par exemple, regardez cette fine et délicate maison de la rue des Orfèvres, il semble que ce soit un tête-à-tête. On est en bonne fortune avec toute cette élégance. Vous nous faites tout reconnaître, tant vos eaux-fortes sont des portraits. C'est la fidélité photographique, avec la liberté du grand art. Votre rue Chemonton est un chef-d'œuvre. J'ai monté, en même temps que ces bons paysans, de Sologne peints

1. Ancienne église de l'abbaye bénédictine de Saint-Laumer.

2. Les « ponts châtrés », vulgairement appelés « ponts chartrains ».

3. Vieille rue de Blois, bien connue des touristes pour ses maisons du XV[e] siècle. L'une d'elles, dont il existe un curieux dessin par Victor Hugo, aurait été habitée par Marion Delorme.

4. Denys Dupont, — Pontanus — avocat et célèbre jurisconsulte blaisois; l'un des principaux auteurs de la Coutume de Blois et son commentateur. (Blois, Angelier, 1556; Paris, Billaine, 1677.)

par vous, les grands degrés du château. La maison à statuettes de la rue Pierre-de-Blois est comparable à la précieuse maison des musiciens de Woymouth. Je retrouve tout.

Voici la Tour-d'Argent (1), voici le haut pignon sombre, coin des rues des Violettes et de Saint-Lubin, voici l'hôtel de Guise, voici l'hôtel de Cheverny (2), voici l'hôtel Sardin (3) avec ses voûtes en anses de panier, voici l'hôtel d'Alluye (4) avec ses galantes arcades du temps de Charles VIII, voici les degrés de Saint-Louis qui mènent à le cathédrale, voici la rue du Sermon, et au fond la silhouette presque romane de Saint-Nicolas ; voici la jolie tourelle à pans coupés dite Oratoire (5) de la reine Anne. C'est derrière cette tourelle qu'était le jardin où Louis XII, goutteux, se promenait sur son petit mulet.

Ce Louis XII a, comme Henry IV, des côtés aimables. Il fit beaucoup de sottises, mais c'était un roi-bonhomme. Il jetait au Rhône les procédures commencées contre les Vaudois. Il était digne d'avoir pour fille cette vaillante huguenote astrologue, Renée de Bretagne, si intrépide devant la Saint-Barthélémy et si fière à Montargis. Jeune, il avait passé trois ans à la tour de Bourges, et il avait tâté de la cage de fer. Cela qui aurait rendu un autre méchant, le fit débonnaire.

1. Ancien atelier monétaire des comtes de Blois formant aujourd'hui le coin des rues des Trois-Clefs et de la Serrurerie.

2. Hôtel à Blois de la famille Hurault (Hurault de Cheverny, de Saint-Denis et de Vibraye), ou « Petit Louvre », rue Saint-Martin.

3. Scipion Sardini, financier lucquois amené en France par Catherine de Médicis qui lui fit épouser Isabelle de Limeuil. La rapidité de sa fortune lui valut cette épigramme de ses contemporains :

Qui modo Sardinii jam nunc sunt grandia ecte ;
Sic alit italicos Gallia pisciculos.

En dehors de l'hôtel du 7 de la rue du Puits-Châtel à Blois, Sardini possédait, à Paris, un hôtel dans le quartier Mouffetard, auquel M. Anatole de Montaiglon a consacré deux articles intéressants : *L'hôtel de Scipion Sardini et ses médaillons en terre cuite* (*Les Beaux-Arts*, tome I, 1869, pp. 161-166 ; 197-202) ; (*Bulletin de la Soçiété impériale des Antiquaires de France*, année 1857, pp. 97-101 ; cette communication a été réimprimée dans la *Revue universelle des Arts*, tome V, 1857, pp. 461-463).

M. Edouard Drumont a d'autre part tracé une jolie silhouette du personnage dans la première série de *Mon vieux Paris : Un Financier du XVI*[e] *siècle* (Réimpression Flammarion, S. D., in-12, pp. 207-247).

4. Ancien hôtel, rue Saint-Honoré ainsi que l'hôtel Denys Dupont, de Florimond Robert et, baron d'Alluye (1533-1569).

5. Pavillon situé dans les anciens jardins bas du château et y faisant face, souvent improprement appelé « Bains de Catherine ».

Anne de Bretagne s'y était retirée durant l'excommunication de Louis XII.

Il entra à Gênes, vainqueur, avec une ruche d'abeilles dorée sur sa cotte d'armes et cette devise : *Non utitur aculeo*. A Aignadel, à un courtisan qui disait : *Vous vous exposez, sire*, il répondait : *Mettez-vous derrière moi*. C'est lui aussi qui disait : *Bon roi, roi avare. J'aime mieux être ridicule aux courtisans que lourd au peuple*. Il disait : *La plus laide bête à voir passer, c'est un procureur portant ses sacs*. Il haïssait les juges désireux de condamner et faisant effort pour agrandir la faute et envelopper l'accusé. *Ils sont*, disait-il, *comme les savetiers qui allongent le cuir en tirant dessus avec leurs dents*. Il mourut de trop aimer sa femme, comme plus tard François II, doucement tués l'un et l'autre par une Marie. Cette noce fut courte. Le 1er janvier 1515, après quatre-vingt-trois jours ou plutôt quatre-vingt-trois nuits de mariage, Louis XII expira, et comme c'était le jour de l'an, il dit à sa femme : *Mignonne, je vous donne ma mort pour vos étrennes*. Elle accepta de moitié avec le duc de Brandon.

L'autre fantôme qui domine Blois est aussi haïssable que Louis XII est sympathique. C'est ce Gaston, Bourbon coupé de Médicis. Florentin du XVIe siècle, lâche, perfide spirituel, disant de l'arrestation de Longueville, de Conti et de Condé : *Beau coup de filet prendre à la fois un renard, un singe et un lion!* Curieux artiste, collectionneur, épris de médailles, de filigranes et de bombonnières, passant sa matinée à admirer le couvercle d'une boîte en ivoire, pendant qu'on coupait la tête à quelqu'un de ses amis, trahi par lui.

Toutes ces figures, et Henri III, et le duc de Guise, et d'autres, y compris ce Pierre-de-Blois (1), qui a pour gloire d'avoir prononcé le premier le mot *transsubstantiation*, je les ai revues, Monsieur, dans la confuse évocation de l'histoire, en feuilletant votre précieux recueil. Votre fontaine de Louis XII m'a arrêté longtemps. Vous l'avez reproduite comme je l'ai vue, toute vieille, toute jeune, charmante. C'est une de vos meilleures planches. Je crois bien que la *Rouennerie en gros*, constatée par vous, vis-à-vis

1. Pierre de Blois, né dans le faubourg de Vienne, vers 1130. Après avoir étudié le droit à Bologne et la théologie à Paris, fut tour à tour, en Angleterre, où il mourut en disgrâce vers 1200, secrétaire et confident de Henri II Plantagenet et chancelier de l'archevêque de Cantorbéry, qui lui conféra l'archidiaconé de Bath.

Les lettres qu'il a laissées sont pleines de jugements satiriques et violents sur ses contemporains.

l'hôtel d'Amboise, était déjà là de mon temps (1). Vous avez un talent vrai et fin, le coup d'œil qui saisit, le style, la touche ferme, agile et forte, beaucoup de naïveté, et ce don rare de la lumière dans l'ombre. Ce qui me frappe et me charme dans vos eaux-fortes, c'est le grand jour, la gaieté, l'aspect souriant, cette joie du commencement, qui est toute la grâce du matin. Des planches semblent baignées d'aurore. C'est bien là Blois, mon Blois à moi, ma ville lumineuse. Car la première impression de l'arrivée m'est restée. Blois est pour moi radieux. Je ne vois Blois que dans le soleil levant. Ce sont là des effets de jeunesse et de patrie.

Je me suis laissé aller à causer longuement avec vous Monsieur, parce que vous m'avez fait plaisir. Vous m'avez pris par mon faible, vous avez touché le coin sacré des souvenirs. J'ai quelquefois de la tristesse amère, vous m'avez donné de la tristesse douce. Être doucement triste, c'est là le plaisir. Je vous en suis reconnaissant. Je suis heureux qu'elle soit bien conservée, si peu défaite, et si pareille encore à ce que je l'ai vue il y a quarante ans, cette ville à laquelle m'attache cet invisible écheveau des fils de l'âme, impossible à rompre, ce Blois qui m'a vu adolescent, ce Blois où les rues me connaissent, où une maison m'a aimé, et où je viens de me promener en votre compagnie, cherchant les cheveux blancs de mon père et trouvant les miens.

Je vous serre la main, Monsieur.

VICTOR HUGO

Publiée d'abord dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2) et souvent reproduite depuis, cette lettre fixe au 17 avril 1825 l'arrivée de Victor Hugo à Blois.

Le commissionnaire essoufflé remettant au poète « la grande lettre cachetée de rouge qui venait d'arriver chez lui et que son beau-père lui envoyait en toute hâte » de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (3) risque donc fort d'appartenir à la légende.

C'est dommage, car nous y perdons cette jolie scène :

« A Blois, le général était à la descente de la voiture. Victor

1. Une plaque de cuivre gravé a ramené cette inscription à des proportions plus modestes.
2. *Gazette des Beaux-Arts*, 1864.
3. Tome II, p. 83.

Hugo, sachant le plaisir qu'il ferait à son père, lui tendit aussitôt son brevet et lui dit :

— Tiens, ceci est pour toi.

« Le général, charmé en effet, garda le brevet et, en échange détacha de sa boutonnière son ruban rouge (1) qu'il mit à celle de son fils. » (2).

Le 29 avril seulement, en effet, le *Moniteur* annonçait la distinction dont Lamartine et Victor Hugo venaient d'être l'objet :

« Le Roi vient de nommer MM. Alphonse de Lamartine et Victor Hugo, chevaliers de la Légion d'honneur » (3) ; et, le 12 mai suivant, le nouveau chevalier n'avait encore ni croix, ni papiers (4).

Ce Roi qui, par ordonnance spéciale, venait de décorer deux poètes, n'était plus Louis XVIII, mort le 16 septembre 1824, à 4 heures du matin, mais le comte d'Artois, devenu Charles X.

Non content d'accorder à Victor Hugo l'étoile, au centre de laquelle, un Henri IV barbu avait remplacé le masque consulaire, le Roi l'invitait à son sacre.

Cette « marque d'honneur » était bien due au chantre, alors si fidèle, des Bourbons. Il y fut très sensible, et les lettres qu'il écrivit alors de Blois témoignent du plaisir qu'il en ressentit.

La *Correspondance* de Victor Hugo nous en fournit le texte. Il complète heureusement celui dont la Bibliothèque de Blois conserve les originaux.

Dès le 27 avril, aussitôt ces importantes nouvelles reçues, Victor écrit à Soulié, au bon Soulié, non pas l'auteur du *Lion Amoureux* (5), mais Augustin Soulié, le rédacteur à la *Quotidienne*.

1. Le général était officier de la Légion d'honneur du 14 février 1815.
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome II, p. 83.
3. *Moniteur Universel*, n° 119, vendredi 29 avril 1825, partie non officielle.
4. Lettre écrite de la Miltière à M. Foucher, le 12 mai 1825.
5. Jean-Baptiste-Augustin Soulié, né à Castres en 1780, mort à Paris en 1845. Après avoir fondé et dirigé à Bordeaux : le *Mémorial bordelais*, la

Le poète ne cache ni sa joie, ni sa reconnaissance pour ses protecteurs.

A Monsieur J.-B. Soulié, hôtel de Hollande,
rue Neuve-des-Bons-Enfants, à Paris.

Blois, 27 avril 1825, matin.

Savez-vous, mon bon Soulié, que les grâces royales pleuvent sur moi, au moment où je viens à Blois me faire hermite ? Le Roi me nomme chevalier de la Légion d'honneur, et me fait l'insigne honneur de m'inviter à son sacre. Vous allez vous réjouir, vous qui m'aimez, et je vous assure que le plaisir que cette nouvelle vous fera augmente beaucoup ma propre satisfaction. Il y a entre nous une telle fraternité de sentiments et d'opinions, qu'il me semble que ma croix est la vôtre, comme la vôtre serait la mienne.

Ce qui accroît beaucoup le prix de cette croix à mes yeux, c'est que je l'obtiens avec Lamartine, par ordonnance spéciale qui ne nomme que nous deux, attendu, a dit le Roi, qu'il s'agit de réparer une omission. Ces deux décorations ne comptent pas dans le nombre donné au sacre.

Ce qui ajoute aussi un grand charme à mon voyage de Reims, c'est l'espérance de le faire avec notre Charles Nodier (1), auquel j'ai écrit hier, pour qu'il s'arrange de manière à m'avoir pour compagnon. Je dois ajouter à tout ceci que M. de La Rochefoucauld a été charmant, dans cette circonstance, pour Lamartine et moi. Il est impossible de s'effacer plus complètement pour laisser au Roi toute la reconnaissance, de mettre plus de grâce et de délicatesse dans ses rapports avec nous. C'est à lui que nous devons nos croix et c'est lui qui nous remercie. Je dois cette justice haute et entière à un homme qui ne l'obtient pas toujours (2).

Ruche d'Aquitaine et la *Ruche politique*, il vint, en 1820, se fixer à Paris, où il collabora activement à la *Quotidienne*.

Nommé conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal il a laissé une édition assez estimée des *Poésies de Charles d'Orléans*.

1. L'article de Charles Nodier dans la *Quotidienne* sur *Han d'Islande*, avait, deux ans plus tôt, mis les deux écrivains en rapport et leurs relations n'avaient point tardé à tourner à l'intimité.

2. Le vicomte Sosthènes de la Rochefoucauld. Son passage à la direction des Beaux-Arts fut marqué par l'allongement momentané qu'il fit subir, à l'Opéra, aux jupes des danseuses et par la feuille de vigne en papier dont il gratifia, au Louvre, la nudité des statues.

Il fut, d'ailleurs, l'objet de mystifications sans nombre auxquelles le *Mercure de France* ne fut pas étranger.

Je vais donc vous revoir, cher ami, et il me faut cette espérance pour apporter quelque adoucissement au chagrin de quitter mon Adèle pour la première fois. Dites tout cela à ceux de nos bons amis auxquels je n'aurai pas le temps d'écrire.

Votre canif est beau et excellent ; votre dessin est d'une bizarrerie charmante. Merci mille fois, et merci surtout de votre franche et tendre amitié.

Personne ne vous aime plus que moi.

VICTOR (1)

Le lendemain c'est le tour d'Alfred de Vigny, « Vigny qu'on avait oublié dans cette cérémonie malgré ses titres de noblesse et les autres » (2), et, à la satisfaction du jeune légionnaire se mêlent de jolies notes sur Blois.

A Monsieur le comte Alfred de Vigny,
rue Richepanse, Paris.

Blois, 28 avril 1825.

Il ne faut pas, cher Alfred, que vous appreniez d'un autre que moi les faveurs inattendues qui sont venues me chercher dans la retraite de mon père. Le Roi me donne la croix et m'invite à son sacre. Réjouissez-vous, vous qui m'aimez, de cette nouvelle ; car je repasserai à Paris en allant à Reims, et je vous embrasserai.

Je compte faire le voyage avec notre Nodier, auquel je viens d'écrire. Vous nous manquerez.

Tous les honneurs, du reste, portent leur épine avec eux. Ce voyage me force à quitter pour quinze éternels jours cette Adèle que j'aime comme vous aimez votre Lydia (3). et il me semble que cette première séparation va me couper en deux.

Vous me plaindrez, mon ami, car vous aimez comme moi.

1. VICTOR-HUGO : *Correspondance*, 1815-1835, pp. 219-220.

2. LÉON SÉCHÉ : *Alfred de Vigny et son temps*, p. 113.

« Il est vrai que ce fils de royalistes, cet officier de la garde royale, n'avait été inspiré ni par la mort du duc de Berry, ni par celle de Louis XVIII, ni par la naissance du duc de Bordeaux. Un jour, trente ans plus tard, on lui demanda de faire une poésie sur la naissance du prince impérial. Il répondit qu'il n'avait jamais su faire ces choses-là. » (*Ibid.*, en note.)

3. Miss Lydia de Bunbury, que le poète avait rencontrée en 1824, à Pau, où il était en garnison et où il l'avait épousée le 3 février 1825.

Je suis ici, en attendant mon nouveau départ, dans la plus délicieuse ville qu'on puisse voir. Les rues et les maisons sont noires et laides, mais tout cela est jeté pour le plaisir des yeux sur les deux rives de cette belle Loire ; d'un côté un amphithéâtre de jardins et de ruines, de l'autre une plaine inondée de verdure. A chaque pas un souvenir.

La maison de mon père est en pierres de taille blanches, avec des contre-vents verts comme ceux que rêvait J.-J. Rousseau ; elle est entre deux jardins charmants, au pied d'un coteau, entre l'arbre de Gaston et les clochers de Saint-Nicolas. L'un de ces clochers n'a point été achevé et tombe en ruine (1). Le temps le démolit avant que l'homme l'ait bâti.

Voilà tout ce que je vais quitter pour quinze jours, et mon vieux et excellent père et ma bien-aimée femme par-dessus tout. Mais je vous reverrai un instant, et il y a tant de consolations dans la vue d'un ami.

Adieu, cher Alfred, mille hommages à votre chère Lydia. Avez-vous terminé votre formidable *Enfer* ? (2) C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel-Ange, le triple génie.

Embrassez bien pour moi Emile (3), Soumet (4), Jules (5), Guiraud (6), et d'Hendicourt et tous nos amis, auxquels j'écrirai dès que j'aurai quelque loisir.

VICTOR

1. Restauré une première fois sous le règne de Louis-Philippe, ce clocher a été complètement refait ces dernières années.

2. Il faut comprendre, sans doute, votre *Satan*.

3. Emile Deschamps, né à Bourges en 1791, mort à Versailles en 1871. L'un des premiers adeptes du Romantisme, avait été le collaborateur à la *Muse française* de Victor Hugo dont il demeura l'ami.

4. Alexandre Soumet, né à Castelnaudary en 1788, mort à Paris en 1845. Favorable à la nouvelle école, n'osa en appliquer que timidement les principes. Auteur dramatique de second ordre, il a émaillé, cependant, son œuvre de beaux vers et son poème de la *Divine Epopée* témoigne d'un intéressant effort. Victor Hugo, dont il avait encouragé les tout premiers débuts, le fait à tort dans *Victor Hugo raconté*, figurer comme témoin de son mariage, à la place d'Alfred de Vigny.

5. Jules Lefèvre (1797-1857). Lié d'amitié avec Soumet, entra dans le mouvement romantique et publia des vers où se ressentait fort l'influence de Byron. L'imita en allant combattre pour la liberté de la Pologne. Fait prisonnier par les Autrichiens, devait plus tard devenir bibliothécaire du prince Louis-Napoléon, puis de l'Elysée et des Tuileries.

6. Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre Guiraud (1788-1847), l'un des fondateurs avec Alexandre Soumet et Emile Deschamps de la *Muse française*. Fréquentait les mêmes salons littéraires, en particulier celui de Mme Ancelot,

Je suis encore ici pour trois semaines. Vous m'écrirez vite, n'est-ce pas?

Mille respects de ma part à Madame votre mère (1).

Rues et maisons noires et laides, « tout cela est jeté pour le plaisir des yeux ». Voilà, s'il en était besoin, de quoi faire pardonner au poète les deux vers connus du comte de Gassé.

« Regardez. — Tout est laid, tout est vieux, tout est mal.
Ces clochers même ont l'air gauche et provincial (2). »

Mais Victor Hugo a assez magnifié Blois d'autre part, et les clochers même de Saint-Nicolas, pour que cette boutade ne puisse inspirer autre chose qu'un sourire.

Son séjour touchait, d'ailleurs, à sa fin. Le 7 mai, après avoir recommandé au baron d'Eckstein (3) le *Résumé de l'Histoire de Russie* du pauvre Alphonse Rabbe, il écrivait, encore de Blois, cette lettre jolie et intéressante à Adolphe de Saint-Valry (4).

C'était à la veille du départ.

A Adolphe de Saint-Valry.

Blois, 7 mai 1825.

Oui, mon ami, de cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château

où il récitait volontiers les pièces qui ont formé les *Elégies savoyardes* (1823) vendues au profit de l'œuvre des petits Savoyards, et ses *Poèmes et chants élégiaques*.

1. Victor Hugo : *Correspondance*, 1815-1835, pp. 221-222.

2. *Marion Delorme* acte II, scène I.

3. Ferdinand d'Eckstein, né à Altona en 1790, mort à Paris en 1861. Après avoir servi contre la France, suivit Louis XVIII et s'attacha à sa fortune. Successivement commissaire central à Marseille, inspecteur général au ministère de la police, historiographe à celui des Affaires étrangères et enfin créé baron, il devait en 1826 fonder le *Catholique*.

Rendu à la vie privée par la révolution de juillet, le baron d'Eckstein, a exprimé, non sans talent, dans nombre d'ouvrages son loyalisme.

4. Adolphe de Saint-Valry, l'un des amis de jeunesse de Victor Hugo, et son hôte à Montfort-l'Amaury, où une lettre du poète à Alfred de Vigny lui fait, en 1821, faire « ses Pâques à Montfort ». (*Correspondance*, p. 15).

de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là en août 1821, des moments bien doux et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je suis charmé que le bon Jules Lefèvre vous doive la vente de son *Clocher de Saint-Marc*. C'est un homme d'un vrai talent, et il ne manque à ce talent qu'un succès.

Rien de tout cela ne vous manque à vous, mon cher ami, et vous avez tort de désespérer de vous-même ; il faut que votre poème se vende, et il se vendra. Entre le talent et le public, le traité est bientôt fait.

On me dit ici que l'on dit là-bas que j'ai fait abjuration de mes *hérésies littéraires*, comme notre grand poëte Soumet. Démentez le fait bien haut partout où vous serez, vous me rendrez service.

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* mêmes sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle (1) ; j'ai emporté un peu de pierre et de mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie

Ces deux reliques me sont précieuses.

Adieu, mon ami, vous savez que le roi m'invite à son sacre. Je serai à Paris vers le 29, et je vous embrasserai.

L'amitié d'un homme comme vous est douce et inappréciable.

VICTOR (2)

Le lendemain ou le surlendemain, le général emmenait ses hôtes passer quelques jours à la Miltière, la propriété qu'il

1. Marie-Caroline, duchesse de Berry devait suivre ce mauvais exemple, le 18 juin 1828, lors de sa visite à Chambord. (*Relation du voyage de S. A. R. Madame, Duchesse de Berry, dans la Touraine, l'Anjou, la Bretagne, la Vendée, et le Midi de la France en 1828* ; par M. le vicomte WALSH. (Paris, Hivert, 1829, tome I, p. 24.)

2. VICTOR HUGO : *Correspondance*, 1815-1835, pp. 48-49.

possédait en Sologne (1), d'où, après avoir écrit de façon plaisante à son jeune beau-frère, Paul Foucher (2), le 9 ou le 10 mai, il adressait, le 12, cette lettre plus sérieuse à son beau-père.

Il ne s'agit pas dans celle-ci de baccalauréat ou des jeux du soleil à travers le lierre tapissant « une salle de verdure attenante à la Miltière ».

Le sacre approche, Victor n'a reçu encore ni sa croix de la Légion d'honneur, ni les papiers la concernant. Il craint « de ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant ». Il prie son beau-père de vouloir bien passer à la chancellerie pour stimuler un peu l'apathie des bureaux.

Puis, ce sont les 350 francs demandés à Reims pour une chambre, — la province est sans pitié quand elle a occasion d'écorcher quelques Parisiens, — et si ce n'est tout à fait le chapitre des chapeaux, c'est tout au moins celui du tailleur et de chapelier. Du protocole presque.

(à suivre)

PIERRE DUFAY
Conservateur de la Bibliothèque de Blois.

1. Par acte passé devant Mᵉ Pardessus, notaire à Blois, le 12 décembre 1823, le général Hugo, avait acquis au prix de 31.000 francs cette petite propriété située communes de Pruniers et de Lassay (Loir-et-Cher), avec la locature de Laudinière. « Elle consistait d'après l'acte, en : maison de maître, grange, cénacles, un enclos appelé le parc de la Miltière, distribué en jardin anglais et entouré de fossés, contenant environ 5 hectares de terre, prés et taillis. » (L. B.)

2. *Correspondance*, pp. 50-51.

Né en 1818 et mort en 1875, Paul-Henri Foucher devait être en 1828 le collaborateur de son beau-frère dans le drame d'*Amy Robsart*. Drames, opéras, ballets, romans, chroniques, Paul Foucher a un peu affronté tous les genres et l'on ne doit pas oublier ses intéressantes correspondances parisiennes adressées à l'*Indépendance belge*.

VARIA

I

Le monument de Juste Olivier à Gryon

En attendant qu'on lui érige à Lausanne un monument digne de lui, les amis de Juste Olivier ont voulu fêter le centenaire de sa naissance et ont détaché, en son honneur de la montagne de Solalex, un bloc énorme qu'ils ont roulé jusqu'à Gryon où s'écoula la fin de sa vie. Sur ce bloc, dressé au milieu du village, on a encastré un médaillon de bronze du sculpteur Raphaël Lugeon, donnant en haut-relief les figures de Juste et Caroline Olivier, sa femme, avec cette inscription : *A Juste et Caroline Olivier, leurs admirateurs et le peuple Vaudois.*

La cérémonie d'inauguration, qui a eu lieu le 3 août dernier, avait attiré une foule considérable à Gryon : Elle était présidée par M. Decoppet, chef du département de l'Instruction publique et des Cultes qui prononça un beau discours. Elle fut suivie d'un pique-nique populaire au-dessus du village, place du Stand, où M. Charles Burnier, professeur à l'Université de Lausanne, jeta les vers suivants aux échos de la montagne :

A JUSTE ET CAROLINE OLIVIER

« Un vent de poésie a passé sur vos têtes »,
Et vous avez uni, dans l'amour, vos « Deux Voix »,
Pour chanter le pays et le peuple Vaudois
Qui vous rendent hommage, aujourd'hui, dans ces fêtes :

C'est le moment de la moisson
Où court la brise printanière,
Que le poète en sa chanson
Dernière,
Entrevoyait à sa façon :

Il se demandait, modeste,
Avec son esprit subtil,
De ce qu'il dit et qui reste :
« Quelqu'un s'en souviendra-t-il ? »

Le doute effleurait son âme,
Non, le doute du Divin,
Mais celui qui vient du blâme
Sur l'œuvre accomplie en vain.

Il s'interrogeait lui-même,
Et disait, d'un cœur soumis :
« J'ai chanté pour mes amis,
« Pour tous ceux que j'aime ».

Eh bien ! nous t'avons compris,
Nous, tes enfants en pensée ;
Nous avons senti le prix
De ta parole oppressée.

Et nous avons reconnu
Dans tes livres le « génie »
Qui se cachait, pauvre et nu,
Sous les rocs de la patrie.

C'est toi qui l'as réveillé,
L'as fait grandir, l'as fait vivre,
Et ton peuple émerveillé
N'a plus, dès lors, qu'à te suivre.

Tu nous conduis sur les monts,
Vers Anzeinde ou Taveyanne,
Et ces lieux que nous aimons,
Sont fleuris de gentianes.

Tu nous montres ton Eysins,
En sa nature superbe,
Où Judith suit son essaim,
Où les grands bœufs broutent l'herbe.

Le bleu Léman, toujours beau,
Te fait rêver sur la plage
D'un asile et d'un tombeau,
Terme de ton dur voyage.

Tu célèbres ce « Canton »,
Jeune fils de l'Helvétie,
Dont le peuple reste bon,
S'il pèche par inertie.

Tu chantes la Liberté,
Fille aux pieds nus et sauvages,
Qui descend avec fierté,
Racheter nos longs servages.

De tes inspirations,
Comme en un orgue sonore,
Naissent des vibrations
Qui se prolongent encore.

On a vu des raffinés
S'attaquer à ta mémoire,
Hommes de lettres mort-nés,
Qui sombreront dans l'histoire.

« Si quelqu'un n'est pas content »,
– Chantais-tu, pour qui se guinde –
« Qu'on lui dise : « Eh bien ! va-t'en,
« Oh ! gai ! tu n'es pas d'Anzeinde. »

Qu'importent ces vibrions
Et leur critique moisie !
Les braves gens de Gryon
Sentent mieux la poésie.

Quand ils s'en sont tous allés,
Pour chercher le bloc rustique
Qui gisait en Solalex,
Ils ont fait œuvre artistique.

Ils ont prouvé que le grain
D'un idéal salutaire,
Que tu plantas de ta main,
Germa dans leur bonne terre.

Et, de même, nos petits,
Qui vont encore à l'école,
Au poète du pays
Ont apporté leur obole.

Les cœurs simples, les cœurs purs
T'ont dit leur reconnaissance.
Les artistes les plus sûrs
Ont en toi leur jouissance.

Lugeon, notre grand sculpteur,
S'inspira de ta belle âme
Pour fixer avec bonheur,
Tes traits et ceux de ta femme.

Dans le bronze vous vivez
Ainsi, Juste et Caroline,
Parmi les blocs élevés
Au penchant de la colline.

En face le Muveran
Dresse au ciel sa noble tête.
Et quelque sapin géant
Se profile sur la crête.

Ce que vous avez chanté
Vous entoure et vous contemple.
Au seuil de l'Eternité,
La Nature est votre temple.

Sur vous la lumière luit
Dont votre foi vous inonde,
Et votre œuvre qui vous suit
Est bonne, belle et féconde.

II

La Bibliothèque du prince de Metternich

Le 19 novembre et les jours suivants, on vendra à Vienne (Autriche) par le ministère de MM. Gilhofer et Ranschburg libraires antiquaires, assistés de M. C.-J. Wawra, marchand d'estampes, la bibliothèque du chancelier prince de Metternich.

Le catalogue de cette vente qui ne contient pas moins de 2043 numéros, dont beaucoup composés de 30, 40 et même 50 volumes, est surtout riche en livres d'histoires, mémoires et correspondances intéressant la politique du XIXe siècle. Les historiens et mémorialistes français y sont très largement représentés. La partie littéraire est moins riche et les romantiques assez peu nombreux. Cependant on y trouve de très beaux exemplaires des premières éditions de Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Musset, Balzac, etc.

Mais le clou de la vente est l'album de lettres autographes qui furent adressées à Mme la duchesse de Castries. Cet album qui va de 1838 à 1849 renferme deux cent vingt et une pièces. En voici le résumé d'après le catalogue :

1. *Alfred de Musset.* *11 l. a.* s. — 1. 1 p. in-4. s. d. Relative à l'envoi d'un petit livre « que je n'avais pas et que je fais chercher chez un libraire ». — 2. 3 p. in-8. s. d. (Mercredi 17 juillet [1838]). Au sujet de son voyage, sur la beauté du château de la Motte, amusantes réflexions sur la bêtise d'animaux, etc. — 3. 3 p. in-4 s. d. (Lundi 2. Juillet [1838]). « Vous n'avez pas d'idée comme je m'y prends mal pour arranger le compliment le plus simple. A un homme, je ne sais que dire, et à une femme, pas davantage sinon qu'elle est belle comme un ange », etc. « Vous ne savez peut-être pas une chose c'est que j'ai une fort vilaine qualité c'est d'être

intéressé au possible... Vous m'envoyez un titre de Proverbe — je vous répondrai par une autre, c'est *qu'on ne badine pas avec le feu*. etc., — 4. 1 p. in-8. s. d. — 5. 1 p. in-8 s. d. — 6. 1 1/2 p. in-8. s. d. (Vendredi, soir). — 7. 3 p. in-8. s. d. (« Qu'est-ce que le bonheur sinon l'amour ? dites-vous. Celui qui ne serait pas de votre avis serait ou un ambitieux ou un sot. Mais que faire si l'on n'a pas d'ambition et si l'on ne veut pas se résigner à vivre en paix avec les sots. Souffrir ? Non cela n'est pas juste », etc.). — 8. 1 p. in-8. s. d. — 9. 1 p. in-8. s. d. (« Si toutes les femmes savaient votre secret, elles seraient toutes et toujours charmantes », etc.) — 10. 1 1/2 p. in-8. s. d. — 11. Poème a. 1/2 p. in-4. « Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant. » Sonnet, imprimé sous le titre *Le fils du Titien*. — En outre 1 l. a. s. de Paul de Musset, 1 l. a. s. de Mme Edmée de Musset (sur la maladie d'Alfred), 1 poème adr. à Musset (« Dans mes jours de malheur seul, Alfred, entre mille, Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui »), 1 p. in-4. et le poème *A une fleur*, écrit d'une main étrangère, 2 p. in-4.

2. *Honoré de Balzac. 13 l. a. s.* — 1. 2 p. in-4. s. d. Il lui envoie la « transaction » détails intéressants. — 2. 2 1/4 p. in-8. Issoudun, 16 février 1838. Il lui remercie la gracieuse invitation, mais il préfère d'éviter « les plaisirs de Paris », etc. — 3. 6 p. gr. in-8. 5 octobre 1837(?). Très intéressante lettre sur sa *Physiologie*, entreprise à dessein pour défendre les femmes — « je sentis que si, pour commencer à répandre des idées favorables à votre émancipation et à une éducation plus large, plus complète je m'y prenais vulgairement et en annonçant mon dessein, je passerais tout au plus pour l'ingénieux auteur d'une théorie », etc. ***Très curieux détails*** sur les *Scènes de la vie privée* et sur ses autres œuvres. — 4. 1/2 p. in-8 s. d. Sur son projet de se faire bâtir une maison à Sèvres... « La vie devint en ce moment bien lourde », etc. — 5. 1 3/4 p. in-8. s. d. (28 févr.), sur ses travaux pressés, etc. — 6. L. a. 3 1/4 p. gr. in-8... « Pour moi le succès n'est rien, car le succès vient du monde — le bonheur est tout et ne vient que d'une seule personne », etc., etc. — 7. 1 p. in-8. s. d. Sur sa maladie avant son départ pour Carlsbad, 8. L. a. 3 1/4 p. in-8. s. d. Sur sa *Seraphita*, c'est un œuvre dont le poids est écrasant et terrible », etc. ***Lettre d'une grande importance littéraire.*** — 9. L. a. 4 p. in-8. s. d... « le monde faisait de moi un homme ordinaire, il n'aurait rien altéré chez moi, mais il m'aurait donné des apparences mauvaises »... « il y a dans les travaux gigantiques auxquels je me condamne une pensée que vous seule au monde connaisses », etc. o. 3 1/41—

p. gr. in-8. s. d. (Sèvres)... « je travaille en ce moment depuis minuit jusqu'à cinq heures du soir », etc. — 11. L. a. 4 p. gr. in-8. Il parle de ses travaux nouvels « qui viennent de paraître », etc. — 12. P. a. Fragment d'une lettre de Louis Lambert à Pauline, p. in-8. — 13. 2 lettres de Mme de Balzac. 2 p. in-8.

3. *Ch. A. de Sainte-Beuve. 20 l.a. s., poèmes a. s. etc.* Importantes lettres d'un plus grand intérêt littéraire.

4. *Poètes et écrivains françois.* L. et poèmes a. s. : Comtesse de Genlis (L. s. très intéressante), Comtesse de Girardin, Aimé-Martin, Berryer, Ph. Chasles, Cloquet, Cousin, Chateaubriand, Didier, Alex. Dumas père, Jules Janin (10 lettres), Lamartine, Houssaye, Marmier, Mme de Récamier, Scribe Thiers, etc.

5. *Aristocrates français et autrichiens.* L. a, s. : Biron, Audemarde, Apponyi, Bryas, Chaponay, Delamarre, Fitzjames, d'Alton-Shée, Demidoff, Contades, Castellane, Bauffremont, Narbonne, Dietrichstein Bonneval, Maillé, Grammont, Mornay, Mouthiers, etc., 1 l. a. s. de la reine Hortense.

6. *Gœthe. 2. f. d'alb. a. s.* Weimar, Mai 1828, allemande et française, la française (1 p. in-8. obl., 4 lignes) commence : *Chaque jour est un bien que du ciel je reçois.*

Sur les rapports des poètes français, surtout d'Alfred de Musset avec la Duchesse de Castries, nous informe M. Léon Séché dans le chap. *Idées religieuses d'Alfred de Musset* au tome I de ses *Etudes d'histoire romantique, Alfred de Musset*, p. 338, Mlle de Maillé avait eu de grands succès dans le monde aussitôt après son mariage avec le marquis de Castries. Elle n'était pas précisément jolie de figure, mais elle avait des cheveux d'un blond ardent, la taille souple, une physionomie d'une vivacité singulière et une grâce de mouvements qui provoquaient l'admiration, quand elle faisait son entrée un peu tard, sur l'heure de minuit, dans un bal de la cour... Revenue d'Italie en France à demi paralysée des membres inférieurs, mais ayant conservé la grâce des gestes, et avec un goût très vif de l'esprit, elle se lia avec Balzac, qui l'a mise dans ses romans sous le nom de duchesse de Langeais, et avec Jules Janin. Puis le roman de *Volupté*, qui lui avait plu, commença de Sainte-Beuve à elle une liaison qui devint vite une tendre amitié... (p. 341 :) Elle excellait à assortir toutes ces diversités et ces contraires. Mais elle avait, comme tout le monde, ses amis préférés, et, par mille gens de lettres qu'elle recevait dans l'intimité, elle n'avait pas tardé à ressentir une véritable sympathie pour Alfred de Musset. Il faut dire que le hasard qui les avait mis

en présence semblait avoir combiné les choses de manière à faire éclater leurs affinités naturelles; et la première était le goût du romanesque... (P. 342 :) Il revint, en effet, et si souvent qu'une grande amitié s'établit entre eux mais une amitié pure comme la marquise en inspirait depuis ses épreuves... »

Correspondance tout à fait inconnue et inédite. Dans la collection de lettres de et à Musset, publiée par M. Léon Séché (Paris 1907), nous ne trouvons que trois lettres de Musset à la Duchesse de Castries, d'une époque postérieure (1840), tandis que les lettres inaugurant la connaissance du poète avec la Duchesse (1838) restaient jusqu'ici inconnues. *C'est le même fait avec la correspondance littéraire de Balzac et de Sainte-Beuve* contenue dans cet album.

Suit cet extrait d'une lettre d'Alfred de Musset :

« Si on trouve ma demande trop indiscrète, je n'ai rien à dire. C'est un traité de commerce que je propose avec tout le respect possible mais avec une ferme volonté de ne point céder.

« Vous m'envoyez un titre de proverbe : Je vous répondrai par un autre, madame, c'est *qu'on ne badine pas avec le feu*. Il y a des cas où c'est imprudent, il y en a d'autres où c'est cruel. Qu'en pensez-vous ? Une femme jeune et belle ressemble un peu à un flambeau, et si le flambeau ne veut mettre le feu nulle part, n'y aurait-il pas de *l'inhumanité* à vous laisser vous brûler les doigts ?

« Voilà les réflexions *braves et hardies* que m'a fait faire votre aimable lettre, dites-les, si vous voulez à votre somnambule. Quant à votre *château* en Espagne, soyez sûre que j'irai vous y voir, et vous m'y dicterez vos rêves, madame, si vous me jugez digne de les écrire. C'est toujours, à mon avis, dommage de perdre des rêves, et c'est pour cela que je trouve qu'il vaut encore mieux tâcher de les réaliser que de les écrire. Et pourquoi pas toujours et le plus possible ? Si on échangeait tout ce qu'on a fait contre tout ce qu'on a rêvé, qui est-ce qui ne serait pas plus heureux ?

« Mille compliments bien sincères et respectueux,

« ALFRED de MUSSET. »

1840 *Balzac*, Honoré de, romancier, né à Tours en 1799, mort à Paris en 1850. *La Femme abandonnée. Les Orphelins. La Femme de trente ans.* Manuscrit autographe original, daté 7 août 1834. 106 p. mar. br., encadr. de fil. et dent. dor., dos orn.. aux a. in-4.

Document précieux du grand romancier, contenant le premier manuscrit autographe de trois œuvres.

Ajouté une l. a. s. (*Honoré*), adressée à une dame (la Duchesse de Castries), relative à l'envoi du manuscrit présent. 2 p. in-8.

1841 *Balzac*, H. de Louis Lambert. Epreuves corrigées, collées sur feuilles séparées, avec une foule de correctures et additions autographes, etc. 136 p. mar. br., encadr. de fil. et dent. dor., dos orn., aux a. pet. in-fol.

Très intéressante et précieuse pièce, contenant les épreuves d'impression de la première édition de Louis Lambert.

Quel sera l'heureux adjudicataire de cet album unique ? Si M. le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul était encore de ce monde, il est probable qu'il s'en serait rendu acquéreur. Mais il n'est plus là malheureusement. Souhaitons pourtant que cet album composé par une Française, avec des manuscrits signés des plus beaux noms de la littérature française au XIXe siècle, ne reste pas à l'étranger.

LE RETOUR

M. Léon Séché étant allé récemment à Ancenis a reçu d'un jeune poète du pays le sonnet suivant :

Vous venez d'aborder, poète, à ce rivage
Où sont éclos, jadis, vos beaux rêves d'enfant ;
Leur souvenir, ainsi qu'une divine image
Doit vous remettre au cœur un rayon réchauffant.

Vous pouvez admirer, comme en votre jeune âge,
La Loire au ruban bleu comme le firmament,
Et les coteaux boisés qu'elle baise au passage,
Et dont vous avez fait plus d'un tableau charmant.

Ancenis n'a-t-il pas gardé dans l'aspect même
Quelque chose de vieux qui retient et qu'on aime,
Comme fait un fidèle ami des premiers jours ?

Tout en lui doit parler à votre âme profonde,
Et c'est peut-être ici le seul endroit du monde
Où votre esprit rêveur se reporte toujours.

JEAN HOUILLOT

26 septembre 1907.

LE ROMANTISME
à travers les Journaux et les Revues

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE (avril-juin 1907). — *Deux fragments autographes du manuscrit des* MARTYRS, par Victor Giraud.

REVUE DE PARIS, nº du 1er juillet. — *Hortense Allart de Méritens* ; nos des 15 juillet et 1er août : *les Correspondants d'Hortense Allart de Méritens*, Béranger, Chateaubriand et Lamennais ; — nº du 15 septembre : *Sainte-Beuve et Mme d'Agoult* (documents inédits), par Léon Séché.

REVUE DE PARIS, nº du 15 août. — *Chateaubriand professeur de français*, par Anatole Le Braz.

REVUE DES DEUX-MONDES du 15 septembre : *Lamartine et sa mère*, d'après des documents inédits par René Doumic.

LE CORRESPONDANT des 10 et 25 août. — *Lettres de Sainte-Beuve à une exilée* (Mme de Solms).

LE MERCURE DE FRANCE du 15 juillet : *Béranger anecdotique*, par Alphonse Séché et Bertaut.

LA REVUE POLITIQUE ET PARLEMENTAIRE du 10 juillet. — *Béranger homme politique*, par Alphonse Séché et Bertaut.

DES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 13 juillet. — *Souvenirs sur Béranger*.

LE TEMPS du 4 septembre : *Victor inédit*, documents se rapportant à l'*Histoire d'un crime* et à *Napoléon le petit*.

LE TEMPS du 24 octobre : *Victor Hugo et la Navigation aérienne*, lettre inédite publiée par Jules Claretie.

Bibliographie

Librairie Edouard Cornély et Cie, 101, rue de Vaugirard. — La *Muse française* (1823-1824) par Jules Marsan. Introduction à la réimpression de ce recueil par la Société des Anciens Textes, 1 vol. in-18 de 50 pages.

On a beaucoup écrit sur la *Muse française* dans ces vingt dernières années. L'histoire de ce recueil fameux ne pourra cependant être fixée d'une manière définitive que lorsqu'on aura fait sortir des cartons la correspondance des poètes qui y collaborèrent. En attendant, M. Jules Marsan qui a publié ici de si intéressantes lettres d'Alfred de Vigny à Busoni nous apporte aujourd'hui sa très utile contribution avec des lettres d'Emile Deschamps, de Vigny et de Victor Hugo. Encore ces lettres sortent-elles un peu du cadre, puisque la plupart se rapportent à des événements postérieurs de quelques années à la *Muse française*.

Espérons que M. Léon Séché dira le dernier mot prochainement sur la *Muse* et le *Cénacle* de 1824.

Librairie du Mercure de France. — *La Presse littéraire sous la Restauration* (1815-1830) par M. Marc des Granges, 1 vol. in-8°.

Voici un très bon livre et qui est appelé à rendre de grands services aux travailleurs. M. Marc des Granges a dépouillé toutes les revues de la période romantique, depuis le *Conservateur littéraire* de Victor Hugo et le *Lycée Français* de Charles Loyson jusqu'au *Mercure du XIXe siècle* de Léon Thiessé, en passant par le *Globe* de Dubois, pour nous offrir les jugements d'ensemble sur les œuvres de Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Musset, etc. Cette lecture est éminemment instructive, en ce sens que la postérité a cassé plus de jugements qu'elle n'en a ratifié. Cela n'a rien d'étonnant d'ailleurs, la critique d'où qu'elle vienne reflétant généralement les idées des groupes, et la vérité comme toujours se trouvant au milieu de la lice.

M. Marc des Granges n'avait que l'embarras du choix pour ses citations. Il a choisi avec discernement et avec goût, si bien que l'on peut dire qu'il nous a donné dans un volume qui n'atteint même pas 400 pages la matière de toute une bibliothèque de critique et d'histoire.

« Aucun travail d'ensemble, dit-il, n'a paru en France, sur les journaux littéraires, si nombreux cependant au XVIII[e] et au XIX[e] siècles. Presque tous les auteurs de *thèses* ont consulté, pour leurs monographies, l'*Année littéraire* ou la *Revue des Deux-Mondes*. Mais il reste à faire, pour toute la période qui va de 1750 à 1830, une série de travaux patients, ingrats et utiles. Il nous faudrait d'abord une bibliographie spéciale de la *Presse* littéraire. laquelle se trouve un peu sacrifiée dans le livre méritoire, mais déjà vieilli, et parfois incomplet de Hatin. Croirait-on, par exemple, que Hatin oublie de mentionner la *Muse Française ?* Il nous faudrait ensuite des *Index* pour les principaux périodiques : *Année littéraire*, *Gazettes* diverses, etc., et pour tous ceux que j'étudie plus loin; et des *Index* de deux espèces : par ordre d'auteurs et par ordre de matières. Enfin il faudrait dépouiller le feuilleton des grands journaux (*Débats*, *Constitutionnel*, *Gazette de France*, etc., et en dresser des tables méthodiques. C'est vers ces besognes un peu ingrates, mais d'un profit durable pour la critique, et d'ailleurs très suggestives pour celui qui a le courage de les entreprendre, que doivent se diriger les étudiants de nos Universités. Quand cette bibliographie, ces index et ces tables seront achevés, alors quelqu'un pourra entreprendre une *Histoire de la Presse littéraire en France*, qui ne sera pas moins qu'une histoire des opinions et des idées. »

Nous sommes absolument de l'avis de M. Marc des Granges, mais les élèves des Universités voudront-ils s'atteler à cette besogne ? J'en doute pour ma part.

Librairie Payot et C[ie] à Lausanne. — *Une Princesse révolutionnaire*. Christine Trivulzio-Belgiojoso (1808-1871) par H. Remsen Whitehouse. — Avec une préface de M[me] Dora Melegari et deux portraits hors texte, 1 vol. in-8°.

L'auteur de ce livre est un Américain qui habite ordinairement la Suisse. Mais il écrit le français d'une façon remarquable et je ne sais guère de livre plus intéressant, disons plus amusant que le sien. Il est vrai que le sujet y prêtait singulièrement. Ce n'était pas facile de trouver de nouveau sur la Princesse, après tout ce

qu'on a écrit sur elle. Mais M. Remsen Whitehouse a pu consulter les archives secrètes de l'ancien gouvernement austro-lombard qui sont conservées au Palazzo Elvetico, à Milan, et c'est avec les pièces tirées de ces archives qu'il nous a rendu la physionomie vraie de l'amazone du *Risorgimento* italien. Très curieuse, entre parenthèses, l'image qui nous la représente dans son costume de patriote. Cette gravure est la reproduction d'un portrait de Christine conservé au *Museo del Risorgimento*, à Milan. M. Remsen Whitehouse a développé surtout dans son livre la partie qui se rapporte au rôle historique de la Princesse en Italie. En quoi il a été bien inspiré, son séjour à Paris étant connu de tous les lettrés. Il y a pourtant encore à glaner par-ci par-là sur cette période de sa vie. L'autre jour, en lisant la correspondance de Lamennais avec Mme Clément, j'y lisais ceci. C'est Lamennais qui parle :

« J'étais lundi à un concert non payant donné par Liszt dans les salons d'Erard. J'y vis la princesse Belgiojoso. Elle ressemble à un spectre. A ce sujet on me racontait qu'un homme du peuple la regardant passer, disait : Il faut que cette femme soit bien paresseuse, puisqu'elle ne s'est pas fait encore enterrer ! »

Voilà qui justifie le titre des stances fameuses de Musset, *Sur une Morte*.

Quant parut l'*Essai* de la princesse sur la *Formation du dogme catholique*, Lamennais écrivait encore à Mme Clément :

« Ce que vous m'apprenez de la P. Bel (princesse Belgiojoso) ne m'étonne pas le moins du monde. Elle vit assez seule à Marly, plongée dans les livres, à ce qu'on assure. Il est pourtant étrange qu'elle ne vous ait pas envoyé le sien. Vous n'y perdez, du reste, que de l'ennui. »

Et Sainte-Beuve, vers le même temps, disait à Mme d'Agoult :

« Le livre de la princesse B... est sur quelques tables favorisées : *Essai sur la formation... du dogme catholique*... Voilà comme il faut en faire quand on se mêle de théologie. Je sais que Mme Récamier, l'autre jour, avait lu *Origène*. Les modes de notre temps en vérité sont singulières... »

Mais il faudra lire par-dessus tout les lettres d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve qui regardent la Princesse. C'est extrêmement curieux.

Librairie Vuibert et Nouy, 63, boulevard Saint-Germain. *Moralistes et poètes*, par Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen, 1 vol. in-18.

De tous les chapitres qui composent ce volume de miscellanées

celui que je préfère pour sa curiosité et sa nouveauté a pour titre : *Les Cahiers d'écolier de Brizeux*. Il y a longtemps qu'un Breton passionné demandait au directeur de cette Revue s'il pouvait lui dire ce qu'étaient devenus les cahiers d'écoliers du poète de *Marie*. Il savait qu'ils existaient ; quelqu'un les avait vus et lui en avait parlé. Il aurait voulu les acquérir. Hélas ! mon cher de Gourcuff, ces cahiers de poète breton étaient déjà entre les mains d'un Normand d'occasion, car je suppose que M. Lemarec, censeur du lycée de Caen, qui les acheta à un bouquiniste de Saint-Brieuc est aussi Breton que vous et moi. Son nom dans tous les cas, rend bien un son celtique. Et c'est M. Lemarec qui a communiqué ces bienheureux cahiers à M. Souriau. N'en soyons pas jaloux. M. Souriau en a tiré un parti merveilleux et je suis sûr qu'après avoir lu son article dans la *Revue Latine* du 25 décembre 1903, l'abbé Lecigne qui a fait une si jolie thèse sur Brizeux se sera mordu les lèvres. Que voulez-vous ? l'histoire littéraire ressemble à la tapisserie de la Mythologie : quand elle est finie d'un côté, il faut toujours la recommencer de l'autre. De ces précieux cahiers de Brizeux, M. Souriau conclut qu'il avait fait de sérieuses études latines et qu'il aimait Virgile dès le collège. Cela ne nous étonne pas. Dans ce temps-là, et de mon temps encore, on faisait plus de vers latins que de mathématiques, et nous apprenions les *Bucoliques* et les *Géorgiques* par cœur.

A lire aussi dans ce volume de *Moralistes et Poètes;* le *Jansénisme des Pensées de Pascal*, le *Roman de Casimir Delavigne* et le *Romantisme jugé par A. de Vigny*. Somme toute un bon livre de variétés littéraires : ils sont plus rares qu'on ne croit par le temps qui court.

Librairie Messein, successeur de Léon Vanier. — *Poésies*, par Edmond Ferrand, 1 vol. in-18.

Voici des vers pour la bonne bouche, des vers sentis, des vers sincères. L'auteur n'est plus jeune, mais il a gardé toutes les illusions de la jeunesse, il croit encore à ce que tant d'autres de son âge regardent comme des chimères et des duperies, au beau, au bien, à la vertu, aux gestes nobles, ce qui ne surprendra personne quand j'aurai dit qu'il est lamartinien. Ce petit recueil renferme de jolis couplets, de belles romances. Je citerai de mémoire la *Vierge*, le *Premier Amour*, la *Prière d'un Poète*, *Evocation de la Maison natale*, *Châlons-sur-Marne*, la

ville de l'auteur. Il s'ouvre par une petite pièce que je reproduirai ici pour donner une idée du talent de M. Ferrand.

A MES VERS

Si je me risque à vous relire,
Longtemps après vous avoir faits,
Vous me semblez — faut-il le dire ?
A tel point, hélas ! imparfaits,

Que je me sens soudain l'envie
De vous déchirer en lambeaux,
Vous, les chers reflets de ma vie,
Et que j'avais trouvés si beaux !...

C'est que la fièvre poétique,
Toujours nuisible au jugement,
Est passée, et qu'un froid critique
Sort du poète, en ce moment.

Mais alors je songe à ma mère
Qui, sans souci de la laideur
De ses enfants, — exemple austère, —
Les chérit avec tant d'ardeur.

Et puis, je veux vous laisser vivre,
Tout honteux de ma cruauté,
Et même, de vous, faire un livre,
En dépit de ma vanité !...

Car les vers sont fils du poète :
Ils lui coûtent bien des douleurs,
Rendent bien son âme inquiète,
Et lui font verser bien des pleurs.

Mais peut-être, ô doulenr profonde,
De même qu'il est sans pitié
Pour l'enfant mal fait, le monde
Sera pour vous sans amitié !

Et j'éprouve, à cette pensée,
Le même serrement de cœur
Que la pauvre mère, blessée
De rencontrer un œil moqueur.

Librairie Garnier. *Revues complètes d'Alfred de Musset*, illustrées de vingt-six héliogravures, d'après les dessins de Maillart,

avec des commentaires par Edmond Biré, 10 volumes à 3 fr. 50. Viennent de paraître les tomes III et IV consacrés aux Comédies et Proverbes.

Tout l'intérêt de cette publication est dans les notes d'Edmond Biré. A la fin du tome III qui renferme *André del Sarto*, *Lorenzaccio*, les *Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, la *Nuit Vénitienne*, *Barberine*, l'érudit commentateur a rétabli le texte primitif du premier acte d'*André del Sarto*, et la dernière scène du troisième qui donnait au drame un autre dénouement. Pour *Lorenzaccio*, il a rétabli la scène IV du quatrième acte, telle qu'elle avait été écrite, deux pages ayant été oubliées à l'impression. Pour les *Caprices de Marianne* il a indiqué les changements de scènes et les réductions que celles du deuxième acte ont subies lors de la représentation.

Dans le tome IV qui renferme le *Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*, *Un caprice*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Louison*, *On ne saurait penser à tout*, *Carmosine*, *Bettine*, Edmond Biré a noté les changements apportés au texte primitif du *Chandelier* et donné le monologue de Fortunio qui dans l'acte II avait été supprimé lors de la première représentation et qui du reste a été rétabli à la reprise de cette comédie le 16 mai 1872.

Nous attendons maintenant la *Confession d'un enfant du siècle*, les *Nouvelles* et les *Contes*.

JEAN DE LA ROUXIÈRE

Le Gérant: LÉON SÉCHÉ

Imprimerie BONVALOT-JOUVE, 15, rue Racine, Paris.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

(DOCUMENTS INÉDITS)

III (*suite*).

Dès 1815, durant un court séjour qu'elle avait fait chez son oncle, à Aix-la-Chapelle, la jeune fille avait eu l'audace d'écrire au tsar Alexandre pour le supplier d'adoucir la captivité de Napoléon. Un peu plus tard, ayant appris que l'auguste prisonnier était malade, elle avait offert au général Bertrand d'aller le soigner à Sainte-Hélène. Ces détails ne furent pas étrangers, sans doute, à son entrée chez Mme Bertrand qui lui confia l'éducation de sa fille. Elle y resta environ deux ans, pendant lesquels elle écrivit ses *Lettres sur Mme de Staël* et rencontra pour son malheur le jeune « prélat romain » dont elle parle en ses *Enchantements*. — Disons tout de suite que ce « Jérôme » n'appartenait pas à la cléricature. Mme de Méritens en a fait un homme d'Église pour rendre le personnage un peu plus odieux et l'Église aussi, car lorsqu'elle rédigea son livre, elle était depuis longtemps brouillée avec elle. Jérôme était issu d'une très ancienne et très illustre famille portugaise dont il est fait mention dans *les Lusiades*. Il s'appelait le comte de Sampayo (1). Sa mère était une Irlandaise du nom d'Osborne. Hortense, en 1847, écrivait à Sainte-Beuve :

1. Le nom de Sampayo existe encore, celui d'Osborne aussi. Un des frères de « Jérôme » fut lord Osborne, lequel s'intéressait tout particulièrement à Marcus Allart.

« Ma jeunesse a été formée par Sampayo, un grand esprit, au dire de ceux qui l'ont connu, mais un esprit dédaigneux qui, à part la politique et le sublime, ne voyait rien (1). »

Parmi ceux qui l'ont connu, je peux citer M. Thiers et M. Mignet. Tous les deux, en effet, l'avaient en haute estime.

Il était alors âgé de vingt-quatre ans, avait une jolie figure et l'âme religieuse. Il n'en fallait pas davantage pour qu'Hortense fût séduite et conquise. Longtemps après elle était encore sous le charme de sa conversation. En juin 1846, elle disait à Sainte-Beuve :

« J'ai souvent pensé, à propos de vous, que ce Christ, cette croix, ces chants du temple, ces douleurs du vendredi-saint à Rome, ce Vatican lugubre et poétique, toute cette fable de douleur et de dévouement valait mieux que ces petits mesquins penseurs qui vous éloignent de Dieu et vous déroutent. Oh ! que Sampayo était ferme là-dessus ! comme il tournait en ridicule tous ces pauvres gens ! et comme son fils (2) là-dessus a tous les mêmes propos, sans savoir même que son père les avait ! Et comment autre chose qu'une race religieuse aurait-elle pu naître de gens si amoureux ? » (3).

Voilà qui nous renseigne exactement sur la religion du comte de Sampayo. Ce jeune homme, qui tenait de sa mère, était un catholique fervent, mais ses croyances religieuses ne l'empêchaient pas d'aimer les plaisirs et, dans son mysticisme, il trouvait aussi naturel de s'agenouiller devant une jolie femme que devant la madone.

Il aima donc et fut aimé. Hortense se donna à lui tout entière et n'en eut jamais de regret, quoiqu'il l'eût fait beaucoup souffrir. Elle était de ces âmes foncièrement bonnes qui ne connaissent pas la rancune et se consolent avec le souve-

1. Lettre inédite. — « Au Vallon, dit-elle, dans ses *Enchantements* (p. p 23). Jérôme me fit lire Adam Smith en causant de tout avec moi, en élevant beaucoup mon esprit. »

2. Marcus.

3. Lettre inédite.

nir. Le bonheur qu'elle avait goûté dans les bras d'un amant le sacrait en quelque sorte pour toujours à ses yeux. Il le faut bien pour qu'à la mort de Sampayo, en 1844, elle ait encore trouvé ce mot touchant sur lui :

La mort de Sampayo m'a fait croire qu'il serait mieux où il allait qu'ici-bas, mon chagrin en est compensé (1)!

Or il y avait près de vingt ans qu'elle l'avait quitté, et dans quelles conditions, grands dieux ! Elle était enceinte de ses œuvres. Plutôt que de subir l'affront de son dédain, elle était allée cacher sa honte à Florence, où Capponi l'avait reçue à bras ouverts, et l'avait engagée, sur la foi de *la Conjuration dAmboise*, qui fut son début dans les lettres, à cultiver spécialement l'histoire.

Cela se passait en 1826. Il semble que ce premier amour malheureux eût dû lui servir de leçon et la préserver de toute rechute. Mais, en digne fille de Montaigne et de Jean-Jacques, Hortense n'écouta jamais que la voix de la nature, et la nature lui disait : « Si ton esprit recherche le commerce des grands hommes, que ton cœur ne craigne pas de se donner à eux : en ce monde, il n'y a de vrai, il n'y a de bon que l'amour. »

Elle écrivait, un jour, à Sainte-Beuve :

Je pense que les *moralistes* s'égarent qui appellent *poignée de main bien donnée* pour les unes ce qui serait un crime pour des filles à l'âge où cette poignée de main serait la plus douce. Si je rencontrais sur mon chemin une fille délicate, spirituelle et forte, je lui dirais de faire comme j'ai fait, de suivre noblement la nature. Il vaut mieux combattre au sein des passions que de combattre les passions, car la fille qui a un amant, même inférieur, vit, existe, respire, est dans la vérité, verse des larmes, en jouit, cède à la loi divine. Mais la fille qui combat la nature ne connaît que des tourments. Affreuse, ténébreuse, toute sa machine se détraque, c'est un ébranlement universel, et il vaut mieux mourir (2).

Quand elle s'exprimait ainsi (1846), elle avait été, de 1829

1. Lettre inédite à Sainte-Beuve, du 2 mars 1844.
2. Lettre inédite.

à 1831, la maîtresse de Chateaubriand ; de 1831 à 1836, celle deBulwer-Lytton (le Warwick des *Enchantements*) ; de 1837 à 1839, celle de Jacopo Mazzei (1), père de son second fils, né, comme le premier, à Florence (2) ; en 1841, pendant quelques jours, celle de Sainte-Beuve, qui resta son ami préféré ; enfin, de 1843 à 1845, la femme pour rire de M. de Méritens. — Et ce qui prouve son honnêteté, c'est qu'elle avait passé de l'un à l'autre sans ruse et sans détour et qu'elle garda leur amitié.

Cette singularité faisait, non pas le scandale, mais l'étonnement de George Sand qui, elle, avait l'habitude de rompre avec ceux qu'elle lâchait.

Dans la préface des *Enchantements*, Lélia nous dit :

Elle ne veut pas éteindre les foyers qu'elle a allumés, elle les respecte et elle les entretient comme des autels, avec une coquetterie pieuse et charmante. Qu'on ne se scandalise pas ! elle se défend et se réserve pour l'homme dont elle partage la passion, elle confie ce nouvel amour à ceux qui lui redemandent le passé, elle échappe aux périls de ces entrevues, tout en avouant qu'elle en a senti le charme et l'émotion. Elle a pour principe de cœur qu'on

1. Son nom nous est donné par Mme de Méritens elle-même dans une lettre à Sainte-Beuve, qui avait écrit en tête : *A garder*. — En 1848, elle lui mandait :

Mme Hamelin n'est pas très contente de Capponi, mais il est premier ministre à un mauvais moment, quand l'Italie veut s'unir. Le père de mon enfant est ministre avec lui (des Cultes) et le domine fort. — (Lettre inédite.)

2. Voici son acte de baptême :

Extrait des registres de l'Eglise évangélique de Florence.

Henri-Marcus-Diodati, fils de Hortense-Thérèse-Sigismonde-Alexandrine-Sophie Allart, de Paris.

Né à Florence, le vingt-un mars mil huit cent trente-neuf, a été baptisé par moi soussigné dans la chapelle de l'église évangélique de Florence, le vingt-neuf avril de la même année.

Présenté au saint baptême par sa mère.

Témoins : André Vieusseux, domicilié à Florence ; Jean-Jacques Kully domicilié à Florence.

En foi de quoi, j'ai signé ce certificat de ma propre main et l'ai revêtu du sceau de l'église Evangélique de Florence.

Signé : Moïse Droin, chapelain de ladite Eglise et de la légation de sa Majesté le roi de Prusse auprès de la Cour Impériale et Royale de Toscane.

ne cesse pas d'aimer ce qu'on a aimé, que ceux qu'elle a quittés par lassitude ou par crainte du joug étaient dignes de son éternelle tendresse, et elle laisse volontiers à ces amitiés le nom d'amour qui sied encore à leur délicatesse. Elle suit les travaux de ces esprits éminents, elle s'intéresse à leurs succès dans les lettres, dans la politique ou dans le monde, elle garde leur confiance intime qu'elle provoque par la sienne. Elle s'est emparée de leur estime, elle la conserve, et un peu de leur amour lui revient encore, par chaudes bouffées, bien qu'elle n'y prétende plus. Il y a dans tout cela une facilité de relations qui rappelle les amours philosophiques du siècle dernier, moins ce qui les gâtait, la galanterie libertine.

On ne saurait mieux dire. Et, puisque nous sommes sur ce chapitre, épuisons le sujet. Un jour que Sainte-Beuve discutait avec Mme de Méritens le nombre d'amants que pouvait avoir décemment une femme, elle s'emporta et lui fit cette déclaration :

Suis-je blâmable pour être moins prudente ou plus jeune ? Pourquoi une femme ne pourrait-elle pas aimer comme vous autres ? Amaury (1) voulait, pour être heureux, trois femmes à la fois. Souvenez-vous-en, ou je chercherai la page, Ne dites donc pas qu'il ne faut pas dépasser trois amants dans toute sa vie. Ne mettez pas des nombres. Dites seulement qu'il faut garder l'honnêteté, l'estime, ne faire que ces choses qui ne sont pas toujours la passion, mais que Dieu voit et accepte, car c'est sa loi entraînante et invincible qu'il impose.

Et, comme Sainte-Beuve ne voulait pas se laisser convaincre, Hortense revenait à la charge dans la lettre que voici :

Il y a une question sur laquelle, monsieur de Port-Royal, vous étiez bien sûr que je vous reprendrais plus tard. Je vous ai dit : « Je porte ces choses devant Dieu ! » Vous répondez : « Porte-t-on les besoins de la vie devant Dieu ? » — On a pourtant inventé le jeûne, on y a attaché une idée religieuse, et, inventé peut-être pour se dompter, on a dépassé le but.

1. Dans *Volupté*.

Mais il est un besoin qui est tout mêlé de sainteté. Il est si doux et si entraînant, il renferme tant de dangers et il est si bien le père de la pudeur, qu'on a cherché tous les moyens de le dompter, et, comme il peut devenir grossier ou sortir même des lois naturelles, les chrétiens l'ont flétri jusque dans le mariage. Il en a été comme pour le jeûne. Mais, de même que vous dites que Montaigne est pure nature, il s'est trouvé bien des gens qui ont été aussi sur cela *pure nature*.

C'est beau en soi et selon les gens. Votre amour, à vous, a été le plus beau et le plus saint du monde. Et telles ont été, je crois, les deux passions qui ont rempli ma vie (1). Mais si les gens aimés, organisés pour aimer, sont privés de ceux qu'ils aiment, ne peuvent-ils pas porter devant Dieu leur trouble et leur force et lui demander ce qu'ils en doivent faire? Dieu les va-t-il mépriser pour ce trouble et cette force qu'il leur a donnés ? Il leur dit : « Allez, calmez-vous, vivez ! » Sous cette inspiration on agit toujours le plus honnêtement et le plus loyalement du monde, on ne méprise, ni ne joue ses amants ; si au moment d'une rupture affreuse, on en a pris peut-être sans les aimer, et même avec horreur, on les a estimés comme des frères, on s'est intéressé à leur sort et on les a avertis, on a préservé leur repos et leur dignité. Ce premier désespoir passé et la nature calmée, on s'est laissé aimer, on a choisi par exemple le père de mon deuxième enfant, le plus honnête homme du monde, qui, après la naissance de l'enfant, est venu m'offrir de m'épouser, ce que j'ai refusé, parce qu'ayant voulu l'aimer je ne l'ai pas pu, et que jamais mon ancienne amitié ne s'est changée pour lui en amour. J'avais porté cet attachement devant Dieu, mais jamais Dieu n'est descendu entre nous. Entre Bulwer et moi il est sans cesse présent, mais il m'en sépare pour certaines raisons. Et si, en arrivant d'Italie, je n'ai pas cédé à Bulwer, si je n'ai pas accepté l'appartement qu'il avait préparé pour nous deux, c'est parce que j'avais fait des serments devant Dieu, qui m'étaient plus chers que Bulwer et moi-même. Quand j'ai été occupée de vous, et libre pourtant pas vos aveux, j'ai moins craint de le voir, et vous savez ce qui est arrivé, mais de nouveaux serments m'ont sauvée. Il y a une église rustique à Herblay, où depuis des années, je vais me calmer et rêver, et là, au printemps, Dieu m'a donné de nouvelles espérances et a appuyé un homme qui demande sans cesse à m'épouser tout de suite.

1. Elle voulait parler de Sampayo et de Bulwer.

Il est d'une famille noble, et je crains sa famille, je crains sa jeunesse, je crains tout. Si vous m'aviez aimée, l'autre année, j'aurais voulu vivre libre pour vous, moins exigeante, moins violentes que vous ne pensez. Mais qui sait ? Laissons, selon votre tranquillité, les choses et les familles se déclarer... Si les passions nous étaient données facilement, si l'ambition, les lois, la pauvreté, la convention, les préjugés ne les gênaient pas sans cesse, il faudrait rester jeune, mais on est très heureux quand on garde le souvenir, la douceur des passions dans le repos de l'âme et l'enchantement de l'étude.

Voilà ma morale, voilà ma morale, voilà ma morale. Daignez-vous l'approuver, monsieur ? J'en dirais plus si je n'avais pas une plume qui n'est pas la mienne et me trahit. — Bonsoir donc! » (1).

On voit qu'Hortense avait le courage de son opinion.

IV

Et quel était donc cet homme de famille noble qui demandait alors sa main ? — C'était M. de Méritens. D'après leur acte de mariage, que j'ai sous les yeux, il se nommait Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens de Malvézie, — ce qui n'était déjà pas mal ; — mais Hortense nous apprend qu'il avait d'autres titres, sinon à sa considération, du moins à celle de d'Hozier. Il était de Malvézie de Marcignac l'Asclaves de Saman et l'Esbatx (d'où le pseudonyme qu'elle prit pour ses *Enchantements*). « Je date de Charlemagne, — disait-elle à Sainte-Beuve, — et nous avons fait les Croisades ! » Elle n'en était pas plus fière, d'ailleurs, et ce qui la ravissait surtout en M. de Méritens, c'est que, « comme Richard Cœur de Lion, il était à la fois un héros et chantait admirablement ». Il paraît qu'il avait eu « une conduite héroïque à l'armée dans les affaires de Lyon ». — Quelle occasion pour une Madeleine de racheter sa vie et de faire une fin ! Oui, mais Hortense n'avait aucun goût pour le

1. Lettre inédite, de 1841 ou 1842.

mariage, et tous ceux qui la connaissaient se demandaient si elle devenait folle (1).

En tout cas elle n'était pas pressée. Quand son « troubadour », comme elle l'appelait, venait lui faire la cour, elle lui parlait de Hume, dans lequel elle était plongée pour le moment, ou bien encore de Machiavel. N'ai-je pas dit que Capponi l'avait engagée à s'occuper d'histoire? Elle avait si bien suivi son conseil qu'elle venait de publier l'*Histoire de la République de Florence* (2). — Epouser Apollon, disait-elle à Sainte-Beuve, est la seule noce qui n'effarouche pas. Pour moi, je me fierais aux femmes qui ont ces craintes; quelle légèreté de se marier! Il faut au moins deux ans d'intimité avant cela (3). »

Cependant, à force de l'ennuyer, M. de Méritens finit par obtenir gain de cause. Le 30 mars 1843, il la conduisit à l'autel, dans la petite église d'Herblay (4), et, le lendemain, il

1. En décembre 1842, elle écrivait à Sainte-Beuve :

« Vous ne me dites pas un mot de mon mariage, vous ne me dites pas en ami : « Achevez donc! » ou comme Béranger : « Arrêtez! » J'ai voulu amuser celui-ci en lui racontant comment les choses se sont passées. Tout est remis en février, la saison des amours, chez les Romains, du mariage. Ou vous dites : « Que m'importe cette perfide avec tous ses amants, ses adieux, ses incertitudes, et l'Anglais et le Languedocien, quelle femme légère et irrésolue! » Ou vous dites : « Pour Dieu, qu'elle ne revienne pas tendre et enchantée des poètes! Je suis tout ailleurs et elle doit le comprendre. » (Lettre inédite.)

2. 1 vol. in-18, chez Delloye, 1842.

3. Lettre inédite du mois de décembre 1842.

4. Extrait des registres du mariage de la paroisse Saint-Martin, d'Herblay :

« L'an 1843, le 30 mars, après les publications des 2 bans faites en cette église au prône de la messe paroissiale les dimanches 12 et 19 mars présent mois sans qu'il ne soit trouvé aucun empêchement ou opposition, vu la dispense du troisième ban et du temps prohibé du carême accordée par l'officialité diocésaine en date du 14 mars présent mois; — Vu l'acte civil de la mairie de cette commune en date de ce jour; — Vu la dispense d'heure accordée par Monseigneur l'évêque de Versailles, en date de ce jour. Le S[r] de Méritens ayant attesté que les bans avaient été publiés à l'église de Belleville et que c'était par oubli que le certificat n'en avait pas été levé; de plus, autorisation de passer outre ayant été demandée à Monseigneur l'évêque de Versailles; toutes les autres lois civiles et ecclésiastiques ayant été observées;

« Nous, soussigné, curé de Saint-Martin d'Herblay, avons donné la bénédiction

partait avec elle pour Montauban, où il venait d'être nommé architecte du gouvernement. Tout alla bien pendant les premiers jours. Elle écrivait à Sainte-Beuve le 28 mai :

« Je trouve le mariage excellent au fond, mauvais dans quelques parties qu'on peut corriger ; l'homme en disant parfois : « Je veux », le gâte. Former un mari seul est plus difficile que si la loi était changée pour le genre humain, Mon mari est aussi bon qu'il est brave et généreux. Je le souhaite un jour de vos amis ; dites-moi quelque chose d'aimable sur lui, comme Libri et les autres ont fait, car il faudra le voir. Nous sommes ici, mais pas pour toujours. » (1).

Puis vint l'hiver. Pour tuer les longues soirées ; elle se mit à lire les œuvres complète de Diderot, elle fréquenta aussi la duchesse de Polignac qu'un ami de M. de Méritens avait trouvé le moyen de retenir à Montauban. La lune de miel était déjà finie. Hortense jugeait son mari « dur, despote, jaloux, emporté » ; elle détestait leurs liens, elle disait « qu'aucune femme fière n'en supporterait de pareils et qu'elle les briserait, si ce n'était son enfant ».

nuptiale au S[r] Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens de Malvézie, architecte du gouvernement, né à Savone (Etat de Gènes) domicilié à Belleville (Seine), fils majeur du S[r] Bernard-Martin-Cyprien de Méritens, baron de Malvézie, domicilié à Toulouse (Haute-Garonne) et de D[e] Elisabeth Dufourg, son épouse d'une part ;

« Et D[lle] Hortense-Thérèse-Sigismonde-Alexandrine-Sophie Allart, né à Milan (royaume Lombard-Vénitien) fille majeure de défunt Nicolas-Jean-Gabriel Allart, et de défunte Marie-Françoise Gay, son épouse, d'autre part.

« Tout ce que dessus en présence des sieurs Jean-Baptiste-Séraphin de Méritens de Malvézie frère de l'époux, domicilié à Paris, rue de la Marche, n° 9 ; le comte Auguste Dillon, colonel en retraite, ami de l'époux, domicilié en cette paroisse ; Etienne Granghon, avocat à la cour royale de Paris, domicilié à Paris, rue des Vieux-Augustins, 69, ami de l'épouse et Louis-Bien-Aimé Mongies, médecin, domicilié en cette paroisse, aussi ami de l'épouse, qui ont signé avec les époux et nous.

« Ont signé :

« L. de Méritens de Malvézie, Hortense Allart, A. Dillon, Granghon, S. de Méritens, Mongies, M. Allart, Bertrand, curé. »

1. Lettre inédite.

« J'ai parlé du mariage et je ne le connaissais pas. La loi est mauvaise qui soumet un être libre et capable de liberté. La communauté n'est pas même, puisque l'homme peut tout et la femme rien sans lui. Que les hommes l'acceptent pour eux, bon ! mais pour leurs filles ! je n'y conçois rien. Vous direz : N'allez pas juger par des exceptions, et Ajax (1) en est une. C'est bien dit. Mais il faut pourtant compter que la moitié des femmes se plaignent comme moi ou plus que moi. Et voilà Bulwer qui vient se placer de l'autre côté des Pyrénées, devant ma fenêtre !

« O mes amants, mes aimables amants, amants d'un jour, de dix ans, amants d'indignation, amants de cœur, combien tout cela revient avec charme à la mémoire quand on vit seule et opprimée (2).

Cette lettre est du 4 mars 1844. Un mois après, Hortense jetait son anneau de mariage sur la grande route de Montauban à Paris (2) et revenait seule à Herblay, qui fut toujours « son port ». Elle y habitait, non loin de l'église, une petite maison que connaissaient tous ses amis, pour y avoir couché plus d'une fois dans la belle saison, depuis Bulwer, Libri, Lehmaen et Sainte-Beuve jusqu'à cette « belle Marie aux longs cheveux » (3), dont elle était un peu jalouse.

A partir de ce moment, elle s'enferma dans cette maison de campagne et y vécut relativement chaste entre ses historiens préférés, ceux de Rome et ceux de Florence ; elle partagea sa vie entre l'étude et l'éducation de son fils, — ce qui ne l'empêchait pas d'aller de temps en temps passer un jour

1. Elle désignait ainsi M. de Méritens à cause de son caractère emporté.

2. Lettre inédite à Sainte-Beuve.

3. *Les Enchantements*, p. 311.

4. Mme d'Agoult.

5. «... Sans amant, car il n'y en a pas, écrivait-elle à Sainte-Beuve, mais s'il y était venu un exilé d'Espagne ou de Pologne, logé près de moi, triste, aimable quel mal eussé-je fait de le consoler, et en causant, en se promenant, de l'aimer ! Comme mon mari est mon mari, je n'ai pas dû chercher des occasions de faire des choses qui lui seraient odieuses s'il les savait, mais si le sort les eût préparées, si un hasard un jour les eût amenés, je ne lui devais pas plus de fidélité qu'il ne m'en garde sans doute, et mon âge serait la plus vraie raison pour me retenir ». (Lettre du 31 mars 1844.)

ou deux à Paris, hôtel du Rhône, rue Saint-Nicaise pour causer politique, religion et littérature avec Thiers, Mignet, Béranger, Leroux, Sainte-Beuve, et quelquefois Chateaubriand Car elle s'intéressait à tout ce qui passionne les esprits d'élite, et cette « femme à la Staël », comme la définissait Sainte-Beuve, avait des connaissances extrêmement variées. Peut-être n'avait-elle pas suffisamment digéré ses lectures, peut-être ne savait-elle pas non plus au juste ce qu'elle voulait mais elle savait parfaitement ce qu'elle ne voulait pas. D'abord elle n'aimait pas la démocratie et ne comprenait le gouvernement qu'aux mains des aristocrates. Dans les temps anciens, son homme était Cicéron ; dans les temps modernes, c'était Pitt. Elle avait passé la moitié de sa vie à étudier Cicéron, « assise à ses pieds » ; elle le lisait dans le texte, le pénétrait jusqu'à la moelle. Son admiration pour lui venait de ce qu'il avait tout prévu et que, pour dominer la société de son temps, « il n'avait eu recours ni à l'hypocrisie, ni à l'épée ».

« Les grands Romains se drapaient pour vivre et pour mourir. Cicéron seul était simple. Il entraînait les cœurs et les esprits ; il ralliait à lui tous les bons. César ne songeait qu'aux batailles, aux rivalités ; mais l'esprit de Cicéron a vaincu César à la Pharsale du genre humain ! (1) ».

En résumé Hortense était pour la liberté en matière politique, mais pour la liberté sage et continue. En religion, elle était libre-penseuse, mais elle était franchement déiste et ne comprenait pas qu'on pût être athée. Le plus grand tort du XVIIIe siècle, à ses yeux, était d'avoir empêché Buffon d'être religieux. Elle l'aurait « mieux aimé élève de Port-Royal que si dur, si *bête*, riant des causes finales évidentes, et supposant toujours ses coups heureux et hasardeux de la matière ». Mais le catholicisme étriqué, corrompu, fanatique, lui faisait horreur. Elle avait le sentiment qu'il périrait comme la race humaine au déluge. Elle disait un jour au curé de son village :

1. Cf. son *Timide essai sur la Correspondance sublime de Cicéron* (Sceaux, impr. Charaire, 1876).

« Cette foi catholique sera pressée par les grandes eaux sur un pont, un arbre, un roc, et disparaîtra dans les flots. Il est beau de mourir ainsi, comme Israël, mais il faut mourir. Nous deviendrons tous (notre race) protestants, c'est-à-dire évangélistes, progressifs, comme ils sont essentiellement rejetant l'enfer et jusqu'à la divinité du Christ. Ce sera la philosophie unie à la partie sublime de la morale du Christ, mais je désire qu'on rejette l'horreur pour l'amour en lui-même. La retenue, soit, quoique les anciens l'aient peu connue ; mais l'horreur, non. Cela vient moins de Jésus-Christ que de saint Paul, et permettez-moi d'appeler saint Paul le baron d'Holbach de Jésus-Christ. Il y a une troupe de petits hommes qui ont gâté le xviiie siècle, si on daigne les comprendre dans le xviiie siècle ; et de même une troupe de petits saints (et permettez-moi d'y mettre cette bête de saint Paul) ont gâté la morale de l'Evangile en la forçant et surchargeant. On chassera du Temple et du siècle les barons d'Holbach et par là l'Evangile ; la philosophie et le xviiie siècle se donneront la main, car se sont les écoles à toutes les époques qui ont dénaturé les travaux (1)... »

Tout cela, certes, était d'une belle audace, bien qu'un peu confus. Et la preuve qu'en s'exprimant ainsi, devant le curé d'Herblay, Hortense était sincère, c'est qu'elle avait déjà commencé à mettre ses théories en pratique. En 1839, quatre ans avant de se marier à l'église, — et elle n'y avait consenti que par déférence pour les Méritens de Malvézie de Marcignac l'Asclaves de Saman et l'Esbatx, et par respect pour les Croisades, — elle avait fait baptiser, comme nous l'avons vu, son second fils à l'église évangélique de Florence. Et, deux ans plus tôt, en 1837, étant à Rome elle avait dit à son fils Marcus, en lui montrant le dôme de Saint-Pierre : « Mon enfant, à partir d'aujourd'hui, tu es protestant ! » Marcus était trop jeune alors pour comprendre, mais le grain, bon ou mauvais, qu'on a semé dans une âme d'enfant, lève tôt ou tard. J'ai ouvert par curiosité la brochure de combat que Marcus publia, en 1876, sous le titre : *Le Concordat Napoléon et le Catholicisme à propos de l'enquête de Mun* (2), et

1. Lettre inédite adressée à Sainte-Beuve, en mai 1845.
2. Brochure de 52 pages (Amyot, éditeur).

j'ai constaté qu'il s'y montre sévère pour l'Église en général et pour les évêques et le pape en particulier. Telle mère, tel fils !

Cependant, Marcus tenait aussi de son père. Il avait son esprit, son visage, son originalité ; à peine âgé de dix-huit, ans il amusait sa mère en lui parlant de femmes, de son envie de se marier et de son désir d'avoir un enfant?.,.

Il faut entendre Hortense raconter ses fredaines à Sainte-Beuve :

3 novembre 1845.

J'ai passé la journée dans la forêt sous une pluie de feuilles. C'était fort beau ; le pied des grands arbres est entouré de jeunes arbres ; on ne voit que verdure d'automne ; c'est un endroit dont les siècles et la nature se sont emparés. J'y ai pensé à la poésie, à vous, à l'amitié, car tous mes sentiments moins sages se sont envolés à l'approche de l'hiver, où je vous vois repris et tiraillé par les belles. Je reprends donc tous les avantages de l'automne et me trouve doucement dans l'état de la forêt.

J'y avais commandé pour demain un déjeuner, mais, au retour, la petite maîtresse de mon fils l'a pris en arrivant, avec un joli chapeau rose, et le déjeuner sera pour eux. Allez donc, amour, en chapeau rose, mais sentirez-vous si bien le langage de l'automne ?

12 novembre.

Le petit chapeau rose est revenu, elle ne bouge d'ici, ils se lèvent à deux heures, que dois-je faire ? Il veut la prendre avec lui à Paris. Ecrivez-moi et parlez-moi de vous.

13 novembre.

Mon curé, qui est un homme d'esprit et de vos amis, vient de publier un livre traduit de l'indoustani. Il m'a priée d'en faire un article qui a paru ou va paraître dans la *Revue indépendante*. Vous voyez qu'on est lettré à Herblay ! Je suis interrompue par mon fils, qui vient de mettre sa petite en voiture.

15 août 1846.

Je voudrais vous amuser de ce qui se passe ici, mais je n'ose ; je crains de déplaire à une femme que j'estime, mais qui a comme vous un tel goût des formes et de la jeunesse que voilà la seconde

fois que mon étourneau de fils manque une occasion qui nous aurait tous transportés. Passy me l'a envoyée pour six semaines, et cet enfant, beau, simple, agréable, n'a jamais su ni voulu comprendre une beauté qu'il confond trop avec sa mère.. Il aime toujours cette petite fille de l'autre année qui est si jolie, elle est venue mal à propos ici pour tout gâter ; et j'ai en vain parlé de Mme de Charrière, de Benjamin Constant, des amitiés durables, des lettres et des femmes encore séduisantes. Il nie cela, il dit que c'est vicieux, il n'est point fat, et ne veut rien comprendre. Enfin il est parti après six semaines et, après un accueil charmant, il a reçu un adieu trop glacé, car je ne le conçois guère là-dedans. Mon fils est un garçon plutôt moqueur et ironique, qui voit comme son père le côté ridicule de toute chose, et qui a beaucoup d'esprit, mais ne le laisse guère voir, étant timide et réservé. Je ne vous l'ai pas envoyé, pensant que ces garçons de vingt ans sont ennuyeux puisqu'ils ne savent pas causer, mais il est à vos ordres si vous pouviez avoir besoin de lui pour lire tout haut. Il m'a dit de vous en avertir, en vous prévenant qu'il est encore trop bête pour oser vous chercher, mais qu'il le fera plus tard avec un grand empressement.

« 28 août.

« Mon fils, enlevé encore ce soir par sa petite maîtresse, me laisse une soirée solitaire. Je me sens stoïcienne de la tête aux pieds. »

« 1er décembre.

« Oui, vantez la jeunesse ! Cet enfant dit déjà du petit chapeau rose : « Comment m'en débarrasser ? Que dois-je faire ? » Je réponds : « Quoi ! une fille si belle ! » Il dit : Je voudrais qu'elle fût laide, ce serait un changement, ce ne serait plus elle. » Hélas ! il est fils de ce penseur qui me disait dans l'orage de notre passion : « Permettez-moi une expression vulgaire, mais laissez-moi vous dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle ! » Voilà ce que sont les penseurs et surtout les poètes. Mais vous sentez que, si jamais Minerve a pu aimer, cela a dû être l'éclair d'un moment. »

4 février 1848, de Passy.

« Je n'ai ici ni la ville ni la campagne, mais j'ai mon fils, plein de journaux et plein d'affaires, avec le naturel de Sampayo qui se déclare, un enfant qui ne pense qu'à la politique. Il me raconte

que sa petite maîtresse, pour le retenir la nuit, lui prépare les journaux du soir ; et quand il dit : « Je vais lire les journaux », elle les lui présente avec un beau sourire. »

Pauvre petit chapeau rose! encore quelques nuits d'amour, et le coup de vent du 24 février vous emportera, avec les journaux de Marcus et le parapluie de Louis-Philippe, loin, bien loin, sans espoir de retour!

V

Ce n'est pas la seule chose que la révolution de 1848 ait emportée, dans la vie ou autour d'Hortense. Bulwer la définissait : « Une invasion de barbares conduits par Orphée ». Hortense, à l'exemple de tant d'autres, s'en prit à Orphée lui-même de tous les maux qui s'abattirent en quelques mois sur son foyer et sur le pays. Et le plus grand de ces maux, en ce qui la regardait, fut la dispersion de ses amis, car, tout en vivant dans la retraite, elle n'aimait pas la solitude ; elle avait besoin d'entretenir un commerce quasi-journalier de lettres ou de visites avec tous ceux qui lui étaient chers.

Or, à peine Chateaubriand était-il mort, que Sainte-Beuve quitta Paris pour aller faire un concours de littérature à l'Université de Liège. Puis ce fut au tour de Libri de passer la frontière, on sait dans quelles circonstances. M[me] de Méritens a toujours été persuadée que Libri fut la victime des jésuites. Ils ont le bras si long ! On prête si facilement aux riches ! Il y eut à cette époque tant de manigances, rue de Poitiers ! Elle n'était pas d'ailleurs la seule qui crût à l'innocence de ce singulier bibliophile. Mérimée partageait sa conviction et même il la paya un peu cher. Mais rien n'honore plus un homme que la fidélité à ses amis, et Libri se défendait si bien, il criait si fort, de l'autre côté de la Manche, qu'il eût ébranlé les pierres.

Vous êtes une amie admirable, il y a presque plaisir à se voir calomnié pour être défendu comme vous le faites. Vos lettres me

font grand bien et un plaisir infini. Écrivez-moi souvent... Vous verrez la leçon que je graverai sur le front des magistrats français. Jusqu'à présent on n'a vu que des jeux d'enfants. Il y a dans ma nature une chose dont j'ai fait plusieurs fois l'expérience et qui est très utile. Aux approches d'un danger et à mesure que le moment critique approche, je sens un esprit plus net et plus calme, et ma résolution plus ferme et plus arrêtée.

Apprêtez-vous à voir TOUT *le monde avoir peur*. Laissez-les aller, ils me reviendront. Ne me sont-ils pas revenus après la publication du Rapport Boucly ?

Je compterai toujours sur vous, car vous êtes de ceux qui disent : *Etiam si omnes, ego non.*

Mille choses à Marcus, son souvenir m'est très cher.

Apprêtez-vous à juger les coups (1).

Il écrivait de Londres à Mme de Méritens, le 17 décembre 1850 :

Puis vint ensuite le coup d'Etat, qui ferma la bouche au plus bavard des correspondants d'Hortense : — c'est ainsi qu'elle appelait M. Thiers. — Depuis lors, elle n'eut plus avec qui causer, rue Saint-Nicaise où elle avait gardé un pied-à-terre, que Béranger qui commençait à radoter et une demi-douzaine de vieilles femmes, dont Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély et la duchesse de Raguse, les protectrices de sa jeunesse. Elle prit Paris en grippe et son cher village d'Herblay lui devint insupportable. Pour comble de malheur, la santé de son fils Henri lui causait depuis quelque temps de sérieuses inquiétudes. Comme elle était mère avant tout, elle pensa que le changement d'air lui ferait du bien et se mit à voyager. Après avoir habité Bezons et Coulanges-la-Vineuse, elle s'établit dans la vallée de Talouan, à trois lieues de Sens, où elle mena trois ou quatre ans la vie de fermière. Mais cette vallée de la Bourgogne était tout de même bien éloignée de Paris pour une Parisienne comme elle. Et puis Mar-

1. Lettre inédite. — Voir à l'*Appendice*. — Quand il écrivait ces lignes Hibri avait été condamné, le 22 juin 1850, à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, pour les audacieuses soustractions qu'il avait commises dans nos grandes bibliothèques, en qualité d'inspecteur général, et malgré tous les efforts tentés par ses amis, il mourut à Fiesole (Toscane) le 28 septembre 1869, sans avoir été réhabilité.

cus s'ennuyait tant de sa mère ! Un beau jour, elle lâcha sa ferme, et ses vaches et sa basse-cour pour revenir s'installer dans la banlieue, à Thiais.

Inutile de dire que dans l'intervalle elle n'avait pas laissé se rouiller sa plume. Sans parler de la correspondance qu'elle entretenait avec Bulwer, Béranger, Thiers et Sainte-Beuve, elle avait entrepris deux ou trois ouvrages d'histoire, de politique et de philosophie, comme le *Novum organum* (1) et l'*Essai sur l'histoire politique depuis l'invasion des barbares jusqu'en 1848*, qui remplissaient tous ses loisirs.

Que se passa-t-il à Thiais et pourquoi n'y demeura-t-elle pas ? Mystère. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 1856, après un séjour de quinze mois à Bourg-la-Reine, elle alla habiter à Montlhéry une petite maison voisine de la tour. Ce fut sa dernière étape. Béranger avait chanté autrefois *les Lutins de Montlhéry*. Elle l'invita à venir pendre la crémaillère. Il lui répondit selon la formule : « Je le voudrais bien, mais je ne le peux pas ! » Depuis qu'il avait élu domicile au Marais, ses jambes lui refusaient le service. Un an après il était mort. Dieu ne lui avait pas laissé le temps de lire le *Novum organum* où Hortense a résumé la philosophie des Grecs et ses idées sur « Pascal saint (2) ». — Ce « Pascal saint », je me hâte de

1. Elle avait commencé cet ouvrage en 1846, « dans le désir qu'il serait utile aux personnes pieuses. Ce sera, disait-elle, un ensemble de religion et de philosophie » (*Les Enchantements*, p. 319).

2. Quand il parut, en 1857, George Sand en rendit compte dans un article qu'elle recueillit ensuite dans ses *Souvenirs de 1848*. En voici les principaux passages :

« Sous ce titre un peu effrayant de *Novum organum* ou *Sainteté philosophique*, Mme Hortense Allart de Méritens vient de publier un de ces livres clairs et brillants qui méritent la popularité et qui devraient être dans toutes les mains.

« C'est le résumé concis des études et des réflexions de toute une vie savante et lettrée.

« L'auteur est une femme charmante, qui a étudié les langues mortes et les philosophies abstraites, sans que sa figure blanche et rose trahît par un pli les veilles et les méditations. Il est vrai qu'elle n'a probablement ni veillé ni souffert pour apprendre, mais qu'une organisation supérieure lui a permis de tout comprendre et de tout retenir sans le moindre effort. A la voir si animée, si active, si dévouée aux nobles fardeaux de la famille et avec cela si brillante causeuse, nous avons eu besoin de la connaître longtemps pour croire qu'il y eût tant de sagesse, d'érudition et de

le dire, sent plus ou moins le fagot ; n'empêche que Mme de Méritens y côtoie d'assez près la doctrine chrétienne. Elle s'en rapprochait tous les jours au fur et à mesure qu'elle se pénétrait, Sainte-Beuve aidant, de l'esprit de Port-Royal. Elle s'imagina qu'elle le possédait, le jour où Saint-Martin, « le philosophe inconnu », lui fit comprendre le sacrifice de calvaire et que « le désir en nous est la racine de l'éternité ».

Cette disposition d'esprit, toute nouvelle chez Mme de Méritens, ne lui fut pas inutile dans l'épreuve cruelle qui lui était réservée : la mort de son fils Henri, en 1862, la trouva résignée à la volonté de Dieu ! Peu de temps après, elle

tranquillité dans cette jolie tête blonde qu'elle portait comme si elle ne l'eût pas soupçonnée sur ses épaules.

« Il est peu de caractères littéraires aussi fortement trempés et aussi nobles que celui de Hortense Allart. Elle a caché ses vertus privées dans un intérieur sobre, libre et fier. Elle a vécu simplement et par un grand esprit d'ordre, de prudence ou de stoïcisme, elle a pu vivre, en apparence, à l'abri des préoccupations de la réalité. Elle a écrit pour écrire, ne demandant appui et courage qu'à elle-même, ne reprochant à personne paraître l'oublier, ne sachant pas si elle avait des amis de tièdes ou préoccupés, un public ingrat ou trop exigeant.

« Si on l'eût mieux connue, on l'eût applaudie davantage. Il y a des personnalités qui ne savent pas se communiquer, qui tout à la fois se revêtent trop et pas assez.

« C'était, selon nous, le défaut de Mme Allart. La muse montait sur le piédestal, couverte d'un voile emprunté. Ou ne voit pas assez dans son œuvre la femme excellente que ses amis adoraient en dépit de son mâle génie...

« Nous conseillons aux femmes intelligentes la lecture de ce livre, et particulièrement de la partie intitulée *Mémoire*, qui semble s'adresser à elles de préférence.

« La manière de l'auteur est originale. Ses défauts sont presque toujours des qualités. Son style court toujours et vole souvent... Elle est savante, elle est poète et elle est femme.

« En somme, Mme Hortense Allart est, par ses travaux sérieux, ses vertus privées, la noblesse de son caractère, l'élévation de son talent, et la haute direction de son esprit, une des gloires de son sexe.

« Il est impossible de mieux comprendre qu'elle ne l'a fait Platon et Pascal, Pythagore et Rousseau, les Pères de l'Eglise et les Encyclopédistes. C'est véritablement, à cette heure surtout, un très grand esprit que le sien, un esprit arrivé à une telle hauteur que l'on sent pour lui un respect ennemi de la discussion. »

Nohant, 30 septembre 1857.

publia, sous le titre de *Nouvelle concorde des quatre évangélistes*, une vie de Jésus qui pourrait être mise entre toutes les mains chrétiennes, et, de ce jour, sa vie, à elle, fut vraiment édifiante.

M. Thiers, qui l'appelait « ma très ancienne amie », lui avait fait obtenir une petite pension d'un millier de francs, en qualité de femme de lettres (1). Non seulement elle se suffisait avec cette somme quasi ridicule, mais encore elle avait l'art de faire le bien tout autour d'elle, en sorte que les gens de Montlhéry l'avaient surnommée « la bonne dame ».

Le scandale de ses *Enchantements* l'étonna beaucoup : elle ne l'avait pas plus cherché que saint Augustin dans ses *Confessions*, et elle croyait avoir, sinon sanctifié, à tout le moins purifié ses confidences par les prières qui les terminent. C'était une âme simple et naturelle du XVIIIe siècle, à qui le

1. Il lui écrivait en 1861 :

« Ma très ancienne amie, j'ai parlé à M. de Rothschild, après Bulwer. Tout ce que la recommandation la plus chaude peut faire a été fait. Maintenant il faut que votre fils se rappelle par sa présence à MM. de Rothschild, et si cela ne suffit pas je reviendrai à la charge.

« Je viens de lire le petit volume de M. Paul Boiteau (a). Je l'ai trouvé plein de sens, de finesse et d'esprit. Si j'avais su que je lui devais l'envoi de ce volume, je l'en aurais remercié depuis longtemps. Ne sachant pas son adresse, je vous prie de me servir d'intermédiaire et de lui communiquer textuellement le passage de ma lettre.

« Mille et mille amitiés,
« A. THIERS. »

« Vous aurez mes volumes en novembre, après quoi je prends ma retraite ».

Et le 13 février 1864 :

« Je suis grippé, fatigué et incapable d'écrire. Je vois le personnage dont vous me parlez, je fais cas de son grand talent et de son caractère indépendant ; je suis bien avec lui, mais je ne puis me permettre de lui parler d'un sujet aussi intime que celui qui vous tient au cœur.

« Mille amitiés,
« A. THIERS. »

(Lettres inédites.)

a. Il s'agissait du petit livre de Paul Boiteau sur Béranger.



sens moral pouvait faire défaut, mais dont la sincérité n'était pas douteuse.

J'avais fait appel aux souvenirs de ceux qui pouvaient l'avoir connue dans ses dernières années. Une de ses petites-filles a bien voulu rédiger à mon intention la note suivante :

« Dans sa retraite de Montlhéry, Mme Hortense Allart de Méritens vivait de la vie des paysans de l'endroit. L'air de Montlhéry convenait à sa santé. La vieille tour féodale, encore solidement debout, s'harmonisait avec ses méditations sur la politique et l'histoire. Du haut de ses créneaux, elle revoyait, dans une immense et ravissante étendue circulaire des châteaux et des domaines familiers aux jours de sa jeunesse. Dans la belle saison, elle s'installait pour de longues heures à l'ombre du petit bois de pins qui lui rappelait l'Italie, au-dessous de la tour, sur la colline en pente rapide dont le sable tiède et fin a séché l'encre de ses nombreuses lettres.

« Elle avait remplacé l'habillement élégant mais simple dont elle se parait d'habitude, par un costume seyant à son âge, mais fait avec les étoffes de cotonnade employées par les paysans. Une longue capote de percale finement froncée défendait son visage contre le vent et le soleil; le large parapluie de coton bleu des paysans, en harmonie si gaie avec la campagne, l'abritait dans les longues promenades qu'elle faisait de préférence sous la pluie. Elle se drapait, sans jamais y penser, comme une Polymnie, dans un châle léger et chaud ; une robe unie s'arrêtait au ras de ses chevilles pour le jeu alerte de ses petits sabots. Des manches larges et de très longs gants qu'elle faisait et même brodait adroitement elle-même complétaient ce costume si commode pour son genre de vie. Un sac, où elle emportait toujours de quoi lire et écrire lorsqu'elle partait en promenade, pendait à son fin poignet dont la délicatesse cachait une force d'acier... Quand je cherche à me la rappeler, je la retrouve tout entière dans le tableau où elle fut peinte par Ducis, frère du poète, vers l'âge de quatorze ans. Mme Hortense Allart de Méritens a écrit que c'était Minerve qu'on retrouve aux deux extrémités de la vie. « C'est vraiment la jeune fille au regard ingénument réfléchi et profond du portrait de Ducis qu'on retrouvait dans le visage jamais embrumé de cette grand-mère si étincelante de vie, d'intérêt et de gaieté, dont le rire olympien sonne encore aux oreilles de ceux qui l'ont entendu. Elle

pleurait cependant presque aussi facilement, par un don singulier, les larmes l'avaient toujours embellie et rajeunie.

« Un soir de février, à l'entrée de la saison qu'elle avait toujours redoutée, elle convint avec une voisine de quelque détail pour le lendemain. Rien d'anormal ne paraissait en elle, on l'avait vue tout le jour vaquer à ses occupations habituelles. Cependant elle n'ouvrit pas le lendemain. On avertit son fils, qui la trouva sur son lit entièrement vêtue et ne donnant plus signe de vie. Elle était morte de la rupture d'un anévrisme. Ainsi était morte sa mère, jeune encore, pendant qu'occupée à sa toilette elle relevait ses lourds cheveux. »

On m'avait raconté qu'après sa mort son fils Marcus avait brûlé toute sa correspondance. D'après les renseignements que m'a donnés sa famille, c'est elle-même qui, dans son irritation contre Barbey d'Aurevilly et consorts, accomplit cet autodafé (1 .

Heureusement, une partie de ses papiers étaient alors en la possession de Marcus.

Toutes les lettres que je viens de citer, à l'exception des siennes, proviennent de sa succession. Mais les plus importantes, parmi celles qui me serviront à la montrer dans ses rapports avec Béranger, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Lamennais et les autres, sont incontestablement celles qu'elle écrivit au critique des *Lundis*, de 1840 à 1850. Lorsqu'on les aura lues, — et les fragments que j'en ai déjà publiés en donnent un avant-goût, — on saura un gré infini à Sainte-Beuve de les avoir conservées. Quant à moi, je ne saurais trop remercier ici M. Jules Troubat de me les avoir communiquées.

Un mot maintement sur la tombe de Mme de Méritens. C'est grâce à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* que je l'ai trouvée. Je la croyais à Montlhéry ; elle est dans le petit cimetière de Bourg-la-Reine, à deux pas de celle d'André Theuriet, qui précisément était maire de cette commune

1. En adressant à Marcus la lettre de George Sand que nous publions au début de cet article, elle avait écrit en marge : « A jeter au feu ! »

quand le corps de Marcus y fut rapporté. Car, de même que Mme de Méritens avait voulu reposer auprès de son fils Henri, Marcus, qui mourut à Lunéville, le 12 janvier 1901, voulut reposer auprès de sa mère.

Ils sont là tous les trois, qui dorment côte à côte, comme la poule et les poussins dont parle l'Ecriture, sous une pierre basse, fleurie de lichen, et que rien ne désigne au regard du passant.

ICI REPOSENT

HENRI DIODATI ALLART ET SA MÈRE

Né le 1er jour du printemps, le 21 mars 1839, mort dans son printemps à Monthéry, à 23 ans, le 19 juillet 1862.

Après une vie trop courte, mais très indépendante et très heureuse.

(*Ici un écusson portant un croissant au milieu de quatre étoiles*).

Madame Hortense Allart de Méritens, femme de lettres, née le 7 septembre 1801, morte à Monthléry, à 78 ans, le 28 février 1879.

Elle a voulu reposer auprès de son jeune fils; mais morte dans la foi réformée, elle disait bien que les corps seuls seraient ici et l'esprit ailleurs.

MARCUS-NAPOLÉON ALLART

1826-1901

(Concession à perpétuité)
497

Voici leur épitaphe :

Marcus aurait pu se dispenser de nous dire que sa mère croyait à l'immortalité de l'âme · toute son œuvre en témoigne.

LÉON SÉCHÉ

Victor Hugo à Vingt ans

(*Suite*)

La Miltière, 12 mai 1825.

Mon cher papa,

Le messager envoyé par mon père à Blois est de retour. Il nous rapporte l'aimable lettre de maman à son Adèle, que nous avons lue en famille, et une lettre fort cordiale de Victor Foucher (1), qui nous fait aussi beaucoup de plaisir. Nous nous attendions également à recevoir la croix de la Légion d'honneur et les papiers, etc.. que vous nous avez annoncés pour le commencement de cette semaine. Notre espérance est frustrée de ce côté, et mon père désirerait que vous eussiez la bonté de passer encore une fois à la Légion, pour presser cet envoi. Car ma place est retenue pour le 19 au matin, et si nous ne recevions pas tout cela au moins le 18, je courrais grand risque de ne pouvoir porter la décoration au sacre, ce qui serait inconvenant.

Je sens, mon excellent père, combien je vous donne de peines, et je suis pénétré d'une vive reconnaissance de toutes vos bontés. La lettre de maman Foucher est bonne comme elle : elle est remplie de détails qui nous intéressent. Nous sommes enchantés des pro-

1. Victor-Adrien Foucher, beau-frère de Victor Hugo, né comme lui, en 1802, mort en 1866. Magistrat, Victor Foucher a dirigé de 1833 à 1862 la *Collection des lois civiles et criminelles des Etats modernes* et a laissé, en outre, un certain nombre d'ouvrages et de brochures d'un caractère juridique.

grès de Juju (1) autant que de Didine (2) ; quand nous serons de retour à Paris, ces deux enfants seront l'objet de nos curiosités réciproques, et nous aurons de longs récits à nous faire.

Voudriez-vous encore ajouter à tous vos soins paternels celui de payer nos contributions dont le papier a été remis à maman. Nous vous rembourserons cette petite somme.

Maman nous apprend que la chambre à Reims est louée 350 fr. et qu'on cherche une quatrième personne. Est-ce pour la voiture ou pour le logement ? Vous me disiez dans votre dernière que Beauchêne s'occupait de la fabrication de mon habit. Comment a-t-il eu ma mesure ? Il faudra sans doute les culottes, bas, souliers à boucles, épée d'acier, chapeau à galon d'acier et plumes. En quel métal doivent être les boucles de la culotte et des souliers ? Faudra-t-il les jabots et les manchettes ?

Parlez de nous à la bonne Mme Deschamps. M. Deschamps (3) m'a écrit une charmante lettre. Veuillez l'en remercier en attendant que je le fasse moi-même.

Paul a dû recevoir aujourd'hui une lettre de moi, la première que j'ai écrite de la Miltière. Celle-ci est la seconde. Je vais écrire la troisième à Charles Nodier.

Adieu, mon cher et bon père ; papa et son excellente femme, mon Adèle et sa petite Didine aux joues fermes, vous embrassent ainsi que maman Foucher, et je me joins à eux de cœur. Vous ne sauriez croire comme on parle de vous en Sologne à l'heure qu'il est.

Votre fils tendrement dévoué,
VICTOR.

Mon portier a-t-il reçu quelque lettre depuis notre départ? J'en reçois une bien paternelle de M. de la Rivière (4).

Ecrivez toujours à Blois (5).

1. Julie Foucher, la toute jeune sœur d'Adèle Hugo, mariée plus tard au graveur Paul Chenay (1818-1906) auteur d'un volume de souvenirs intimes : *Victor Hugo à Guernesey*.
(Paris, Juven, S. D. in-12).

2. Léopoldine Hugo.

3. Père d'Emile et d'Antoni Deschamps.

4. M. de la Rivière, le vieux maître d'école de Victor rue Saint-Jacques. Il en sera, ultérieurement, plus longuement question.

5. *Correspondance*, pp. 223-225.

Victor Hugo a raconté assez sommairement son séjour à Reims et ses impressions au cours de la cérémonie du sacre, à laquelle il fait assister Lamartine (1), dont, M. Edmond Biré a, depuis, établi l'absence à ce gala où le carton peint semble avoir été un trop fréquent accessoire (2).

Il convient d'être plus bref encore. Ce fut pour Victor l'occasion, et elle était excellente, d'écrire l'*Ode sur le Sacre* (3).

Il aimait le sujet. Les Bourbons l'avaient jusqu'ici heureusement inspiré. Louis XVIII ne s'était point montré ingrat. Charles X ne le fut point davantage.

Ces vers firent plus sans doute, pour la nomination du général Hugo au grade de lieutenant-général que les démarches répétées de jadis auprès de MM. de Chateaubriand et de Clermont-Tonnerre et du duc d'Angoulême lui-même.

Le sacre est du 29 mai. Le 5 juin, le *Moniteur Universel* n° 156, publiait cette promotion si ardemment désirée :

« M. le Maréchal-de-camp Hugo, vient d'être nommé lieutenant général. »

Le fils s'en réjouit autant que le père. Il est de nouveau à Gentilly, chez un ami, cette fois, et de cette banlieue, il adresse ses félicitations au nouveau lieutenant-général. « M. le Lieutenant-général Comte Hugo », et ses excuses à Mme Hugo pour la négligence de Ladvocat.

Gentilly, 19 juin.

Mon cher papa,

C'est de la campagne où je suis allé passer quelques jours chez un ami qui demeure à deux lieues de Paris, que je te réponds. Je regrette bien que tu y sois toi-même en ce moment. Les chaleurs excessives, la solitude et le dénuement de la Miltière me font trembler pour ta chère santé. Il me semble que tu aurais dû retarder ce voyage quelque important qu'il put être, et ne pas

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome II, p. 92.
2. *Victor Hugo avant 1830*, p. 377.
3. *Odes*, livre III (1824-1828), ode IV.

t'aventurer tout seul dans cette saison au milieu des déserts de la Sologne. Tu sais comme moi combien les pays humides et sablonneux exhalent de miasmes morbifiques dans les grandes chaleurs, et mon Adèle te reproche tendrement de nous avoir donné l'inquiétude de te savoir là-bas.

Les journaux de Paris ont annoncé ta promotion de la manière la plus flatteuse. Que t'importe un oubli qu'ils font si fréquemment ? Que t'importe la jalousie ? Il suffit de ton nom et de ta réputation pour mériter l'envie. Résigne-toi, mon noble père à cet inconvénient de toute position élevée.

J'ai rempli ta commission auprès d'Adolphe.

Tu ne m'étonnes pas en m'apprenant que ta femme n'a pas reçu son exemplaire. J'avais remis à Ladvocat le paquet à son adresse avec beaucoup d'autres, pour qu'il le mît à la poste. Tu connais la négligence de ce libraire. Partant pour la campagne j'ai dû me reposer sur lui de ce soin, et j'ai déjà reçu plusieurs plaintes comme la tienne. Le messager qui va porter cette lettre à la poste à Paris, va être chargé en même tems d'un petit mot sévère pour Ladvocat et de l'ordre de réparer sur-le-champ cet oubli. Si j'en avais ici un seul exemplaire je l'enverrais directement à ta femme, mais j'espère que Ladvocat sera soigneux cette fois.

Je suis heureux que mon ode t'ait fait quelque plaisir. Son succès ici passe mon espérance. Elle a été réimprimée par sept ou huit journaux. Je vais la présenter au Roi.

Adieu, mon excellent père, je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de t'embrasser bien tendrement. Ma femme et Didine embrassent la tienne.

Didine nous a un peu inquiétés ces jours-ci : ses dents la tourmentent.

Je reçois à l'instant une lettre d'Emile Deschamps où je lis : «M. le Général Hugo nous a fait bien plaisir en devenant lieutenant-général. Y aurait-il quelque moyen de lui faire parvenir nos félicitations et l'hommage de mon respect ? » Tout le monde applaudit.

Le 24 juin, en effet, l'auteur de l'*Ode sur le Sacre* avait l'honneur de présenter lui-même ses vers au roi.

O Dieu ! garde à jamais ce roi qu'un peuple adore !
Romps de ses ennemis les flèches et les dards,
Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars !

Charles, comme au Sina, t'a pu voir face à face !
Du moins qu'un long bonheur efface
Ses bien longues adversités.
Qu'ici-bas des élus il ait l'habit de fête.
Prête à son front royal deux rayons de ta tête ;
Mets deux anges à ses côtés !

Ce n'était point assez que sept ou huit journaux les aient déjà reproduits. La gloire des caractères des presses royales leur manquait. Charles X allait la leur accorder :

« Nous avons annoncé que le roi avait accueilli avec bonté M. Victor Hugo, auteur d'une *Ode sur le Sacre*. M. le vicomte de la Rochefoucauld, chargé du département des Beaux-Arts, vient d'informer ce jeune poète que Sa Majesté voulant témoigner la satisfaction que lui a causée la lecture de cette ode, avait ordonné qu'elle fût réimprimée avec tout le luxe typographique par les presses de l'Imprimerie royale. » (1).

Les titres du père sont énoncés désormais en toutes lettres et la correspondance est adressée à

« Monsieur
Monsieur le lieutenant général Comte Hugo
A Blois »

quand ce n'est point à « Madame la Comtesse Hugo ».

Précédant le départ pour la Suisse des Hugo et des Nodier, ce voyage littéraire dont Urbain Canel fit les frais, un geste qui précéda sa faillite, voici une lettre d'un tout autre ton.

Il s'agit bien d'une dette d'honneur ; le prix, dù encore à M. de la Rivière, le vieil instituteur de la rue Saint-Jacques, des leçons données jadis à Victor (2). Le brave homme,

1. *Moniteur Universel*, 30 juin 1825.

2. « Ils n'avaient pas, surtout Victor, l'âge du collège ; elle (Mme Hugo) les envoya d'abord à une école de la rue Saint-Jacques où un brave homme et une brave femme enseignaient aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture et un peu d'arithmétique. Le père et la mère Larivière, comme les appelaient les écoliers, méritaient cette appellation par la paternité et la maternité de leur enseignement. Ça se passait en famille. La femme ne se gênait pas, la classe commencée, pour apporter au mari sa tasse de café au lait, pour lui prendre des mains le devoir qu'il était en train de dicter, et pour dicter à sa place pendant qu'il déjeunait.

Ce Larivière, du reste, était un homme instruit et qui eût pu être mieux

devenu, comme Biscarrat, un ami pour l'écolier de naguère, s'était contenté de présenter autrefois sa note. Mais, au lendemain de la mort de Mme Hugo, la vraie, le piteux état de la succession n'avait point permis à sa délicatesse d'insister... puis, étaient venues la vieillesse et les infirmités.

Le fils plaide joliment auprès du général la cause de son ancien maître. Il a fait, lui-même, le sacrifice d'une montre en or, dont il se proposait l'acquisition, pour éteindre en partie cette dette : le général n'aura plus qu'un reliquat de 286 francs et quelques centimes à payer... et tardera un peu à le faire.

Paris, 18 juillet 1825.

Mon cher Papa,

C'est avec un véritable regret que je me vois contraint de t'envoyer la lettre et la note ci-incluses. Ces deux pièces ont besoin d'une petite explication que voici. Ces jours passés, mon vieil et respectable maître, M. de la Rivière, se présenta chez moi : j'étais sorti. Il dit avoir quelque chose de pressant à me communiquer. Je m'empressai de me rendre chez lui, comme je le fais toujours chaque fois que je suppose qu'il peut avoir besoin de moi. Cet excellent homme m'exposa alors que sa position, que son âge et celui de sa femme rendaient plus gênée chaque jour l'obligeaient de me rappeler une dette sur laquelle il s'était tu jusqu'à présent, pensant que ta fortune ou la nôtre ne nous permettaient pas encore d'y faire honneur. Mais la nécessité l'emportant sur son excessive délicatesse, il s'est vu enfin forcé à cette démarche. Cette dette est celle de 486 fr. 80, qui se trouve expliquée dans la note ci-jointe. Je me suis parfaitement rappelé qu'à la mort de ma mère nous avions effectivement trouvé ce mémoire dans ses papiers, mais je pensais qu'Abel s'était chargé du soin de l'envoyer et depuis j'avais totalement oublié cette dette que je

que maître d'école. Il sut très bien, quand il le fallut, enseigner aux deux frères le latin et le grec. C'était un ancien prêtre de l'Oratoire. La Révolution l'avait épouvanté, et il s'était vu guillotiné s'il ne se mariait pas ; il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher sa femme bien loin ; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui, sa servante. »

(*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tome I, pp. 51-52).

croyais éteinte avec le petit nombre d'autres modiques dettes que ma mère a laissées et dont la majeure partie fut dans le tems acquittée sur le produit de son argenterie et de ses robes. Je savais aussi que tu avais fait honneur aux autres créanciers, et je croyais M. de la Rivière de ce nombre. Comme le besoin était pressant, je pris l'avis de ma femme ; et de son consentement je m'empressai d'envoyer à M. de la Rivière une somme de *deux cents* francs que j'avais disponible et que je réservais pour m'acheter une montre, cette somme, mon cher papa, servira à te décharger d'autant sur le total de la dette, c'est une fort légère privation que je m'impose en renonçant à cette montre, et je puis le faire sans me gêner. D'ailleurs, je sais, excellent père, que tu es loin d'être riche, et puisque je suis pour une part dans la dépense faite par M. de la Rivière, ces 200 francs seront ma cotisation personnelle. Ne songe donc plus qu'au reliquat de 286 fr. 80. Il est absolument inutile que je te dise, cher papa, combien une créance de ce genre est sacrée. Le peu que nous savons, le peu que nous valons, nous le devons en grande partie à cet homme vénérable et je ne doute pas que tu ne t'empresses de le satisfaire, d'autant plus qu'il en a besoin. Il ne subsiste que du produit d'une petite école primaire dont le modique revenu diminue de jour en jour, l'affaiblissement progressif de ses organes et de ses facultés lui faisant perdre par degrés tous ses élèves. Il a attendu dix ans avec une délicatesse admirable, et c'est le seul reproche qu'on lui puisse faire, car je suis sûr que tu aurais fait cesser l'objet de sa réclamation si tu l'avais connu plus tôt. C'est ce que (je) lui ai dit, en l'engageant à m'envoyer en hâte son compte pour te le faire parvenir. Tu le trouveras ci-inclus avec la lettre qu'il m'a écrite. Je vais m'occuper de chercher l'ancien mémoire détaillé et si je le trouve dans le peu qui nous reste des papiers de ma mère, je te l'enverrai sans perdre de tems. En attendant tu peux considérer sa note comme authentique.

Adieu, mon bon cher père, mon Adèle te prie d'embrasser pour elle ses deux mères et de leur dire que Juju et Didine se portent à merveille. Tout va bien ici, et tout est impatient de revoir maman Foucher. Mille hommages à M[mes] Br..., Pinlevé, etc., amitiés à tes amis.

M. de la Rivière, chef d'institution primaire, demeure rue Saint-Jacques, vis-à-vis l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas.

Je t'embrasse bien tendrement,

Ton fils respectueux et dévoué,

VICTOR

Je m'occupe de toutes tes commissions. Le Roi m'a fait annoncer qu'il avait ordonné qu'on ajoutât à toutes les faveurs dont il m'honore un envoi de porcelaines. C'est me combler.

Suit le fameux voyage en Suisse, le *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et dans la vallée de Chamonix*, dont Charles Nodier devait fournir le texte et dont Hugo, seul, a écrit le récit, de Sallences à Servoz, et. de Servoz à Chamonix (1).

— Quel beau livre ce sera! avait dit Mme Nodier, à Sallences où l'on déjeunait.

— S'il se fait (2), avait répondu la femme du poète, et, Adèle Hugo avait raison.

Paris, 31 juillet,

Cher Papa,

Nous apprenons pour la première fois, avec regret que tu vas bientôt peut-être venir à Paris : c'est que nous en partons ; et tu conviendras qu'il est dur d'en partir quand tu vas y arriver.

Notre excursion en Suisse s'exécute. Mardi, à 5 heures du matin, nous roulerons vers Fontainebleau. J'ai été horriblement souffrant toute la semaine d'un torticoli, mais je suis mieux, et le voyage achèvera de me remettre.

Les libraires paient notre voyage et au delà. Ils me donnent 2.250 francs pour quatre méchantes odes. C'est bien payé. Je ne crois pas que Lamartine puisse être de la partie il vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Florence. Nodier est des nôtres.

Je te remercie pour M. de la Rivière. Je lui ai écrit tes bonnes intentions, j'aurais seulement désiré que tu puisses lui donner quelque chose avant le 1er janvier.

Nous avons vu M. Driollet. Il dit que l'affaire Lambert (3) va bien. Abel en dit autant.

1. Lors de sa mort en 1828, le général Hugo figurait parmi les administrateurs de la « Banque Lambert ».

2. Publiés d'abord dans la *Revue de Paris* (1829) et dans la *Revue des Deux Mondes* (1831), ces deux fragments ont pris place dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, pp. 108-126.

3. *Victor Hugo raconté*, tome II, p. 106.

Ta femme avait bien raison. Cette Augustine était pire qu'un mauvais sujet, c'était un *petit monstre*. Nous l'avons renvoyée. Elle est placée chez un herboriste. Je voudrais que tu en fisses prévenir sa mère.

Didine se porte à merveille. J'ai commandé des cartes séparées pour ta femme et pour toi. Il n'est plus de mode, à ce que m'a dit le graveur, d'en donner de collectives.

Adieu, mon excellent père, embrasse ta femme pour moi. Nous t'embrassons bien tendrement.

Ton fils respectueux et dévoué,
VICTOR

Adolphe te remettra les cartes.

Le ménage a continué à vagabonder, et, c'est le retour à Paris, où il convie quelques amis à déjeuner. Mme Victor Hugo s'enquiert auprès de sa belle-mère, d'un beau poisson acheté à bon compte à la poissonnerie de Blois, qui pût arriver frais à Paris.

Ma chère maman, il y a bien longtemps que je voulais vous écrire, mais les embarras de domestique, joints à ceux du voyage car nous venons encore d'aller passer quelques jours à dix lieues de Paris ne m'ont pas laissé un moment. Joignez à cela l'inquiétude que ma fille m'a donnée pour percer les deux dents qu'elle vient de percer ; mais tout cela ne m'a pas empêché (*sic*) de penser à vous et à mon bon père.

Malgré la peine que ma fille m'a donnée et qu'elle a eue pour ses dents : elle n'en marche pas moins seule et j'espère que la force qu'elle a l'aidera à percer toutes ses autres dents car à peine en a-t-elle six.

Mon mari s'est occupé de vous faire tirer des cartes de visites. Nous les donnerons à M. de Féraudy.

J'espère chers bons parents vous voir à Paris très incessamment. Si vous pouviez être à Paris samedi 31 de ce mois vous partageriez un déjeuner où nous réunissons quelques amis et où nos bons parents compléteraient si bien notre bonheur qui ne peut être entier sans eux. Si à Blois vous trouviez chère maman un beau poisson qui pût arriver frais à Paris vous seriez bien bonne de me l'envoyer

pour ce jour, toutefois si le prix ajouté à celui du voyage ne le faisait pas monter plus haut que celui qu'on achèterait à Paris.

Ecrivez-moi au juste quand vous serez à Paris, c'est le but que vous devez vous proposer si vous nous aimez.

Adieu chère maman, ma fille, mon Victor vous embrassent.

Votre respectueuse fille,
A. Hugo

Victor, suivant son habitude, tient à conserver vierge pour les siens le crédit dont il peut jouir et refuse assez cavalièrement à son père sa protection pour un professeur, dont il l'avait prié de s'occuper :

Mon cher papa,

Nous voilà définitivement de retour à Paris. Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours ci nos promenades par une excursion à Montfort l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris où il y a des ruines, des bois, un de mes amis (1) et un des tiens le colonel Derivoire qui a servi sous toi. J'ai beaucoup parlé de toi avec ce brave qui t'aime et te vénère et désire vivement te voir. Il compte faire le voyage de Paris la première fois que tu y viendras.

Nous désespérons presque, cher papa, d'avoir le bonheur de t'y voir cette année, puisque la saison s'avance sans t'amener. Cependant M. Lambert t'avait presque promis à tous tes amis de Paris.

Il m'est malheureusement impossible de rien faire pour le professeur dont tu m'envoies une lettre. J'ai beaucoup moins de crédit qu'on ne m'en suppose et j'ai dû dernièrement employer le peu d'influence que je puis avoir sur M. l'évêque d'Hermopolis (2) pour obtenir une bourse à l'un de nos cousins Trébuchet. Le succès n'est même pas encore décidé. Tu sens

1. Adolphe de Saint-Valry.

2. Denis, comte de Frayssinous, évêque *in partibus* d'Hermopolis, né à Curières (Aveyron) en 1765, mort en 1841. Après ses retentissantes conférences à la chapelle des Carmes et en l'église Saint-Sulpice, fut le 1er juin 1822 nommé grand-maître de l'Université, puis, le 26 août 1824, ministre des affaires ecclésiastiques, portefeuille, créé pour lui, qu'il conserva, sous le ministère Martignac, jusqu'au 3 mars 1828.

que toutes mes forces doivent être dirigées vers ce but, si important pour notre malheureux oncle Trébuchet, et que je ne pourrais occuper le ministre d'une autre affaire sans nuire à la sienne. Qui trop embrasse mal étreint.

Nous avons trouvé ici à mon retour les 200 cartes commandées pour toi : elles me paraissent fort belles. C'est un petit cadeau qu'Adèle veut faire à ta femme, indique-moi un moyen de le lui faire parvenir.

Adieu, cher papa, toute la famille Foucher, Abel, Adolphe, tous nos cousins embrassent ta femme et toi de tout cœur, et ne font en cela que se joindre à nous.

Ton fils tendre et respectueux.

VICTOR

C'est, enfin, un an plus tard presque, la naissance d'un second fils, — ce sera Charles Hugo (1), — « qui vient remplacer le petit ange » dont les *Odes et Ballades* conservent le souvenir. Le jour même, Victor en fait part à son père :

Paris, le 3 novembre.

Mon cher papa,

Tu vois que la nouvelle ne se fait pas pas attendre. Mon Adèle est accouchée cette nuit à cinq heures moins vingt minutes du matin d'un garçon fort bien portant. Cette pauvre amie a cruellement souffert. Je t'écris en moment près de son lit; elle se trouve assez bien, cependant elle croit avoir quelque fièvre et je lui recommande de ne pas parler.

Nos bons parents recevront sans doute avec bien de la joie ce

1. Charles-Victor Hugo, né à Paris le 3 novembre 1826, mort à Bordeaux d'une congestion le 13 mars 1871, trois jours après la séance de l'Assemblée nationale qui avait amené la démission de Victor Hugo. Outre sa collaboration à l'*Evénement* et au *Rappel*, on doit au père de Georges et de Jeanne : *Le cochon de saint Antoine* (1857), *La Bohème dorée* (1859), *La chaise de paille* (1859), *Une famille tragique* (1862). Il avait écrit une comédie : *Je vous aime* (1868) et, enfin, avait tiré des *Misérables* un drame souvent représenté.

nouveau venu qui vient remplacer le petit ange que nous avons si douloureusement perdu il y a trois ans. Votre bonheur ajoute au nôtre.

Je ne t'en écris pas davantage aujourd'hui, cher papa, embrasse pour nous ta femme ; fais part de la naissance de ton petit-fils à tous nos amis de Blois, MM. Brousse (1), de Féraudy, de Béthune, Driollet, etc., Mmes Brousse, etc., ma femme prie la tienne de dire à la jeune dame les choses les plus affectueuses en son nom.

Abel et Mélanie, femme de Pierre Foucher, seront les parrains du nouveau-né dont nous ignorons encore le nom. Il a déjà fort bien tété.

Ton fils tendre et respectueux,

VICTOR

Est-ce que vous n'arriverez pas bientôt à Paris? Nous vous attendrions pour le baptême. Ce serait double fête.

Avec cette lettre se termine la partie de la correspondance de Victor Hugo conservée à la Bibliothèque de Blois.

D'autres lettres existent, m'a-t-on assuré, jointes à quelque dossier, dans les cartons d'une étude blaisoise. Elles seraient curieuses également à consulter et éclairciraient, sans doute, les mobiles de la résolution que n'allait point tarder à prendre le général Hugo.

Six ou sept mois plus tard, en effet, vers juin 1827, l'ennui de la province ou les liens l'unissant à la veuve d'Almeg étaient-ils devenus plus lourds à supporter?—il quittait Blois, et, tout en continuant à y conserver son domicile réel, venait se fixer à Paris, dans le voisinage de ses enfants.

Dans un quartier n'ayant guère à envier à celui du Foix comme tranquillité, au 9 de la rue Monsieur, le général loua et meubla, dans la même maison que son fils Abel, un petit appartement, composé d'une chambre à coucher, d'un cabinet de travail, d'une salle à manger, d'un salon, d'un cabinet de toilette et d'une chambre de domestique 2).

1. La veuve de M. Brousse est morte vers 1880 seulement plus que centenaire.

2. La note du tapissier s'élevant à 3.792 fr. 65, n'avait pas encore été réglée lors de la mort du général et figure sur les comptes de la liquidation.

Il s'occupa, ces derniers mois, d'affaires financières, et figurait, au moment de son décès, parmi les administrateurs de la « Société d'avances mutuelles sur garanties » et de la « Banque Lambert ». Peut-être, était-ce sous deux noms différents, la même société ?

Une attaque d'apoplexie l'enleva soudainement dans la nuit du 29 au 30 janvier 1828. Le *Moniteur Universel* parut à la date du 31 janvier annonçait brièvement sa mort.

On remarquera dans ce « communiqué » une formule aujourd'hui courante. Elle devait, alors, être nouvelle :

« M. le lieutenant général, comte Hugo, est mort la nuit dernière frappé d'une apoplexie foudroyante. Ses obsèques auront lieu demain jeudi 31 janvier, en l'église des Missions Etrangères, sa paroisse.

« Dans l'impossibilité d'inviter, en tems utile, tous les nombreux amis du général à cette triste cérémonie, la famille les prie de considérer le présent avis comme une invitation.

« On se réunira dans la maison mortuaire, rue de Monsieur, n° 9, à une heure et demie. »

L'enterrement eut lieu, le surlendemain, non sans éclat ; toutes les troupes de la garnison y étaient représentées. Il ne semble pas que la comtesse Hugo y assistât.

« Les obsèques de M. le lieutenant général Hugo ont eu lieu aujourd'hui à deux heures, après le service funéraire qui a été célébré dans l'église des Missions. Ses dépouilles mortelles ont été portées au cimetière du père La Chaise. Ses deux fils, les parens et un grand nombre d'amis du défunt accompagnaient le convoi, qui était précédé et suivi de détachemens de tous les corps de la garnison. » (1).

Les fils du défunt firent élever à leur père un monument, dont l'*Illustration* du 30 mai 1885 a donné la reproduction (2).

1. *Moniteur Universel*, 1er février 1828.
2. Vingt-septième division, chemin Monvoisin.

Entourée d'une grille, ornée de flammes aux quatre coins et de palmettes entre les barreaux, une pyramide de marbre blanc veiné se dresse sur un socle de même matière. Une inscription rappelle, gravée en creux, les états de service du général.

Le tombeau réunissait le « héros au sourire si doux » et sa première femme. Eugène, le pauvre dément devait les y rejoindre, et, plus tard, vinrent s'ajouter à ces dépouilles celles des deux fils du poète, Charles et François-Victor Hugo (1).

La situation pécuniaire du père n'était pas seulement modeste. Elle était embarrassée et donna lieu à une liquidation qui fut pénible et dura fort longtemps.

Les arrérages de sa pension militaire, 4.000 francs, ou plus exactement, 3.800 francs nets, déduction faite du prélèvement de 5 o/o pour les Invalides (2), formaient le principal revenu du général.

Les créanciers étaient nombreux. Certains se montrèrent pressants ou excessifs.

Au bout de douze ans ils n'étaient pas, il est vrai, encore réglés, et, du dossier qu'a bien voulu me communiquer M. Louis Belton, je détache ce mémoire du tailleur Moreau « fournisseur de leurs altesses sérénissimes les princes de Holstein-Augustenbourg, rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris ».

1. François-Victor Hugo, né en 1828, mort le 26 décembre 1873, après une longue et cruelle maladie. Collabora comme son frère à l'*Evénement* et au *Rappel*, mais son nom reste surtout attaché à la remarquable et fidèle traduction qu'il a donnée des *Œuvres complètes de Shakespeare* (1860-1864).

2. Louis Belton : *Victor Hugo et son père, le général Hugo à Blois*, p. 16.

VENDU à M. le Comte HUGO

1827		Fr.	C.
Juill. 12.	Un habit en poil de chèvre..............	100	
	Un pantalon poil de chèvre rayé.........	36	
	Un gilet poil de chèvre..................	23	
	Un do poil de chèvre de mode............	23	
	Un do poil de chèvre rayé..............	23	
Déc. 3	Une redingotte (*sic*) drap bleu	140	
	Un pantalon casimir noir................	56	
	Un gilet velours rayé....................	30	
11	Un do velours soie et argent	36	
	Un do piqué blanc anglais...............	25	
	Payé à Lemaignen, avoué, pour frais de port de lettres dans cette affaire.........	3	
		495	
	Intérêts de ces fournitures après un an de crédit, à raison de 6 o/o par an ; un crédit de douze ans..............................	356	
	Total	851	

Cet homme entendait trop le petit jeu et le taux des intérêts. La liquidation en abaissa le montant à de plus justes proportions.

Comme ils pouvaient s'y attendre, les fils trouvèrent Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, veuve pour la seconde fois, intéressée et âpre au gain.

Ils n'acceptèrent la succession que sous bénéfice d'inventaire (1) et à cette femme qui avait l'habitude du « maquis » opposèrent la compétence et la grande honnêteté de leur ami le jurisconsulte Duvergier (2).

Le mobilier de Blois fut vendu aux enchères et produisit

1. Acte au greffe du Tribunal civil de Blois, du 29 août 1829.

2. Jean-Baptiste-Marie Duvergier, né à Bordeaux en 1792, mort en 1877, Président de section au Conseil d'Etat, garde des Sceaux du 17 juillet 1866 au ministère Ollivier (2 janvier 1870). Duvergier a publié entre autres ouvrages comme jurisconsulte : *Collection des lois, décrets, ordonnances, règlements. et avis du Conseil d'Etat de 1788 à 1824* (1824-1828) et, reprenant et continuant le manuscrit de Toullier : *Le Droit civil français suivant l'ordre du Code*, dont les sept premiers volumes ont seuls paru.

3. 255 fr. 65 (1). Celui de la Miltière, des meubles de rebut, il est à croire, atteignit péniblement 681 fr. 04.

1. D'après l'inventaire dressé les 3, 4, 5 et 6 juin 1828, par les soins de Mᵉ Pardessus, notaire à Blois, à la suite du décès de M. le comte Hugo, la maison de la rue de Foix comprenait intérieurement :

« Au rez-de-chaussée, une cuisine, garnie des ustensiles nécessaires, notamment d'un rôtissoir à l'ancienne mode, avec ses cordes et poids.

Un cabinet servant de chambre de domestique ;

Un salon orné de diverses gravures encadrées de bois doré, représentant des faits militaires, des vues des bords de la Néva, les portraits des généraux Kléber et Desaix, des portraits de famille, etc.

Et le cabinet du général, garni de ses livres et papiers.

Au premier étage était un autre salon, la chambre à coucher du général éclairée au midi, et ornée, comme le salon du rez-de-chaussée, de deux vues de la Néva ; une autre chambre et un cabinet de bains.

Au second étage, une chambre à coucher et deux cabinets.

L'écurie à la mort du général ne contenait que des débarras ; un cénacle à côté renfermait un tombereau démonté et un équipage de limon. Sous la remise étaient une carriole et une charrette. Une calèche, que le général avait achetée 1.900 francs, avait été cédée par lui à son fils Abel.

Dans la cave il y avait 114 bouteilles de vin rouge.

Le cabinet de travail du général Hugo, placé au rez-de-chaussée de sa maison, renfermait ses livres et ses papiers. Les murs étaient ornés d'un télescope, d'une lunette en cuivre et de six tableaux. »

Louis Belton : *Victor Hugo et son père le général Hugo à Blois*, pp. 8-9.

L'inventaire des 600 volumes composant la bibliothèque du général Hugo, ne relève les titres d'aucune des œuvres du fils. Cinq d'entre elles avaient, cependant, déjà été publiées avant le départ du général pour Paris (*Cromwell* ne parut qu'en décembre 1827) : *Odes et Poésies diverses*, 1822 ; *Han d'Islande*, 1823 ; *Nouvelles Odes*, 1824 ;

Bug-Jargal, 1826 ; *Odes et Ballades*, 1826.

N'était-ce pas, peut-être, l'édition originale des *Odes et Poésies diverses* ce petit livre mal imprimé en caractères dits à tête de clous sur un papier à chandelles, qu'un admirateur du poète avait déniché sur les quais et lui adressait à Hauteville-House, au lendemain de l'apparition des *Misérables* ?

Cette description ressemble fort au tirage de Pélicier. Le beau-frère de Victor Hugo donne au « vieux bouquin » la date de 1818, ce serait 1822 qu'il faudrait lire. Mais combien deviendrait alors claire et lumineuse la dédicace qu'il portait :

« A mon très cher Père, le général Hugo, mes premiers vers imprimés.

« Son fils très respectueux,

« Victor Hugo »

(*Victor Hugo à Guernesey*, p. 86.)

Sans vouloir mettre en doute la fidélité des souvenirs de M. Paul Chenay, je sais cependant qu'il se faut méfier des autographes !... Puis, l'auteur des *Odes* écrivait « papa » et non mon père et se contentait de signer « Victor ».

D'ailleurs, si ces dons du fils au père ne figuraient pas à l'inventaire de

Le domaine lui-même, après avoir été longtemps en vente fut payé 20.020 francs et la veuve d'Almeg se fit adjuger pour 1.720 francs la petite maison portant le n° 71 de la rue du

1828, dont ils avaient été distrait, sans doute, par la veuve Hugo, ils ne sont pas pour cela perdus.

La parfaite obligeance d'un de mes amis, à qui je suis heureux de pouvoir exprimer ici ma sincère gratitude, m'a permis de retrouver et d'identifier ces volumes dans sa bibliothèque familiale où ils sont depuis plus de quarante ans soigneusement conservés.

Ce sont :

Han d'Islande, seconde édition ; Paris, Lecointe et Dureg, libraires, quai des Augustins, n° 49 ; 1823, 4 in-12, de 244, 285, 268 et 248 pp.

Dédicace :

« A MON PÈRE

Hommage de tendre et respectueux attachement

VICTOR »

Bug-Jargal, par l'auteur d'*Han d'Islande*. Paris, Urbain Canel, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, 1826, in-12 de 386 pp.

Frontispice de Devéria, représentant la lutte au-dessus du précipice.

Dédicace non signée — mais l'écriture ne laissant aucun doute — et massacrée par le relieur qui a odieusement rogné ce volume.

On distingue :

« Hommage et respectueux

A mon noble père »

Odes, par Victor Hugo, 3e édition (en deux volumes). A Paris, chez Ladvocat, libraire de S. A. S. M. le duc de Chartres, MDCCCXXVII.

1er vol., in-12 de 236 pp. Frontispice de Devéria : « La Chauve-Souris ».

Dédicace :

« A MON BON ET NOBLE PÈRE

Hommage respectueux

V. H. »

2e vol., in-12, de 232 pp. Frontispice de Devéria : « Le Sylphe ».

A ces volumes doit être ajouté le recueil d'Abel Hugo, contemporain de la première édition des *Odes et Poésies diverses* et publié également sous la firme de Pélicier :

Littérature espagnole. — Romances historiques. — A Paris, chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, n° 243, 1822, in-12, de 302 pp.

Dédicace :

« A MON PÈRE

Hommage d'amour et d'attachement

A. HUGO »

Quel trésor à signaler aux Hugophiles !

Foix que le général avait annexée à la maison qu'elle possédait elle-même en propre depuis le 10 février 1816.

Les 50.000 réaux réclamés, — la prétention était plutôt inattendue, — par la veuve et les enfants du général Marie de Fréhaut, pour le reliquat de l'achat du couvent des Trinitaires déchaussés de Madrid, ne semble pas avoir retardé beaucoup la liquidation de la succession. Elle ne se termina guère, cependant, avant 1845, et dès 1829, Victor Hugo écrivait à Adolphe de Saint-Valry les ennuis qu'elle lui causait et le peu qu'il avait à retirer des débris d'une grande fortune :

« Mes affaires privées toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens en Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par Boyer, nos sables de Sologne (la Miltière) à vendre depuis 23 mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute... par conséquent rien, ou peu de chose, à retirer dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins... » (1).

La comtesse Hugo avait su, il est vrai, retirer son épingle du jeu : L'*Etrangère* était devenue l'*Adversaire*.

Trente ans, elle survécut au général, habitant la petite maison, dont, au loin, aimait à se souvenir l'exilé.

L'on chuchotait sur elle et on la voyait peu. On prête au cœur, même vieilli, des faiblesses ; puis, une femme seule a besoin, pour le règlement de ses affaires de quelques conseils...

Et vinrent les cheveux blancs et l'oubli...

Ce pendant que Victor Hugo atteignait le zénith de sa gloire, le 21 avril 1858, Mme Hugo, la seconde, s'éteignait à l'âge de soixante-treize ans.

Deux voisins, les sieurs Besson, cordonnier, et Fouquet, jardinier, furent, au bureau de l'état civil de Blois, les témoins de son décès (2).

PIERRE DUFAY

1. VICTOR HUGO : *Correspondance*, 1815-1835. Lettre à Adolphe de Saint-Valry du 18 décembre 1829, p. 87

2. Les registres de l'état civil de Blois fournissent ainsi que celui du petit

Léopold, l'acte de décès de Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, Vve Hugo. En voici la teneur :

« L'an mil huit cent cinquante huit, le vingt-unième jour du mois d'avril à trois heures du soir par devant Jean-Claude-Eugène Riffault, maire de Blois, chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Etat civil de la commune de Blois, canton de Blois, département de Loir-et-Cher, sont comparus Clovis Besson, âgé de trente-neuf ans, profession de cordonnier, domicilié à Blois et Eugène Frédéric Fouquet, âgé de quarante-huit ans, profession de jardinier domicilié à Blois.

N° 205 Thomas y Saëtoni Vve Hugo 73 ans.

Lesquels nous ont déclaré que le vingt et un du mois d'avril, à dix heures du matin, Marie-Catherine Thomas y Saëtoni, âgée de soixante-treize ans, profession de rentière demeurant à Blois, département de Loir-et-Cher, née à Cervione (Corse) veuve en deuxièmes noces de Joseph Léopold Sigisbert, comte Hugo, lieutenant général, officier de la Légion d'honneur, fille de feu... est décédée en notre commune, en sa maison, rue du Foix.

Le premier témoin a déclaré être voisin et le second témoin être voisin de la décédée. Nous nous sommes assurés de l'exactitude de la déclaration de ces témoins, qui ont signé avec nous le présent acte, après que lecture leur en a été faite.

Eug. Riffault
Fouquet. C. Besson

LETTRES INÉDITES

D'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve (1)

1842

Herblay, 9 mars.

Faut-il vous écrire un petit billet ou une longue lettre ? Faut-il se tenir dans une admiration réservée ou dans un débordement de plaisir ? Ce dernier parti me plaît davantage et peut-être vous divertira mieux.

Vous voici donc à l'Académie tout droit. Voici donc les lettres pures, sans politique ou autre alliage, les lettres mêmes, Montaigne, Pascal, tous les styles, voici des études charmantes. J'ai lu tout à tort et à travers, commençant par Pascal et Jansénius et finissant par Saint-Cyran. Commençons donc par Jansénius, cette machine de guerre, trop chargée, qui éclata, dites-vous, pour ruiner ses amis. Vous y avez habilement mêlé Milton et en avez fait de la poésie biblique. Ces grandes questions m'ont plu infiniment, j'aurais même voulu au moins quelque chose sur la grâce et l'*Augustinus* dont vous nous frustrez.

Toute l'histoire et le caractère de M. de Sacy me semblent admirables. Voilà l'homme de Port-Royal en cela qu'il *ne lisait rien*. Parlez-moi des hommes de Port-Royal qui ne lisaient rien, ceux-là j'y crois. Les autres sont des bêtes ou des menteurs, Pascal un malade, Bossuet un homme de cour. Sacy est réservé, saint, nourri seulement de la bible, tout chez lui est simple et beau, vrai ; par là il

1. Ces lettres sont tirées du volume que M. Léon Séché publiera sous ce titre à la librairie du *Mercure de France*, le 15 janvier prochain.

l'emporte sur Saint-Cyran, guindé, faux, *qui lisait ;* vous avez voulu innover un grand homme en celui-ci ; à la bonne heure ; nous verrons. Ce Fontaine est excellent et fit de belles choses et simplement, je vais lire ses *Mémoires*. Ces grandes dames et ces nonnes n'étaient pas dignes de Sacy ; les autres, M. d'Andilly surtout, leur convenaient mieux.

Quand vous avez dit que Montaigne était l'*homme*, pure *créature*, vous avez dit quelque chose de merveilleux et qui ouvre l'esprit. En effet la réformation c'était un réveil, mais chrétien. Montaigne rentre dans l'homme éternel ; la nature se réveille forte, vigoureuse, après une contrainte de seize siècles ; elle va parler, grossière, rustique, elle n'est ni grecque, ni latine, ni chrétienne, un peu de Socrate pourtant. Tout cela est parfait et du plus haut et du plus aimable amusement ; cela mène loin, fait penser. Mais quand vous reprenez Montaigne plus loin, il me semble que vous en forcez un peu le sens ; il est malicieux, mais pas tant ; il doute même de lui ; vous en faites un croyant au rebours, c'est trop.

Mais, monsieur l'écrivain, vous n'étiez pas femme, vous n'étiez pas obligé d'*aimer* un homme ; je ne vous trouve pas assez tendre, assez passionné, assez déchiré pour Pascal ; vous n'êtes pas à genoux, vous n'en parlez pas comme on doit parler des saints. Mais nous verrons plus tard. Quant à l'histoire des *Provinciales*, c'est charmant, bien conté, amusant, plein de choses, d'idées, de goût, et de l'esprit à pleines mains. On relit par ci et là, et on trouve une foule de choses qui ont échappé ! aussi je relirai plusieurs fois.

Et la critique, l'oserais-je faire par devoir ? Elle ne m'appartient pas, je la laisse à de plus savants, et je dirai seulement que Balzac et d'Andilly sont trop longs, qu'il y a trop de portraits et de *frivolités*. On voit un peu là, derrière, le grand esprit de Marie, que vous ménagez, madame la Marquise, madame la Duchesse que vous acceptez. Votre héroïne, Mme de Guéméné, la *plus belle femme de la cour*, vous tient trop au cœur.

Ma critique, si j'en voulais faire, viendrait de plus haut, elle serait toute philosophique, et frappant d'abord sur une petite note atroce qui dit que chaque chose a deux noms et que le troisième est en Dieu, elle vous demanderait ce que Voltaire, ce que le XVIIIe siècle pourrait penser de votre livre.

Port-Royal fut fondé par des demoiselles qui (vous l'avez dit vous-même) cherchaient un établissement et des intérêts. La religion de ce temps est une religion de cour, c'est une cour qui domine tout ce mouvement, l'esprit ni la connaissance n'en sont pas le point de départ, on le sent, à tout instant ; la cour, la célébrité furent le but de ceux qui lisaient ; et les croyants, comme Sacy, ne lisaient pas. Mais aujourd'hui plus de cour, qui donc vous rend si faible, vous qui lisez ? Jouons-nous ici la comédie ? Le christianisme est-ce une vérité ou non ? Y a-t-il un fils, un père ? Avez-vous lu Voltaire et Frédéric le Grand, et Montesquieu ? Ne connaissez-vous que Mme Récamier et sa coterie depuis Port-Royal : Peut-on écrire de ce ton, si on est sérieux et honnête homme ? Oui, comme Horace qui parle à chaque instant de Jupiter, ce qui le placera moins haut parfois que Béranger.

Allez, une femme qui honore la vérité ne pouvait être à vous et à M. de Chateaubriand qu'en passant. Il était doux d'être à vous deux, mais on aurait voulu avouer vos idées jamais. Vous n'êtes pas des hommes sérieux, ni convaincus, ni pieux, ni sûrs. Vous êtes de son école, et c'est une fausse école. Il faut suivre la science éternelle, si on en dérive on se trompe, il n'y en a pas deux, il n'y a deux mots à rien. scélérat, il n'y a qu'une science et qu'une vérité ; la vérité prend des formes, elle s'entoure de formes à la voix de Jésus-Christ. Mais quand ces formes sont tombées, déchirées, vieillies, salies, profanées, quand de grands hommes en ont fait justice, il faut les laisser dans la tombe et saluer la vérité pure. Voltaire ouvre votre livre, il le lit : — « Oh ! oh ! qu'est-ce ceci ? Cet homme ne m'a-t-il pas lu ? Est-il de Port-Royal ? N'en est-il pas ? Il va parfois plus loin que moi ? Le diable a-t-il fini par descendre après moi ? C'est son allure, mais je n'ai pas été si loin. Deux mots à tout ! Je n'ai jamais écrit cela » !

On peut parler du christianisme et de la *grâce* avec vérité, puisqu'il y a des vérités dans le christianisme et la grâce. Mais ce n'est plus du ton d'un catholique. Du temps de Bossuet, vivait Leibnitz ; on pensait déjà ; si ces hommes eussent de bonne foi cherché la vérité, il n'était déjà plus permis de s'égarer, il y avait la *Théodicée* de Leibnitz. Ils ne cherchaient que la cour, et Bossuet fera la risée des vrais religieux par sa correspondance avec la sœur de Cornuau et d'autres. La cour renfermait tout, et Fénelon, dans une erreur dorée.

Des victimes tombaient mortes autour, avec lesquelles seules je sympathise et qui restent à venger. Vous êtes plus près de mourir avec elles que de les venger.

C'est là ma critique, elle porte loin si *vous*, vous voulez la pousser. Adieu, je vous écrirai peut-être encore sur ce livre que je vais relisant et qui est plus plein qu'aucun de nos temps.

Herblay, dimanche [20 mars]

Vous m'avez écrit deux billets très aimables ; la fin du premier m'a fait rire, bel infidèle, mais votre tort fut plutôt d'être trop fidèle au passé.

Quant au second billet, monsieur le janséniste, je ne vois point de faiblesse ici, mais une vertu admirable, surtout chez vous. Estimer les beaux endroits de votre livre dans cette solitude, penser peut-être que l'auteur est encore plus éloquent et plus aimable, quand on s'est réfugiée, et par sagesse et par goût, dans la religion (la vraie), vous rencontrer encore sur ce terrain-là, est-ce un crime de le trouver doux? Si vous aviez une jeunesse à mettre à mes pieds, moi je n'en ai plus. Tous deux nous sommes sages, le mot aimer même ne fut jamais prononcé par vous ni moi.

Je vous ai rendu sans reproche à votre culte éternel. Mais quel mal y a-t-il d'estimer beaucoup parfois ce qui est très estimable? Moi, du XVIIIe siècle, je trouve que c'est de la force. Allons, accordez-moi ceci, au moins dans une note.

Mais Dieu sait ce qu'a été votre conduite depuis moi et de combien de flammes vous aurez brûlé, cet hiver. Que Pascal, Sacy et tous ces saints vous rappellent à la vertu.

Herblay, mardi soir [16 mars]

Savez-vous que quand un homme vous a paru très aimable, qu'il vous a dit durant un moment toutes sortes de choses charmantes, et qu'il fait un livre plein de talent et parfois de religion, savez-vous qu'il vous plaît encore et qu'il y a un jour encore pour lui? Tout cela est silencieux dans ces campagnes et secrètement très doux. ..

J'ai reçu ce matin le billet le plus adorable de M. Ch[ateaubriand],

et je me plais à vous unir quand vous avez tant de rapports ; il n'a pas lu encore, car il ne m'en parle pas! On ne voudrait jamais avouer vos faiblesses catholiques, mais à part le XVIIIe siècle, que vous êtes des gens admirables!

Je vous ai traité de scélérat et donné à la Reine (1) comme tel, mais je ne crois pas qu'il y ait un autre homme plus scélérat, plus fin, plus noble, plus honnête homme. Si *Volupté* m'avait tant séduite, à Londres même hélas! laissez-moi m'enchanter aussi pour un jour, et pour mille raisons nouvelles, de ce volume-ci (2).

Que tout soit par volumes. Bonsoir.

Herblay, 17 juin.

Voici une lettre sur Port-Royal. Mlle de Savignac, femme de beaucoup d'esprit (celle même du plus d'esprit que je connaisse) ; est justement de Port-Royal, quoique protestante, car elle croit encore ces fables des derniers siècles. Avec un bandeau sur les yeux, elle va raisonner comme Saint-Cyran. Cela vient de la faiblesse, non de son esprit, mais de son caractère, elle croit parce que sa mère l'a voulu jadis. Sa lettre peut vous amuser, étant digne de la sœur Angélique. Elle vous trouve grave, ce n'est pas mon avis, ô vous l'amant de Marie, d'Angélique et de tant d'autres !

Si vous voulez voir dans cette lettre ce qui est barré, vous verrez que nous attendons ma sœur de Rome par le bateau à vapeur, elle vient de Rome avec son mari et son enfant pour sauver celui-ci des chaleurs qui ont fait périr, dit-on, ses frères.

Elle logera chez Mlle de Savignac, et si vous voulez la revoir, elle en sera charmée.

J'ai eu ici mon fils aîné, malade d'un gros rhume pris à sa pension par imprudence, mais il va mieux. Je suis toujours comme vous dites, sur les Gaules, mais elles sont devenues France dans la main de Rois moins barbares. Je parlerai beaucoup des Germains car ils ont succédé, tout en buvant, à Charlemagne. La maison de Saxe a remplacé ses vainqueurs. Quand la noblesse avait manqué

1. G. Sand.
2. Le t. I de *Port-Royal*, qui parut chez Renduel, le 18 avril 1840.

chez eux, on condamnait le coupable à porter un chien sur son dos, l'espace d'une ou deux lieues ; était-ce le chien *sensius ?* Voici la question, il était bien lourd.

Que faites-vous durant ces chaleurs ? Comment portez-vous votre chien, car nous avons tous notre chien à porter, cela fut figuré par la croix. Moi pourtant je ne porte rien que la philosophie légère. Dites-moi si votre travail avance et vous plaît. Vous devez être fort encouragé, cela doit aller tout seul. Et Pascal, l'adorez-vous ? Donnez-moi de vos nouvelles.

Herblay, 18 sept.

Il y a longtemps que vous ne m'avez fait quelque chose d'aussi aimable que de m'écrire pour me demander si je suis fâchée. Non, je ne suis pas fâchée, il y a longtemps que je suis faite à vos infidélités, mais je comptais vous voir à Paris. Mon voyage a été retardé de quelques jours ; je vous avertirai quand j'irai.

Vous voulez me faire ma part dans Nicole ; cela m'a fait rire. Vous voulez donc toujours me faire ma part ? Ah ! si vous ne m'aviez pas fait ma part !... Mais ne revenons pas là-dessus, homme perfide et galant. Marie m'a écrit une fois qu'elle vous aimait *à la folie*.

Savez-vous si Mme Thayer est de retour ? Je ne suis pas gouvernementale avec Thiers pour le moment, car je trouve qu'il s'y est mal pris ; c'est ce que m'écrit aussi Passy. Il n'a pas gardé de mesure. Il y a là-dessous des passions blessées. A tout prendre il a raison, et puis il prévoit à qui reviendra la Régence. Capponi m'écrit de Florence que ce discours est d'un homme habile. Et voilà la diversité des jugements !

A revoir bientôt. Ma sœur part et remet son départ de jour en jour. Ne me croyez jamais fâchée, mais plutôt charmée et à vous tendrement H.

Faites mettre ce petit mot à la poste pour Worms, qui achève afin.

Paris, lundi, 6 heures [4 octobre].

Venez demain, je vous en prie, je vous attendrai à 4 heures. Ne

soyez pas de ces égoïstes qui refusent aux autres quelques beaux jours. Je vous ai dû quelques-uns des plus doux et des plus charmants jours de ma vie. Que faites-vous ? Vous ne savez ce que vous faites.

Je vous écrirais des choses tendres, si je ne pensais que, vivant dans le monde comme vous faites, vous n'y aimez une femme sans doute aimable et belle. Cette idée me rejette loin et fait envoler Flore. Cependant un tendre penchant reste pour l'infidèle, surtout quand il s'y mêle une tendre admiration.

Vous êtes le seul homme de notre temps qui ayez trouvé l'accent de l'âme et qui ayez peint l'amour avec tendresse. C'est cela qui vous rend malade ? Qu'en faites-vous ? Vous m'avez refusé quelques jours de passion et de désespoir, car vous ne me connaissiez pas et j'aurais été jalouse horriblement. Je vous aurais fait connaître une vie douce, intime et profonde, comme on la trouve dans ce que vous écrivez de sensible. Oh ! pourquoi êtes-vous si bête et si passionné ? Pourquoi allez-vous réveiller chez moi des impressions qui ne sont plus celles de Flore ? Nous nous serons rencontrés sans nous aimer, sans nous connaître, car ce n'est pas à la clarté du soleil qu'on fait cela.

Venez et pensez que la campagne et la solitude m'ont rendue folle. Venez demain, je serai très fâchée si vous ne venez pas. Moi j'ai deux fils, chacun a ses affections pressées autour de soi, acceptez-moi pour ce long avenir de pensées et d'études où nous marchons et où on se contentera du « clou d'or » (1) pourtant si on n'a que cela pour se pendre.

Herblay, 22 octobre 1842.

Je reçois de Béranger une lettre dont le *post-scriptum* est : « Mes amitiés à Sainte-Beuve, que je voudrais bien voir. » Il me parle dans sa lettre des beaux esprits du temps, au nombre desquels il vous met, je crois, et qu'il place fort au-dessus de lui. Sa lettre est des plus gaies et des plus aimables, surtout à propos de mon mariage, qu'il combat à outrance ; mais ses conseils dans ma jeunesse ne m'ont pas arrêté, et ne me retiendront pas aujourd'hui si mes réso-

1. Cf. le livre de ce nom publié en 1880 par Jules Troubat chez Calmann-Lévy.

lutions se fixent. J'avais envie de vous envoyer cette drôle de lettre.

J'en ai reçu une de vous un jour où je vous avais écrit le même matin. Vous faites voir autant de sévérité pour les séculiers que d'indulgence pour les curés. A vous entendre et avec votre Philémon et Baucis, il n'y aurait rien de beau dans le monde, car où sont de tels exemples ? J'aime les choses belles, mais plus faciles, les raccommodements, les retours. Je déteste cette vertu au haut d'un mont, comme dit Montaigne, laissons l'eau couler, ne tourmentons pas Dieu, il n'a rien voulu, je le sens, de tout ce qu'on invente là-dessus, et ce ne sont pas des gens biens organisés qui ont fait les lois. Vous savez à qui Voltaire les attribue, et vous savez que Jésus-Christ était insensible à la *volupté*.

Je dis ce mot-là pour attirer votre attention et entrer sur vos terres. Etes-vous content, brillant, admiré ? Avez-vous chaque soir les plus éloquentes conversations ? Vous préparez-vous au ministère nouveau ? Dites-moi si vous avez su que la Reine (1) fût à Paris. — Adieu, je vis avec Fleury et Baronius qui sont de chastes amants. Pensez quelquefois à moi et à ma tendre amitié.

P.-S. — Je renverrai *Fontaine* (2), *hôtel du Rhône*, à votre nom. Vous pourrez le faire prendre en envoyant là-bas les vers. Je vous avertirai.

Herblay, mardi, s. d.

Mme Tristan m'a envoyé ici ses *Promenades dans Londres*, nouvelle édition corrigée. C'est un cri de pitié, d'indignation en faveur du peuple anglais. Comme cela manque de goût et de délicatesse, vous ne sauriez le lire. Dites-moi si elle a envoyé quelques exemplaires à Marie, car elle s'adresse aux femmes pour les placer !

J'avais d'abord, comme vous pensez, cherché saint Augustin et Fleury. Votre Princesse (3) n'en a rien pris, elle a marché de ses propres ailes. Elle a plus de critique (quoiqu'indirecte) que Fleury, mais elle n'a pas son parfum tendre et tranquille ; on pleure chez lui et pas chez elle. Je ne dis pas cela pour lui nuire près de vous,

1. George Sand.
2. Ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal.*
3. La princesse Belgiojoso.

je n'en suis plus jalouse ; j'ai retrouvé ma raison parfaite dans la crise où je suis, c'est B[ulwer] aujourd'hui que j'appelle Tancrède ; nous en sommes à la scène, c'est un conseil que je reçois. Je vous l'ai donné pour vous faire plaisir, mais la scène, je crois, n'aura pas la même fin. J'ai pensé que vous m'auriez trouvée bien ridicule et, puisque nous en sommes sur Molière, que vous m'auriez prise pour Philaminte ou Belin, avec vos sonnets, et m'écriant : Holà, ô Dieu, laissez-nous respirer, on se pâme, on se meurt de plaisir. Cependant j'ai trouvé un chef-d'œuvre que je n'avais pas tant remarqué d'abord, car la poésie a ses jours et ses instants. Ce sont les vers à M. Patin ; vous avez bien fait d'y mettre le nom de Voltaire, ce nom vient là très à propos. C'est fait avec le goût, la sévérité, la grâce des anciens, et les latins, les latins, cela me plaît pour mille raisons, ces vers nous rappellent au goût et nous replacent

Au cercle délicat des mortels généreux.

Vous ne m'avez jamais envoyé les vers. Vous aurez voulu épargner la belle Armande.

Avez-vous lu enfin votre Princesse ? Je ne vous l'ai pas envoyée, car j'ai cru que l'aimable Marie vous l'aurait donnée, elle l'a lue sans doute, et nous sommes toutes empressées à satisfaire vos goûts moitié volages, moitié sublimes, où cette belle savante répondra parfaitement !

Dites-moi si vous avez repris Pascal ? Je suis charmée de Nicole. Donnez-moi des nouvelles de votre santé. Rien de si bête que de se priver comme j'ai fait, d'écrire aux gens parce qu'on les admire. Cela ne m'arrivera plus. C'est aussi trop ridicule à mon âge. Pardonnez-moi donc les bêtises que je vous écris trop souvent. Adieu, Monsieur.

Herblay, vendredi, s. d.

Vous êtes obligé de lire le deuxième vol. de la Princesse milanaise, c'est saint Augustin et la grâce efficace. Elle dit poliment qu'elle n'ose aller à d'autres travaux sur ce sujet. C'est Port-Royal ; saluez donc, monsieur, cette belle ; il y aura entre vous un rapproche-

ment inévitable. Son esprit est grave et élevé, c'est-à-dire italien. Mais ce n'est pas un livre, elle n'a pas d'opinion ni de but. Et puis une foi stupide. Passe pour une Princesse romaine d'écrire comme ça. Mais une Milanaise galante et voyageuse ! Si c'est si beau de se martyriser, qu'elle se martyrise ! Je n'ai pas vu sa moquerie, mais je n'ai pas lu attentivement. Elle n'aime guère saint Jérôme et saint Augustin, elle les taquine, mais ce n'est rien. Quoi ! ces grands travaux des penseurs du dernier siècle n'ont pas suffi, et voilà, voilà l'ouvrage qui sort de l'école des terroristes, car quoique Mignet s'en défende, c'est lui, et je le lui reprocherai.

Ce n'est pas ainsi, monsieur, que vous touchez ces matières délicates. Votre plume malicieuse n'est innocente que pour le curé d'Herblay ; vous frappez un peu à la Pascal, à la *Provinciale*; et bien que je vous reproche de n'aller pas assez franc jeu, je ne vous compare pas à cette Charlotte Corday sous le cilice.

Quelques hommes voient, aperçoivent, jugent, posent des principes, mais le troupeau des hommes à tout âge dira, fera tout ce qu'on voudra, rien ne le tient, ni le garantit, c'est une pitié ! Nous aurons une réaction terrible, qui jettera loin ce retour bancal en arrière. Le retour a été conduit par des poètes et non par des esprits ; l'esprit nous en vengera. De nouveaux maîtres édifieront, mais d'après les travaux du dernier siècle, tout celui-ci passera comme un rêve amusant. On arrivera au vrai Dieu ; les catholiques et les chrétiens, avec leurs idoles, seront les impies, et on rira de leur frivole zèle.

J'ai oublié de vous dire deux choses dans mes lettres. C'est qu'en arrivant de Paris j'avais trouvé ici une lettre de Libri, qui ne me savait pas encore en ville, et qui me disait qu'à son retour il voudrait bien me faire dîner avec vous à la Sorbonne ; cela vous plaît-il ? La Sorbonne nous inspirerait de très belles choses ? Et puis c'est qu'on m'a dit que vous n'étiez pour rien dans l'histoire du curé. Voilà tout.

Votre petite lettre était très aimable. Je ne nie pas les Philémon et Baucis, mais puisque nous en sommes sur la Sorbonne, il y a une chose qui fait qu'on n'envie guère ces bonnes gens. C'est... quoi ? La science, la connaissance. Connaît-on la nature humaine, connaît-on l'homme si on n'en a aimé, charmé, consolé qu'un ? Si un homme venait vous dire qu'il n'a aimé qu'une femme au monde, qu'il

n'a connu que celle-là, obtenu que celle-là, ne le trouveriez-vous pas tout de suite un peu imbécile ? Vous ne lui parleriez plus des femmes, il n'y connaît rien. Moi, j'aime dans Bulwer cette grande habitude qu'il a de nous, son adresse, son habileté avec mes pareilles, il apporte à mes pieds (quand il le fait) beaucoup de lauriers admirablement moissonnés. Sans doute la grande passion est belle, mais elle va avec cette force-là ; vous verrez que les hommes les plus passionnés ont été les plus séduits, et de même des femmes. Amaury a des remords, mais que penserait-on de lui, s'il restait amant chaste de Mme de C[ouaën]. Il faut que la vertu ménage la puissance, il faut les combiner ensemble, autrement les gens puissants n'auront pas de vertu.

Et la vertu et la puissance pourtant vont bien ensemble et doivent s'allier.

Voici une lettre très sérieuse pour un homme aussi léger. Mais vous êtes sérieux au fond, et fort aussi. Je l'ai senti en lisant la Princesse. Votre frivolité est un mélange dont vous voulez charmer la beauté.

Adieu, monsieur, mon trop cher monsieur, je n'accepte pas *Fontaine*, je vous le reporterai quand j'irais à Paris, et les vers ?

Herblay, mercredi [26 novembre]

Si c'était la Princesse elle-même qui vous envoyait ce livre ? Que diriez-vous ? Ce n'est pas elle, mais elle sait sans doute qu'on vous l'envoie, car c'est Mignet, voici comment. Je vous l'ai offert, vous n'avez pas répondu, je l'ai rendu. Depuis, j'ai prié Mignet de vous l'envoyer, lui disant que vous croiriez que c'était moi, et que vous et la Princesse vous étiez tous deux Pélagiens, Voilà tout. Gardez l'ouvrage à votre aise, et faites-le mettre après chez Mignet, rue des Capucines, nº 10.

Quel est donc ce dîner ? Est-ce chez Bulwer ? C'est ce que je comprends. A propos de quoi ?... Marie y était-elle ? Il soupçonne ce qui s'est passé entre nous ; vous a-t-il été très aimable ; car entre hommes cela vous rend furieux, jaloux au midi, mais au nord plus aimables les uns envers les autres.

Rappelez-moi au souvenir de Marie. Adieu, poète, vous me direz

promptement votre avis sur ma chère et grave Princesse. Je ne lui ai pas écrit, mais j'ai dit toutes les choses aimables à son ami. Aucune autre femme n'a encore montré tant de profondeur et d'*attention*, mais l'ouvrage ne peut intéresser que les docteurs ! Et quel goût ! De Princesse, de Trivulze, d'Italie, quel style noble et convenable ! Vous verrez.

Dimanche soir.

Votre marais et votre chasseur antique sont une comparaison admirable, et on ne peut guère lutter avec vous. Je dirai seulement que les armes doivent changer quand le terrain a changé. Ferons-nous la même guerre que du Perron ? A quoi bon tant d'adresse ? Moquons-nous plutôt des philosophes en faisant de la vraie religion, que de faire de la fausse religion en nous moquant de cette religion-là. Vous citez les anciens, mais les anciens parlaient des Dieux sans affecter d'y croire ; ils cherchaient la nature du grand Dieu sans l'appeler Jupiter. Enfin si personne n'était victime de ce jeu, passe encore. Mais Pascal en est mort ; et voyez aussi que, quel que soit le génie des élus, ce sont les plus forts souvent qui se laissent prendre, ce qui est fait pour rabaisser l'orgueil du genre humain. Quand les religions ont été fortes, tous y croyaient ; c'est quand la religion s'altère que commencent les esprits forts. Il me semble que le mieux et le plus honnête est de mettre son espèce dans la route qu'on croit la vérité. A quelque distance que les hommes soient les uns des autres, ils sont liés par des traits sacrés de prudence et d'humanité.

Non, monsieur, je ne crois pas qu'il soit bien de parler à l'oreille de plusieurs belles, Mais ceux qui éprouvent les passions sont aussi ceux qui les inspirent. C'est par des forces diverses que les cœurs sont ravis et déchirés. C'est vivre. C'est à cette énergie que Dieu nous destine, mais en la réglant sans doute.

Aussi il pourrait se trouver des gens qui vous craignissent et voulussent un peu étudier en paix. Si vous écrivez les lettres les plus spirituelles, les plus fortes et les plus aimables du monde, si votre santé touche, si votre pensée fait faire je ne sais quel mélange impie, semblable à celui d'Amaury, si on reçoit de vos écrits, en les reprenant, un trait perçant, ah ! monsieur, il est temps de rappeler sa

vertu ; quel objet en sera plus digne ? Il est facile de revenir au *clou d'or* et à la sainte amitié.

Je ne vous écrirai pas *de 15 jours*.

Il faut reprendre Fleury et saint Augustin pour voir ce qu'en a tiré votre Princesse. Eclairez-la. Hélas ! ce poète, qui ne sait pas être heureux, dira encore :

> Non, c'en est fait, jamais ! Ni son regard timide,
> Où de l'astre d'amour tremble un rayon humide,
> Ni son chaste entretien,
> Non rien, je ne veux rien !
>
> Qu'il soit heureux plutôt, et moi,
>
> Me laissant un instant ravir à son ivresse,
> J'adoucirai ma peine et noierai ma tristesse.
> En sa félicité.

Bonsoir donc, mon trop cher monsieur,

Herblay, dimanche, s. d.

... Est-ce qu'on ne parle pas à Paris de l'ouvrage de la Princesse B[elgiojoso] ? Est-ce que Marie ne s'en occupe pas ? L'a-t-elle lu et jugé ? Qu'en dit-on ? Je serai très curieuse d'en avoir votre avis. Suivez-vous le régime que je vous ai indiqué, allez-vous, suivant les quais, jusqu'au Champ-de-Mars, promenade que j'ai faite souvent avec René. Le voyez-vous chez Mme Récamier ? Il dit qu'il est toujours souffrant. Adieu, je ferai prendre les vers un de ces matins. Encouragez-moi dans la route où je veux entrer, me demanderez-vous aussi mon portrait ? Adieu, adieu, mon trop cher monsieur, j'attends toujours que Delloye (1) ait fini pour faire un voyage à Paris.

Herblay, samedi, s. d.

Attendez, attendez, je vous écris souvent des bêtises, c'est ce que j'ai fait hier en vous disant que votre Princesse attaquait saint Augus-

1. Son éditeur pour *l'Histoire de la République de Florence*.

tin, mais que ce n'était rien. Je n'avais pas tout lu ; j'ai achevé depuis ; elle fait voir qu'il ne savait guère ce qu'il disait lui-même, mais en le citant seulement. Elle rapporte de longs passages. Mais quand nous analysions avec ennui, dites-vous, ce gros Jansénius, vous attendiez-vous que c'était la beauté qui allait vous le prendre des mains ? Heureusement que vous lisiez le vôtre à la maîtresse d'un jour que vous aviez alors. Voici ce qu'elle dit : « Les défenseurs de Jansénius déployèrent dans cette lutte un talent sans égal, une grandeur d'âme étonnante et une profonde habileté. Les défenseurs de l'Eglise catholique, car tels étaient les Jésuites, firent preuve de bon sens et de bonne foi en ce qui touchait à la question elle-même, mais ils employèrent de mauvais moyens. »

Voilà donc Jansénius à la mode, grâce à vous et à elle. Mais comme Fontaine, elle fait voir que vous manquez un peu de critique. En maître, vous prenez la fleur du talent de ces hommes ; par partie, c'est beau, vous nous donnez le beau seul ; vous cachez l'infirmité, la *bêtise ;* on est encore ébloui. Celle-ci nous montre à découvert la folie de saint Augustin et ses contradictions ; elle le juge trop sévèrement même, il me semble. Mais elle le bat par ses armes à lui.

Vous, si vous disiez : « Voilà les beaux côtés de Jansénius et de saint Augustin, mais ces grands hommes, etc., etc., mais, mais... à la bonne heure ! » Mais non. Vous ne les attaquez jamais directement. Votre guerre est différente de celle de cette dame. Vous avez plus de force et d'esprit, plus de malice aussi. Elle, on n'y comprend trop rien. De bonne foi croit-on ces folies ? Surtout en les voyant de ce côté stupide, frivole et détaillé, où elle les expose. Mais c'est une femme pour vous charmer ; elle est pleine de vos sujets et très capable, grave, profonde même, c'est un travail d'homme. Comme vous causerez bien avec elle, en regardant ses yeux, et son sourire, le plus beau que j'aie vu !

Je renonce à Tancrède.

Adieu, monsieur, j'ai généreusement réparé mon erreur avec cette docteur. J'ai envie de lui écrire ; me le conseillez-vous ? Je ne pourrai éviter de lui parler de Port-Royal. J'ai causé avec elle dans le monde une fois, où je lui avais enlevé Mignet pour deux heures. Mais les auteurs aiment qu'on lés comprennent (*sic*).

Vous me parlez de vos yeux. Je suis sûre que vous ne faites aucun

exercice et que vous travaillez trop, il faut marcher. Suivez les quais, vers le Champ-de-Mars, c'est un bon endroit pour rêver, travailler, c'est un air des champs, c'est la campagne d'un côté. Les gens qui étudient sont toujours mal en ville, car le grand air compense seul cette vie peu naturelle des livres pour une créature destinée au labourage. Mais ces malades sont aimés des Dieux. Pensez à la Princesse et que voici une nouvelle femme pour vous éloigner encore de Philémon et Baucis,

P. S. — Lisez le livre et parlez-m'en. Voulez-vous mon exemplaire de Mignet?

Herblay, vendredi [10 décembre].

Je tiens que vous ne m'avez rien dit de la Princesse, parce qu'elle ne paraît qu'à la moitié du second volume, à la question de Pélage. Elle aurait dû, il me semble, borner là l'ouvrage et faire ainsi un volume excellent,

Mais pourquoi voulez-vous qu'on songe en théologie aux lecteurs peu attentifs et peu sérieux ? Passe pour vous qui voulez relever, selon la mode, les cheveux de Minerve et lui donner une toilette semblable.

Votre Minerve ne l'a jamais été plus que dans ces jours, où le mariage abordé de front l'épouvante ! Je ne le veux pas rejeter, mais reculer, l'homme s'offense, il me plaît pourtant, mais dès qu'on est Flore on redevient timide. Le temps seul, il me semble, donne ces désirs de durée, différents des autres désirs. Epouser Apollon est la seule noce qui n'effarouche pas. Pour moi, je me fierais aux femmes qui ont ces craintes ; quelle légèreté de se marier ! Il faut au moins deux ans d'intimité avant cela.

Je vous crois très épris de votre côté, volage, vous serez sur les ondes à pleines voiles. J'étudie, mais deux hivers à la campagne me semblent longs, c'est ma *Florence* qui en est cause, et Delloye n'en finit pas. Au premier jour j'irai à Paris pour cela, mais vous aurez le temps de me dire si la Princesse est montée enfin à la hauteur des dieux.

Mille tendres souvenirs et amitiés.

Herblay, vendredi, s. d.

Durant l'hiver à la campagne, il y a deux heures ennuyeuses, le soir, de neuf à onze. Jusque-là on a du bruit, du monde, un enfant. Mais plus tard on n'a rien, le village entre dans un profond repos, au loin s'étendent le silence et le froid. Si vous dites : « Et les livres ! je répondrai que quand on a lu avec plaisir toute la journée et écrit, on n'est plus si charmée de lire le soir. Je le fais cependant, mais je regrette deux ou trois hommes d'esprit dont la conversation me plairait cent fois mieux. Se plaindre pour deux heures par jour, on ne le saurait faire, car rien n'est si doux, si chaud, si riant que l'hiver à la campagne. Nous avons un temps charmant, mais vous vous en apercevez à peine à Paris. Tout ceci est pour vous dire que je profite de mes deux heures et viens vous faire une scène.

Vous êtes vraiment un homme du monde. Vous lisez cette dame à la hâte, pensant (on le sent dans ce que vous dites) qu'elle en ennuie une autre qui vous est chère (1). Vous ne lui pardonnerez pas le léger nuage qu'elle a répandu sur le noble front de Marie. Vous voulez de la théologie et de l'amour à l'eau de rose.

Seconde scène. — Vous ne me dites pas un mot de mon mariage, vous ne me dites pas en ami : Achevez donc ! ou comme Béranger : Arrêtez ! J'ai voulu amuser celui-ci en lui racontant comment les choses se sont passées. Tout est remis à février, la raison des amours et chez les Romains du mariage (un peu plus tard.) Ou vous dites : « Que m'importe cette perfide avec tous ses amants, ses adieux, ses incertitudes et l'Anglais, et le Languedocien, quelle femme légère et irrésolue ! » Ou vous dites : « Pour Dieu, qu'elle ne revienne pas tendre et enchantée des poètes ! Je suis tout ailleurs et elle doit le comprendre. »

Oui, monsieur, on le comprend. Ce n'est pas une fiancée qui coquette avec les poètes. Il se peut que j'aie fait des adieux qui m'aient troublée, mais ce n'est pas vous.

Enfin vous ne m'écrivez ni avec liberté ni avec abandon. Peut-être les villageois sont trop loin du genre de vie élégant que vous faites.

1. Toujours Mme d'Agoult.

Vous êtes d'ailleurs l'homme des réticences et des délicatesses, un homme dont, dans ma jeunesse, j'aurais brisé les portes.

Nous n'en sommes pas là, et ce qui fait qu'on hésite ici à partir pour le Languedoc, c'est aussi l'âge, le calme, un bonheur suprême que le temps donne et qu'on craint de risquer dans une mer nouvelle.

Bonsoir. Je vous ai écrit tout ceci comme à un voisin de campagne. La lune brille dans une soirée douce et sereine, rien dans la nature ne parle de décembre aux hommes. Mais il faut pourtant avouer que c'est décembre. C'est là où nous en sommes, nous jeunes encore de cœur, mais penchant vers le moment où l'on cesse de plaire et d'aimer.

C'est alors que je vous ai donné rendez-vous pour causer, pour revenir sur Pélage, sur ces questions que ces hommes ont singulièrement rapetissées en les liant à une fable. C'est ce que votre Princesse ne dit pas. Voyez-la donc, et sa bouche et ses yeux, ses dents fabuleuses de beauté, et son sourire ! Moi, j'encourage toutes vos faiblesses, et je vous permets même de faire de la théologie pour les dames.

Herblay, mercredi soir.

Qu'importe, en effet, pour vous tous les mariages tant qu'un certain comte existe ? Il vit, il n'est pas encore un vieillard, qu'importe des jeunes troubadours, car celui-ci, comme Richard Cœur-de-Lion, est à la fois un héros (il a eu une conduite héroïque à l'armée dans les affaires de Lyon) un troubadour, car il chante admirablement (et c'est ce qui m'a le plus ravie en lui) et un Languedocien, une ancienne et noble race de Toulouse, où sont les plus belles voix, vous savez.

Mais est-ce ma faute si je me trouve toujours précisément dans la position de la reine Elisabeth, si je suis Vierge-Reine à sa façon ? Je suis au moment d'épouser, un peu vieille, le duc d'Alençon, mais j'aime encore Leicester, mais Essex déjà me charme mais je n'ai pas trop à mes pieds de mes sujets des trois royaumes.

Eh bien, ce qui m'occupe plus que mon mariage, c'est Hume. Il me semble qu'on ne l'a point assez vanté. C'est le Tite-Live des temps modernes. Pour les Romains, pour le peuple libre des temps moder-

nes. Et il faut remarquer que les grands peuples ont eu tous de grands historiens ; ce que Machiavel peut faire dire pour Florence. Hume est un modèle d'historien. Voilà un écrivain qui domine son sujet ! Enfin, enfin, il est venu remplir et enchanter ces deux heures un peu longues du soir d'hiver, et me rendre une nouvelle visite.

Au moment où je recevais votre lettre ce matin, le troubadour est arrivé, Ajax parti furieux, l'autre jour, disant qu'il ne me reverrait de sa vie. Il venait à cheval me demander ma parole pour février, mois tentateur et entraînant. J'ai ri, j'ai promis, mais de parole point, c'est ce qu'évita toujours la reine Elisabeth. Qui de vous ou de B [ulwer] serez Essex ? Cet Anglais me tourmente plus que vous parce que vous êtes léger à détacher, qu'il y a des vers abominables de vous à A. de Musset, où vous dites que vous ne pouvez n'aimer qu'un jour ; et lui, qu'avec un fond de constance, il est habile ! Il dit : « Mariez-vous », mais, il dit que nous eussions fini par passer nos jours ensemble. Il dit des choses dures, pleines de ressentiment, mais il en dit de tendres. Il me reproche mon séjour ici ; il y a un peu de malentendu entre nous, la reine Elisabeth est trop fière.

Mon cher monsieur, votre santé me touche. Et Marie en est-elle touchée ? Trouve-t-elle dans vos écrits, vos façons, votre tristesse quand vous en avez, un fond de passion et de noblesse qui enchanterait des femmes plus faibles encore que ne le sont les Reines ? Vous autres hommes vous n'avez pas de richesse. Si vous avez Marie ou Julie, tout le reste est oublié. Mais nous ! nous ne cessons pas un instant d'être sensibles au charme qui nous a une fois entraînées, et tous les enchantements nouveaux, les belles voix, les vaillantes actions à la guerre, les anciens attachements, la ruse des ambassadeurs qui veulent nous retenir tout en s'amusant, rien ne nous rend oublieuses, rien ne nous rend infidèles au talent modeste mais brillant, à l'esprit flexible et élevé, à une conversation admirable, à la vraie amabilité, la haute, celle qui s'appuie sur le savoir et la force.

A présent je vous demande quel mal il y aurait, quand vous êtes malade, à aller chez vous vous donner des soins, vous lire tout haut, puisque, comme Capponi, vous aimez ma voix, vous rendre les services qu'on rend à l'amitié ? Et l'amitié, monsieur, c'est l'amitié, monsieur, et que votre passion platonique pour Marie ne s'offense pas !

J'ose même vous dire ces choses, homme réservé, seulement parce

que mon brûlant fiancé sort de chez moi, je vous assure. Je l'épouserai peut-être ; si je pouvais vivre chaste, je ne connaîtrais plus que Hume, mais il faut plier la tête. Dieu m'a destinée à vous autres avec une volonté divine, mais cruelle. Celui-ci est bon, dévoué, jeune, il me laissera tous mes amis, vous tous.

Mais vous, mes amants, il faudra vous dire adieu !

O Sainte-Beuve, au printemps, quand le soleil va se coucher et que je partirai pour Herblay, je ne pourrai plus, comme ce jour, un des plus charmants de ma vie, vous dire adieu à la hâte et sceller notre tendre amitié par un lien plus doux !

Mais j'ai encore deux mois de liberté et de réflexion. Votre lettre parfaitement tranquille et sage me promet chez vous de grandes lumières. Pardonnez à Flore les folies de cette lettre. Ne sachant comment dire à B[ulwer] que je retardais mon voyage avec Ajax, je lui ai dit qu'Ajax avait jadis, vous savez, violé Cassandre dans le temple de Minerve et que j'avais craint d'offenser de même la Déesse.

C'est donc à cette Déesse qu'il faut revenir dans tous nos jeux. C'est à son temple que je vous rappelle, mais dans le respect que nous lui devons tous.

Je suis sûre que vous faites un très mauvais régime, que vous vivez au feu. Rien de pis que le feu pour les gens nerveux. Il faudrait toujours de l'air et marcher. Avez-vous fait ma promenade ? Ne pouvez-vous composer en marchant ? On a un crayon pour les idées, pour jeter des notes, et on arrange au retour.

Adieu, voici une lettre déplacée pour un homme du monde. Mais je l'adresse au Port-Royaliste. Adieu donc, mon cher monsieur.

1843

Herblay, mercredi, [février].

Accusez-moi d'insensibilité, de dureté, mais ne dites pas que Hume est un historien froid. Heureux l'homme qu'il aura loué ! Peint-on mieux le caractère des grands hommes et des grands rois ! il est le plus grand historien chez les modernes, mais si on ne l'a pas encore placé ainsi, c'est bien fait, c'est sa punition pour son affection singulière pour les Stuarts. Il a révolté son pays, on n'a pu encore lui pardonner. Cette affection qui semble une affaire de famille ne fait que rendre son impartialité plus admirable, excepté dans le dernier volume. Au reste, les peuples civils auront de grands historiens parce qu'ils inspirent les hommes politiques. Hume eût été un grand roi sans doute, mais sa carrière a été assez bornée dans son pays aristocratique, quoiqu'il ait été enfin ministre d'Etat.

Vous allez dire : « Mais tout ceci est ennuyeux à périr, n'est-ce pas assez de lire votre *Histoire de Florence.* » Je laisse donc, mon amour, mon fiancé Hume.

J'irai à Paris vendredi prochain 17. Je vous attendrai de 3 à 6 heures, rue Saint-Nicaise. Apportez-moi des nouvelles de M. de Chat[eaubriand]. Il est malade, au lit, et dicte ses lettres. Est-ce sérieux ? Il ne m'en dit rien, mais tout est sérieux à son âge. Vous seul, vous serez un jour tout ce qui me restera de la race et du génie de René.

Et ma reine, je vais la voir. Elle a été très malade, des yeux : avez-vous vu cela ? Je resterai bien peu à Paris. On me dit qu'on vous a porté *Fontaine*.

Adieu, à vendredi, j'espère.

XXXV

Herblay, dimanche, [s. d.]

Vous n'avez pas voulu interrompre le cours de ma délibération ? Croyez-vous donc que tout ce temps-ci je délibère ? Je fais un ouvrage qui sera sans doute très mauvais, mais qui me demande de perpétuelles lectures, et je continue de revoir et d'étudier Hume, le plus grand historien moderne en ce qu'il a marqué la différence de politique et de vie civile. Il a exposé la science du gouvernement représentatif, et cette politique de balancement qui a fait qu'on s'est armé contre Louis XIV et Napoléon. Il n'expose pas seulement les événements d'Angleterre, mais son coup d'œil jeté sur l'Europe est juste et perçant ; c'est un guide pour tous ceux qui étudieront la politique. Je ne trouve à lui reprocher que son dernier volume, où son affection pour les Stuarts finit par l'égarer. Jusque-là cette affection ne faisait que mieux voir son impartialité singulière puisqu'il racontait tout avec bonne foi. Il semble raconter l'histoire de Rois, ses parents, il en sent tous les torts et les incapacités, mais il les respecte on ne sait pourquoi. Le règne de Charles II est une leçon pour tous les pays modernes et pour la France en ce moment. Ce qu'il nous faut c'est arriver insensiblement à former des hommes politiques assez fermes, assez sûrs pour guider des partis, avoir des principes et enlever entièrement le pays à la direction faible, incertaine et inepte de la cour. Mais on ne fait pas ce grand ouvrage en un jour ; bien des Thiers avant, bien des Guizot périront à l'essai.

Voilà, monsieur, sur quoi je délibère. Je laisse un peu le reste au printemps qui a établi le mariage dès l'origine. Voici une neige qui rejette loin février. Je dois toujours aller à Paris et n'y vais pas, mais j'irai, puisqu'enfin Delloye se montre.

Je vous ai envoyé les deux volumes de Fontaine ; les avez-vous reçus ? Avez-vous repris Pascal ? Travaillez-vous ? Votre santé est-elle meilleure ? Etes-vous toujours épris de Marie ou de quelque beauté.

Vous serez très aimable de me donner votre avis sur *Florence*. car je voudrais corriger et améliorer. Vous trouverez de nombreuses fautes

d'impression, et ne pourrez pas du moins vanter insolemment l'ouvrage, comme vous feriez d'un de ceux de nos amis, disant qu'il était parfaitement imprimé et soigné.

Croyez-vous que M. Guizot s'en relève? Je crois que oui, à la façon dont il s'y prend. Ceci est fort amusant. Adieu, parlez-moi de vous-même, et mille tendres amitiés.

Montauban, 15 mai.

Tout passe, tout s'envole, ce qu'on a aimé on l'oublie ; *les Provinciales* mêmes étaient perdues, vous les avez remises à la mode, dans l'air nous les avons respirées et je pense que vous avez ainsi quelque part à la 1re *Provinciale* de Libri (1), de l'autre jour. Il m'écrit (en réponse à mon compliment) que la querelle s'engage et l'amuse; je le crois bien. On fait fort mal de jouer avec ces prêtres; vous croyez avec vos façons de Fontenelle qu'on en vient à bout. Je ne voudrais point de bûcher, mais point de protection pour les fables qu'aucun homme éclairé ne croit.

Je suis dans un pays charmant avec mes horizons, mes collines de la Toscane. Presque le même silence. De l'esprit beaucoup, c'est le lot du midi. On cause bien ici de tous vous autres, on vous lit, on vous juge, on est très content que j'aie apporté votre XVIe siècle.

Je l'ai lu avec intérêt; il y a des vers excellents, et des idées de même. Votre partie du théâtre est très amusante. Mais je ne vous détaillerai rien, car vous en avez dit trop peu de *Florence*. Point d'avis, de critique. Vous m'avez en tout sans doute traitée comme la Princesse, en volant vers Marie ou Julie, et emporté par un flot.

Donnez-moi des nouvelles des lettres. Je ne vous parle pas de mon histoire olympique ; une belle voix fut le Galeotto ; je me suis laissée enchanter. Ici j'étudie et j'ai tous les livres qu'il me faut à la Bibliothèque.

Mon mari a été nommé architecte du gouvernement dans ce pays où il a toute sa parenté ; nous y resterons jusqu'à ce qu'il ait une place

1. Allusion aux *Lettres sur le clergé et la liberté de l'enseignement* que Libri réunit en volume chez Paulin, en 1844.

meilleure, que les Passy (1) lui ont promise. J'aime à changer de pays. Aujourd'hui il faut voir ce midi dont on ne parle pas assez à mon avis. Je suis curieuse aussi des Pyrénées. Donnez-moi des nouvelles de nos amis, de Marie, de René, faites-moi de la critique sur *Florence*. Dites-moi si vous avez été content de la *Provinciale* de Libri, et si vous continuez de le fréquenter : vous lui avez plu beaucoup. Votre *Port-Royal* doit être de plus en plus à la mode, puisque le voici encore en jeu. Mais conçoit-on que nous en soyons là ? Vous pensiez raconter le passé, et point du tout. Ici on est fanatique chez les catholiques et socinien chez les protestants, voilà pourquoi j'ai fait mes fils en naissant, protestants. J'ai le petit ici, Marcus ne viendra qu'aux vacances.

Adieu, mon trop cher monsieur, écrivez-moi quelque lettre affectueuse et n'oubliez rien. Mon adresse est à « Mme de Méritens de Malvézie, Montauban (Tarn-et-Garonne). » — Dites à Libri que je me moque de son mot *madame*.

1. Hippolyte et Antoine.

VARIA

La Mort de Balzac

On a fait grand bruit dans ces derniers temps autour d'un livre où M. Octave Mirbeau racontait en passant la mort de Balzac.

En raison de leur intérêt nous mettons les pièces sous les yeux de nos lecteurs, leur laissant le soin de conclure :

Le Temps du 6 novembre publiait l'article suivant :

Sous le titre : *La 628-E8*, M. Octave Mirbeau va publier un « journal de voyage en automobile à travers un peu de la France, de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne », dont nous avons les bonnes feuilles sous les yeux.

Après avoir évoqué des souvenirs savoureusement ironiques ou crument tragiques, et nous avoir promenés du Rydeck d'Anvers à la foire aux fromages de Purmerend, M. Mirbeau arriva à Cologne. Le hasard voulut que la pluie se mît à tomber au moment précis où M. Mirbeau se trouvait devant une belle boutique de libraire. Il entra, acheta la *Correspondance de Balzac* et passa sa journée à la relire.

Cette lecture lui remémora tout ce qu'il savait sur la vie intime, le mariage et la mort de Balzac, car M. Mirbeau reçut, à ce sujet, les confidences de Barbey d'Aurevilly et surtout celles du peintre Jean Gigoux, « qui fut mêlé très intimement, aussi intimement que Balzac, à la vie de Mme Hanska ».

Le récit de la mort de Balzac, d'après Jean Gigoux, est certainement le plus poignant épisode du nouveau livre de M. Mirbeau...

M. Mirbeau trace ce portrait de Mme Hanska d'après ce que lui en a dit Barbey d'Aurevilly :

« Elle était d'une beauté imposante et noble, un peu massive, un

peu empâtée. Mais elle savait conserver dans l'embonpoint un charme très vif, que pimentait un accent étranger délicieux, et des allures sensuelles fort impressionnantes. Elle avait d'admirables épaules, les plus beaux bras du monde, un teint d'un éclat irradiant. Les yeux très noirs, légèrement troubles, inquiétants ; sa bouche épaisse et très rouge, sa lourde chevelure, encadrant de boucles à l'anglaise un front d'un dessin infiniment pur, la mollesse serpentine de ses mouvements lui donnaient à la fois un air d'abandon et de dignité, une expression hautaine et lascive dont la saveur était rare et prenante. »

Balzac était court, bedonnant et fort laid. « Mais dès qu'il parlait, le charme opérait. Pas plus que les idées, les femmes ne pouvaient lui résister. » Balzac fit même la conquête de M. Hanski. M. de Spoëlberg de Lovenjoul a publié une lettre en laquelle le gentilhomme exprime à l'auteur de *la Comédie humaine* son estime et son admiration.

M. Mirbeau prétend que M. Hanski, averti du désir qu'avait sa femme d'épouser Balzac, ne mettait point d'opposition à ces projets posthumes. Peut-être mit-il cependant une certaine obstination à ne pas mourir aussitôt qu'on l'eût souhaité.

M. Mirbeau conte de manière extrêmement piquante la première entrevue entre Mme Hanska et Balzac :

« A Neufchâtel, le jour de la première rencontre, Mme Hanska est assise, comme il est convenu, sur un banc de la promenade avec son mari et ses enfants. Pour se faire reconnaître, elle doit tenir sur ses genoux, un roman de Balzac, bien en vue. Le livre y est, mais l'émotion de la pauvre femme est telle qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle l'a entièrement caché sous une écharpe. Un homme petit, gras, très laid passe et repasse : « Oh ! mon Dieu se dit Mme Hanska, pourvu que ce ne soit pas lui ! » Elle a vu enfin sa maladresse... Elle découvre le livre... L'homme aussitôt l'aborde... Elle dit, toute pâle, dans un cri de désespoir : « C'est lui... C'est lui... » Et quelques instants après, « à l'ombre d'un grand chêne », pendant que M. Hanski s'en est allé, on ne sait où, ils échangent le premier baiser et le serment des fiançailles !

Il paraît que Balzac eut beaucoup de peine à décider « l'étrangère ». Elle avait réfléchi et voulait renoncer à une union qui avait subi trop d'entraves et ne la tentait plus. Et Balzac était malade, déjà atteint

de crises au foie et au cœur. Cependant, « un soir du mois de mai 1850, Balzac rentrait à Paris, marié. Marié et presque mourant »...

Huit jours après leur arrivée à Paris, M. et Mme de Balzac s'étaient résolus de vivre à part, dans la même maison, « sachant mettre plus de distance d'une chambre à l'autre qu'il n'y en avait de Paris à Wierschownia. Et ils ne se rencontrèrent plus, même aux repas ».

« Ils ne se pardonnaient point de s'être dupés l'un l'autre. L'énorme fortune de Mme Hanska se réduisait à peu de chose et ce mariage que Balzac « croyait être le salut, l'apothéose de sa vie, n'était, en définitive, qu'un embarras et une charge de plus ».

Quant à elle, pleurant ses rêves de gloire, elle se trouvait mariée à un demi-mourant, isolé de tout et de tous, traqué par toutes sortes de créanciers, sans amis, sans liens de famille, habitant une maison « où était figurée à la craie, sur les murs nus, la place des meubles vendus, ou des meubles à acheter ».

Je laisse à Jean Gigoux, continue M. Mirbeau, le soin de raconter la mort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850. Ce récit, le voici tel que je le tiens de lui, tel que je l'ai noté, le soir même, en rentrant chez moi. Je n'y change rien... Je ne le brode, ni ne le charge, ni ne l'atténue.

« Hugo prétend, dans *Choses vues*, avoir été reçu dans la maison par Mme Surville. Il prétend qu'il s'est entretenu quelques minutes avec M. Surville, qu'il a vu Mme de Balzac au chevet de son fils agonisant. Or, j'affirme que ni Mme Surville, ni M. Surville, ni Mme de Balzac mère ne vinrent ce soir-là à l'hôtel de l'avenue Fortunée. Il n'est venu chez Balzac que deux personnes : Nacquart, son médecin, dans la matinée, et Hugo, le soir à neuf heures. J'en oublie une troisième, Mme Victor Hugo, qui l'après-midi demanda Mme de Balzac et ne fut pas reçue.

Le matin de la mort de Balzac, Nacquart resta plus d'une heure au chevet de son ami. Balzac étouffait. Pourtant entre ses étouffements il put demander à Nacquart : « Dites-moi la vérité... où en suis-je ? » Nacquart hésita... enfin il répondit : « Vous avez l'âme forte... je vais vous dire la vérité... vous êtes perdu. » Balzac eut une légère crispation de la face ; ses doigts égratignèrent la toile du drap. Il fit simplement : Ah !... puis un peu après : « Quand dois-je mourir ? »

Les yeux pleins de larmes, le médecin répondit : « Vous ne passerez peut-être pas la nuit », et ils se turent.

Tout à coup Balzac regarda longuement Nacquart et dit, dans l'intervalle de ses halètements : « Ah ! oui... je sais... Il me faudrait Bianchon... Il me faudrait Bianchon... Bianchon me sauverait, lui ! »

A aucun moment, au cours de la visite de Nacquart, Balzac ne parla de sa femme. « Il semblait qu'elle n'existait plus pour lui, qu'elle n'avait jamais existé. »

Ce matin-là, poursuivi Gigoux, j'étais venu de très bonne heure chez Mme de Balzac. Je la trouvai dans une sorte de grand peignoir rouge, les bras nus, toute décoiffée. Je lui conseillai de se montrer, ne fût-ce que quelques minutes, au chevet de son mari. Elle répliqua : « Il ne fait même pas attention à ma présence. Il m'humilie. Non, non, c'est trop affreux. » Et brusquement, en larmes : « Vous n'allez pas encore me laisser seule toute la journée, comme hier ? »

Mais Nacquart fait demander Mme de Balzac et lui annonce que son mari ne passera pas la nuit.

« Ce qui la préoccupait le plus, c'était tout ce qu'elle aurait à faire après la mort. « Comment vais-je me tirer de tout cela ? Je ne sais pas, moi... Ça va en être, des histoires et des cérémonies. »

A dix heures et demie du soir, exactement, on frappa deux coups violents à la porte de la chambre (dans laquelle étaient Mme de Balzac et Gigoux). « Venez, Madame, venez, Monsieur passe », criait la garde... Nous nous étions dressés sur le lit et, le cou tendu, la bouche ouverte, immobiles, nous nous regardions sans une parole. »

Mme de Balzac ne quittait toujours point sa chambre. Peu après la garde revient et crie : « Monsieur est mort. »

« A ce cri, Mme de Balzac s'était levée d'un bond et s'était mise à courir dans la chambre, pieds nus, sans savoir ce qu'elle faisait. Elle allait d'un fauteuil à l'autre, d'un meuble à l'autre, soulevait et rejetait mes vêtements épars, les siens tombés sur le tapis, culbutait une chaise, se cognait à une table où l'on n'avait pas enlevé la desserte du dîner. Et les glaces multipliaient son image affolée, de seconde en seconde plus nue...

« Non, non, je ne veux pas... je ne veux pas y aller, disait-elle, je ne veux pas le voir... Emmène-moi en Russie... tout de suite... tout de suite... emmène-moi, dis ? »

Et sur de nouveaux coups frappés à la porte, sur de nouveaux appels presque injurieux, le peignoir mal agrafé, la tête tout ébouriffée, sans pantoufles aux pieds, elle se précipita en criant : « Oui, oui, c'est moi... je viens... je viens. »

Et elle y alla en effet.

« Le lendemain de la mort de son mari, Mme de Balzac s'était reprise. Elle fut très digne, très noble, très douloureuse, très littéraire, Andromaque elle-même, quand elle perdit Hector. Elle émerveilla et toucha tout le monde par la correction tragique, par la beauté de son attitude. La considération, les respects, les hommages lui redonnaient de la douleur et de l'amour. »

En vérité Balzac lui-même n'eût point osé concevoir un semblable dénouement pour le plus tragiquement humain de ses romans.

On lisait dans le même journal trois jours plus tard :

Nous avons reçu la lettre suivante :

« 233, rue de Vaugirard.

—

« Couvent de la Croix Paris, 6 novembre 1907.

« A monsieur le directeur du *Temps*.

« Monsieur le directeur,

« Vivant éloignée du monde, ce n'est que ce soir que je reçois communication de l'article que vous avez publié dans votre numéro d'hier soir sur le nouveau livre de M. Octave Mirbeau.

« Comme fille unique de Mme de Balzac, je tiens à prostester de la façon la plus énergique et la plus catégorique contre les calomnies abominables de M. Mirbeau. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans ses récits. A l'époque de la mort de M. de Balzac, ma mère ne connaissait même pas M. Gigoux, qui lui a été présenté par moi-même deux ans après la mort de mon beau-père.

« J'ajouterai une chose. Ma cousine germaine, qui connaît M. Mirbeau, ayant appris par lui-même qu'il allait publier le pamphlet qui paraît aujourd'hui, l'informa du fait que M. Gigoux était un inconnu pour ma mère au moment où elle devint veuve, et lui offrit de le mettre en communication avec moi qui suis la seule personne vivante ayant connu M. de Balzac, et pouvant donner des détails exacts sur sa vie et sa mort. M. Mirbeau refusa cette proposition, et publia sciemment son livre. Ma dignité m'interdit d'entrer en polémique avec un

écrivain capable de ce procédé, mais par votre intermédiaire je fais appel à la conscience de tous les honnêtes gens pour le juger.

« Je vous serai reconnaissante d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

« Recevez, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

« Hanska, comtesse de Mniszech »

M. Octave Mirbeau, à qui nous avons donné connaissance de cette lettre, nous a répondu qu'il n'était pas resté insensible à la demande de Mme de Mniszech ; il lui a écrit hier dans les termes que voici :

7 novembre 1907.

« Madame,

« Après avoir lu l'émouvante lettre que vous m'avez écrite, ma résolution était prise.

« Devant votre vieillesse et votre piété filiale, je ne discute pas. Je ne veux même pas invoquer le témoignage de ceux qui connurent Gigoux et entendirent de sa bouche ce récit.

« Quoi qu'il m'en coûte comme écrivain, je supprime de mon livre le chapitre qui vous afflige tant, ne voulant pas attrister vos dernières années. Et si je ne vous ai pas répondu immédiatement, c'est que de gros intérêts — je ne parle pas des miens, mais de ceux de mon éditeur — étaient en jeu et qu'il fallait leur porter le moindre tort possible.

« Ai-je besoin de vous dire que, quand ces pages furent écrites, j'ignorais absolument votre existence silencieuse et retirée ?

« Je vous prie d'agréer, Madame, l'hommage de mon profond respect.

« Octave Mirbeau »

Par suite de la décision prise par M. Mirbeau, l'apparition du volume *La 628-E 8* est retardée de quelques jours pour permettre à l'éditeur Fasquelle de faire les remaniements nécessaires.

Poésie

Sur les ailes d'une coiffe

Quand, sur un boulevard de notre grand Paris,
Devant moi voltigeait une coiffe angevine,
Des ailes de dentelle emportaient mon esprit
Au joli bourg de Clefs, dressé sur sa colline,
Vêtu de tuffeau blanc, coiffé d'ardoise fine,
Ceinturé de vergers et de jardins fleuris.

Je suivais le chemin, au bord duquel sommeille,
Entre les bras d'un lierre escaladant son toit,
Un ancien babillard, le moulin Bourse-oreille,
Qui, sans meule et sans roue, et désormais sans voix,
Vieillard impuissant, rêve au tic-tac d'autrefois,
Au temps où les moissons, pour lui, tombaient, vermeilles.

Je voyais à ses pieds l'eau vive s'écrouler
En vain — tel un espoir qui se perd dans le vide —
Puis lancer aux vieux murs, qui semblaient s'emperler,
Le clair jaillissement de ses bulles limpides,
Ainsi qu'une fillette, en sa course rapide,
Jette un sourire à ceux qu'elle veut consoler.

Plus loin, laissant entre eux pousser de folles herbes,
Des troncs de noyers gris gisaient dans un chantier.
Que seront-ils un jour ? Meubles sculptés superbes ?
Bons sabots façonnés par un fin sabotier ?
Ou crosses de fusils, faisant leur dur métier,
Quand la Guerre en hurlant prend les hommes pour gerbes ?...

Tout au haut de la rue, où, sans alignement,
Zigzaguent des maisons aux toits dorés de mousse,
Devant une humble église, ouverte à tout moment,
Dans la foule qui sort, qui va, vient et se pousse,
Des coiffes palpitaient au vent qui les retrousse,
Comme des papillons prêts à partir gaîment.

Des visages amis accueillaient ma venue ;
Et c'étaient des « Bonjour ! » des « Ça va bien ? » sans fin.
Avant de prendre, à gauche, au détour de la rue

La grand'route qui passe entre de verts jardins,
Je devais dans ma main serrer plus de cent mains,
Mains de vrais travailleurs, loyalement tendues.

Puis, je longeais le mur d'une Société,
Où des joueurs bruyants faisaient claquer des boules...
Puis l'enclos où mes morts dorment l'éternité.
Solitude et silence... Au loin, rumeur et foule...
Enfin, sous les grands pins, dont j'écoutais la houle,
Je gagnais mon logis,... mon logis regretté !

*

Lorsque nous sommes loin des fleurs qui sont décloses
Sur notre sol natal, qu'elles ont embaumé,
Pour que nous revoyions ce pays et ces roses,
Les êtres, les objets du là-bas tant aimé,
Il suffit qu'un chiffon s'offre à nos yeux charmés...
D'invisibles liens rattachant l'homme aux choses.

Clefs, 9 février 1906.

Paul Pionis

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

La Nouvelle Revue (nº du 1er novembre). — *Le Pessimisme de Vigny*. par M. Georges Mossé.

L'Italie et la France (nº d'octobre). — Fragment d'une adaptation en vers, inédite, de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare, par Alfred de Vigny.

Le Mercure de France (nº du 15 novembre). — *Une Correspondance d'Ulrich Guttinguer*, par M. Michel Salomon. — Nº du 15 décembre. *Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve*, publiées par Léon Séché.

La Revue des Revues. — *Les amies de Victor Hugo : Mme Emile de Girardin*, d'après des documents inédits, par Léon Séché.

Le journal La Croix (nº du 24 novembre). — *Un poète janséniste : Alfred de Vigny*, par C. Dartois.

Bibliographie

Librairie Plon et Nourrit. — *Mémoires de la Comtesse de Boigne née d'Osmond*, publiés par M. Charles Nicoulland, t. III, 1 vol., in-8° à 7 fr. 50.

L'intérêt de ce volume ne le cède en rien aux deux premiers. Nous lui empruntons les pages suivantes qui ont trait au renvoi de Chateaubriand du ministère des Affaires étrangères en 1824.

« M. de Villèle s'était bien mordu les doigts d'avoir fait exception à son goût pour les médiocrités en appelant M. de Chateaubriand au pouvoir. Dès les premiers moments il avait été trompé dans son espérance de trouver en lui un appui contre la guerre, que la Cour, la sacristie et la Sainte-Alliance souhaitaient porter en Espagne.

« M. de Villèle, en se voyant joué, s'était promis de se venger, M. de Chateaubriand n'avait aucune faveur auprès du Roi et des princes, il était facile à démolir de ce côté. M. de Villèle prétendit qu'il avait voté contre la loi sur la réduction des rentes (1).

« M. de Chateaubriand l'a toujours nié. Mais il convenait volontiers que la loi semblait intempestive et dangereuse, et s'en exprimait librement dans son salon. Toutefois il n'existait aucun dissentiment ostensible entre lui et ses collègues, lorsqu'un dimanche (le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte) il se présente à la porte de Monsieur pour lui faire sa cour. L'huissier lui répondit qu'il ne pouvait entrer. M. de Chateaubriand y fit peu d'attention ; il était tard, il crut la porte fermée, et Monsieur déjà passé chez le Roi. Il se hâte de descendre pour arriver dans le cabinet.

1. Loi rejetée par la Chambre des pairs. Cet échec ayant pour un moment ébranlé la situation de M. de Villèle, M. de Chateaubriand fit une démarche auprès de lui pour le prévenir qu'il le suivrait dans sa retraite. Le président du Conseil, loin d'apprécier ce dévouement y vit une insinuation perfide. (*Mémoires du Chancelier Pasquier*, t. V, p. 548-559.)

En passant la première porte, il vit de l'hésitation dans les huissiers et les gardes du corps. Enfin l'officier s'avança vers lui, du ton le plus respectueusement peiné :

— Monsieur le Vicomte, nous avons la consigne de ne vous point laisser entrer.

— Il était sous le coup de l'étonnement, lorsque M. de Vitrolles, son ami, lui dit :

— Vous ne venez donc pas de chez vous ?

— J'en suis sorti il y a une heure.

Eh bien, vous avez manqué une lettre qui vous y attend.

M. de Chateaubriand y courut et trouva une estafette qui réclamait le reçu d'une dépêche, fort laconique, portant que le roi n'avait plus besoin de ses services. M. de Chateaubriand signa le reçu de sa propre main, envoya chercher une demi-douzaine de fiacres, y jeta ses effets pêle-mêle ; et avant que la pendule eût sonné l'heure commencée, il écrivit à M. de Villèle que les ordres du Roi étaient accomplis, et l'hôtel des Affaires étrangères, aussi bien que le portefeuille, à la disposition du président du Conseil.

Librairie Académique Perrin et Cie. — *Charles Nodier et le groupe romantique,* d'après des documents inédits, par Michel Salomon.

Je n'aime pas le sous-titre de ce livre. « Et le groupe romantique » ne veut rien dire. Pourquoi n'avoir pas mis à la place : « Et le Salon de l'arsenal ». On aurait compris tout de suite. Mais cela n'est qu'un détail et n'enlève rien à l'intérêt de ce livre qui est écrit d'une plume alerte, vive et qui n'appuie pas. Peut-être même pourrait-on lui reprocher de ne pas appuyer assez, quand il le faut. Certaines figures du Salon de l'Arsenal qui forme le chapitre II du volume auraient gagné à être mieux dessinées ou plus arrêtées. Il est vrai que pour cela l'auteur avait besoin de documents nouveaux, et que les seuls documents que M. Michel Salomon a mis en œuvre concernent Charles Nodier. On lira avec plaisir le chapitre où sa vie se trouve résumée, de sa naissance à sa mort. Quel charmant homme que ce Nodier. Sainte-Beuve qui avait fréquenté chez lui disait qu'il avait le génie de l'inexactitude. Et ce n'était pas une boutade. La fantaisie de Nodier était excessive, en effet, et il traitait l'histoire en général et l'histoire littéraire en particulier, comme certain pro-

fesseur-académicien d'aujourd'hui, par-dessous la jambe. Mais il est toujours si amusant — comme l'autre — qu'on lui passe toutes ses inexactitudes. Ce n'est pas d'ailleurs par la valeur de ses travaux qu'il vivra. Oh ! non, il a eu la chance d'être le centre du premier cénacle romantique et d'être le protecteur et l'ami de toutes les jeunes réputations de 1820 à 1830, et il faudra toujours revenir à lui, quand on parlera de cette époque si riche de fleurs et de fruits.

Librairie Henri Leclerc. — *Sur Mérimée à propos d'une cérémonie récente*, par Lucien Pinvert, 1 volume.

Cette plaquette a été écrite à l'occasion de la plaque commémorative que les amis de Mérimée ont posée le 28 avril 1907 à Cannes sur la maison où il mourut le 23 septembre 1870. Elle vaut surtout par les renseignements bibliographiques et rendra grand service à ceux qui plus tard s'occuperont de l'auteur du *Vase étrusque*. A propos, on me saura gré de révéler aujourd'hui le nom de l'inconnue qui inspira à Mérimée cette nouvelle. Je l'ai trouvé récemment dans une lettre inédite d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve.

Voici cette lettre :

Dimanche matin [mars 1846].

« Je n'ai pu vous dire hier soir que la dame en face de vous, à laquelle j'ai été parler, est la femme du *Vase étrusque* de Mérimée, celle pour laquelle il s'est battu et la seule sans doute qu'il ait aimée ; elle est encore très agréable, c'est une nièce de Mme Davilliers, une amie de Béranger, c'est Mme Lacoste.

« Merci pour les deux volumes que je vais lire à la campagne. On vous a trouvé un homme aimable.

« Mille amitiés,

« HORTENSE »

A signaler dans la plaquette de Lucien Pinvert deux portraits-charges fort amusants reproduits en fac-similé. Le premier représente Mérimée vu de profil ; le second Alfred de Vigny vu de face. Ces deux dessins à la plume sont de Mérimée qui dessinait admirablement comme on sait.

Librairie Blond et Cie. — *Alfred de Vigny*, par Maurice Masson, 1 vol. in-18.

Cette brochure est formée du discours auquel l'Académie française décerna en 1906 le prix d'éloquence, d'une note bibliographique

et de lettres inédites. J'aime mieux le discours de M. Firmin Roze sur le même sujet : il est moins lourd, plus large et mieux conduit. Le genre d'ailleurs est bien suranné, et comme disait le Bonhomme, « le moindre grain de mil ferait mieux notre affaire. » Entendez par là quelques beaux documents nouveaux. Il est vrai qu'ils se font rares. Cependant je sais quelqu'un qui avant longtemps nous donnera un *Vigny* en deux volumes pleins de choses nouvelles. Ce quelqu'un là, je regrette de le dire à M. Maurice Masson, n'est pas celui dont il attend un travail définitif sur le poète d'*Eloa* et des *Destinées*.

Librairie Hachette. — *La vie d'un poète : S. T. Coleridge*, par Joseph Aynard, agrégé de l'Université.

Poète et philosophe, journaliste, critique et théologien, Coleridge passe en Angleterre pour un des esprits les plus curieux, un des plus grands semeurs d'idées de la génération contemporaine de la Révolution française. L'auteur de ce livre a voulu faire connaître moins l'intraduisible poésie que la figure même du poète, singulièrement attachante malgré ses faiblesses, qu'il n'a pas cachées. On verra les erreurs et les souffrances du buveur d'opium aussi bien que les rêveries du poète dans cet ouvrage sérieusement documenté qui apprendra quelque chose même aux spécialistes. Le grand public y cherchera surtout la révélation d'un des états d'esprit les plus singuliers qu'il y ait eus, celui des premiers romantiques anglais. Les historiens s'intéresseront à une vie qui a reflété tous les grands mouvements de l'opinion publique anglaise pendant la Révolution française et les guerres de l'Empire, et au rôle très important qu'a joué Coleridge dans l'évolution religieuse de l'Angleterre avant le « mouvement d'Oxford ».

Librairie Juven. — *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848*, par André Lebey, 1 vol. in-8° illustré, prix 5 francs.

Les événements contemporains ont ramené l'attention vers la Révolution de 1848, comme si les difficultés présentes se retrouvaient au même point que dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Comment elles se sont imposées, comment leur conflit a entraîné une partie de la France contre son gouvernement, et comment la candidature napoléonienne s'est peu à peu insinuée au point d'être désirée, voulue, établie par le pays tout entier, voilà ce que s'est efforcé d'étudier un chercheur impartial et sincère dans : *Louis-Napo-*

léon Bonaparte et la Révolution de 1848. L'ouvrage d'André Lebey comprend deux volumes dont le second paraîtra prochainement. Le tome I contient des reproductions de portraits oubliés ou inconnus ; les nombreux documents inédits mis au jour dans ce travail le recommandent aux érudits ; le drame de la seconde République française, que l'auteur a presque fait revivre, rend l'ouvrage intéressant, non seulement aux curieux de sociologie et d'histoire, mais encore à tous ceux qui occupent à l'heure actuelle, souvent malgré eux, un poste de combattant dans la mêlée sociale. L'action du fils de la reine Hortense et la politique de ses amis, y sont examinées en quelque sorte jour par jour.

JEAN DE LA ROUXIÈRE

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

Imprimerie Bonvalot-Jouve, 15, rue Racine, Paris.

